
Arts.


IBRIS A KUHNHOLTZ-LORDAT
Dupont del. & sculp.

101.42

2 vol

R 515 m

CHEF-D'ŒUVRES
DE L'ANTIQUITÉ
SUR
LES BEAUX-ARTS,

MONUMENTS précieux de la religion des Grecs & des Romains, de leurs Sciences, de leurs Loix, de leurs Uſages, de leurs Mœurs, de leurs Superſtitions & de leurs Folies, tirés des principaux Cabinets de l'Europe, gravés en taille-douce par BERNARD PICART.

ET publiés par M. PONCELIN DE LA ROCHE-TILHAC, Ecuyer, Conſeiller du Roi à la Table de Marbre.



A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue Garanciere.
LAMY, Libraire, quai des Auguſtins.

M. D. CC. LXXXIV.

PRÉFACE.

DANS un ſiecle auſſi éclairé & auſſi jaloux du progrès des beaux-arts, que le nôtre, on ne peut qu'applaudir au zele de ceux qui tirent de l'obſcurité les monuments propres à faire connaître les diverſes variations qu'ils ont éprouvées; mais ſi à cet avantage, très-précieux pour le plus grand nombre des citoyens, on réunit celui de peindre les mœurs de nos peres, leurs loix, leurs ſuperſtitions, leurs préjugés, on doit, ce ſemble, d'autant plus ſe promettre de ſuccès dans ſon travail, que de tels tableaux, toujours agréables quand ils ſont tracés d'une maniere neuve, intéreſſent toutes les nations par l'importance & la variété des ſujets. On eſt toujours aſſuré de plaire quand on développe les erreurs, les vertus, les talents des anciennes nations, & ſurtout ceux des grecs & des romains.

Le principal but de l'auteur eſt de ſuivre ici rapidement la naiſſance, les progrès & la décadence des arts, chez tous ces peuples; de faire connaître ceux qui les ont cultivés avec ſuccès; & d'indiquer les principaux morceaux d'architecture, de ſculpture, de peinture & de gravure qui enrichirent Rome & la Grece. Pour égayer un ſujet, peut-être trop aride pour une certaine claſſe de lecteurs, il n'a pas négligé, chaque fois que l'occaſion s'en eſt préſentée, de fortifier ſon raiſonnement par des traits piquans, des anecdotes curieuſes, des tableaux intéreſſans, propres à faire connaître le génie, les mœurs & le caractere des nations, qui font le principal objet de ces *Chef-d'œuvres*. Cette marche, qu'il a ſuivie avec ſuccès dans ſes *Cérémonies Religieuſes des Peuples du monde*, & dans ſes *Superſtitions Orientales*, ne peut que plaire à ceux qui aiment à comparer nos coutumes, nos loix, nos préjugés, avec ceux de l'antiquité.

Les gravures qui accompagnent cet ouvrage, ſorties du burin de l'un des plus grands maîtres de ce ſiecle, donnent à cette production un degré d'importance & de conſidération qui, nous l'eſpérons, méritera de fixer l'attention du public, & lui conciliera ſon ſuffrage. C'eſt l'une des principales œuvres du célebre Bernard Picart: auſſi délicates, auſſi précieuſes, auſſi fraîches que ſi elles ſortaient des mains de l'artiſte, ces planches offrent des attitudes intéreſſantes, des morceaux finis qui, en développant le génie de l'artiſte moderne,

font l'éloge de la délicateſſe & de la perfection des ouvrages de l'antiquité. Ce ſont les chef-d'œuvres de tout ce que la Grece & Rome offraient de plus diſtingué dans la gravure en pierres fines. On trouvera à la fin du volume une notice dans laquelle nous expliquerons toutes les planches, en faiſant connaître ceux des anciens artiſtes à qui elles doivent leur naiſſance. Cette notice formera une ſeconde Partie dans l'Ouvrage.

Dans l'intention de procurer à tout le monde les moyens de faire l'acquiſition de ce précieux ouvrage, nous l'avons diſtribué en quatre cahiers, que nous publierons ſucceſſivement. Le premier paraîtra dans le courant de Mai prochain, & les trois autres réguliérement de mois en mois. Chaque cahier comprendra dix-huit planches, & une quantité de diſcours propres à former, des quatre réunis, un volume aſſez conſidérable. Nous plaçons à la tête du premier un Précis hiſtorique ſur la vie & les œuvres de Bernard Picart. C'eſt un tribut que l'auteur des *Cérémonies Religieuſes* devait à ce grand homme.

Nous donnerons d'ailleurs à la partie typographique toute l'attention dont elle peut être ſuſceptible, & que mérite l'importance du ſujet que nous traitons ici. Nous imprimerons avec des caracteres neufs ; & pour ne rien négliger de ce qui peut contribuer à enrichir cette édition, digne de tout le luxe typographique, nous employerons du papier dit *Carré fin d'Anvergne*, du poids de vingt livres.

Nous tirerons cet ouvrage ſur grand & petit papier. Le prix du grand, dont nous n'imprimerons que cinquante exemplaires, ſera de 18 livres le cahier, & celui du petit de 15 liv. le tout pour ceux qui ſouſcriront avant la fin du mois d'Avril. Les perſonnes qui, avant cette époque, ne jugeront pas à propos de donner leur ſoumiſſion, payeront chaque cahier du grand papier 24 livres, & celui du petit 21 livres. Au premier Mai, la ſouſcription ſera rigoureuſement fermée.

Comme il a été répandu en Europe quelques exemplaires d'un ouvrage ayant pour titre : *Pierres gravées, ſur leſquelles les Graveurs ont mis leur nom*, dans lequel ſe trouvent les planches que nous donnons ici, nous nous ſommes déterminés, en faveur de ceux qui en ſont propriétaires, de leur délivrer le texte ſéparément ; & c'eſt pour cela que nous avons conſervé les anciens numéros des gravures. Le prix ſera de 18 livres petit papier, & de 24 livres le grand.



ESSAIS
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES
DE
BERNARD PICART.

BERNARD Picart, l'un des plus célebres graveurs de ce ſiecle, eut pour pere Etienne Picart, dit le Romain, mort à Amſterdam en 1721. Il naquit à Paris en 1673. Il fut d'abord éleve de ſon pere, qui paſſait pour l'un des meilleurs artiſtes de ſon tems, & qui, en 1664, avait été reçu à l'académie royale. Le jeune Picart, entiérement livré à ſon art, y fit des progrès rapides ; & dès l'âge de douze ans, il entra en concurrence avec Benoît Audran, alors âgé de vingt-quatre ans.

Des mains de ſon pere, Bernard Picart paſſa dans celles du fameux Sébaſtien le Clerc, ſous lequel il travailla pluſieurs années. C'eſt là qu'il apprit la perſpective & l'architecture. Il profita ſi habilement des lumieres de ſon nouveau maître, qu'il imita parfaitement ſa maniere ; auſſi voit-on que ſes premiers ouvrages retracent la fineſſe d'eſprit, la délicateſſe, la netteté, la nobleſſe & l'expreſſion de l'auteur de l'inimitable morceau de la multiplication des pains dans le déſert.

Picart ne ſe diſtingua pas moins par les qualités du cœur & de l'eſprit, que par la force & l'énergie de ſon burin; &

tous ceux qui le connurent, n'eurent qu'à se louer de ses manieres honnêtes & obligeantes. Il se lia particuliérement avec le Sueur, Jouvenet, Lafosse, & quelques autres artistes aussi célebres. Tous s'empresserent de l'aider de leurs lumieres; &, en peu de tems, on le vit publier divers ouvrages, qui lui acquirent, en France, la plus grande réputation.

La révocation de l'édit de Nantes, qui avait chassé du royaume, les plus grands artistes, influa beaucoup sur le parti que prit Picart de se retirer en Hollande. Né dans le sein de la religion réformée, il voyait avec peine que les sectateurs de Calvin eussent été proscrits en France. En 1710, il se retira, à Amsterdam, avec son pere, où celui-ci mourut, en 1721. M. l'abbé de Fontenay l'accuse d'avoir altéré, dans son nouveau domicile, l'ame & l'expression de son style, en chargeant ses draperies de tailles roides & uniformes. Nous sommes fort éloignés d'être du même avis; &, n'eussions-nous, pour en juger, que le précieux frontispice qu'il a gravé en Hollande, pour être placé à la tête des Cérémonies religieuses, nous pourrions le laver de cette inculpation. Mais, sans parler de cette partie de son œuvre, qui fait l'objet de cet ouvrage, & qui offre des planches généralement très-finies, que l'on jette les yeux sur les divers morceaux qu'il a exécutés pour les annales de la république de Hollande; que l'on examine sur-tout le *prince d'Orange submergé*, le *massacre des de Wit*, le *synode de Dordrecht*, quelle correction dans le dessin! quelle force dans l'expression! quel naturel, quelle beauté dans les draperies! Il est peut-être, de nos jours, fort peu d'artistes en état d'atteindre à ce caractere de vraisemblance & de liberté, qui regne dans tout ce qui sortit alors du burin de Picart.

Notre artiste ne se borna pas à manier le burin: il exécuta encore à l'eau-forte, plusieurs morceaux qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il s'attacha sur-tout à une suite de dessins d'un grand nombre de peintres célebres, dont il sut parfaitement imiter la maniere & le style de chacun d'eux. On remarque sur-tout ceux qu'il a exécutés d'après Rembrant, peintre & graveur hollandais, qui, dans le tems, tromperent les plus habiles connaisseurs. C'est à cette occasion, qu'il donna à cet ouvrage le titre d'*impostures innocentes*.

Picart n'était pas ſeulement un artiſte habile ; mais, ce qui eſt fort rare, il était très-laborieux. Auſſi, quoiqu'il employât la plus grande partie de ſon tems à faire des deſſins très-terminés, ſon œuvre eſt-elle fort conſidérable ; & l'on s'étonne encore aujourd'hui, qu'un ſeul homme ait pu mettre au jour autant de productions. Il mourut à Amſterdam, le 8 mai 1733, âgé de ſoixante ans. Nous ignorons s'il avait été marié. Ses principaux ouvrages ſont :

Les cérémonies religieuſes des peuples du monde, d'environ 400, tant planches que vignettes. Quoique cette belle & riche collection ne ſoit pas entiérement ſortie de ſes mains, on ſait qu'il a préſidé à ſon exécution, & que les deſſins ſurtout ſont de lui. Lui ſeul a travaillé au frontiſpice, qui décore l'ancienne édition de Hollande.

Les pierres gravées, ſur leſquelles les graveurs ont mis leurs noms ; ce ſont celles que nous publions ici : toutes, au nombre de ſoixante-dix planches, ſont ſorties de ſon burin.

Le maſſacre des innocents, de ſa compoſition, l'une des plus capitales de l'œuvre.

Les épithalames, morceaux gracieux & fort eſtimés.

Les bergers d'Arcadie & l'hermaphrodite, d'après le Pouſſin.

Le titre de la bible de van der March, ceux des antiquités romaines ; des métamorphoſes d'Ovide, par Banier ; de l'atlas hiſtorique ; du dictionnaire hiſtorique ; des annales de la monarchie françaiſe ; de l'hiſtoire d'Angleterre, & du recueil des traités de paix.

La Minerve, ou l'adreſſe d'un commerçant hollandais.

Le Triomphe de la peinture.

Vénus découverte par un ſatyre.

Le portrait du prince Eugene.

Le gouvernement de la reine, & la félicité de la régence. Ces deux pieces ſe trouvent dans le recueil d'eſtampes, d'après les tableaux de Rubens, qui décoraient la galerie du Luxembourg, & que l'on a tranſportés au Louvre.

Le *quos ego*, ou le Neptune appaiſant la tempête, de la galerie du Palais Royal.

Enfin, notre artiſte a exécuté divers autres ſujets, d'après le Cangiage, Annibal Carrache, Carle Maratte, Kneller, le

Sueur, Claude le Febvre, Charles de Lafosse, J. B. Santerre, N. Bertin, & divers autres peintres aussi célebres.

Après avoir exécuté un si grand nombre d'ouvrages; après s'être, pour ainsi dire, consacré entiérement au plaisir du public, il semble que ce grand homme aurait dû acquérir une fortune assez considérable. Cependant, il est certain que Picart est mort dans un état fort approchant de l'indigence. Réduit en Hollande à débiter lui-même ses estampes, & à consacrer tout le fruit de ses veilles à faire les frais des entreprises qu'il formait, il passa la moitié de sa vie entre la détresse & l'espérance. Tel est le sort des grands talents; telle est la triste perspective de ces hommes de génie qui, pleins d'indifférence pour l'éclat des grandes fortunes, dédaignent les moyens qu'emploie la cupidité pour s'enrichir, & satisfaits de la gloire dont ils se couvrent par leur travail, préférent la jouissance d'une douce liberté, au joug importun qu'imposent les hommes riches à ceux qu'ils protégent. Le philosophe Diogene fut vraisemblablement plus heureux, couvert de haillons & méditant, dans son tonneau, les vérités sublimes de la phisosophie, que ne le fut l'opulent Crassus, accablé sous le poids des possessions immenses qu'il avait accumulées.





CHEF-D'ŒUVRES DE L'ANTIQUITÉ *SUR* LES BEAUX-ARTS.

ARTICLE I.

Origine, progrès & décadence des arts.

C'EST au beſoin que la plupart des arts doivent leur naiſſance. Informes, ruſtiques, & couverts de haillons, tandis qu'ils furent au berceau, ils n'acquirent de l'éclat & de la conſiſtance, qu'à meſure qu'ils s'en éloignerent. Dans leur origine & dans leur décadence, dit le ſavant & judicieux Winkelmann, ils ſont ſemblables à ces grandes rivieres, qui, aux endroits où ils devraient être le plus larges & le plus majeſtueuſes, ſe partagent en divers petits ruiſſeaux, ou ſe perdent dans les ſables. Chez les Egyptiens, l'art du deſſin, par exemple, peut être comparé à un arbre d'aſſez bonne eſpece, dont la croiſſance a été interrompue par quelque inſecte mal-faiſant. N'ayant pu atteindre à ce degré de perfection auquel il parvint chez des nations plus ſpirituelles & plus laborieuſes, il demeura au même état, juſqu'à la conquête d'Alexandre; & il eut le même ſort chez les perſes. On peut comparer l'art des étruſques, à un torrent qui ſe précipite de rocher en rocher; le caractere de leur deſſin eſt dur & reſſenti. Il en eſt autrement chez les grecs; l'art y reſſemble à un fleuve, dont les eaux limpides ſerpentent dans des vallons, arroſent de fertiles campagnes, & groſſiſſent dans leur cours, ſans cauſer d'inondation.

FIGURES. Il eſt inutile de chercher quelle fut la région de l'univers, où les arts ont eu leur berceau. La plupart des nations partagent la gloire de leur avoir donné naiſſance. Toutes, preſſées par le beſoin, pere des plus grandes découvertes, imaginerent les premiers principes de l'architecture, de la ſculpture, du deſſin, de la peinture même, fille du plaiſir & de l'imagination. Mais tous les arts ne ſe perfectionnerent, qu'à meſure que les nations ſe policerent, que leurs relations s'étendirent, & qu'elles mirent plus de recherche & de volupté dans leur jouiſſance. A ne conſulter que les mémoires qui ont échappé aux injures des tems, on ne peut douter que l'Aſie n'ait devancé, ſur ce point, les trois autres contrées de l'univers. Le reſte du monde était encore plongé dans la barbarie la plus ſombre, que, dans la preſqu'île de l'Inde, & vraiſemblablement en Méſopotamie, les arts de pur agrément étaient en vigueur. Tout ce que dit M. Bailly, pour honorer la Sibérie de ce privilége, n'eſt fondé que ſur des conjectures, des hypothèſes, des invraiſemblances, & combattent de front les plus anciens monuments de l'hiſtoire.

ARCHITECTURE. L'architecture eſt le plus ancien de tous les arts. Ce fut la néceſſité qui la fit inventer, la vanité des hommes l'embellit, le bon & le mauvais goût des peuples l'ont enſuite ſucceſſivement corrompue & rétablie. Les premieres habitations de nos aïeux furent des cabanes dans les pays chauds, & des cavernes dans les pays froids; c'en était aſſez pour les garantir contre les bêtes farouches; mais lorſque l'intérêt & les paſſions eurent armé les hommes les uns contre les autres, ou qu'attirés par les agréments d'une ſociété douce & ſouvent néceſſaire, ils voulurent élever des maiſons, conſtruire des villes, ils ouvrirent les entrailles de la terre, percerent des carrieres, & employerent la maçonnerie. Dans diverſes contrées du monde, les hommes reçurent des leçons des animaux, pour former leurs cabanes. Il eſt encore des endroits ſur la terre, où les caſtors développent plus d'habileté, ſur ce ſujet, que les hommes qui vivent dans les contrées qu'ils occupent.

Nous paſſerons ici ſous ſilence ces vaſtes & magnifiques édifices, que l'on dit avoir été conſtruits par les égyptiens. Ce peuple idiot, indolent & ſuperſtitieux, ſur lequel nous allons revenir, n'eut jamais pour lui qu'une préſomption ſans bornes; &, tant qu'il fut abandonné à lui-même, il ne fit qu'ébaucher les arts de premiere néceſſité. La Grèce, le plus ancien pays peut-être, où l'on ait ſacrifié
Fig. 1. ſérieuſement à Minerve (Fig. 1), la déeſſe de la ſageſſe & des beaux-arts, fut le véritable berceau de l'architecture. A la grandeur & à la ſolidité des édifices, ce peuple éclairé réunit le goût & la régularité. C'eſt à lui que l'on doit l'invention des trois ordres, dorique, ionique & corynthien; &, bientôt après cette découverte, on vit s'élever dans toutes les villes de la Grèce, une foule


Gemmæ mag.º
MINERVA
EVTYCHIS AEGEÆI
DIOSCORIDIS FILII OPVS
In Ametisto albo
Ex Thesauro Salviati Colonnae Romae

d'édifices remarquables, par la beauté de l'ordonnance, l'exactitude des proportions, la variété des ornements, & l'élégance de l'ensemble. Jamais nation ne se montra ni plus noble, ni plus majestueuse, ni plus opulente, dans ses monuments publics, que ne firent les divers états qui donnaient alors des loix à cette belle région.

Les romains, issus de la fange du Nil & des lagunes de l'Italie, ne témoignerent d'abord aucun goût pour l'architecture. Les brigands, rassemblés par Romulus, n'eurent long-tems d'autres retraites, qu'une bourgade composée de cabanes rustiques, entrelacées de branches d'arbres, & couvertes de chaume. Une heure suffisait pour incendier toutes ces chaumieres; & le jour suivant, toute la ville était reconstruite. L'architecture ne parut avec un certain éclat, parmi ces guerriers, que vers la fin de la république, lorsque, vainqueurs de l'Asie & de la Grèce, ils en rapporterent toutes les richesses, avec le goût qui y régnait pour les beaux-arts. Mais, trop fiers, dit M. l'abbé de Fontenay, pour s'abaisser eux-mêmes à des professions, qu'ils regardaient comme le partage des esclaves où des affranchis, ils crurent sagement devoir les abandonner aux grecs, les plus babiles artistes de l'univers, & qui travaillerent avec succès à seconder le luxe & la magnificence du public & des particuliers. Ce fut alors que l'on vit s'élever dans la ville de Rome, des édifices dignes d'elle-même, & du titre fastueux qu'elle portait, de capitale de l'univers. On les embellit de nouveaux ornements. On associa aux trois ordres imaginés en Grèce, l'ordre Toscan, qui avait vraisemblablement régné de tout tems en Italie; on en inventa même un cinquieme: c'est l'ordre composite, qui n'est, comme on sait, qu'un mêlange de l'ionique & du corynthien.

Ce fut sous Auguste, époque à jamais mémorable pour les sciences & les beaux arts, que l'architecture parvint à Rome, à son plus haut degré de perfection; mais le vif éclat que cet art acquit alors, ne dura qu'un moment; on le vit bientôt se corrompre, & suivre pas à pas l'état dans sa décadence. Au regne de Trajan, il avait sensiblement déchu; & dès le troisieme siecle de notre ère, il était presqu'entiérement dégradé. L'amour de la nouveauté, & la confusion qui régnait alors dans l'empire, furent la cause de cette décadence précipitée. Les architectes, l'imagination remplie des sophismes qui affectaient toutes les têtes, voulurent se frayer des routes inconnues à leurs prédécesseurs; ils abandonnerent la justesse des proportions, la convenance, la correction du dessin; ils se livrerent à ces excès blamables que le bon goût désavoue; & dans les édifices qui sortirent de leurs mains, on ne vit paraître que des bizarreries, des caprices, des extravagances, fruit d'une imagination fougueuse & emportée. Les artistes se montraient tels qu'étaient alors les théologiens & les littérateurs.

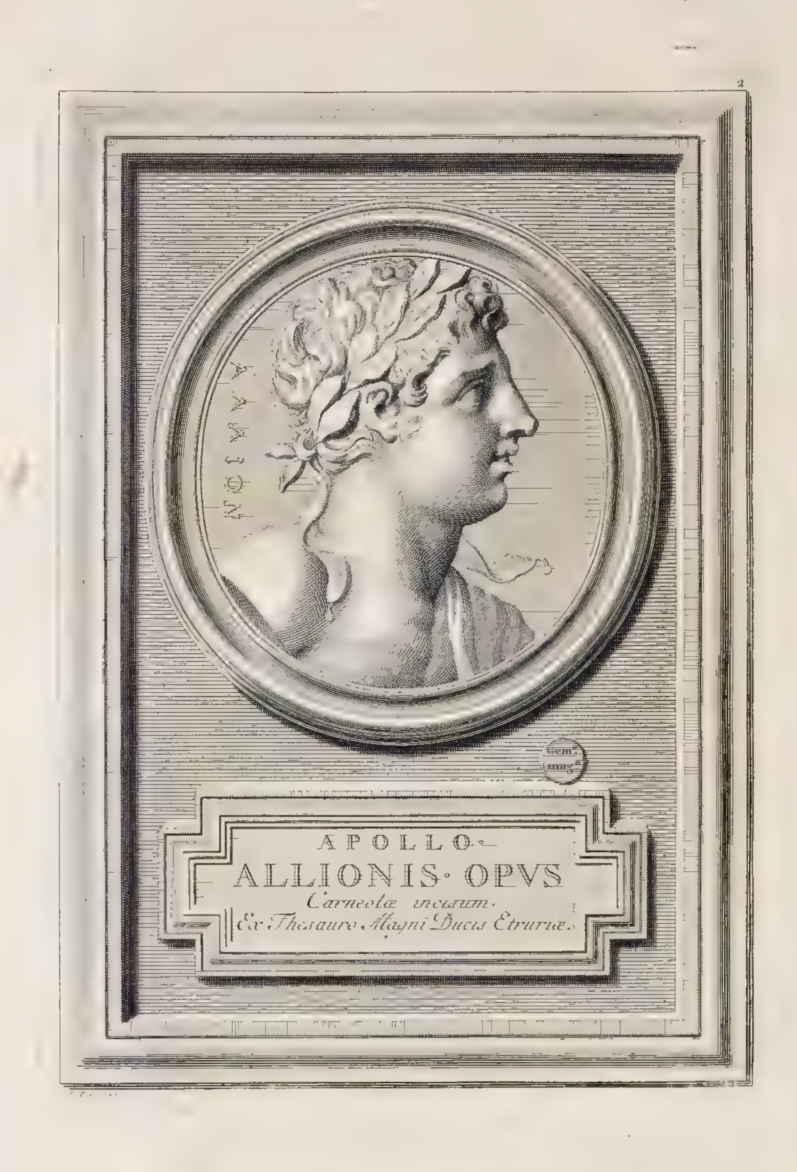
L'architecture demeura ainsi ensevelie dans cet état d'opprobre & d'avilissement, jusqu'à Charlemagne. Ce prince, fort au-dessus du

ſiecle ignorant où il vivait, voulut faire revivre cet art en France; mais les obſtacles multipliés qui s'oppoſerent à ſon zele, ne lui permirent pas d'en venir à bout: en vain il appela d'Italie, les plus grands architectes qu'elle eût alors; en vain, il éguillonna le génie, par des récompenſes & des marques de conſidération; tous les monuments que ce ſiecle vit élever, porterent l'empreinte de la dégradation que, depuis ſix cents ans, l'eſpece humaine ſemblait avoir éprouvée. Les efforts de ce monarque ne furent pourtant pas entiérement inutiles. Ses ſucceſſeurs, mettant à profit cette noble émulation qu'il avait fait naître en Europe, furent aſſez heureux pour trouver des hommes propres à ſeconder leurs deſſeins. L'architecture ſe montra peu-à-peu avec quelque dignité; & dès le douzieme ſiecle, on conſtruiſit cette foule d'édifices ſacrés qui décorent la plupart des villes de la Gaule, & qui nous étonnent encore aujourd'hui par leur grandeur, leur hardieſſe & leur ſolidité.

Les architectes du moyen âge avaient trop prodigué les ornements; & cette légéreté affectée qu'ils imprimaient ſur toutes les décorations, nuiſait beaucoup à la majeſté de leurs édifices; les artiſtes du XVIe. ſiecle eurent ſoin d'éviter ces défauts; & ce fut alors, que l'on vit l'architecture reprendre ſon véritable éclat. Ce fut ſur-tout à Michel-Ange, que l'on dut l'heureuſe révolution que cet art éprouva. Pluſieurs autres italiens, protégés par Léon X, & par les Médicis, marcherent ſur ſes traces avec ſuccès. La baſilique de St. Pierre, monument précieux de ce ſiecle célebre, ſuffirait ſeule pour atteſter leur mérite. François I en appela quelques-uns dans ſes états, & leur confia la conſtruction de certains édifices, qui embellirent la capitale & ſes environs.

Les architectes français ſe piquerent d'une noble émulation. Ils firent une étude profonde & réflechie de leur art; & leurs progrès furent tels, que les deſſins qu'ils donnerent pour le Louvre & les Tuileries, mériterent la préférence ſur ceux des italiens. Ils tranſmirent leurs lumieres à des ſucceſſeurs encore plus habiles, qui eurent occaſion d'exercer leurs talents dans les ſuperbes monuments élevés par les ordres de Catherine & de Marie de Médicis. Enfin, arriverent les beaux jours de Louis XIV. Sous ce regne, qui ſera à jamais l'époque la plus glorieuſe pour les arts, l'architecture fut portée à ſon plus haut période de perfection. C'eſt alors que parurent les deux Manſard, Perrault, François Blondel, le Nautre; génies ſublimes, dignes de la confiance d'un prince éclairé, & capables d'exécuter ſes vaſtes projets.

SCULPTURE. La ſculpture eſt beaucoup plus récente que l'architecture; & tout nous porte à croire, que les hommes penſerent d'abord à ſe prémunir contre les injures de l'air ou les bêtes féroces, avant d'imiter la nature à l'aide du ciſeau. L'origine de cet art, comme celle de tous les autres, ſe perd dans la nuit des tems. Le premier ouvrage de


ΑΛΛΙΩΝ
Gem. ang.
APOLLO.
ALLIONIS. OPVS
Carneolæ incisum.
Ex Thesauro Magni Ducis Etruriæ.

de ſculpture, dont l'hiſtoire faſſe mention, remonte juſqu'à Rachel, femme de Jacob, qui enleva les idoles de ſon pere Laban. La bible nous parle enſuite du veau d'or, que les iſraëlites dreſſerent dans le déſert. Ces peuples tenaient vraiſemblablement des Egyptiens, leurs maîtres dans tous les arts, les procédés dont ils ſe ſervirent pour former cette figure.

Ce n'eſt ni en Egypte ni en Paleſtine, qu'il faut aller chercher des ouvrages parfaits en ſculpture. Les nations qui habiterent ces deux contrées, ne connurent jamais que les premiers principes des arts & des ſciences. Ces régions, d'ailleurs ſi célebres, ne donnerent jamais d'aſile aux muſes, ni au divin Apollon (*fig.* 2). Ce furent les grecs qui, par la force de leur génie, & leur opiniâtreté au travail, vinquirent les obſtacles qui ſe préſentaient à leurs efforts, & donnerent naiſſance à ces précieux chef-d'œuvres, qui font aujourd'hui l'objet de notre admiration & de notre étonnement. Peu importe de ſavoir ſi Dibutade, potier de terre à Sicyone, fut l'inventeur de la ſculpture dans la Grece, ou ſi Théodore & Ideocus avaient fait des ſtatues dans l'île de Samos, long-tems avant que l'on parlât de Dibutade. Pline aſſure que cet art commença avec les olympiades. Les ſculpteurs travaillerent d'abord ſur la terre & ſur la cire; bientôt après ils employerent ceux des arbres, qui ne ſont pas ſujets à ſe corrompre ni à être endommagés par les vers; enfin ils mirent en uſage l'ivoire, les pierres, & ſur-tout le marbre, dont les plus renommés étaient le marbre blanc de Paros, le jaſpé, & le tacheté de Chio. Les métaux même furent aſſujettis au ciſeau des artiſtes grecs : ils firent des ſtatues d'or & d'argent; mais toute leur habileté ſe déploya ſur-tout dans l'art de fondre & de jeter en bronze : ils ne ſe ſervaient que du bel airain de Corynthe & de Délos. Fig. 2.

Il en fut de la ſculpture chez les Grecs, comme des autres arts. Mauſſade, rebutante même dans ſon origine, elle ne parvint que très-lentement à ſa perfection. Déjà, depuis long-tems, ces peuples avaient adopté l'uſage de l'apothéoſe, qu'ils ne repréſentaient pas encore leurs héros ſous la forme humaine, & qu'ils ſe contentaient de le déſigner, ſoit par un bloc informe, ſoit par une pierre cubique. Au tems de Pauſanias, on voyait encore trente de ces pierres dans les temples de Phérée, ville d'Arcadie. Dans la ſuite, on plaça des têtes ſur ces blocs. Parmi pluſieurs ſtatues de cette eſpece, on voyait un Neptune à Tricolini, & un Jupiter à Tégée. Sous les céſars, la ville d'Athènes offrait encore une Vénus-Uranie, repréſentée de cette maniere. Ces pierres ſurmontées de têtes, n'eurent d'abord rien de particulier que d'offrir, vers le milieu, la différence du ſexe, que la difformité du viſage laiſſait vraiſemblablement incertain. Auſſi, dit Winkelmann, quand on lit chez les anciens, qu'Eumarus d'Athènes fut le premier artiſte qui eût indiqué la différence du ſexe dans la peinture, cela ne doit s'entendre, ſans doute,

que de la conformation du visage dans les figures de jeunesse ; ce peintre aura caractérisé les personnages de l'un & de l'autre sexe, par des traits analogues à chacun. Cet Eumarus vivait avant Romulus, & peu de tems après le renouvellement des jeux olympiques, par Iphitus. Enfin, la partie supérieure de la figure reçut la forme qui lui convint, tandis que l'inférieure conserva sa configuration primitive, la disposition informe d'un hermès. Ce fut Dédale, qui imagina le premier de donner des jambes à ces hermès; mais, comme on n'avait pas encore acquis assez de lumieres pour produire une figure entiere d'une seule pierre, cet artiste travailla en bois, & ce fut vraisemblablement de lui, que les premieres statues reçurent le nom de *dédales*.

SCULPTURE. La sculpture rampa ainsi dans la Grèce jusqu'à Phidias. Cet athénien, qui vivait environ 400 ans avant notre ère, porta son art au plus haut degré de perfection dont il fût susceptible. Il surpassa tous ses prédécesseurs, comme il servit de modele à ceux qui vinrent après lui. Parmi les artistes célebres dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, on compte Miron, Polyclète, Lysippe, Praxitèles, Scopas & quelques autres qui exécuterent des chef-d'œuvres, admirables par la correction du dessin, par l'imitation de la belle nature, par la vérité d'expression, par l'élégance & la délicatesse des contours, par le goût sublime, par les proportions conformes au caractere des figures ; enfin, par un assemblage de toutes les qualités éminentes qu'il est possible d'imaginer. Quelques-uns de leurs ouvrages, échappés aux injures du tems, à l'impétuosité des Barbares, font encore les délices des amateurs, & feront à jamais le désespoir des artistes modernes.

La sculpture, passant de la Grèce à Rome, fut accueillie dans cette capitale du monde avec un enthousiasme, une vénération même dignes des maîtres de l'univers. Cependant, quelques efforts que fissent, à ce sujet, les artistes romains, ils ne purent jamais égaler ceux de la Grèce. Les ouvrages sortis de leurs mains, quoique d'un travail très-fini, n'offrent ni les graces ni la délicatesse que les derniers mettaient dans les leurs. Il ne connaissaient que très-imparfaitement les regles de la perspective ; on en peut juger par les bas-reliefs qui nous restent : on y voit des maisons, des tours & d'autres édifices, dont l'alignement est si mal observé, que des figures humaines qui en sont proches, sont plus grandes que des édifices même : plus judicieux, sur ce point, que les Grecs, ils ont drapé leurs figures selon le costume de leurs siecles, parce que, jaloux de transmettre à la postérité la mémoire de leurs héros, ils se croyaient obligés à les représenter dans leurs habits ordinaires, pour ne rien faire perdre de ce qui pouvait contribuer à enrichir l'histoire de leur tems.

Le regne d'Auguste, le triomphe des sciences, fut aussi celui des beaux-arts. Les troubles qui survinrent sous Tibere, Caligula &

Claude, ne leur permirent que de languir; ils reparurent avec quelque dignité ſous Néron; mais le goût abſurde de ce prince pour le giganteſque, donna naiſſance à ces ſtatues coloſſales, qui dépraverent le génie des artiſtes. On ſait que ſa ſtatue, exécutée par Zénodore, était haute de cent dix pieds. Nous verrons plus bas, que tel fut le goût des artiſtes égyptiens : auſſi ne parvinrent-ils jamais qu'à produire de triſtes coloſſes, indignes de tenir aucune place dans les annales des beaux-arts.

La décadence de l'empire romain entraîna celle de la ſculpture. Les ravages des Barbares qui inonderent alors toute l'Europe, porterent le dernier coup à ce bel art; & il fut, pour ainſi dire, enſeveli dans le plus profond oubli juſqu'au XVe. ſiecle de notre ère. Indignés de la maniere mauſſade avec laquelle on exécutait, depuis long-tems, le *gothique*, quelques artiſtes firent les plus grands efforts pour ſe rapprocher de la belle nature, & préparer la voie à Michel-Ange. Aidé de l'antique & de ſon génie ſublime, cet artiſte immortel, architecte, peintre & ſculpteur, produiſit des chef-d'œuvres qui pouvaient le diſputer à ceux des grecs. Le goût pour les ouvrages de ſculpture qui, à cette époque, ſe réveilla en Italie, devint un puiſſant aiguillon pour pluſieurs autres artiſtes. On vit paraître ſucceſſivement dans cette région, Jean de Bologne, Algarde, Flamand, Bernin, & pluſieurs autres, dont les noms ne ſont cités qu'avec éloge dans les annales de l'Europe.

Le ſiecle de François I, fut en France, celui de tous les arts; la ſculpture ſur-tout y parut avec le plus grand éclat; mais les guerres ſanglantes qui ſignalerent ce regne mémorable, en arrêterent bientôt les progrès; & il ne reprit ſon ancienne ſplendeur, que ſous Louis XIV. On vit alors paraître les Pugets, les Anguiers, les Girardons, les Coyſevox & les Couſtoux. Ces grands hommes eurent d'illuſtres ſucceſſeurs, qui enrichirent le royaume d'ouvrages que les amateurs ne ceſſent d'admirer, & dont quelques-uns ſurpaſſent même tout ce que Rome & l'Italie offrent de plus important à la curioſité des étrangers.

GRAVURE.

L'art de graver ſur les pierres précieuſes remonte à la plus haute antiquité : il était connu au moment même où l'hiſtoire commence à prendre quelques caracteres de certitude, par pluſieurs nations éloignées les unes des autres. Les égyptiens & les étruſques porterent cet art à un degré de perfection aſſez étendu; mais il ſe développa chez les grecs avec une dignité que les artiſtes modernes n'ont pas encore pu imprimer à leurs ouvrages. La correction du deſſin, l'élégance des proportions, la fineſſe des expreſſions, la naïveté des attitudes, un caractere ſublime, tout enfin s'y trouve réuni. Un ſeul trait ſuffit pour nous faire juger de la multiplicité des ouvrages de cette nature chez les anciens; ce ſont les deux mille vaſes à boire de pierres précieuſes, trouvés par Pompée dans les

tréſors de Mithridate. Les principaux artiſtes en ce genre furent Théodore de Samos, Pyrgolete, contemporain d'Alexandre, ſelon Polyclète; Apollonides, Dioſcorides, & quelques autres qui vinrent s'établir à Rome ſous l'empire d'Auguſte, & qui porterent leur art au dernier degré de perfection.

L'invaſion des barbares, qui enſevelirent les beaux-arts ſous les débris des villes qu'ils dévaſtaient, fit perdre de vue les procédés précieux des graveurs en pierres fines. Le goût de la peinture & de la ſculpture, en renaiſſant en Italie, fit reparaître celui de la gravure. Laurent de Médicis, le pere des lettres & des arts, ayant accumulé tout ce que la Grèce & l'Aſie-mineure offraient alors de pierres gravées, anima quelques artiſtes à conſacrer leurs talents à cette ſorte de gravure. Les modeles qu'ils avaient ſous les yeux, les rendirent bientôt aſſez habiles pour mériter les éloges des connaiſſeurs. Quelques-uns même de ces artiſtes vinrent à bout de graver ſur le diamant, dont la dureté paraiſſait impénétrable; quelques-autres ſurent mettre en œuvres les gravures ſur des criſtaux ſur des verres colorés, ſur des coquilles, ſur la nacre de perles; mais quelque louables que fuſſent leurs efforts, on ne peut ſe diſſimuler que les ouvrages qui parurent alors, ne peuvent ſouffrir la comparaiſon avec ceux qui ſortirent du burin des anciens.

Les grecs, qui avaient imprimé tant de chef-d'œuvres ſur les bronzes & ſur les pierres, n'avaient pas même ſoupçonné que l'on pût tranſporter ſur le cuivre ou ſur le bois, les morceaux ſortis du pinceau du peintre. Cette ſorte de gravure était cependant alors fort ancienne dans l'Inde; & tout atteſte que, de tems immémorial, on y fabriquait des toiles peintes. Au milieu du XVIe. ſiecle, Albert Durer & Lucas de Leyde introduiſirent en Europe la gravure en bois: les progrès qu'ils y firent, furent aſſez médiocres; leurs ſucceſſeurs, profitant de cette découverte, ſimplifierent leurs procédés, & laiſſerent fort loin derriere eux leurs modeles; mais cet art, trop long-tems négligé, n'eſt parvenu à ſon véritable degré de perfection que dans notre ſiecle; & c'eſt aux célebres Vincent & Nicolas le Sueur, & ſur-tout à M. Papillon, qu'il doit ſon éclat.

Au commencement du XVIe. ſiecle, on appliqua la gravure en bois à l'impreſſion des cartes à jouer; elle s'étendit enſuite à la coſmographie, & Gerard Mercator exécuta en bois quelques-unes de ces cartes. Quelque tems après, on commença, parmi nous, à imprimer des papiers dominotés. Ce premier pas conduiſit enfin aux toiles peintes, dont les premieres parurent au commencement du regne de Louis XIII.

La gravure en bois donna bientôt naiſſance au clair-obſcur, connu parmi les artiſtes ſous le nom de *camaïeu*: on entend par-là une eſtampe imprimée ordinairement avec trois planches, dont la premiere marque le trait; la ſeconde, les demi-teintes, en réſervant les lumieres, & la troiſieme les fortes ombres. Ce nouveau genre,

qui imite parfaitement le deſſin, fut découvert vers la fin du XVe. ſiecle.

Quarante ans avant, & vers l'an 1460, parut la gravure en taille-douce. Quel que fût l'auteur de cette précieuſe découverte, florentin ou allemand, elle fut bientôt portée à un très-haut degré de perfection. On l'introduiſit en France, ſous le regne de François I. Faible & débile encore, elle parut dans tout ſon éclat, ſous les regnes de Louis XIII & de Louis XIV. Charles, Gerard & Claude Audran, François Chauveau, Robert Nanteuil, Jacques Calot & Sébaſtien le Clerc, contribuerent ſur-tout beaucoup à lui donner cette dignité, ces graces, cette légéreté qui font aujourd'hui tant eſtimer le burin des artiſtes français. On a dit plus haut ce que nous devions, à ce ſujet, au célebre Bernard Picart.

Vers l'an 1630, la gravure en taille-douce donna naiſſance à la gravure à l'eau-forte. Cette nouvelle découverte, attribuée aſſez communément au parmeſan, mort en 1540, fut perfectionnée par un peintre italien, nommé Pierre Manteigne. Quel que ſoit l'inventeur de cette nouvelle reſſource, la gravure en acquit un degré d'importance & de mérite, auquel on ne devait pas eſpérer qu'elle dût atteindre. L'eau-forte, en laiſſant au burin le ſoin de donner à la planche l'accord, la propreté & la perfection qui lui ſont néceſſaires, ſe chargea, ſi nous oſons ainſi nous exprimer, de faire les trois quarts des ouvrages, en ſillonnant les traits du deſſinateur. Elle ne ſe borna pas même à ces ſecours déjà ſi importans; elle hazarda d'exécuter d'une façon libre des ouvrages entiers, & ſe débarraſſa du joug que le burin impoſait à la pareſſe. Cette nouvelle méthode multiplia les chef-d'œuvres, & diminua conſidérablement le prix des eſtampes. Malheureuſement, une foule de mauvais artiſtes en profiterent pour ſatisfaire leur cupidité; & bientôt le monde fut inondé de gravures qui déshonorerent le bel art auquel elles appartenaient.

La gravure en taille-douce ſe ſous-diviſa encore en gravure *en maniere noire*, & en gravure *en couleur.* On ignore quel fut l'inventeur de la premiere; ce que l'on ſait, c'eſt que ſes opérations ſont plus promptes, & ſes effets plus moelleux, que ceux de la gravure au burin & à l'eau-forte; mais elle n'offre pas cette force, cette fermeté, ces traits nerveux qui font admirer ſa rivale. De tous les artiſtes qui ſe ſont livrés à ce genre, Smith & George White y ont le mieux réuſſi. Ce genre eſt, à proprement parler, celui des anglais.

Ce fut Criſtophe Blon, natif de Francfort, qui, vers l'an 1730, imagina la gravure en couleur. Cette eſpece de gravure repréſente fort au naturel des fruits, des plantes, & ſur-tout des figures d'anatomie; mais rarement elle réuſſit à nous peindre les tons de chair, & ceux qui dominent dans les ſujets d'hiſtoire. On doit cependant avouer que ſon inventeur a rendu un ſervice eſſentiel à l'art, en le mettant à portée de tracer, à peu de frais, juſques aux linéaments preſque imperceptibles de divers ſujets qui compoſent la botanique.

Chriſtophe Blon étant arrivé en France, en 1737, y fit des éleves, dont la plupart ont enrichi leur partie d'ouvrages propres à faire honneur à leur maître.

Enfin, de nos jours, on a inventé la *gravure à l'imitation du crayon* & la *gravure au lavis*; trois artiſtes revendiquent la premiere: MM. le François, Magni & Deſmarteaux. M. Gauthier d'Agoti a auſſi inventé une gravure en couleur; ou, s'il ne l'a pas entiérement imaginée, on ne peut lui refuſer la gloire de l'avoir beaucoup perfectionnée.

IMPRIMERIE.

Nous ne pouvons terminer cet article, ſans dire un mot de l'art important de l'imprimerie. Les anciens, tout ſpirituels & tout inventifs qu'ils fuſſent, ne la connaiſſaient pas; & l'on ſait que ſon origine ne remonte pas au-delà du milieu du XVe. ſiecle. On croit aſſez communément que Fauſt, Guttemberg & Schoiffer en furent les inventeurs. Ces trois graveurs aſſociés, demeuraient à Mayence. Là parut pour la premiere fois, en 1450, une bible imprimée en caractere mobiles, & ſi connue parmi nos bibliographes, ſous le nom de *bible de Mayence*. Cet ouvrage fut auſſi-tôt ſuivi d'un autre, ſous le titre de *Catholicon Joannis Januenſis*.

Auſſi-tôt que ces nouvelles productions parurent, on ſoupçonna leurs auteurs de ſortiléges; on les força à ſe retirer de Mayence, & à ſe répandre en diverſes contrées de l'Europe. Cette ſéparation des trois aſſociés, arrivée en 1462, fut, à proprement parler, l'époque où leur ſecret fut divulgué. Le bénefice conſidérable qu'ils avaient fait ſur les ouvrages qu'ils avaient déjà publiés, détermina pluſieurs particuliers à marcher ſur leurs traces & à s'établir imprimeurs. En fort peu d'années, on vit élever des imprimeries, dans la plupart des villes de France & d'Allemagne; mais, de tous ceux qui ſe livrerent à cet art admirable, Fauſt paraît être celui qui mettait le plus de correction & de netteté dans ſes ouvrages (1).

Mais le XVIe. ſiecle fut l'époque la plus brillante de l'imprimerie. Les querelles qui diviſerent alors le chriſtianiſme en Europe, donnerent naiſſance à divers écrits polémiques, qui furent une moiſſon abondante pour les imprimeurs. Les plus diſtingués d'entre ceux-ci, qui parurent ſur la ſcene, furent les Amerbach & les Frobens, à Bâle; les Badius, les Colines, les Etiennes, les Turnebes, les Morels, les Dolets, à Paris; les Gryphes, à Lyon; les Plantins & les Morets, à Anvers; les Manuces, à Veniſe. Ces grands hommes, dit M. l'abbé de Fontenai, ne ſe contentaient pas d'exercer leur art avec intelligence, & de donner des éditions belles, & ſur-tout correctes; la plupart d'entr'eux étaient encore très-ſavans, & faiſaient honneur aux lettres par leur vaſte érudition. Ils poſſédaient parfaite-

(1) Je ſuis poſſeſſeur d'un exemplaire de Vincent de Beauvais, 3 vol. *in-folio*, imprimé par Fauſt, en 1774, qui eſt, dans ſon genre, un chef-d'œuvres de typographie. La beauté & la ſolidité du papier répondent à la délicateſſe de l'exécution typographique.

ment les langues hébraïque, grecque & latine; ils corrigeaient les manuſcrits; ils compoſaient d'excellents ouvrages qu'ils imprimaient eux-mêmes; remaniaient quelquefois ceux que leur préſentaient les auteurs; fourniſſaient à ceux-ci de nouvelles idées; les encourageaient, les animaient par des récompenſes honnêtes; dédaignaient tout bas intérêt & tout eſprit de cupidité; en un mot, ils ſe rendaient dignes, par leurs ſentiments élevés, de la profeſſion importante qu'ils avaient embraſſée.

ARTICLE II.

ETAT des arts en Phénicie, en Judée, en Perſe, en Egypte & en Etrurie, depuis la naiſſance du monde, juſqu'à l'invaſion des Romains.

C'EST à l'Aſie que les arts doivent leur naiſſance. Cette région célebre, éclairée par un ſoleil toujours pur, & vraiſemblablement le berceau du genre humain, offrit toujours ſur ſa ſurface, des hommes d'une imagination vive, & extrêmement livrés à la jouiſſance & à la volupté. Auſſi voit-on que, dans les tems où toute la terre était enſevelie dans les ténebres les plus profondes, que les Indes avaient leurs ſavans, leurs artiſtes, leurs poëtes; on y calculait les éclipſes long-tems avant que les européans euſſent abandonné la vie vagabonde; on y peignait des toiles, on y deſſinait des fleurs; la morale y avait fait de très-grands progrès; &, ſi la philoſophie ne s'y montrait pas avec toute la dignité qui lui convient, c'était au deſpotiſme naturaliſé dans ces contrées; c'était à la ſuperſtition qui domina toujours dans les climats chauds, qu'on doit attribuer les ſophiſmes abſurdes qui dégraderent la ſageſſe de ſes préceptes. Nos neveux, plus à portée ſans doute que nous d'apprécier le mérite des annales des chinois, des japonais, des tartares, & de cette foule de peuplades qui habitent l'Inde, ſeront vraiſemblablement étonnés de cette ſuite prodigieuſe de ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis la découverte des arts, dans ces contrées, juſqu'à nos jours.

Forcés, par le ſilence des monuments qui nous reſtent, à renfermer nos recherches dans une enceinte beaucoup plus étroite, nous commencerons par les phéniciens, ceux qui, dans notre hiſtoire, diſputent, avec quelque avantage, aux égyptiens le droit d'ancienneté. On ignore preſqu'abſolument quels furent les progrès qu'ils firent dans les beaux-arts. Ce que l'on ſait, c'eſt que vivant dans l'opulenceque leur procurait un commerce très-étendu, ils ne ſe privaient d'aucun des objets qui pouvaient contribuer à leur aiſance & à leur félicité. Ces peuples habitaient les plus belles côtes de l'Aſie & de l'Afrique, le long de la méditerranée; & ils avaient fondé de puiſſantes colonies dans les plus opulentes régions de notre hémiſphère. Parfaite-

ment inſtruits des affaires de la guerre & de la politique, ils jouiſſaient d'une grande réputation de ſageſſe. Les ſciences floriſſaient déjà chez eux, lorſque les grecs étaient encore barbares; & l'on prétend que Moſchus de Sidon, enſeigna le ſyſtême des atômes avant la guerre de Troye. S'ils ne ſont pas les inventeurs de l'aſtronomie & de l'arithmétique, on ne peut au moins leur refuſer la gloire d'avoir porté ces ſciences à un plus haut degré de perfection, qu'aucune autre nation de l'antiquité. Mais c'eſt principalement par la découverte dans les arts, que les phéniciens ſe ſont rendus célebres; & c'eſt pour cela qu'Homere appelle les ſidoniens de grands artiſtes. Ce fut de cette contrée que Salomon, roi des juifs, fit, dit-on, venir des architectes pour conſtruire le fameux temple de Jéruſalem. Long-tems auſſi les romains firent faire leurs plus beaux meubles de bois, par des ouvriers phéniciens établis à Carthage. De-là la mention fréquente & honorable que leurs anciens écrivains font des lits, des fenêtres, des preſſes & des rainures puniques.

L'abondance eſt la mere des arts; on a dit que les phéniciens vivaient dans la plus grande opulence; & tous les hiſtoriens ſe ſont plu à faire l'éloge de la magnificence de Tyr, leur capitale. Strabon rapporte que, de ſon tems, il y avait à Tyr des maiſons plus belles qu'à Rome; & ce témoignage eſt d'autant plus remarquable, que ce géographe vivait à l'époque la plus floriſſante de la république romaine. Appien dit expreſſément que la plupart des maiſons de Carthage, bâties avec beaucoup de délicateſſe & de ſolidité, avaient juſqu'à ſix étages. Les temples offraient ſouvent des ſtatues dorées; tel était l'Apollon de Carthage. Quelques-uns même étaient, dit-on, décorés de colonnes d'or & de ſtatues d'éméraudes. Tite Live parle d'un bouclier d'argent, du poids de 130 livres, ſur lequel on avait artiſtement gravé le portrait d'Aſdrubal, frere du fameux Annibal. On fit dans la ſuite hommage de ce bouclier à la divinité du capitole.

Les phéniciens, jaloux d'étendre leur commerce dans toutes les régions alors connues, porterent leurs ſciences & leur induſtrie chez les peuples les plus barbares. Les îles de la grèce offraient, dès la plus haute antiquité, divers morceaux d'architecture ſortis des mains de leurs artiſtes; tel était, dans l'île de Thaſe, le temple dédié à un Hercule, beaucoup plus ancien que le héros grec connu ſous le même nom. Tout nous porte à croire, que ces aſiatiques aiderent auſſi les étruſques à perfectionner leurs arts. Il paraît que ces deux peuples entretenaient enſemble quelques liaiſons d'intimité. Hérodote aſſure que les étruſques étaient alliés des carthaginois, lorſque ces derniers perdirent une bataille navale, devant Syracuſe, contre le roi Hiéron.

Il eſt fort difficile aujourd'hui de ſavoir juſqu'à quel degré de perfection les phéniciens porterent la gravure. Nous ne connaiſſons de ce peuple que des médailles carthaginoiſes, frappées en Eſpagne,

à

à Malte & en Sicile. Le cabinet du grand-duc de Toſcane en offre dix, qui peuvent être comparées aux plus belles ſorties des mains des artiſtes d'Italie. Celles qui ont été frappées en Sicile, ſont d'un travail ſi exquis, d'une délicateſſe ſi remarquable, qu'on ne peut les diſtinguer des meilleures médailles grecques, que par l'inſcription punique. Feu M. Lucchéſi, évêque de Girgenti, poſſédait quelques-unes de leurs médailles d'or d'une extrême rareté. Quelques pieces d'argent portent l'empreinte de la tête de Proſerpine; au revers eſt une tête de cheval avec le palmier: il y en a d'autres, ſur leſquelles on trouve la figure entiere d'un cheval avec le palmier. L'antiquité cite un artiſte carthaginois qui avait ciſelé des figures en ivoire, pour le temple de Junon en Elide. En fait de pierres gravées, nous ne connaiſſons que deux têtes avec le nom de la perſonne en caractere phénicien; ce ſont celles d'Annibal & de ſon frere Aſdrubal (1).

Beaux-Arts chez les Juifs.

Voiſins des phéniciens, les juifs n'eurent ni leurs lumieres ni leur capacité. Les beaux-arts ne firent jamais que de faibles progrès parmi eux. Dans les tems les plus floriſſans de leur monarchie, ils faiſaient venir les artiſtes de Tyr & de Sidon, pour exécuter leurs grands ouvrages. D'ailleurs la religion de ce peuple ne permettait pas qu'ils étendiſſent ſur ce point la ſphere de leurs idées. La loi moſaïque leur défendait la ſculpture, pour tout ce qui pouvait avoir pour objet le culte de la divinité; & il ne leur était pas permis d'expoſer aucune image à l'adoration des peuples. Cependant on aſſure que, parmi les artiſtes & les lapidaires, que Nabuchodonoſor emmena captifs de la ſeule ville de Jéruſalem, il y en avait mille qui travaillaient en ouvrages de ciſelure. Ce nombre prodigieux d'artiſtes, que l'on aurait aujourd'hui de la peine à trouver dans les plus grandes villes de l'Europe, a fait douter de la pureté du texte qui en fait le dénombrement. Le mot hébreu qui les déſigne, dit M. l'abbé Winkelmann, a été généralement mal compris, mal traduit, mal expliqué, quelquefois même ſupprimé entiérement par les paraphraſtes.

Beaux-Arts chez les Perſes.

Jamais les beaux-arts ne firent des grands progrès chez les perſes. On trouve cependant quelques monuments en marbre, en bronze & en pierres gravées, ſortis des mains de leurs artiſtes, qui méritent quelque conſidération; les ruines de Perſépolis offrent divers reliefs en marbre aſſez délicatement travaillés. Quant aux pierres gravées, ce ſont des aimans cylindriques & des calcédoines percées dans leur axe.

A l'exception de quelques anciennes médailles perſanes, nous

(1) Winkelmann, deſcript. des pierres gravées du cabinet du baron de Stoſch, IVe. claſſe, ſect. 1, N°. 42, page 415.

ne connaiſſons qu'une ſeule de leurs productions en bronze; c'eſt un poinçon quarré, oblong de la longueur d'un pouce, & qui ſe trouve dans le cabinet d'Amilton. Il repréſente une figure d'homme, dont la tête & le viſage paraiſſent couverts d'un caſque, & qui paſſe une épée au travers du corps d'un lion qui veut l'aſſaillir. On pourrait auſſi citer, comme un monument digne d'être obſervé, une médaille d'argent, repréſentant un quadrige, ſur lequel on voit deux figures, la premiere ayant de la barbe, & portant un bonnet perſan, la ſeconde tenant des chevaux par les rennes. Le revers offre un vaiſſeau garni de rames, & entouré de quelques caracteres inconnus. On croit, mais avec fort peu de vraiſemblance, que cette médaille porte le coin des rois de Perſe, avant la conquête d'Alexandre.

Ce qui s'oppoſa le plus au progrès de l'art chez les perſes, fut qu'ils croyaient que les regles de la bienſéance ne permettaient pas de deſſiner des figures nues, & qu'ils regardaient l'aſpect de la nudité comme un très-mauvais augure. Auſſi, en Perſe, comme chez les arabes, ne voyait-on jamais perſonne ſans être vêtu. Cette auſtérité dans les mœurs, en rétréciſſant la ſphere du génie, empêchait les artiſtes d'étudier l'objet le plus ſublime de l'art, le deſſin du nu. Content d'offrir une figure habillée, ils s'attachaient à bien jeter les plis; mais leur adreſſe n'allait pas, comme chez les grecs, juſqu'à indiquer la forme du nu ſous la draperie.

La religion des perſes, loin de favoriſer le progrès des beaux-arts, ralentiſſait, comme chez les juifs, le génie de leurs artiſtes. Ils penſaient que la bienſéance ne permettait pas de repréſenter la divinité ſous aucune forme humaine. Le feu & le ciel étaient les principaux emblêmes ſous leſquels ils adoraient l'être ſuprême; & ſi l'on en croit les plus anciens écrivains de la Grèce, ces peuples n'avaient ni temples, ni autels, ni aucuns lieux ſpécialement conſacrés à la divinité. Aux images ſymboliques qui firent le principal objet du culte de la plupart des nations de l'univers, ils ſubſtituerent des fictions bizarres, des formes imaginaires, ſur leſquelles les artiſtes exerçaient leur génie. La plupart de leurs pierres gravées, repréſentent des animaux aîlés, avec des têtes humaines, ſurmontées quelquefois de couronnes dentelées. Elles offrent ſouvent des figures auſſi groteſques, enfans d'une imagination déréglée, dont le préjugé ne permettait pas d'appercevoir les égarements.

Les débris des anciens édifices perſans n'offrent rien de ces plans nobles & majeſtueux qui firent la réputation des artiſtes grecs & romains. Il paraît que ce peuple ſe plaiſait à y prodiguer les ornements; & cette paſſion dégradait ſouvent les plus belles parties de leurs édifices. Les grandes colonnes de Perſépolis, cette ville dont l'antiquité a parlé avec tant d'emphaſe, ont chacune quarante moulures ornées en creux; mais ces moulures n'ont que trois pouces de largeur, tandis que celles des colonnes grecques ont quel-


Gemmæ
magnit°.
TAVRVS · DIONYSIACVS ·
HYLLI · OPVS
Sardæ incisum ·
Ex Thesauro · Regis Galliarum ··

quelquefois plus d'un palme d'intervalle. On voit à Girgenti les ruines d'un temple de Jupiter, dont les colonnes sont d'une grosseur prodigieuse ; les moulures en sont assez considérables pour contenir un homme. Il paraît que les perses, non contents d'orner leurs colonnes de moulures, voulaient encore leur donner d'autres décorations, en sculptant sur la partie supérieure des figures de relief. Voyons si les égyptiens porterent plus loin leur industrie.

Il est peu de peuples sur la terre qui aient acquis une aussi grande réputation que les habitans de l'ancienne Egypte. Cette nation, du sein de laquelle sortirent vraisemblablement autrefois les grecs, les assyriens, les médes & les perses, fut long-tems l'objet de l'admiration des premiers philosophes qui sortirent de la Grèce & de l'Ionie. C'était chez elle qu'ils allaient, dit-on, s'instruire des principes des loix, des dogmes de la religion, des maximes de la morale, & de l'art du gouvernement. Là étaient le dépôt sacré des sciences, l'asile des arts, & l'élite de tout ce qu'il y avait de plus éclairé dans l'univers. Tout n'était que prodiges dans cette région fortunée ; & le moral n'y était pas moins extraordinaire que le physique. Beaux-Arts chez les Égyptiens.

Ces exagérations, disons mieux, ces mensonges, fruit de l'enthousiasme de quelques écrivains prévenus ou peu éclairés, contrarient absolument l'opinion que nous donnent de ce peuple les monuments qui nous restent de son industrie. Plus instruit peut-être, qu'on ne l'était communément alors sur les vraies maximes de la morale, il n'excella jamais dans aucun art ; les sciences dont il se vantait ridiculement d'être l'inventeur, demeurerent toujours, chez lui, au berceau ; ce qu'il fut dès son origine, il le fut, pour ainsi dire, jusqu'à sa destruction. Au tems d'Hérodote, les égyptiens étaient les mêmes que ceux qui furent subjugués par Alexandre & par les romains ; une nation lâche, voluptueuse, ignorante, présomptueuse, excessivement crédule, & toujours en proie à la superstition. Les fables dont ses prêtres l'entretenaient, sur les brillantes métamorphoses de son bœuf Apis (*Fig.* 4.), sur les découvertes d'Isis & d'Osiris, sur les conquêtes du grand Sésostris, toutes ces chimeres servirent d'aliment continuel à son orgueil, à sa superstition, à son fanatisme ; &, loin de faire quelques efforts pour s'éclairer, il crut toujours qu'il était de sa dignité, de s'en tenir aux pieuses rêveries de ses peres. Fig. 4.

Indépendamment du climat qui paraît s'opposer fortement au succès des sciences & des arts en Egypte, les anciens habitans de cette contrée étaient assujettis à des maximes fort propres à favoriser leur indolence, & à perpétuer chez eux l'ignorance & la présomption. Pleins de mépris pour les mœurs, les usages & la religion des autres peuples, ils n'approuvaient que ce qui se pratiquait chez eux. Cet éloignement pour les institutions de leurs voisins, cette

morgue, cette opiniâtreté, cette insolence qu'ils mettaient dans leurs opinions, fut le funeste écueil où tous les arts, toutes les sciences, vinrent successivement faire naufrage. De même que la loi défendait aux médecins de donner d'autres remedes aux malades, que ceux qui étaient indiqués dans les livres sacrés, il n'était pas aussi permis à leurs artistes de s'écarter du vieux style. C'est ainsi que les loix bornaient l'esprit de chaque génération à imiter servilement les procédés vicieux des générations précédentes. Aussi, Platon dit-il que les statues exécutées de son tems, en Egypte, ne différaient, en aucune maniere, de celles qui y avaient été faites mille ans auparavant. L'observation de cette loi fut inviolable, parce qu'elle tirait sa source de la religion, & qu'elle favorisait l'indolence du peuple pour lequel elle avait été faite.

Le peu d'estime que, dans ce pays, on avait pour les artistes, n'opposa pas de médiocres obstacles, aux efforts de ceux à qui la nature avait donné des talents. Rangés dans la classe du peuple, on ne les considérait que comme des manœuvres, des viles mercenaires qui ne méritaient pas d'être encouragés. Ici, comme à la Chine, le fils suivait toujours la profession de son pere; une loi rigoureuse l'y assujettissait; & il n'était permis qu'aux prêtres de raisonner sur toutes les sciences, d'ébaucher tous les arts; encore était-il quelques-uns parmi ceux-ci, que le sacerdoce n'eût pu professer sans déroger à sa dignité.

Ce vaste labyrinthe, dont parle Hérodote, & qu'aucun autre après lui n'a pu voir, les pyramides & les obélisques du grand Sésostris, ont fait passer le peuple égyptien pour très-habile dans l'architecture; mais ces prétendues merveilles, j'entends les pyramides, ne sont, à proprement parler, que d'énormes colosses, des amas de pierres, plus propres à caractériser le despotisme des princes, que le génie des constructeurs. Dans les tems postérieurs, lors même que les grecs eurent porté leurs lumieres & leur industrie en Egypte, on n'y vit paraître aucun architecte. Leurs plus beaux monuments conserverent toujours cet air gigantesque, cette disposition maussade, qui caractérisaient les chaumieres des pâtres qu'y vit Hérodote.

En vain, on y chercherait de la grace, de l'élégance, quelque agrément. En comparant tout ce qui peut encore exister aujourd'hui de temples, de palais & d'autres édifices élevés par les anciens égyptiens, on sent que ces peuples n'avaient aucune regle pour les proportions, aucun dessein déterminé, aucune ordonnance fixe : ils travaillaient au hasard & sans principes. Uniquement occupés à entasser masses sur masses, & à élever pierres sur pierres, ils n'ont pas même soupçonné les ressources que l'art peut fournir du côté de l'agrément, ils ne cherchaient qu'à étonner l'œil du spectateur, & n'imaginaient pas de le satisfaire. L'ensemble de leurs bâtiments est maussade & rebutant; les détails en sont encore pires. Les architectes égyptiens ont absolument ignoré l'art de décorer un édifice;



SPHYNX.
THAMYRIDIS OPVS
Carneolæ incisum
Ex Dactyl. Bar. de Albrecht Vindobonae.

jamais ils n'ont ſu allier convenablement la ſculpture à l'architecture ; ni diſtribuer & placer à propos les ornements. Ils les ont prodigués par-tout ; c'eſt, dit M. Gogué, un papillotage continuel. Quelle barbarie, quelle ignorance ne remarque-t-on pas dans l'économie de leurs édifices, même les plus ſuperbes ! des colonnes, des chapiteaux, du goût le plus ſec, le plus meſquin, le plus choquant. Des entablements d'une lourdeur aſſommante, des ornements ridicules, dont le deſſin & l'exécution ne ſont pas ſupportables ; la vérité eſt bleſſée à chaque inſtant. On voit enfin que ces peuples ignoraient entiérement l'art de varier les formes. Il regne dans toutes leurs compoſitions une monotonie, une uniformité auſſi ennuyeuſe que choquante. Nulle proportion, nul deſſein, nulle penſée dans l'exécution ; tout y eſt informe & barbare.

Les égyptiens ignorerent l'art de faire des voûtes ; & l'on n'en trouve aucune trace dans leurs anciens bâtiments. On ne voit pas même qu'ils connuſſent l'art de tailler en ceintre les blocs qui forment le deſſus de leurs portes. Elles ſont toutes terminées uniformément par un linteau droit & uni. Il en était ainſi de leurs plafonds, qui n'étaient autre choſe que de grandes pierres qui portaient, par leurs extrêmités, ſur les murs des ſalles, & tenaient lieu de poutres. Ces énormes maſſes exigeaient un grand nombre de colonnes pour les ſoutenir : auſſi ne les ménageait-on pas ; & communément on leur donnait juſqu'à douze piés de diametre.

Si l'on jette les yeux ſur ce qui nous reſte de leur ancienne ſculpture, on n'en concevra pas une meilleure opinion que de leur architecture. Leurs ſtatues n'annoncent ni génie, ni juſteſſe, ni aucun talent. L'incorrection en eſt égale à la groſſiéreté. Toutes leurs figures ſont ſeches, droites, d'une ſeule venue, roides, ſans élégance, ſans recherche, ſans étude dans le choix de la nature, ſans action, ſans fineſſe, ſans aucun ſentiment. En un mot, les égyptiens ne ſavaient ni deſſiner les ſimples figures, ni groupper leurs compoſitions. Auſſi, l'hiſtoire ne nous a-t-elle conſervé le nom que d'un ſeul ſculpteur égyptien : c'eſt Memnon, que l'on dit avoir fait trois ſtatues, qui furent placées à l'entrée d'un temple à Thebes. Il paraît que le principal mérite de cet artiſte conſiſtait en ce qu'il avait fait la plus grande ſtatue que l'on eût encore vue en Egypte. On ignore quel fut ce coloſſe ; peut-être était-ce ce fameux Sphinx que l'on trouve encore à peu de diſtance des pyramides, & dont la tête ſeule a 35 pieds de tour & 26 de hauteur. De tout tems les Sphinx (*Fig.* 5.) exercerent le ciſeau des ſculpteurs égyptiens. Fig 5.

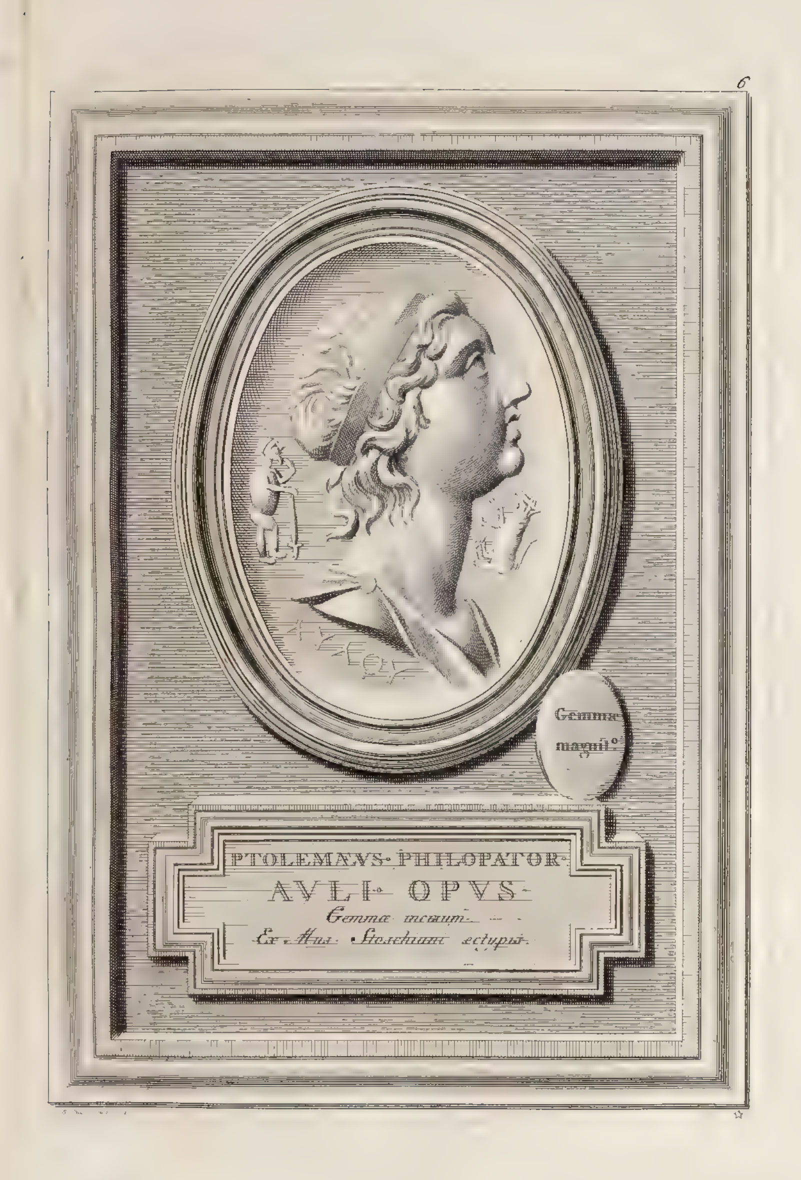
Un obſtacle qui s'oppoſa toujours au progrès de l'art chez ces peuples, ce fut leur ignorance dans l'anatomie. Le reſpect outré qu'ils avaient pour les morts, n'eût pas permis à un artiſte d'entreprendre la diſſection d'un corps. Diodore de Sicile aſſure que l'on regardait comme un meurtre une ſimple inciſion faite ſur un cadavre. De-là vient que celui qui faiſoit une inciſion ſur le côté du mort

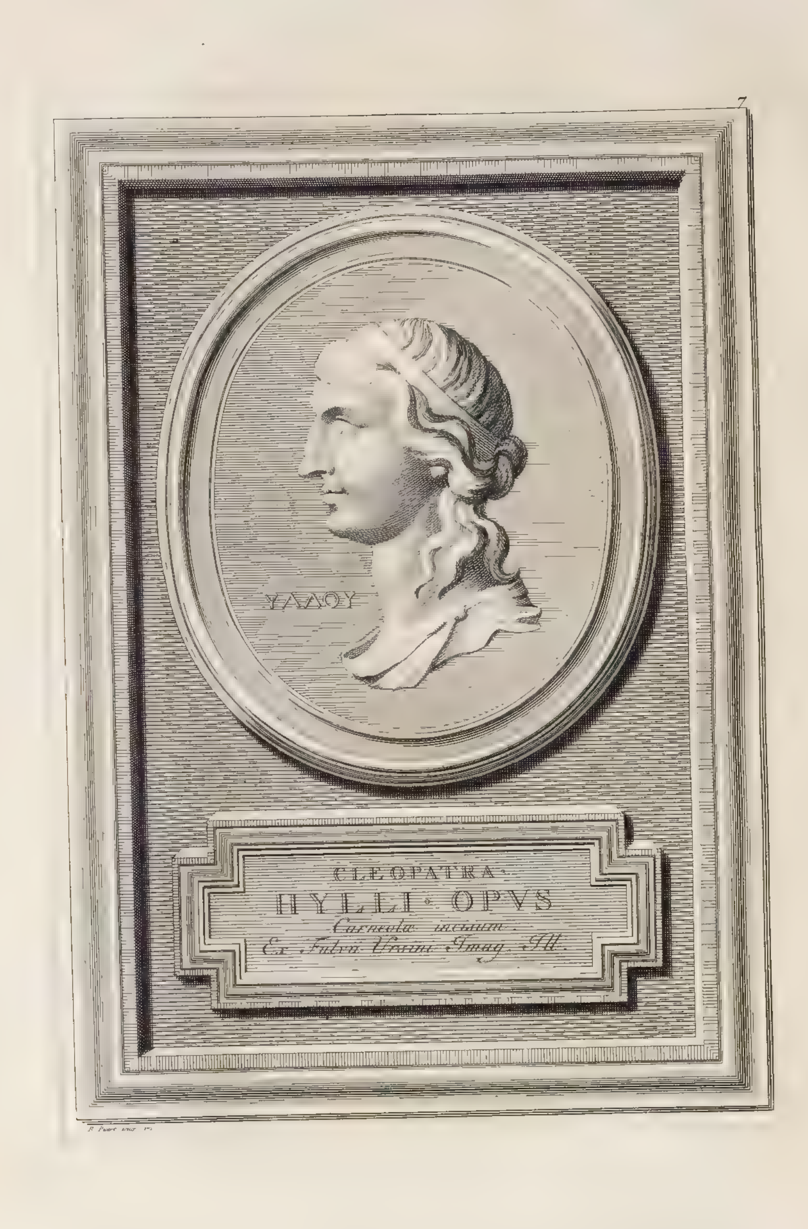
pour l'embaumer, était obligé de prendre la fuite pour se soustraire aux outrages des parents, qui le poursuivaient en le chargeant de malédictions. D'ailleurs, l'usage où étaient les sculpteurs de travailler séparément les divers membres qui composaient leurs statues, & d'en confier ainsi l'exécution à plusieurs artistes, dut nécessairement ralentir la marche du génie, & faire enfanter de très-mauvaises productions.

Si l'on veut se former une idée de la gravure en creux des égyptiens, on peut jeter les yeux sur leurs obélisques & sur leurs médailles. Nulle pensée, nulle variété, nul dessin dans les assemblages hideux que présentent les gravures. Les figures y sont toujours traitées de profil, & jamais de face ni de trois-quarts; c'est que les corps vus sous ces aspects, exigent trop de finesse & de connaissance, pour que les égyptiens eussent pu réussir à les rendre. Cependant, malgré la facilité que donne le profil pour l'exécution de ces sortes de parties, les têtes, les pieds, les mains, n'ont, dans les ouvrages égyptiens, ni mouvement ni expression. On peut, si l'on veut s'en convaincre, jeter un coup-d'œil sur le Ptolemée Philopator que nous présentons ici (*Fig. 6.*) La tête de ce prince a été gravée par Aulus, artiste célebre, à qui nous devons plusieurs autres ouvrages très-estimés. Cette pierre étant tombée entre les mains d'un ouvrier égyptien, celui-ci y a ajouté les deux figures maussades que l'on y voit, un petit homme ventru, appuyé sur son bâton, & un bœuf rampant. Tels sont les chef-d'œuvres des vils adorateurs du dieu Epaphus.

Fig. 6.

Le rapport intime qu'il y a entre la peinture & la sculpture, ne nous permet pas de présumer que les égyptiens aient mieux réussi dans le premier de ces arts que dans celui-ci. Aussi, n'est-il parlé dans l'antiquité d'aucun peintre égyptien, qui se soit distingué par ses ouvrages. Un seul point, dans lequel les peintres de cette nation paraissent avoir un peu mieux réussi qu'en tout autre, c'est dans la préparation qu'ils employaient, pour appliquer leurs couleurs sur le marbre & sur les autres corps lisses & compactes. Si l'on juge de leurs talents à cet égard, par ce qu'en rapportent nos voyageurs, le mordant dont ils se servaient devait être bien fort & bien puissant. Tous assurent que, dans plusieurs édifices à moitié ruinés, on apperçoit encore aujourd'hui des peintures dont l'éclat & le coloris sont si vifs, si frais, si brillans, qu'il semble, disent les habitans du pays, que l'ouvrier n'a pas encore lavé ses mains depuis son travail. Ces mêmes voyageurs s'accordent assez à dire, que toutes ces peintures sont mises à plat, c'est-à-dire sans ruption & sans aucune opposition de couleurs. Ce sont, par exemple, des feuilles d'or ou d'argent, mêlées avec des couleurs rouges & bleues. Dans toutes ces compositions, les figures, en général, tranchent sur les fonds & s'en détachent; les teintes n'en paraissent ni fondues ni dégradées. Au reste, toutes ces peintures appartiennent aux tems


Gemmæ
magnit°
PTOLEMÆVS · PHILOPATOR ·
AVLI · OPVS ·


7
ΥΛΛΟΥ
CLEOPATRA·
HYLLI · OPVS
Carneolæ incisum.
Ex Fulvii Ursini Imag. Ill.

poſtérieurs à la conquête d'Alexandre. Avant ce prince, une religion ennemie des arts, défendait aux égyptiens de peindre ou de ſculpter quoi que ce ſoit, pour être expoſé dans les temples à la vénération publique. On en exceptait ſeulement le bœuf Apis, que la loi permettait de peindre de toutes les manieres. (*Fig.* 7.) C'eſt à cette indulgence de la loi égyptienne, en faveur du principal objet du culte de Memphis, que la plupart des peuples de la Grèce durent l'uſage où ils étaient d'adreſſer des vœux à l'immortel ſous l'emblême d'un taureau. Fig. 7.

Les grecs, qui ſuivirent Alexandre dans ſes conquêtes, décraſſerent pourtant un peu les égyptiens, & leur donnerent la premiere idée des beaux-arts, qui étaient cultivés à Athènes & à Corynthe. En leur inſpirant moins d'éloignement pour les nations voiſines, ils leur firent naître le goût du commerce; & ce nouveau penchant, ſi puiſſamment favoriſé par la poſition d'Alexandrie, fut la ſource de cette foule de jouiſſances, qui rendirent l'Egypte l'aſile du libertinage & de la volupté. Les Ptolemées, dont l'ame eut d'abord autant d'élévation, qu'elle montra, dans la ſuite, de baſſeſſe & d'aviliſſement, employerent toutes les reſſources que leur fourniſſaient l'état, alors le plus opulent qui fût au monde, pour perfectionner les arts & les ſciences. Cette nombreuſe bibliotheque qu'ils avaient, dit-on, formée à Alexandrie, & que, dans le VII[e]. ſiecle, le fanatiſme des muſulmans réduiſit en cendres, ſuffirait ſeule pour atteſter le goût qu'ils avaient pour la belle littérature. Autant les ports de l'Égypte avaient été formidables aux navigateurs, ſous les regnes des ignorans ſucceſſeurs de Séſoſtris, autant ils devinrent fameux, ſous les Ptolemées, par le concours des étrangers qui y abordaient de toutes parts: long-tems Alexandrie fut l'entrepôt où les négocians de la plupart des nations du monde venaient dépoſer le ſuperflu des peuples qu'ils fréquentaient; cette ville célebre fut, pendant trois ſiecles, la plus opulente cité de l'univers. Sous le regne de Ptolemée Philadelphe, elle devint, pour ainſi dire, auſſi célebre pour les ſciences & les arts, qu'Athènes l'avait été autrefois. Une foule de ſavans quittaient leur patrie, pour ſe rendre dans cette ville, où la gloire & la fortune les attendaient. Euclide de Mégare y enſeigna la géométrie; Théocrite employa ſes tendres accents à chanter des paſtorales; & Callimaque y célébra les louanges des dieux dans des vers élégans. La proceſſion ſuperbe que fit Philadelphe dans la ville d'Alexandrie, peut nous donner une idée de la quantité de ſtatuaires grecs qu'il y avait alors en Egypte. On y promena des centaines de ſtatues; &, dans un grand pavillon dreſſé pour cette ſolemnité, il y avait cent différents animaux exécutés par les plus fameux maîtres. Cependant de tous les artiſtes qui ont fleuri alors en Egypte, nous n'en connaiſſons qu'un ſeul; c'eſt Satyrius qui grava en criſtal le portrait d'Arſinoé, épouſe de Ptolemée Philadelphe.

Ce fut ſur-tout ſous Cléopatre que la ville d'Alexandrie parvint

au plus haut degré de magnificence & de profpérité. Cette voluptueufe princeffe (*Fig.* 8.), la plus belle femme de fon tems, la plus aimable & la plus fpirituelle, foula, pour ainfi dire, fous fes pieds, toutes les richeffes de l'Orient; les tréfors immenfes accumulés par fes prédéceffeurs, n'étaient à fes yeux qu'un vil métal qui ne méritait qu'imparfaitement de fixer fes regards; & tous les arts furent mis à contribution pour fatisfaire fa magnificence & la bizarrerie de fes goûts. Antoine, vainqueur à Philippes, l'ayant citée devant lui, elle fit fon voyage fur une galere brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de foie couleur de pourpre, mêlée d'or; des rames d'argent, qui ne fe mouvaient qu'au fon d'une infinité d'inftruments de mufique. Cléopatre, habillée en Vénus fortant de la mer, paraiffait fous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes repréfentaient les nymphes & les graces. La poupe & la proue étaient couvertes des plus beaux enfans déguifés en amour. Tout le tems que Cléopatre paffa à Tarfe, fut employé en fêtes magnifiques, en feftins, en réjouiffances, en prodigalités. Ces fêtes fe renouvelerent à Alexandrie avec un éclat, une profufion, dont l'hiftoire n'offre aucun exemple. Ce fut à la fin de l'un de ces repas, que Cléopatre, détachant de fon oreille une perle d'un prix ineftimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre & l'avala auffi-tôt, pour dévorer en un moment autant de richeffes, qu'Antoine en avait employé pour fatisfaire à leur luxe & à leurs débauches.

Fig. 8.

La mort de Cléopatre, fut l'époque de l'afferviffement des égyptiens au joug romain. Accablés fous le poids des chaînes que la république leur faifait porter, ces peuples retomberent dans leur ancien abrutiffement. Les grecs, qui étaient paffés fur les bords du Nil pour y faire fleurir les arts, s'éloignerent d'un pays qui ne nourriffait plus que des efclaves. Ils fe réfugierent dans la ville de Rome, où Augufte & le célebre Mécénas raffemblaient tout ce que le monde offrait alors de plus diftingué dans les fciences & les beaux-arts. L'Egypte fut livrée, comme auparavant, à fes prêtres, à fes aftrologues, à fes magiciens, & le Delta & la Thebaide ne retentirent plus que d'oracles, de mugiffements d'hommes livrés à toutes les fureurs du fanatifme. La fuperftition effaça jufques aux traces du génie qui avait accompagné le char des premiers Ptolemées. Depuis cette époque jufqu'à nos jours, l'Egypte n'a pas fourni un feul homme dont le nom puiffe figurer honorablement dans les annales des artiftes & des gens de lettres.

Aux Arts chez les Etrufques.

De toutes les nations de l'Europe, les étrufques furent peut-être ceux qui cultiverent le plus anciennement les beaux-arts. Inftruits par les colonies nombreufes qui, en différents tems, s'établirent parmi eux, ces peuples donnerent enfuite des leçons à toute l'Italie, fur la politeffe, les fciences & les arts. Malheureufement leur caractere mélancolique, naturellement porté à la fuperftition, & plus propre

à

à des méditations profondes, qu'à exécuter des ouvrages de délicateſſe & d'agrément, imprima ſur tout ce qui ſortit de leurs mains, un air de dureté qui défigurait ces riches productions. L'uſage des combats ſanglans qui, de l'Etrurie, paſſa ſucceſſivement dans preſque toutes les parties de l'Europe, entretint la nation dans ces penchans féroces, ces préjugés meurtriers, qui, en dégradant l'ame, rétréciſſent la ſphere du génie. De-là, ces objets déſagréables, ces funeſtes images, qu'ils ſe plaiſaient à tracer ſur leurs ouvrages; de-là, ces combats ſanglans donnés à l'honneur de leurs morts, & que nous offrent la plupart de leurs urnes ſépulcrales.

Il n'en eſt pas ainſi des urnes funéraires des romains, vraiſemblablement travaillées par des ouvriers grecs. La plupart de ces monuments ſont décorés de tableaux agréables. Les principaux ſujets en ſont puiſés dans la fable, & préſentent des images gracieuſes de la mort, tel qu'Endymion endormi. Souvent on trouve ſur ces urnes le jeune Hylas, enlevé par les naïades; quelquefois on y remarque des danſes, des bacchantes & des fêtes de mariages; telle eſt la belle noce de Thétis & de Pelée, qu'offre un ſarcophage de la Villa Albani. En général, les romains, plus philoſophes que ne furent jamais les étruſques, cherchaient à voiler l'horreur qu'inſpire naturellement l'idée de la mort, par des images gaies, agréables, ſouvent même licencieuſes. On voyait autrefois à Rome, une urne ſépulcrale, ſur laquelle était repréſenté un ſujet obſcene, avec une inſcription dont les mots ſuivans ſe ſont conſervés : ΜΕΛΕΙ ΟΥ ΜΟΙ : *que m'importe !* M. Winkelmann dit que, chez M. Cavaceppi, ſculpteur romain, on voyait repréſenté ſur un pareil ouvrage, quelque choſe de pire encore, avec le nom du défunt. On ſait que Scipion l'africain voulut que l'on dansât ſur ſon tombeau.

La plupart des ouvrages des étruſques, quoique diſtingués par un caractere particulier, reſſemblaient beaucoup à ceux des grecs. Nos annales ne nous ont conſervé la deſcription d'aucun monument propre à nous faire connaître leurs procédés primitifs dans l'architecture; les villes célebres qui ornaient autrefois l'Etrurie, & qui réſiſterent pendant ſi long-tems aux forces romaines, ſont enſevelies depuis pluſieurs ſiecles, dans les ſables ſur leſquels on les avait conſtruites; mais il reſte encore aſſez de ſtatues, de bas-reliefs, de pierres gravées, de bronzes ciſelés, & de tableaux ſortis de cette région fameuſe, pour que nous puiſſions apprécier le mérite de ſes artiſtes ſur ces diverſes parties de l'art. Les ſtatues étruſques ſont, ou de bronze ou de marbre. On en connaît deux de bronze, généralement reconnues pour être ſorties de la main d'un artiſte d'Etrurie, & une troiſieme, ſur laquelle les opinions ſont partagées. Les deux premieres portent des caracteres non équivoques de leur origine. L'une, conſervée au palais Barberini, & haute d'environ quatre palmes, paraît repréſenter un génie; & c'eſt pour cela que, dans les tems modernes, on lui a donné pour attribut une corne d'abondance. L'autre,

que l'on voit dans la galerie de Florence, eſt un aruſpice vêtu en ſénateur romain, & décoré d'un manteau, ſur le rebord duquel on voit gravés des caracteres étruſques. La premiere de ces figures remonte inconteſtablement aux premiers tems de l'art en Etrurie. La ſeconde appartient à des tems poſtérieurs ; & c'eſt ce que font conjecturer ſon menton ſans barbe, & la nature de ſon travail. La troiſieme ſtatue, que l'on dit repréſenter un génie, offre un jeune homme de grandeur naturelle ; elle a été trouvée en 1530, à Pezzaro, ſur la mer adriatique.

Il n'eſt pas fort aiſé de prononcer ſur les ſtatues de marbre qui nous reſtent, & qui paraiſſent d'exécution étruſque, parce qu'elles peuvent appartenir au premier âge des artiſtes grecs. Il eſt cependant quelques morceaux qui portent un caractere ſi décidé, un air de famille ſi analogue aux deſſins étruſques que nous poſſédons, qu'on ne peut ſe diſpenſer de les attribuer à cette nation. Telle eſt la ſtatue d'un prêtre conſervée à la Villa Albani, morceau plus grand que le naturel, parfaitement conſervé, à l'exception des bras qu'on a rétablis. L'attitude de cette figure eſt parfaitement droite, & ſes pieds ne ſont pas ſéparés. Les manches de la tunique ſont jetées en plis amples, mais applaties. Les cheveux ſont diſpoſés au-deſſus du front, en petites boucles, & tournés en ligne ſpirale, comme des coquilles de limaçon ; telles ſont communément les têtes des hermès. Sur le devant de chaque épaule, tombent quatre flocons longs, ſinueux ; derriere le dos ils deſcendent tout droit. Ces derniers ſont attachés à quelque diſtance de la tête, par une bande, au-deſſous de laquelle eſt une touffe de cinq boucles jointes enſemble ; cette touffe forme une eſpece de bourſe à cheveux, de la longueur d'un palme & demi.

On voit à la Villa Albani, le premier & le plus ancien, non-ſeulement de bas-reliefs étruſques, mais encore de tous les ouvrages de demi-boſſe qui ſoient à Rome. Cet ouvrage, que l'abbé Winkelmann a fait graver dans ſes *monuments de l'antiquité*, eſt compoſé de cinq figures, qui repréſentent la déeſſe Leucothoé. Cette princeſſe, nommée Ino avant ſon apothéoſe, était fille de Cadmus & d'Harmonie, & femme d'Athamas, roi de Thébes. Elle avait pour ſœurs Agape & Semelé. Celle-ci fut, comme on ſait, aimée de Jupiter, dont elle eut Bacchus. Après la mort funeſte de Semelé, Ino prit ſoin du jeune fils du maître de l'olympe, ſon neveu. Sur notre monument, Ino, aſſiſe ſur un fauteuil, tient l'enfant de bout ſur ſes genoux. Au-deſſus du front, elle porte une eſpece de diadême, qui déſigne ſon illuſtre origine. Ses cheveux ſont diſtribués en anneaux crêpés au-deſſus du front & ſur les tempes, & deſcendent négligemment ſur les épaules & ſur le dos. Vis-à-vis d'Ino, ſont placées trois nymphes, de différentes grandeurs, dont les fonctions conſiſtent à prendre ſoin du petit Bacchus. Celle qui occupe le devant & qui eſt la plus grande, tient l'enfant par la liſiere. Les têtes des cinq figures de ce morceau, reſſemblent beaucoup aux formes égyp-

tiennes ; tant par leurs yeux tirés en haut & applatis, que par leurs bouches, dont la direction est semblable à celle des yeux. Leur draperie, disposée en pli droit & parallèle, est indiquée seulement par des incisions, de maniere que deux lignes s'approchent toujours l'une de l'autre.

La plupart des pierres gravées étrusques, représentent des scarabées. Elles sont percées dans le milieu de leur longueur, soit pour être suspendues au col comme des amulettes, soit pour être montées en bagues d'une maniere mobile. L'une des plus anciennes pierres gravées qui existent aujourd'hui dans le monde, est incontestablement la fameuse cornaline étrusque du cabinet de Stosch. Ce monument représente une délibération, entre cinq des sept capitaines de la premiere expédition contre Thébes ; le dessin, l'inscription, le travail, tout en prouve la plus haute antiquité. Un soin extrême, une grande finesse dans l'exécution, une forme élegante dans la plupart des parties, tout annonce un maître habile dans le mécanisme. Les figures seules manquent de graces ; les têtes y composent à peine la sixieme partie des corps ; & ce sont ces défauts, qui indiquent un tems où les regles des proportions n'étaient pas encore bien connues.

On peut encore citer deux autres pierres, comme les plus précieux monuments qui nous restent de l'art des étrusques ; l'une est une autre cornaline, du cabinet de Stosch ; l'autre une agathe, que l'abbé Winkelmann dit appartenir à M. Dehn, établi à Rome. La premiere pierre représente Tydée, qui s'arrache un bout de javelot de la jambe droite, & dont le nom est écrit en étrusque. Ce héros, en retournant de Thébes à Argos, tomba dans une embuscade que lui fit dresser Ethéocle. Attaqué par cinquante thébains, il se défendit avec tant de courage & de fermeté, qu'il les défit tous à l'exception d'un seul ; mais il reçut plusieurs blessures en combattant. Cette figure, en indiquant la connaissance profonde de l'artiste dans l'anatomie, prouve en même tems la roideur du style étrusque.

La seconde pierre offre Pelée, pere d'Achille, avec son nom. Le graveur a représenté ce prince au moment où il se lave les cheveux à une fontaine, & qu'il fait vœu de lui consacrer la chevelure de son fils, s'il revenait heureusement dans sa patrie après le siege de Troye. C'est ainsi que les jeunes garçons de Phygalie, en Arcadie, laissaient croître leurs cheveux pour les offrir au fleuve du lieu. Leucippe, dit Pausanias, laissa grandir les siens, pour les vouer pareillement au fleuve Alphée.

Indépendamment de l'art de graver sur les pierres fines, les artistes étrusques ont montré leur adresse à ciseler le bronze ; on trouve encore plusieurs pateres sorties de leurs mains. Chacun sait que, dans les sacrifices, on se servait de la patere pour les libations d'eau & de vin, ou pour verser du miel, soit sur l'autel, soit sur la victime. Ces vases sont de différentes formes. La plupart de ceux que nous trouvons sur des bas-reliefs romains, représentent des sacrifices,

& reſſemblent à des taſſes rondes & ſans anſes. Cependant ſur un bas-relief de la Villa Albani, on voit une patere dans le goût étruſque, façonnée comme une aſſiette plate & garnie d'un manche; mais le cabinet d'Herculanum offre pluſieurs pateres, qui ſont des taſſes rondes creuſées au touret, dont les anſes ſont ſouvent terminées en têtes de belier. En général, les pateres étruſques, celles ſur-tout qui ſont décorées de figures ciſelées, reſſemblent à une aſſiette entourée d'un petit rebord. Leurs manches portent communément une poignée d'une autre matiere.

Pour ſavoir à quel degré de perfection les étruſques ont porté la peinture, il faut recourir aux tableaux qui ont été trouvés dans les tombeaux de l'ancienne Tarquinia, l'une des douze villes capitales de l'Etrurie. Ces tombeaux, tous taillés dans le tuf, ont été découverts dans une plaine voiſine de Corneto, à deux milles de la mer, & à douze milles au-delà de Civita-Vecchia. L'entrée en eſt pratiquée du haut en bas, par un canal rond & perpendiculaire, qui a une diminution conique en remontant du fond vers l'ouverture. Dans ce canal, on trouve des petits trous pratiqués dans la pierre, & diſtans l'un de l'autre d'environ deux pieds. Ces trous, au nombre de cinq, ſervent de degrés pour deſcendre dans les ſouterrains. L'un de ces tombeaux renferme une urne en longueur, pour contenir le mort; & cette urne eſt pratiquée dans la même pierre. La voûte eſt faite dans le goût des corniches qui regnent dans les chambres au-deſſous des plafonds; ſouvent elle offre auſſi des enfoncements quarrés, dont les bordures ſont chargées d'ornements. Quelques-uns de ces tombeaux offroient des plafonds, compoſés, comme le pavé des anciens, de morceaux quarrés taillés en facettes, & diſtribués dans la forme des écailles du poiſſon : c'eſt ce qui a fait donner à ces ouvrages le nom d'épine de poiſſon, *ſpina di peſce*. Ces plafonds ſont ſoutenus par des pilaſtres quarrés, taillés dans la pierre, & dont le nombre eſt proportionné à la grandeur des tombeaux. Quoique ces ſouterrains ne ſoient éclairés par aucune ouverture, on les a cependant enrichis de divers ornements, tant ſur les plafonds que ſur les murs & les pilaſtres. Il en eſt qui offrent de larges bordures peintes, qui, tenant lieu de friſe, regnent dans tout le pourtour, & paſſent par-deſſus les pilaſtres. On y voit auſſi quelques pilaſtres ornés de grandes figures, qui regnent depuis la baſe juſqu'à la corniche. Ces peintures ſont exécutées ſur un enduit épais de mortier. Quelques-unes d'entre elles ſont aſſez reconnaiſſables; mais la plupart, dégradées par l'air & l'humidité, ſont preſque entiérement détruites.

Les peintures qui décorent ces tombeaux, offrent des ſujets ſouvent très-intéreſſans. La plupart des friſes préſentent des combats, ou quelqu'attentat commis contre des perſonnes illuſtres. On en trouve qui contiennent la doctrine des étruſques ſur l'état des ames après la mort. Là ſont ſouvent deux génies noirs & aîlés, tenant un marteau

dans l'une de leurs mains, & un ſerpent dans l'autre, & traînans le char ſur lequel eſt placé la figure de la perſonne morte. Quelquefois on y voit deux autres génies qui frappent avec de longs marteaux une figure nue, renverſée du char & étendue par terre. Quelques-uns de ces ſujets repréſentent des combats. Dans l'un de ces combats, on remarque particuliérement ſix figures nues, qui ſe tenant ſerrées, ſe couvrent de leurs boucliers ronds, & combattent dans cette attitude. D'autres guerriers, pour la plupart nus, portent des boucliers quarrés. Quelques-uns des combattans plongent leurs épées courtes, & aſſez reſſemblantes à des poignards, dans le ſein de pluſieurs figures ſur le point de tomber. Au milieu de cet affreux carnage, on voit accourir un roi ſur le retour de l'âge, la tête couverte d'une couronne dentelée, qui eſt peut-être, dit Winkelmann, la plus ancienne couronne royale de cette forme repréſentée par l'art antique. Sur deux urnes ſépulcrales, une figure d'homme, qui paraît auſſi repréſenter un roi, porte une couronne ſemblable; & ſur un tableau d'Herculanum, on remarque une figure de jeune homme nue & ſoutenue en l'air, tenant auſſi dans ſa main une couronne dentelée. Une autre friſe, dont le ſujet n'a d'ailleurs rien de commun avec les précédents, offre, entr'autres figures, une femme drapée, la tête couverte d'un bonnet large par en haut, ayant la robe relevée juſques vers le milieu de ſa coiffure. Winkelmann remarque ici que ces voûtes peintes offrent quelques figures de femmes danſantes, diſpoſées dans une attitude déſagréable, conformément au goût mauſſade des égyptiens. Ce ſont vraiſemblablement, dit-il, des divinités qui avaient une forme reçue, & qu'il n'était pas permis de repréſenter dans une autre poſition.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver que le ſtyle des artiſtes étruſques éprouva pluſieurs révolutions, & que, ſemblable, en ce point, à celui des grecs, il parvint peu-à-peu de l'enfance à l'âge viril. L'ancien ſtyle de cette nation, qui dura depuis l'origine de l'art, juſqu'au moment où les conquêtes des grecs les rendirent maîtres de la plus grande partie de l'Italie, rétrace par-tout l'image d'un enfant qui chancelle dans ſa marche, & dont la voix tremblante ne prononce que des ſons mal articulés. Il n'offre encore ni propoſitions dans le deſſin, ni variété dans les ſujets. La poſition des figures eſt roide, leurs contours ſont groſſiers; on cherche en vain les muſcles; ils ne ſont indiqués nulle part. La roideur que l'on obſerve dans les attitudes, décele l'ignorance de l'artiſte; & la draperie y eſt extrêmement négligée. Il paraît qu'ils n'avaient alors qu'une idée très-imparfaite de la beauté du viſage, de la régularité des traits, & des proportions qui doivent être obſervées dans la poſition des parties qui le caractériſent. La forme des têtes eſt un ovale alongé, qui paraît rétrécie, à cauſe du menton qui ſe termine communément en pointe. Les yeux ſont plats, tirés obliquement en haut, & parallèle à l'os dont ils ſont ſurmontés. Les angles de la bouche

ſont également tirés en haut. On trouve cet ancien ſtyle imprimé non-ſeulement ſur les médailles, mais encore ſur une foule de petites figures de bronze. Les vaſes ſeuls de ces tems-là, offrent plus de délicateſſe & de perfection.

La ſeconde époque de l'art des étruſques eſt beaucoup plus brillante que la premiere. On trouve alors dans tous les ouvrages de leurs artiſtes, beaucoup de force dans l'expreſſion, d'énergie dans l'action, & de mouvement dans les parties qui compoſent les figures. Les muſcles & les articulations ſont très-ſenſibles, les caracteres bien rendus; &, ſi l'on doit reprocher quelque choſe aux artiſtes de cet âge, c'eſt d'avoir outré quelquefois les attitudes & forcé les vraiſemblances. Souvent les muſcles y ſont trop gonflés, les os trop fortement exprimés, les contours trop reſſentis. On trouve dans la plupart de ces ouvrages l'empreinte d'une imagination fougueuſe, qui dédaigne consulter les loix immuables de la nature, pour ſe livrer à ſes emportements. C'eſt un torrent dont les eaux impétueuſes dévaſtent les campagnes, & laiſſent par-tout des traces de leur débordement.

Cette fougue du génie étruſque ne fut, pour ainſi dire, que momentané. Les grecs, parmi leſquels le ſiecle de Phidias venait d'enfanter des prodiges, ſe mêlerent inſenſiblement parmi ce peuple, & apprit à ſes artiſtes la maniere d'imiter la nature, ſans outrer ſes caracteres. On mit plus de ſageſſe dans la compoſition, plus de proportion dans le deſſin, plus d'intérêt dans les grouppes, plus de vraiſemblances dans les actions. C'eſt à cet âge que l'on doit reporter la plupart des beaux vaſes qui forment aujourd'hui les précieuſes collections de nos riches amateurs. Le deſſin de la plupart de ces vaſes eſt tel, dit l'un des plus ſavans hommes en ce genre, que les figures pourraient occuper une place avantageuſe dans une compoſition de Raphaël (1).

(1) Winkelmann, hiſt. de l'art, liv. III. chap. III.



ARTICLE III.

ETAT des Arts en Grèce, depuis la Guerre de Troye jusqu'au siecle de Periclés.

La guerre de Troye, qui occasionna dans les mœurs des grecs une révolution si importante, fut la véritable époque de la civilisation de ces peuples. Ce fut alors qu'ils commencerent à se fréquenter les uns les autres, à commercer ensemble, à former des considérations utiles, à se communiquer leurs idées. Ces nations, qui, avant cet événement mémorable, n'étaient que des égyptiens grossiers, des brigands fougueux & barbares, s'assujettirent peu-à-peu à une police réguliere, à une forme de gouvernement raisonnable; & les arts, que les fureurs du despotisme & la licence des brigandages étouffent dès leur naissance, se montrerent enfin dans une région que tout les invitait à choisir pour asile.

Peu de temps après la guerre de Troye, les grecs, surchargés d'une population nombreuse, envoyerent des colonies dans l'Asie-mineure. Ce fut chez ces nouvelles peuplades que l'on vit bientôt naître les beaux-arts. L'architecture sur-tout, grossiérement pratiquée dans la Grèce proprement dite, commença à se former en Asie. L'invention des deux premiers ordres dont les grecs avaient fait usage, est entiérement dûe aux habitans de cette contrée. Leurs noms les fait assez connaître. Le dorique est né dans la Doride, & l'ionique dans l'Ionie. Le corynthien n'a paru que long-tems après ces deux premiers ordres. Ce dernier semble avoir pris naissance dans la Grèce proprement dite. C'est le plus riche, le plus magnifique, & le plus élégant de tous les ordres grecs, &, l'on peut dire, de tous ceux que l'architecture ait jamais inventés.

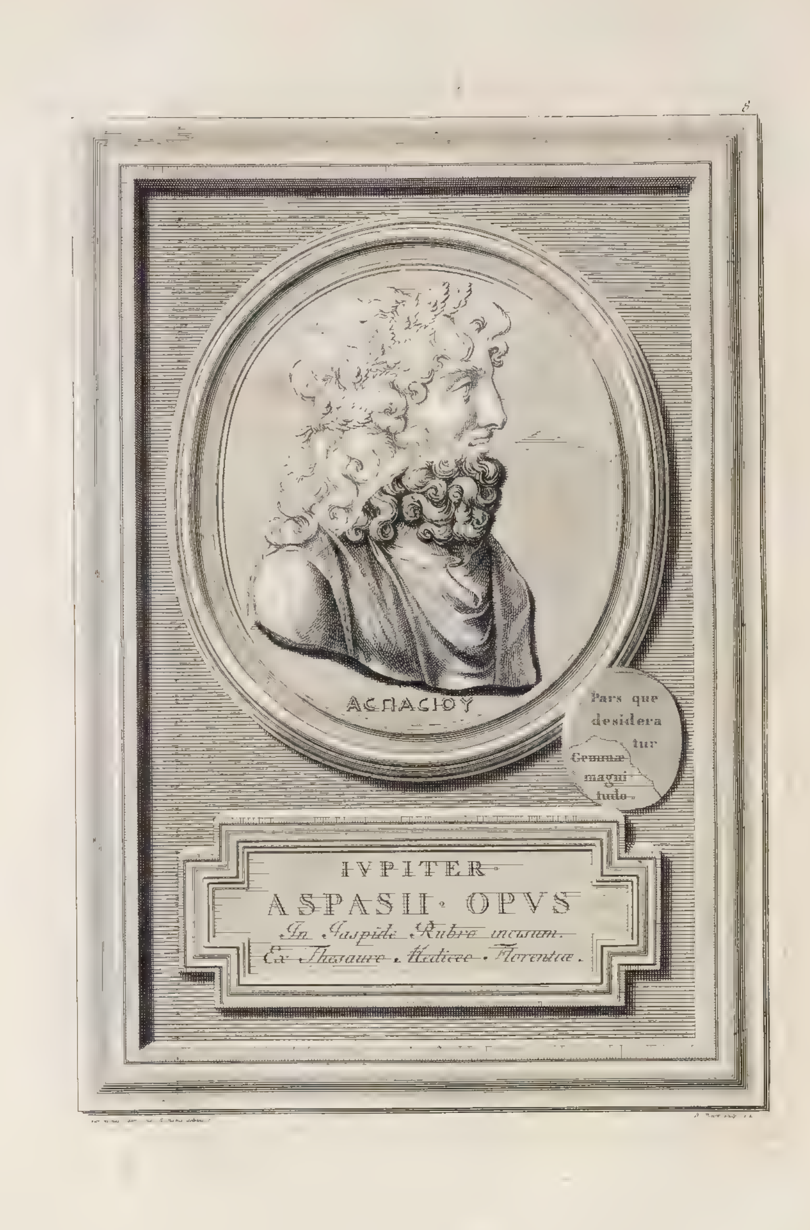
Si l'on adoptait le systême de Vitruve, sur l'origine de ces différents ordres d'architecture, l'invention en remonterait jusqu'à la plus haute antiquité. « Anciennement, dit-il, on ignorait l'art de proportionner les diverses parties d'un bâtiment : on employait des colonnes, mais on les taillait au hasard, sans regle, sans principe, & sans faire attention aux proportions qu'on devait leur donner : on les plaçait aussi sans égard aux autres parties de l'édifice. Dorus, fils d'Hellen, & petit fils de Deucalion, ayant fait bâtir un temple à Argos, à l'honneur de Junon, cet édifice se trouva par hasard être construit suivant le goût & les proportions de l'ordre qui, dans la suite, prit le nom de dorique. La forme de ce bâtiment ayant paru agréable, on s'y conforma pour la construction des édifices qu'on vint ensuite à élever.

» Vers le même tems, ajoute Vitruve, les athéniens firent passer

» dans l'Aſie une colonie ſous la conduite d'Ion, neveu de Dorus.
» Cette entrepriſe eut un heureux ſuccès. Ion s'empara de la Carie,
» & y fonda pluſieurs villes. Les nouveaux habitans ſongerent à
» bâtir des temples. Ils ſe propoſerent pour modele celui de Junon
» à Argos ; mais ignorant la proportion qu'il fallait donner aux colonnes
» & à tout l'édifice en général, ils chercherent des regles propres
» à diriger leur opération. En faiſant leurs colonnes aſſez fortes pour
» ſoutenir tout l'édifice, ces peuples voulaient les rendre en même
» tems agréables à la vue. Ils imaginerent pour cela, de leur donner
» la même proportion qui ſe trouve entre le pied de l'homme &
» le reſte de ſon corps. Selon leurs idées, le pied faiſait la ſixieme
» partie de la hauteur humaine : en conſéquence, on donna d'abord
» à la colonne dorique, en y comprenant le chapiteau, ſix de ſes
» diametres; c'eſt-à-dire qu'on la fit ſix fois auſſi haute qu'elle était
» groſſe : par la ſuite, on y ajouta un ſeptieme diametre.

« Ce nouvel ordre d'architecture ne tarda pas à donner naiſſance à un
» ſecond ; on voulut bientôt enchérir ſur la premiere invention. Les
» ioniens chercherent à mettre encore plus de délicateſſe dans leurs édi-
» fices. Ils employerent la même méthode dont on avait déjà fait uſage
» pour la compoſition de l'ordre dorique. Mais, aulieu de prendre
» pour modele le corps de l'homme, les ioniens ſe reglerent ſur
» celui de la femme. Dans la vue de rendre les colonnes de ce nou-
» vel ordre plus agréables & plus gracieuſes, ils leur donnerent huit
» fois autant de hauteur qu'elles avaient de diametre. Ils firent auſſi
» des canelures le long du tronc, pour imiter les plis des robes des
» femmes : les volutes du chapiteau repréſentaient cette partie des
» cheveux qui pendent par boucles de chaque côté du viſage. Les
» ioniens ajouterent enfin à ces colonnes une baſe qui n'était point
» en uſage dans l'ordre dorique ». Ces baſes étaient faites, ſelon Vitruve, en maniere de cordes entortillées, pour ſervir comme de chauſſure à ces colonnes. Cet ordre d'architecture fut appelé ionique, du nom des peuples qui l'avaient inventé.

On voit, par ce que dit ici Vitruve, que cet écrivain fait remonter les ordres d'architecture juſqu'au berceau même des peuples de la Grèce. M. Gogué conſidere très-ſenſément comme invraiſemblable une auſſi haute antiquité. En effet, on ne voit pas qu'Homere, bien poſtérieur au tems dont parle Vitruve, ait eu la moindre idée de ce que l'on appelle ordres d'architecture. Si ce poëte les eut connus, il en eût vraiſemblablement fait uſage. L'occaſion s'en eſt préſentée plus d'une fois dans ſes poëmes. Homere parle des temples conſacrés à Minerve & à Neptune, & cependant il n'en fait aucune deſcription. Tout ce qu'il dit des palais, ne préſente l'idée d'aucun ordre, d'aucun deſſin d'architecture. On n'oſerait même aſſurer que les colonnes dont il eſt queſtion dans ces édifices, fuſſent de pierres ; & l'auteur de l'*origine des loix* ſoupçonne qu'elles n'étaient que de ſimples poteaux de bois. Enfin, le ſeul éloge qu'Homere faſſe du palais d'Ulyſſe, conſiſte


8
ΑСΠΑСΙΟΥ
Pars que
desidera
tur
Gemmæ
magni
tudo.
IVPITER
ASPASII · OPVS
In Iaspide Rubro incisum.
Ex Thesauro Medicæo · Florentiæ.

siste à dire qu'il était fort élevé, que la cour en était défendue par une muraille & par une haie. Le poëte loue aussi la force & la solidité des portes de ce palais, en faisant entendre qu'il eût été fort difficile de les forcer. Il paraît insister beaucoup sur cet article, qui, aux siecles héroïques, était un objet essentiel, à cause de cette foule de brigands dont la Grèce était alors infestée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ignore en quel tems précisément les ordres d'architecture ont été inventés. On peut seulement assurer qu'ils étaient connus au siecle de Solon & de Pisistrate. Le superbe temple de Jupiter à Olympie existait dès-lors. On avait aussi commencé celui de Diane à Ephèse. Enfin, Pisistrate avait jeté à Athènes les fondements du magnifique temple de Jupiter Olympien (*fig.* 8.). Fig. 8. Ce Jupiter était le pere de toutes les divinités de la Grèce; c'était le tout-puissant des Juifs. Dès la plus haute antiquité les grecs lui éleverent des sanctuaires, & érigerent des colonnes en son honneur.

Ce qui, dans ces anciens tems, devait retarder considérablement les progrès de l'architecture, c'est l'imperfection qui régnait alors dans la mécanique des grecs. Du tems même de Thucydide, ils ne connaissaient pas encore les grues. Leurs ouvriers suppléaient à cette machine si simple par des poutres quarrées, qu'on faisait vraisemblablement mouvoir comme des bascules.

Le goût qui régnait alors dans l'architecture, était fort éloigné d'être aussi épuré qu'il le devint dans la suite. Tous les monuments que l'on construisait, ne comprenaient jamais qu'un seul ordre. L'usage d'en unir plusieurs dans un même édifice, ne s'introduisit que fort tard chez les grecs. D'ailleurs, ces peuples n'employerent fort longtems que les ordres dorique & ionique. Le temple d'Ephèse & celui de Jupiter Olympien, qu'on peut mettre au nombre des plus anciens monuments que la Grèce éclairée ait élevés, étaient l'un d'ordre ionique, & l'autre d'ordre dorique. Le fameux temple de Minerve à Athènes, bâti sous Périclés, & celui de Thésée sont aussi d'ordre dorique. On voit enfin que des quatre fameux temples dont, au jugement de Vitruve, la Grèce pouvait se glorifier, les deux plus anciens étaient d'ordre ionique, le troisieme d'ordre dorique, & le quatrieme d'ordre corynthien; mais ce dernier édifice n'avait été construit que du tems des romains.

Nous remarquerons ici, d'après M. Gogué, que, dans tout ce qui nous reste de l'antiquité grecque & romaine, construit suivant l'ordre dorique, les colonnes sont sans base. Tels sont le théâtre de Marcellus à Rome, & celui de Vicence; tel est le magnifique arc de triomphe que l'on voit à Véronne; tel est le mausolée antique qui existe encore auprès de Terracine, & dont M. de Chambray nous a donné le dessin. On pourrait aussi citer le temple de Bacchus, bâti à Sardes sous le regne de Crésus. Les colonnes de ce monument, dont on voit encore les ruines, sont sans base. Il paraît que Vitruve s'est conformé à cette ancienne pratique. Cet architecte, qui s'est

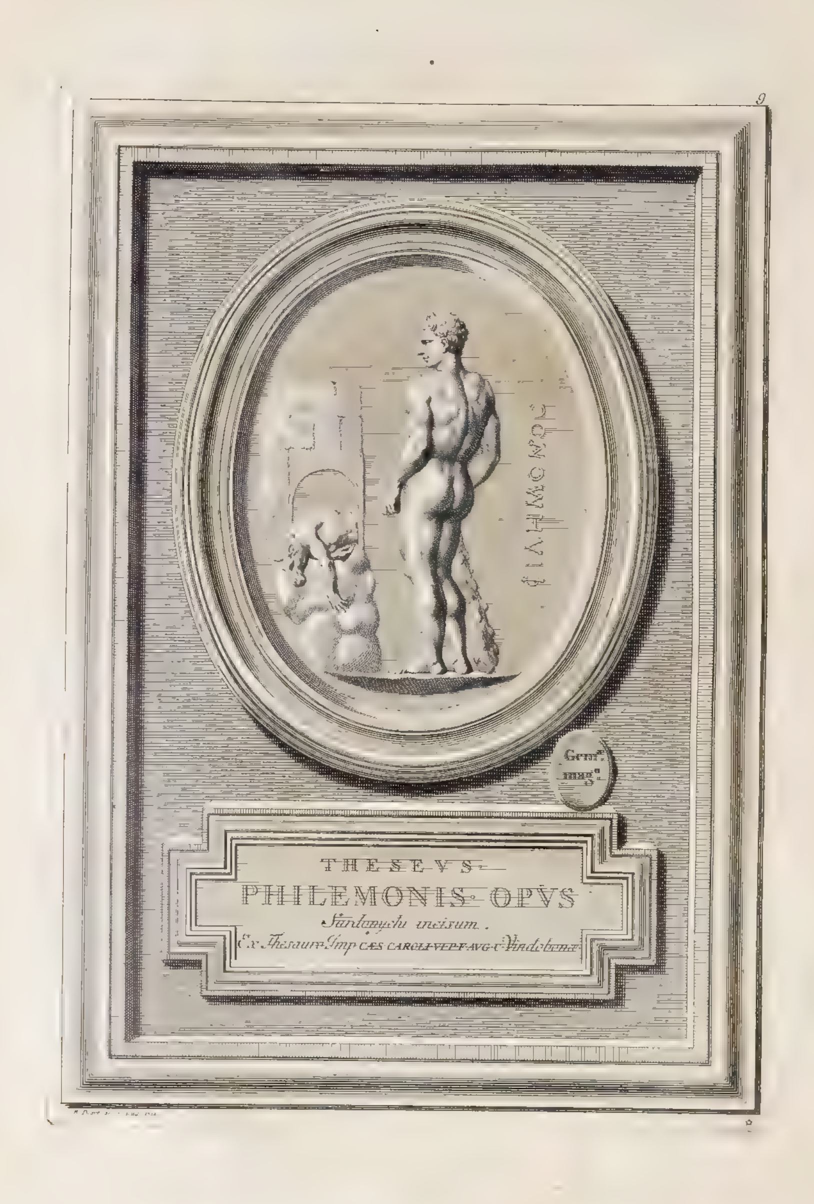
attaché à traiter de l'ordre dorique plus exactement que d'aucun autre, ne parle pas des bases des colonnes, quoiqu'il entre dans beaucoup de détails sur celles des autres ordres.

Les architectes grecs n'employerent pas d'abord dans les ordres les mêmes ornements qui décorent aujourd'hui nos édifices, & que nous avons empruntés des romains. On fit successivement à cet égard divers changements très-considérables. Imitateurs trop serviles de la nature, les premiers architectes pensaient plus à la solidité qu'à la décoration.

On chercha peu-à-peu ce que ces modeles pouvaient offrir de défectueux; & jusques dans ces derniers tems, on s'est occupé à éviter leurs défauts. Les bases, par exemple, qu'on appelle ioniques, les seules qui fussent en usage chez les anciens, ont été jugées peu convenables; le chapiteau du même ordre a été trouvé incommode & désagréable; on l'a changé. L'accord unanime avec lequel tous les architectes ont adopté ces changements, ne permet pas de douter qu'il n'ait été raisonnable.

L'architecture étoit déjà florissante en Grèce, lorsque la peinture n'était encore qu'au berceau. Ce bel art, qui dût sa perfection aux grecs, ne commença vraisemblablement à exister qu'après le siecle d'Homere. Aussi, les peintres étaient-ils encore fort ignorans, 450 ans après la guerre de Troye. Long-tems ils ignorerent l'art de mélanger les couleurs. Les premiers tableaux qu'on vit paraître, n'étaient peints qu'avec une seule couleur formée par une détrempe de morceaux de vases pulvérisés. Un fait constaté par plusieurs écrivains de l'antiquité, suffit pour nous faire juger du peu d'habilité des artistes de ces tems-là. Ils nous apprennent qu'originairement on était obligé d'écrire au bas des tableaux les noms des objets qui en faisaient le sujet, tant ils étaient informes. Ce ne fut que vers le tems de Miltiade, c'est-à-dire environ 450 ans avant notre ère, que les peintres grecs commencerent à saisir la ressemblance exacte des personnes qu'ils voulaient représenter. Enfin Pline remarque qu'avant Appollodore, qui vivait dans la 93.me olympiade, 410 ans avant notre ère, on n'avait pas encore vu de tableaux qui méritassent quelque considération. On trouve cependant, long-tems auparavant, un certain Bularchus, qui se distingua par son talent. Ce peintre, fameux dans ces tems de ténebres, vendit vers la 18.me olympiade, une somme très-considérable, un de ses tableaux représentant une bataille.

La sculpture, cultivée en Grèce dans les siecles les plus reculés, fit époque à celui de Dédale. Pausanias assure que, de son tems, on voyait encore des figures en bois de la main de ce fameux artiste; & il ajoute que les figures de Dédale, malgré la grossiéreté du travail, offraient un air imposant & quelque chose de divin. Dans le même tems, vivait Smilis, fils d'Euclyde, de l'île d'Egine. Il fit deux statues de Junon, l'une pour Argos & l'autre pour Samos. Mais l'époque la plus brillante des anciens artistes commence par Gitiadas, sculpteur lacédémonien, de qui Sparte conservait plusieurs statues


9
ΦΙΛΗΜΟΝΟΣ
Gem. mag.
THESEVS
PHILEMONIS OPVS
Sardonychi incisum.
Ex Thesauro Imp. CAES. CAROLI VI P. F. AVG. Vindobonae

de bronze. Cet artiste vivait avant la guerre des lacédémoniens contre les mécéniens, guerre qui avait commencé vers la 9.me olympiade, & qui revient à la douzieme année de la fondation de Rome.

Ce fut vers la 20me. olympiade, qu'on vit paraître Aristoclès de Sidonia en Crète. Long-tems la ville Olympie conserva de la main de cet artiste un Hercule combattant l'amazone Anthiope à cheval, pour lui enlever sa ceinture. Les artistes qui se distinguerent ensuite sont Malas, de l'île de Chio, son fils Mixiades, & son petit-fils Anthermus. Celui-ci eut deux fils qui fleurirent dans la 60.me olympiade. L'un se nommait Bupalus, l'autre portait le nom de son pere, & ils comptaient des artistes parmi leurs ancêtres, jusqu'à la premiere olympiade. Bupalus était sculpteur & architecte; il fut le premier qui représenta la déesse de la fortune. On conservait à Athènes un Thésée (*fig.* 9.) de sa main qui était fort estimé. Ce Thésée tient une place distinguée dans l'histoire des grecs. Etant allé en Crète pour délivrer cette île des fureurs du Minotaure, ce héros se trouva renfermé dans un labyrinthe, d'où il ne s'échappa qu'à l'aide de la belle Ariadne, qui devint ensuite son épouse. Fig. 9.

Tous ces artistes & plusieurs autres, que nous passons sous silence, fonderent différentes écoles d'où sortirent de grands maîtres en sculpture. Les plus célebres de la Grèce furent celles d'Egine, de Sicyone & de Corynthe. Smilis, disciple de Dédale, paraît avoir été le fondateur de celle d'Egine. Dès la plus haute antiquité, on voyait une foule de statues répandues dans la Grèce, travaillées à la maniere éginette. Les habitans de cette île furent long-tems de grands commerçans & de fameux navigateurs. Ces talents sont très-favorables aux progrès des arts d'imitation. Aussi les productions de leurs artistes, & sur-tout leurs vases de terre cuite, étaient très-recherchés parmi les grecs.

Long-tems le commerce maritime des éginettes fut aussi florissant que celui des athéniens. Cette activité, commune aux deux peuples, fit naître parmi eux des semences de jalousie qui leur furent funestes. Ils se firent une guerre sanglante, & les hostilités ne furent terminées, que lorsque Xercès vint arborer son étendard dans la Grèce. Egine, qui avoit beaucoup contribué à la victoire remportée sur les perses par Themistocle, en retira aussi des avantages considérables. Ce fut dans cette île qu'on vendit le riche butin fait sur les vaincus; & cette vente ajouta beaucoup à l'opulence des habitans. Egine se soutint dans cet état florissant jusques vers la 88.me olympiade. Elle succomba alors sous les efforts d'Athènes, qui la punit d'avoir embrassé le parti des lacédémoniens. Chassés de leur île, par les athéniens, qui y envoyerent une colonie, les éginettes furent obligés de se transporter à Thytrée, ville située sur les confins du royaume d'Argos. Ils demeurerent dans ce nouveau domicile, jusqu'au moment où l'armée navale d'Athènes fut défaite sur l'Hélespont. De retour dans leur patrie, ils ne purent jamais remonter à ce degré de puissance d'où ils étaient

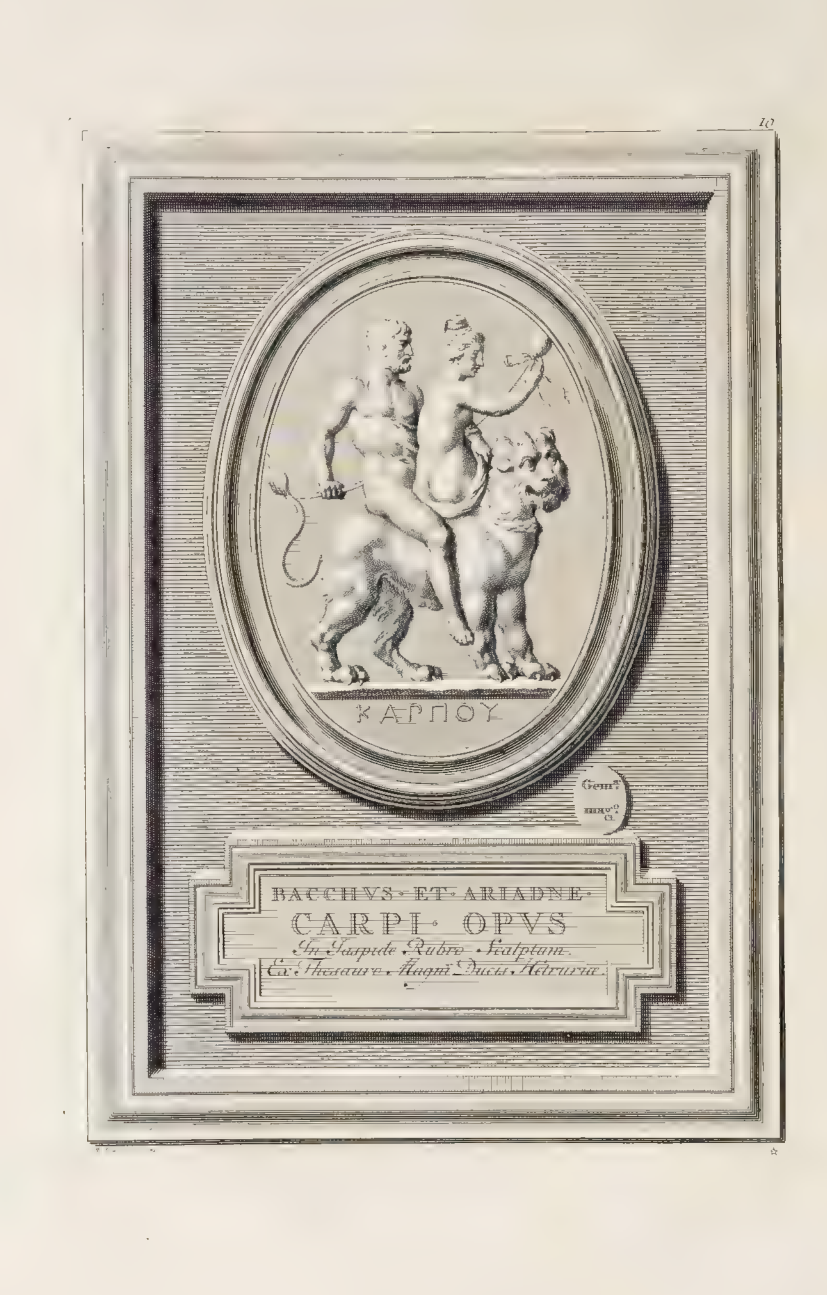
tombés. On trouve encore plusieurs médailles sorties de cette île. Le coin porte d'un côté la tête de Pallas, & de l'autre le trident de Neptune.

Deux fameux statuaires, Dipoène & Syllis, furent les fondateurs de l'école de Sicyone. Ces grands maîtres formerent des disciples qui perpétuerent leur maniere en perfectionnant leur art. Polémon écrivit un traité sur les tableaux de Sicyone, & sur un portique de cette ville, qui renfermait une infinité d'ouvrages de sculpture. Eupompe, maître de Pamphyle, qui eut Apelles pour disciple, obtint, par son crédit, que les écoles réunies de la Grèce, & connues pendant quelques tems sous le nom d'écoles helladiques, se partageassent de nouveau. De maniere qu'indépendamment de l'école ionienne affectée aux grecs asiatiques, il y avait encore les écoles attiques & sicyonienne, qui ne dépendaient d'aucune autre. Pamphyle & Polyclète, Lysippe & Apelles, donnerent le dernier lustre à cette école. Il semble que du tems de Ptolemée Philadelphe, roi d'Egypte, la ville de sicyone possédait la plus célebre école de peinture. M. l'abbé Winkelmann remarque que, dans la description de la superbe procession faite par ce prince, il n'est question que des tableaux de la main des maîtres sicyoniens.

La ville de Corynthe fut, pour ainsi dire dès sa naissance, l'une des plus florissantes villes de la Grèce. Le commerce immense qui s'y faisait, lui fit donner, par les premiers poëtes, le nom d'opulente. Les talents de ses artistes ne lui acquirent pas une moindre réputation; & son école était l'une des plus florissantes de la Grèce. Pline assure qu'Ardisse de Corynthe, & Théléphane de Sicyone, furent les premiers qui, au contour des figures, ajouterent les traits qui les caractérisent. Strabon parle de certains tableaux de Cléante composés de plusieurs figures, & qui existaient encore de son tems. Avant la 40.me olympiade, Cléophante vint en Italie avec Tarquin l'ancien, & montra le premier aux romains l'art de peindre, pratiqué dans la Grèce. Au tems de Pline, on voyait encore à la Nuvium un Attalante & une Helène, figures nues d'un beau dessin de la main de ce maître.

Il paraît que les arts commençaient alors à prendre quelque essor en Afrique. La médaille d'or la plus ancienne qui nous soit parvenue, & que l'on croit frappée à Cyrene, remonte, au jugement du pere Hardouin, à ces siecles éloignés. Ce savant prétend qu'elle fut frappée par Démonax de Mantinée, régent de Cyrene, pendant la minorité de Battus IV, contemporain de Pisistrate. Démonax y est représenté debout, la tête ceinte d'un bandeau, dont il part des rayons, & l'oreille surmontée d'une corne de belier; dans sa main droite il tient une victoire, & dans sa main gauche un sceptre. M. Winkelmann soupçonne que cette médaille a été frappée plus tard que le siecle qui nous occupe, pour perpétuer la mémoire de Démonax.

La bataille de Marathon, ce combat si fameux dans les annales de la Grèce, & qui fit frémir toutes les puissances jalouses d'Athènes, éleva cette ville à un degré de prospérité auquel elle ne devait pas



BACCHVS · ET · ARIADNE ·

CARPI · OPVS

In Jaspide Rubro · Scalptum.

Ex Thesauro · Magni Ducis · Hetruriæ.

naturellement prétendre. Cet événement, dont l'ignorance & la barbarie des perſes firent tout le ſuccès, plaça cette ville fort au-deſſus de toutes celles qui formaient alors la confédération des grecs. Puiſſante & conſidérée, elle devint l'aſile des arts & des ſciences. Athènes, diſait Périclés, fut alors l'inſtitutrice de toute la Grèce, & le modele de l'urbanité & du bon goût, qui firent tant d'honneur à cette région. Un ancien proverbe diſait que preſque tout était commun entre les grecs, mais que les athéniens ſeuls avaient ſu trouver le chemin de l'immortalité. La médecine floriſſait à Crotone & à Cyrene, la muſique à Argos, & toutes les ſciences, tous les arts, toutes les connaiſſances à Athènes. Les beaux-arts jouirent pourtant auſſi d'une grande conſidération à Lacédémone; & long-tems avant l'époque qui nous occupe, les gens à talents y occupaient une place diſtinguée. Hérodote aſſure que cette ville envoya des députés à Sardes en Lydie, acheter de l'or pour faire une ſtatue d'Apollon. On y voyait une ſtatue de Minerve, en bronze, que Pauſanias conſidérait comme la plus ancienne figure en métal. Les temples de la ville offraient un grand nombre de ſtatues de bois, dont la maniere paraiſſait très-ancienne. Gitiadas, dont nous avons parlé plus haut, & qui vivait avant la guerre de Meſſene, était auſſi lacédémonien. Architecte, ſculpteur & poëte de réputation, il exécuta pour le fameux temple de Minerve à Sparte, la ſtatue de la déeſſe en airain, & il repréſenta ſur les baſes, les travaux d'Hercule, & l'enlévement des filles de Leucippe, par Caſtor & Pollux. Bacchus & Ariadne, montés ſur une panthere (*fig.* 10.) & qui décoraient l'un des principaux temples de la ville, étaient ſortis de ſon ciſeau. La ville d'Amyclée, Fig. 10. près de Sparte, poſſédait auſſi de cet artiſte deux trépieds de bronze, qui, dans la 14.me olympiade, y furent placés par les ſpartiátes. Sous l'un de ces trépieds était placée Venus, ſous l'autre Diane. Enfin cet artiſte exécuta divers autres ſujets, empruntés, ſoit de l'hiſtoire, ſoit de la fable. Comme poëte, il fit un hymne pour Minerve ſur le mode dorien, qui ne fit pas moins d'honneur à ſes talents.

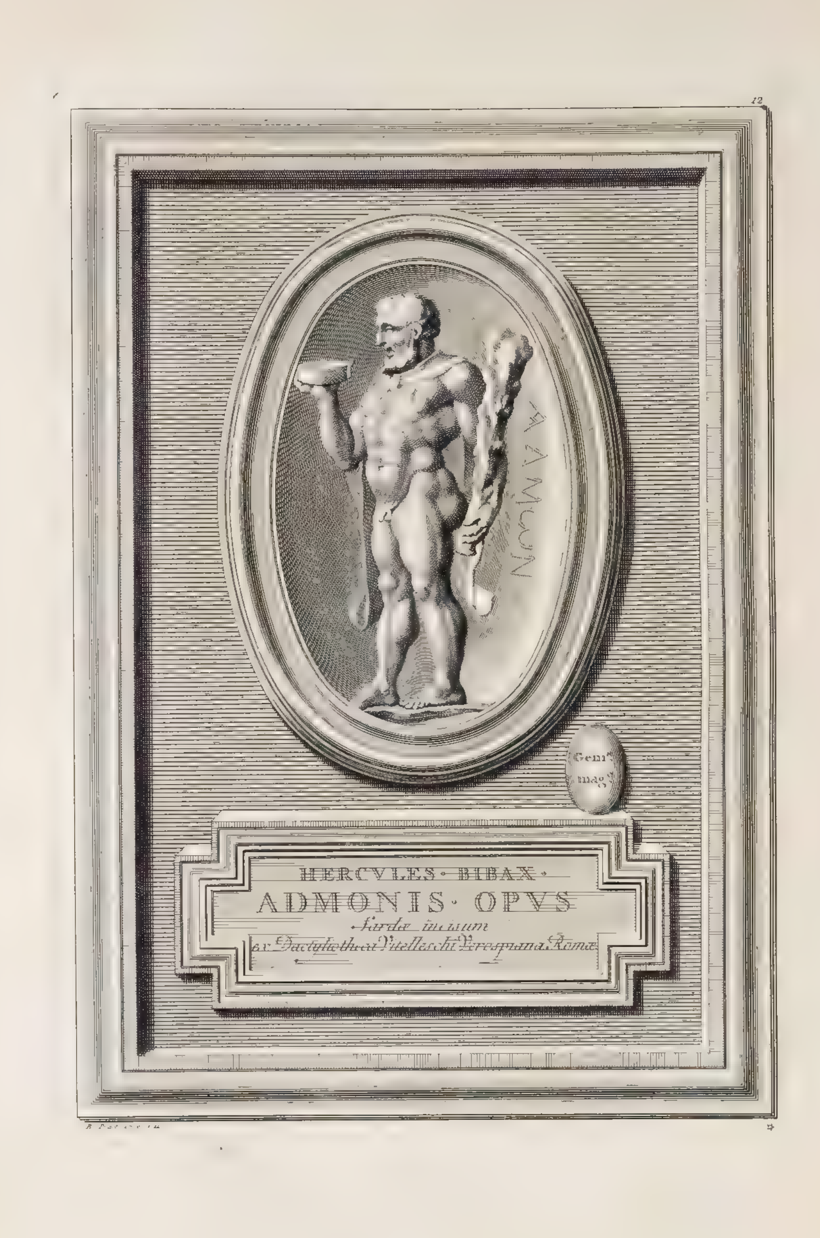
Dix ans après la victoire de Marathon, Thémiſtocle & Pauſanias battirent encore les perſes aux journées de Salamine & de Platée. Ces deux combats, tout auſſi mémorables que celui de Marathon, donnerent une nouvelle énergie aux peuples de la Grèce. Toutes les forces de cette région prirent une nouvelle activité. Les grands talents s'y développerent avec plus d'ardeur que jamais. Les hommes extraordinaires, les génies ſublimes, qui s'étaient formés depuis le commencement de la grande révolution, parurent tous à la fois. Hiſtoriens, orateurs, poëtes, architectes, ſculpteurs, peintres, tout ce que l'Europe vit jamais de plus grands hommes, ſe montrerent alors ſur la ſcene. Hérode, quittant la Carie, dans la 72.me olympiade, vint en Elide, & lut ſon hiſtoire aux grecs aſſemblés pour les jeux. Peu de tems auparavant, le philoſophe Phérécyde avait commencé à écrire en proſe. Eſchyle donna la premiere tragédie réguliere, écrite dans le ſtyle

noble, & remporta le premier prix dans la 77.me olympiade. Ce fut vers ce tems-là que l'on commença à chanter les vers d'Homère, appelés rapſodies; & Cynæthus de Syracuſe, qui vivait alors, fut le premier rapſodiſte. Epicharme, poëte & philoſophe, fit jouer les premieres comédies, & Simonide, poëte élégiaque, s'acquit une réputation diſtinguée parmi les génies créateurs de cette grande époque. L'éloquence devint alors une ſcience; & ce fut Gorgias de Léontium en Sicile qui donna au diſcours cette forme majeſtueuſe & ſéduiſante. Au tems de Socrate, Antiphon réduiſit l'éloquence du barreau en art, & publia ſur ce ſujet des préceptes qu'il enſeigna aux athéniens. Enfin le philoſophe Athénagore, qui ouvrit ſon école dans la 75.me olympiade, donna publiquement des leçons de philoſophie à Athènes.

Les malheurs qui étaient venus fondre ſur la Grèce, ſervirent autant à ſa grandeur que les journées célebres de Marathon, de Salamine & de Platée. Les ravages, les incendies, tous les excès commis dans cette région par les perſes, ſur-tout la ruine de la ville d'Athènes, furent cauſe qu'après les victoires de Thémeſtocle, on ſongea à rétablir les temples & à reconſtruire les édifices publics. Les grecs, à l'abri déſormais de toutes les entrepriſes ennemies, & tranſportés d'un nouvel amour pour leur patrie, dont le ſalut avait coûté la vie à tant de braves citoyens, commencerent à embellir leurs villes, & à élever des bâtiments ſomptueux. En conſtruiſant ces édifices, ils élevaient des trophées à la gloire de leurs concitoyens, & perpétuaient la mémoire de l'opprobre dont les perſes s'étaient couverts en attaquant la Grèce. Ces grands monuments rendirent les artiſtes néceſſaires & échaufferent leurs talents. Chacun d'eux chercha à ſe ſignaler, à l'exemple des grands hommes auxquels la patrie devait ſon ſalut. On n'éleva pas ſeulement des ſtatues aux divinités de l'olympe protectrices de la confédération grecque; tous les citoyens généreux, morts en combattant pour leur patrie, reçurent auſſi cet honneur. Il n'y eut pas juſqu'aux femmes qui avaient quitté Athènes, & qui s'étaient retirées à Trézenne avec leurs enfans, qui n'euſſent part à cette immortalité; leurs ſtatues, dit Pauſanias, furent placées dans un portique de cette ville.

Les plus célebres ſculpteurs de ce tems-là furent Agéladas d'Argos, le maître de Polyclète, & Onatas, de l'île d'Egine, qui fit la ſtatue de Gélon, roi de Syracuſe, placée ſur un char dont les chevaux étaient de Calamis. Agénor s'eſt rendu immortel par les ſtatues des deux amis Harmodius & Ariſtogiton, qui leur avaient été érigées comme aux libérateurs de la patrie, après que les ſtatues de bronze, qu'on leur avait élevées quatre ans après la mort du tyran Hipparchus, eurent été enlevées par les perſes. Glaucias, également éginette, fit la ſtatue du fameux Théagène de Thaſe, qui avait obtenu treize cents couronnes, pour prix d'autant de victoires remportées dans les jeux de la Grèce.


Gem. mag.
MVSA·
ALLIONIS·OPVS
·Sardæ incisum·
Ex Dactyliotheca·Strozziana·Romæ


ΑΔΜΩΝ
Gem.
mag.
HERCVLES · BIBAX ·
ADMONIS · OPVS
Sardæ incisum
ex Dactyliotheca Vitelleschi Verospiana Romæ

L'une des plus anciennes ſtatues de l'art grec qui ſoit à Rome, & qui remonte à cette époque, eſt une muſe (*fig.* 11.) qui tient une grande lyre, & que l'on voit au palais Barberini. Cette figure, deux fois grande comme nature, porte tout les caracteres de cette haute antiquité. M. l'abbé Winkelmann ſoupçonne qu'elle eſt l'une des trois muſes exécutées alors par trois grands artiſtes, & dont parle Antipatre dans une épigramme; l'une de ces muſes, ſortie de la main de Canachus de Sicyone, tenait deux flûtes; l'autre, faite par Ariſtocle, frere de Canachus, avait une lyre nommée *Chélys*; enfin la troiſieme, ouvrage d'Agéladas d'Argos, portait une autre lyre appelée *Barbytos*. Fig. 11.

On connaiſſait parfaitement dans ce ſiecle l'art de frapper les médailles; & ce qui prouve les talents des artiſtes à ce ſujet, ce ſont les médailles de Gélon, roi de Syracuſe. L'Europe en poſſede une d'or, que l'on conſidere comme l'une des plus ancienne que l'on ait de ce métal. Il n'eſt pas poſſible aujourd'hui de déterminer l'âge des plus anciennes médailles athéniennes; mais le ſtyle du travail ſuffit pour réfuter le pere Hardouin, qui avance qu'aucune de ces médailles n'a été frappée avant le regne du roi Philippe de Macédoine, puiſqu'il s'en trouve d'un coin très-difforme, & qui, pour cela ſeul, déſignent aſſez une époque antérieure à ce prince. La plus belle médaille d'Athenes qu'on puiſſe citer ici, eſt un quinaire d'or conſervé dans le cabinet Farneſe du roi des deux Siciles. Cette médaille ſuffit, dit M. Winkelmann, pour réfuter M. de Boſe, qui prétend qu'on ne trouve point de médailles athéniennes en or. Le nom ΙΕΡΩΝ qu'on lit ſur la poitrine d'un buſte de jeuneſſe conſervé au capitole, & qui, par cette raiſon, paſſe pour un portrait du roi Hiéron, eſt inconteſtablement une addition moderne.

La gravure en pierres était déjà connue au ſiecle de Piſiſtrate. C'était alors que vivait Admon, celui de qui nous tenons la belle cornaline, tirée du cabinet du marquis Véroſpi-Vitelleski, à Rome, & qui repréſente Hercule buveur (*fig.* 12.). La maniere de cet artiſte était de deſſiner de profil. Fig. 12. Telle était auſſi celle des égyptiens, comme on en peut juger par la baſe égyptienne que l'on voit à Rome dans les jardins du palais Médicis. Cette maniere fut d'ailleurs celle des premiers artiſtes grecs. Le baron de Stoſch cite pour exemple un excellent morceau de ſculpture en marbre, du palais Albani, qui porte le nom de Callimaque, & dont toutes les figures ſont ainſi de profil. M. Fontanini en a publié le deſſin dans ſes antiquités d'Hoſta. On peut auſſi jeter les yeux ſur l'Apollon que nous avons donné plus haut (*fig.* 2.), ouvrage d'Allion, très-ancien artiſte, & dont la maniere Fig. 2. était de graver de profil. Sa muſe (*fig.* 11.) porte le même caractere. Fig. 11.

ARTICLE IV.

Etat des arts en Grèce, depuis Périclés jusqu'au regne d'Alexandre, roi de Macédoine.

Les efforts que l'on faisait en Grèce pour porter les sciences & les arts au plus haut degré de perfection, prenaient chaque jour une nouvelle activité. Dès qu'on eut posé les premiers fondements de ce grand édifice, chacun s'empressait à l'étendre & à l'enrichir. A Eschile, que l'on croyait avoir épuisé l'art tragique, succéda Sophocle, qui, prenant un vol d'aigle, s'élança tout d'un coup dans la plus haute région où l'esprit humain puisse atteindre. Polyclète, marchant sur les traces d'Agéladas, laissa fort loin derriere lui son modele; & Phydias, animant le marbre par son ciseau, ne laissa à ses successeurs que le regret de ne pouvoir l'imiter. Toute la nature prenant alors une nouvelle effervescence, n'enfanta que des prodiges; & les grecs, dont les perses avaient réveillé le courage, acquirent toute la gloire à laquelle la nation la plus belliqueuse & la plus éclairée puisse prétendre.

Tous les édifices d'Athènes avaient été incendiés par Xercès; il fallut en reconstruire de nouveaux. Le principal monument qui fut alors élevé, fut le pirée, ce port si fameux qui contribua tant à la grandeur & à la prospérité de la ville d'Athènes. Avant Thémistocle, le pirée n'était qu'une simple bourgade. Les athéniens n'avaient alors d'autre port que le phalere, lieu de relâche fort borné & très-incommode. Thémistocle, dont l'objet était de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, sentit parfaitement qu'il fallait, pour faire réussir ce dessein vraiment digne d'un grand homme, préparer une retraite assurée à plusieurs vaisseaux. Ce général jeta sa vue sur le pirée, qui, par sa situation naturelle, offrait dans la même enceinte trois ports différents. Il y fit travailler sans relâche, eut soin de le bien fortifier, & le mit bientôt en état de recevoir de nombreuses flottes. Ce port était éloigné de la ville d'environ deux lieues, distance, dit Plutarque, fort avantageuse pour écarter de la ville la licence qui regne ordinairement dans les ports. La ville était en état d'être secourue par le pirée, & le pirée par la ville, sans que le bon ordre qui devait être observé dans la ville, en souffrît. Pausanias rapporte le nom d'un grand nombre de temples qui décoraient cette partie d'Athènes, & qui formaient comme une seconde ville séparée de l'autre.

Ce fut Périclés qui joignit ces deux parties par le fameux mur dont la longueur était de deux lieues. Cette fortification, qu'on appelait la longue muraille, faisait la beauté & la sûreté du port & de la ville.

ville. Démétrius de Phalere, tandis qu'il gouvernait Athènes; s'appliqua particuliérement à embellir & à fortifier le pirée. L'arſenal, qui y fut alors conſtruit, a été regardé comme l'un des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu dans ce genre. Démétrius en donna la conduite à Philon, l'un des plus célebres architectes de ſon tems. Celui-ci s'acquitta de cette commiſſion avec tout le ſuccès qu'on devait attendre d'un homme de ſa réputation. Quand il en rendit compte dans l'aſſemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de préciſion & de netteté, que le peuple d'Athenes, le trouva auſſi bon orateur que ſavant architecte, & n'admira pas moins ſon talent pour la parole, que ſon habileté dans la conſtruction des bâtiments. Le même Philon fut chargé des changements qu'on jugea à propos de faire au magnifique temple de Cérès & de Proſerpine à Eleuſis. Ce temple, d'ordre dorique, & qui devait ſa naiſſance à Ictinus, pouvait comprendre trente mille perſonnes. Il fut d'abord conſtruit ſans colonnes audehors, afin de laiſſer plus de place à l'uſage des ſacrifices; mais Philon en décora ſon frontiſpice, pour rendre cet édifice plus majeſtueux.

Pour ne pas perdre de vue le ſiecle de Périclés, nous dirons que ce fut ſous le gouvernement de ce grand homme, qu'Athènes, enrichie de temples, de portiques, de ſtatues, devint l'admiration de tous les peuples voiſins, & qu'elle ſe rendit preſqu'auſſi illuſtre par la magnificence de ſes bâtiments, qu'elle l'était d'ailleurs par l'éclat de ſes exploits guerriers. Périclés ſe trouva dépoſitaire des contributions auxquelles chaque ville de la Grèce s'était volontairement taxée, & qui étaient deſtinées à l'entretien des troupes & des flottes qu'on devait oppoſer aux perſes. Il crut après avoir ſuffiſamment pourvu à la ſûreté du pays, ne pouvoir employer plus utilement les ſommes qui lui reſtaient, qu'à orner une ville qui faiſait l'honneur de toute la Grèce, & qui veillait à la défenſe de la confédération entiere. La mort de Cimon, qui s'était déclaré l'ennemi de Périclés, laiſſa à celui-ci la liberté d'exécuter ſes grands deſſeins. En occupant tous les bras & tous les eſprits, il cherchait à faire régner dans Athènes la ſplendeur & l'abondance. Indépendamment des temples qu'il éleva alors à la divinité & aux principaux héros de la Grèce, il fit conſtruire des théâtres, des aqueducs; & l'on ſait que, pour la décoration de ces monuments, il alla juſqu'à la profuſion. Le parthenon, l'odeum, & divers autres édifices célebres, furent formés auſſi-tôt après la mort de Cimon. Ce fut alors que l'architecture & la ſculpture prirent, pour ainſi dire, de la conſiſtance; ce fut alors, dit Pline, que la ſculpture & la peinture commencerent à ſe montrer avec autant de grace que de dignité.

Le chef des artiſtes qui exécuta les grands projets de Périclés, était Phidias, né à Athènes vers la 70.me olympiade, & dont le nom ne périra qu'avec les arts. Le génie de ce grand homme, ainſi que les talents de ſes diſciples & de ſes ſucceſſeurs, porterenr les arts

d'imitation à leur plus haute perfection. Ses plus fameux ouvrages
Fig. 13. étaient la ſtatue de Minerve (*fig.* 13.) dont on avait décoré le temple de cette déeſſe à Athènes, & celle de Jupiter Olympien à Elis, toutes deux travaillées en or & en ivoire. L'or de la ſtatue de Minerve, qui montait à quarante talents, avait ſervi à former la draperie; & les parties nues, la face, les bras & les pieds étaient travaillés en ivoire. Quelque riche que fut cette ſtatue, l'art y ſurpaſſait infiniment le prix de la matiere. Phidias avait gravé ſur la partie convexe du bouclier de Minerve, le combat des athéniens contre les amazones; ſur la partie concave, le combat des géans contre les dieux; ſur la chauſſure de la déeſſe, le combat des centaures & des lapithes; ſur le piédeſtal, la naiſſance de Pandore & tout ce qu'en dit la fable.

Pauſanias aſſure que cet artiſte exerça ſon ciſeau ſur un bloc de marbre qu'on trouva dans le camp des perſes après la bataille de Marathon. Ces barbares, qui comptaient ſur une victoire aſſurée, l'avaient apporté pour en ériger un trophée. Phidias en fit une Néméſis, déeſſe dont la fonction était de tourmenter les hommes orgueilleux. La haine que les grecs portaient naturellement aux barbares, & le doux plaiſir de venger ſa patrie, animerent ſans doute d'un nouveau feu le génie du ſculpteur, & prêterent à ſon ciſeau une nouvelle légéreté. Du prix des dépouilles remportées ſur les mêmes ennemis, il fit auſſi pour les platéens une ſtatue de Minerve. Elle était de bois doré à l'exception du viſage, des mains, & des pieds, pour leſquels il avait employé du marbre pentelique.

Orné de toutes les connaiſſances qui pouvaient être utiles à un homme de ſa profeſſion, Phidias poſſédait l'hiſtoire, les poëtes, la religion, & ces traditions populaires, qui étaient regardées, de ſon tems, comme reſpectables. Il avait encore étudié l'optique & la géométrie, parties eſſentielles à un ſtatuaire, & dont il donna des preuves éclatantes dans une occaſion qui mérite d'être rapportée. Alcamène & lui avaient été chargés de faire chacun une ſtatue de Minerve, afin qu'on pût choiſir la plus belle des deux, que l'on voulait placer ſur une colonne fort haute. On les expoſa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamène, vue de près, parut admirable, & réunit tous les ſuffrages. Celle de Phidias, au contraire, fût trouvée hideuſe; une grande bouche ouverte, des narrines qui ſemblaient s'en retirer, je ne ſais quoi de rude & de groſſier dans le viſage. On ſe moqua de Phidias & de ſa ſtatue. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent être*; on les y plaça l'une après l'autre: alors celle d'Alcamène ne parut plus rien; aulieu que celle de Phidias frappait par un air de grandeur & de majeſté qu'on ne pouvait ſe laſſer d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation que ſon rival avait ſurpriſe, & Alcamène, vaincu par ſon maître, ſe retira confus.

Le dernier ouvrage ſorti des mains de cet artiſte, fut le Jupiter olympien qu'il fit pour les éléens, après avoir été forcé de ſe retirer


13
Gem[a]
mag[e]
MINERVA · SALVTIFERA ·
APOLLODOTI · OPVS
Gemmæ incisum
Ex Thesauro Barbariniano Romæ
B. Picart del. et sculp.

d'Athènes, où il était continuellement persécuté par une foule d'ennemis que son mérite lui avait suscités. Ce morceau fut un tel prodige de l'art, que l'on crut devoir le mettre au nombre des sept merveilles du monde. Cette statue d'or & d'ivoire, haute de soixante pieds, & d'une grosseur proportionnée, fit le désespoir de tous les grands sculpteurs qui vinrent après; aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter. Aussi les grecs & les romains, regardaient-ils comme un malheur de mourir sans avoir vu ce merveilleux ouvrage; & ceux qui le voyaient, saisis d'étonnement, demandaient comment l'ouvrier avait pu faire pour représenter ainsi Jupiter dans toute sa majesté. Interrogé lui-même où il en avait pris l'idée, il répondit en citant les beaux vers d'Homère, où ce poëte décrit Jupiter, & donnant à entendre que c'était le génie d'Homère qui l'avait inspiré. En effet, quoique Jupiter fût représenté assis, sa tête touchait presque à la voûte du temple; & il semblait que, pour peu que le dieu se fût remué, il aurait ébranlé tout l'édifice. Cet ouvrage étonnant mit le comble à la gloire de Phidias, & lui assura une réputation que deux mille ans ne lui ont pas ôtée.

Les plus célebres disciples de Phidias furent Alcamène d'Athènes & Agoracrite de Paros. Alcamène fit les frises qui décoraient le fronton de derriere du temple de Jupiter à Elis. Ce fronton représentait, d'un côté, le combat des centaures & des lapithes, à l'occasion des noces de Pirithoüs; & de l'autre côté, Thésée qui, armé de sa hache fait un grand carnage des centaures. Cet artiste fut le premier qui représenta la déesse Hécate avec trois corps & trois visages; & cette statue portait le nom d'Epipyrgidia, dénomination qui venait sans doute de ses trois couronnes terminées en forme de tour.

Alcamène fit une statue de Vénus en concurrence avec Agoracrite, & les athéniens ayant prononcé en faveur de leur compatriote, il remporta le prix sur son rival. Agoracrite, piqué de ce jugement, ne voulut pas que sa statue restât à Athènes; il la vendit aux habitans de Rhamnus, bourgade de l'attique, où elle fut regardée par plusieurs personnes comme un ouvrage de Phidias. Le ressentiment d'Agoracrite fut tel, qu'il voulut que sa statue changeât de nom, & qu'elle portât celui de Némésis. Cette figure, haute de dix coudées, tenait dans sa main une branche de pommier sauvage.

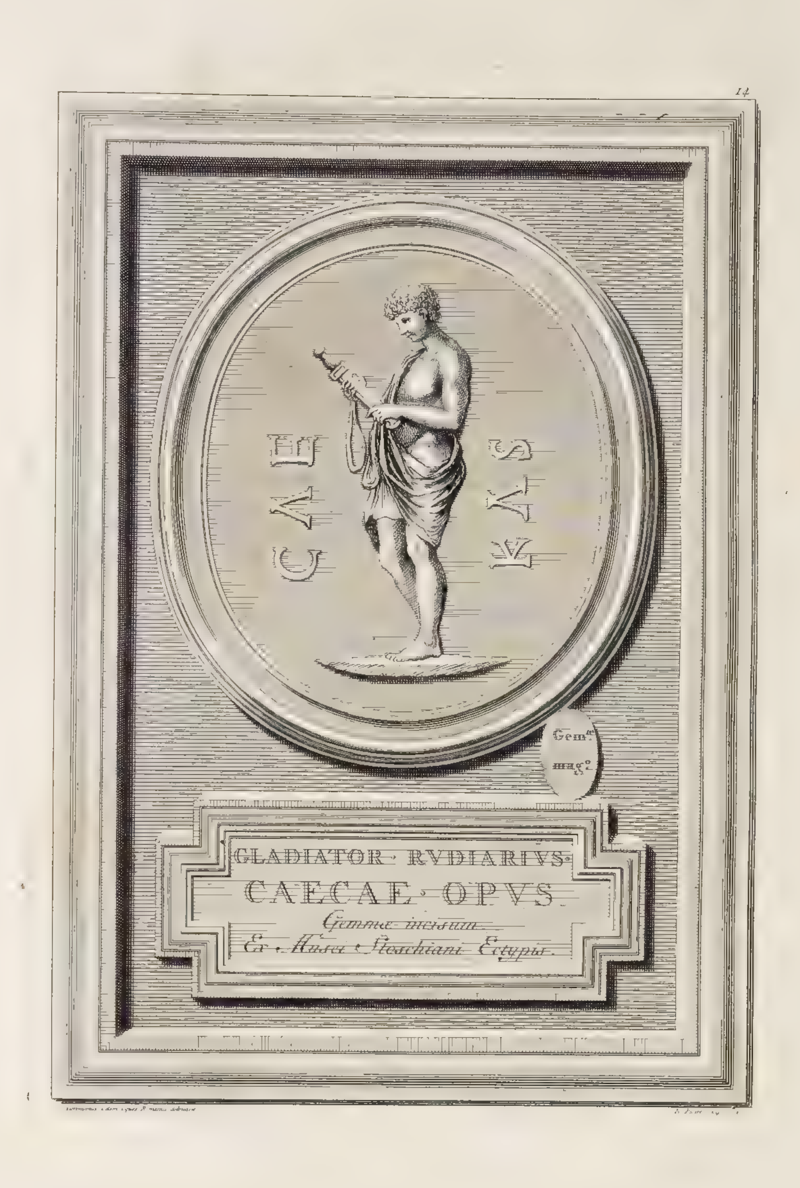
La guerre du Péloponnèse, qui commença cinquante ans après l'expédition de Xercès, épuisa les forces des républiques grecques; mais les lettres & les arts n'en reçurent aucune atteinte. La poésie sur-tout ne se montra jamais avec autant de charmes. Dans la premiere année de cette guerre, le théâtre d'Athènes ne fut pas moins célebre par le combat d'Euripide avec Sophocle & Euphorion, au sujet de la tragédie de Médée, dont celle du premier fut jugée la meilleure, que ne le furent les jeux olympiques suivans, par la victoire de Dorieus de Rhodes, fils du fameux Diagoras. Plutarque

aſſure que les repréſentations des Bacchantes, des Phæniſſes d'Œdipe, d'Antigone, de Médée & d'Electre, coûterent plus alors aux athéniens que les guerres contre les perſes pour défendre leur liberté. Trois ans après la repréſentation de Médée, Eupolis parut & donna ſes comédies. Dans la 87.me olympiade, Ariſtophane fit jouer ſes Guêpes & dans la ſuivante, il fit repréſenter deux autres pieces, les Nuées & les Acharniens.

Ce fut en ces tems-là que l'on vit paraître pluſieurs ſtatuaires célebres, tels que Polyclète, Scopas, Cteſilaus & Myron. Le plus grand & le plus fameux ouvrage de Polyclète, fut la ſtatue colloſſale de la Junon d'Argos, faite d'or & d'ivoire : mais les productions les plus nobles & les plus ingénieuſes de cet artiſte, furent deux ſtatues d'hommes d'une jeuneſſe mâle. L'une de ces ſtatues reçut le nom de Doryphore, à cauſe de la lance qu'elle portait; nommée la *regle*, elle ſervit de préceptes dans les proportions à tous les artiſtes ſuivans, & Lyſippe la prit pour modele dans l'étude de ſon art. L'autre eſt connue ſous la dénomination de Diadumène, c'eſt-à-dire celui qui ſe ceint la tête d'une bande. Indépendamment de pluſieurs autres ſtatues de cet artiſte, les anciens faiſaient grand cas de deux figures en bronze, de moyenne grandeur, repréſentant des vierges qui portaient ſur leurs têtes, dans des corbeilles, quelques objets myſtérieux conſacrés à Pallas, à Cérès & à d'autres divinités.

Vitruve aſſure que ce fut dans le cours de cette époque brillante de la ſculpture, que Scopas, Briaxis, Timothée & Leſcharés entreprirent enſemble le fameux mauſolée que la reine Artémiſe fit conſtruire à ſon mari Mauſole. La reine mourut avant que l'ouvrage fût terminé; mais cet événement n'empêcha pas les artiſtes de continuer leur travail, tant pour leur propre gloire, que pour l'honneur de leur profeſſion. Ils s'aſſocierent un cinquieme artiſte dans la perſonne de Pythis, qui, pour rendre ce monument plus merveilleux, éleva au-deſſus du perron, une pyramide qui égalait en hauteur la partie inférieure de 24 gradins. Cette pyramide fut ſurmontée d'un char à quatre chevaux de marbre; & cet ornement donna 140 pieds d'élévation à la hauteur totale, & rendit ce tombeau l'une des ſept merveilles du monde. Le grouppe de Niobé, que l'on voit dans le jardin de Médicis à Rome, eſt vraiſemblablement auſſi de cette époque. Les uns l'attribuent à Scopas, les autres à Praxitèle; mais la beauté ſublime que préſentent les têtes, & la noble ſimplicité des draperies, déſignent aſſez le ciſeau de Scopas. L'abbé Winkelmann paraît porté à croire que ce grouppe, de fabrique moderne, n'eſt qu'une imitation de celui dont parle Pline; mais que l'original était ſorti des mains du ſculpteur de Paros.

Pythagore de Rhegium dans la grande Grèce, fut le premier qui traita les cheveux avec plus de ſoin & de liberté; & ce caractere, parfaitement ſaiſi par M. l'abbé Winkelmann, peut ſervir à fixer l'âge de certains ouvrages dont nous ignorons l'origine. Cteſilaus, quoique


CAE
KAS
Gem.ae
mag.o
GLADIATOR · RVDIARIVS ·
CAECAE · OPVS
Gemmae incisum
Ex Musei Stoschiani Ectypis.

moins célebre que les autres artiſtes ſes contemporains, était cependant l'un des trois ſtatuaires qui, conjointement avec Polyclète & Phidias, remporta le prix dans le concours ſur les ſtatues des amazones, deſtinées pour le temple de Diane à Ephèſe. Parmi les ouvrages de ce Creſilaus, l'antiquité vante ſur-tout un homme bleſſé mourant, dans lequel, dit Pline, on pouvait voir ce qui lui reſtait encore d'ame à évaporer. Ce Moribond était vraiſemblablement un gladiateur. (*fig.* 14.) Fig. 14. L'uſage de repréſenter ainſi les gladiateurs eſt, quoiqu'en diſe M. l'abbé Winkelmann, de la plus haute antiquité. La pierre gravée, que nous plaçons ici, remonte même vraiſemblablement à ce ſiecle; & tout nous porte à croire que Cæcas, auquel nous la devons, vivait au tems de Phidias & de Polyclète.

Parmi les artiſtes qui ont fleuri dans la 97.me olympiade, Myron mérite de tenir une place diſtinguée. Il travailla ſur-tout en bronze, & ſes figures d'animaux ne furent pas moins recherchées que celles d'hommes. Quatre bœufs de ſa main étaient rangés autour d'un autel, placés dans l'avant-cour du temple d'Apollon, bâti ſur le mont Palatin par l'empereur Auguſte. Mais ce qui le rendit plus célebre, fut une vache qu'il avait repréſentée en cuivre, avec un tel art, que cet ouvrage ſéduiſait même les animaux. Tout le monde connaît les jolis vers faits ſur ce beau morceau. Parmi ces différents petits poëmes, il y en a deux d'Anacréon; & Pline, en faiſant mention des poéſies de la célebre Erynna, de l'île de Lesbos, nous apprend qu'elle a fait des vers ſur un monument que cet artiſte avait érigé à une cygale & à une ſauterelle. Appuyé ſur ces petits vers & ſur les épigrammes grecques, & fondé ſur ce qu'Erynna était contemporaine d'Anacréon & de Sapho, Scaliger a cru, contre le ſentiment de toute l'antiquité, devoir placer Myron dans la 60.me olympiape.

Ce fut dans la premiere année de la 94.me olympiade, que finit la guerre funeſte du Péloponnèſe, par la perte de la liberté des athéniens. Aſſiégée par Lyſandre, la ville d'Athènes fut obligée de ſe ſoumettre aux loix humiliantes de Lacédémone. Le général vainqueur détruiſit le port, fit raſer, au ſon des inſtruments, la grande muraille de Thémiſtocle, & changea, avec une hauteur barbare toute la forme du gouvernement. Le conſeil des trente qu'il établit, chercha tous les moyens poſſibles pour extirper juſqu'au germe de la liberté, en faiſant mourir les citoyens les plus diſtingués. Athènes gémit ainſi pendant huit mois ſous le joug de ſes tyrans. Heureuſement, Thraſybule parut, animé d'un ſaint courage, & rendit la liberté à ſa patrie. Les trente tyrans furent tués ou chaſſés de la ville. Un an après, le libérateur d'Athènes mit le ſceau à ſon ouvrage, en publiant un décret qui défendait d'inquiéter perſonne au ſujet des derniers troubles, & qui ordonnait d'oublier tout ce qui s'était paſſé depuis l'établiſſement des trente. La république acheva de ſe relever entiérement de cette funeſte cataſtrophe lorſque Conon, ſecouru par Artaxercès, qui lui avait confié le commandement de ſa flotte, remporta une victoire

complette ſur les forces navales de Lacédémone, revint dans ſa patrie couvert de gloire & chargé de richeſſes. Ce grand homme ſe ſervit de cet argent pour faire conſtruire une nouvelle muraille, entre la ville & le port. Les alliés des athéniens leur envoyerent des ouvriers, & les thébains ſeuls leur firent paſſer cinq cents maçons & une foule d'autres manœuvres.

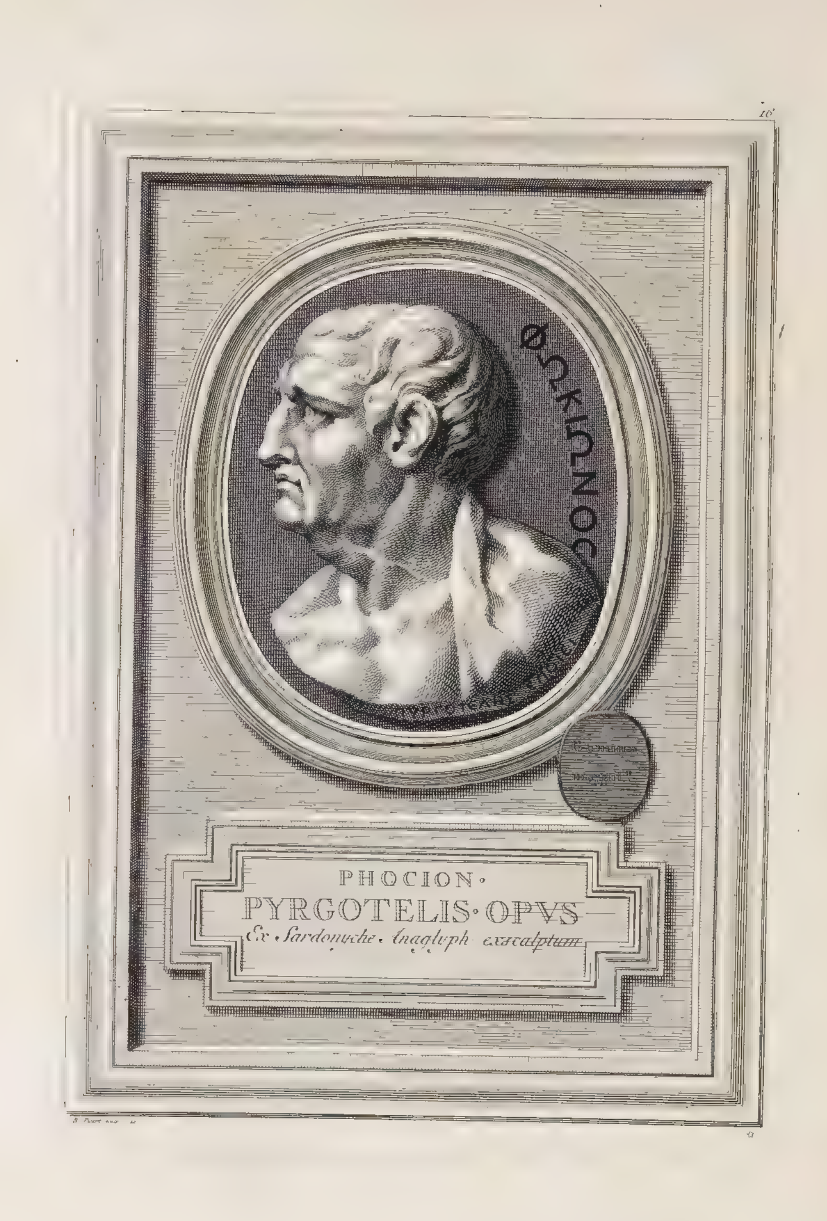
Les beaux-arts, étouffés par le deſpotiſme des trente tyrans, reparurent à Athènes avec Thraſybule, & dans la 95.me olympiade, pluſieurs artiſtes ſe ſignalerent. Tels furent Canachus, Naucydès, Dinomène & Patrocles. Canachus, né à Sicyone, & frere d'Ariſtocle, autre fameux ſtatuaire, était éleve de Polyclète. Parmi les ouvrages de cet artiſte, on remarque deux ſtatues d'Apollon, toutes deux ſemblables, & toutes deux faites d'or & d'ivoire. Ces deux figures, dont l'une était pour Milet & l'autre pour Thèbes, avaient la tête décorée d'une auréole, cercle de lumiere que les peintres modernes mettent autour de la tête des ſaints. Dès la plus haute antiquité, on caractériſa les figures d'Apollon par une auréole, comme étant le dieu du ſoleil. C'eſt ainſi qu'un vaſe de terre cuite de la bibliotheque du vatican, publié dans les monuments de l'antiquité de M. Winkelmann, offre le ſoleil avec la lune placés tous deux ſur un char. Quelquefois auſſi on repréſentait Apollon jeune, avec de petits cheveux friſés, couronné d'une branche de lauriers. Tel eſt celui que nous avons placé
Fig. 2. plus haut, d'après Léonard Auguſtin. (*fig.* 2.)

Naucydès était d'Argos. Le principal ouvrage de cet artiſte était une Hébé, qu'il plaça à côté de ſa fameuſe Junon de Polyclète. Ces deux ſtatues étaient compoſées d'or & d'ivoire. Pauſanias, qui nous a conſervé le nom de Naucydès, ne nous apprend pas par quel attribut il avait caractériſé ſon Hébé. Mais nous pouvons nous la repréſenter, portant dans ſa main une coupe dans laquelle elle offrait l'ambroiſie aux dieux. C'eſt ainſi qu'eſt figurée cette déeſſe de la jeuneſſe ſur trois belles pierres du cabinet de Stoſch, avec cette différence que ces figures ſont nues, tandis que la ſtatue de Naucydès était vraiſemblablement drapée.

On connaît peu les ouvrages de Dinomène. Pline ne cite que deux ſtatues de ce maître, celle du lutteur Pythodème, & celle du héros Proſtéſilas. Ce Proſtéſilas, ennemi particulier de l'infortuné Priam,
Fig. 15. roi de Troye, (*fig.* 15.) fut le premier parmi les grecs qui ſauta ſur le rivage troyen, & qui fut tué par Hector. Nous ignorons quel était le caractere qui diſtinguait la figure de ce guerrier. M. l'abbé Winkelmann préſume que l'artiſte lui avait donné pour attribut un diſque ou un grand palet, parce qu'il ſurpaſſait tous les grecs dans l'adreſſe de le jeter. C'eſt pourquoi, ſur un bas-relief qui repréſente ſa mort, on voit, un diſque à ſes pieds.

Patrocles, l'un des plus célebres ſtatuaires de ſon ſiecle, ſe diſtingua particuliérement par les ſtatues des fameux athelettes. Cet artiſte fit de concert avec Canachus, trente-une ſtatues de bronze, qu'on


ΑΕΤΙΩΝΟC
Pasta
magni.
PRIAMVS.
AËTIONIS. OPVS
Gemmæ incisum.
In Pasta apud Philipp. de Stosch.
15


16
ΦΩΚΙΩΝΟΣ
PHOCION.
PYRGOTELIS. OPVS
Ex Sardonyche. Anagluph exscalptum

plaça dans le temple d'Apollon à Delphes, & qu'on érigea aux chefs des villes de la Grèce, qui eurent part à la victoire que Lysandre remporta sur la flotte des athéniens à l'embouchure de l'Egis. Des maîtres moins célebres ques ces artistes, exécuterent dans le même tems & pour le même lieu des statues de bronze, de différentes divinités, qui furent placées après cette bataille dans le temple de Delphes, par Lysandre, avec sa propre statue couronnée par Neptune.

Peu après laguerre du Péloponnèse, c'est-à-dire dans la centieme olympiade, les affaires politiques de la Grèce prirent une autre face. Epaminondas se montra sur la scene. Ce grand homme, né dans le sein d'une ville jusqu'alors sans réputation, conçut le généreux dessein de changer la constitution des républiques grecques, & d'élever Thèbes sa patrie, au-dessus d'Athènes & de Lacédémone. Il fut assez heureux pour l'exécuter. Les thébains, vainqueurs des lacédémoniens, qui avaient été près de trente ans les maîtres de la Grèce, eurent à leur tour la prépondérance. La crainte réconcilia alors Athènes & Sparte, si long-tems rivales; &, dans la 102.me olympiade, ces deux villes conclurent entre elles un traité d'alliance. La Grèce fut redevable de cette tranquillité au roi de Perse qui, vers ce tems-là, envoya des ambassadeurs aux grecs, pour les exhorter à terminer leurs guerres intestines. Tous les grecs, à l'exception de la ville de Thèbes, se prêterent à cette médiation du monarque asiatique, & il fut conclu entre eux une paix générale.

L'esprit inquiet & turbulent de ces nations, ne leur permit pas de goûter long-tems les douceurs du repos. La trêve était à peine conclue, que l'ambition la rompit. Thèbes & Sparte reprirent les armes, & commencerent une nouvelle guerre à laquelle toutes les villes de la Grèce voulurent prendre part. Athènes fut l'alliée de Sparte. Cette guerre fut terminée par la bataille de Mantinée, dans laquelle les grecs combattirent les uns contre les autres, avec les armées les plus nombreuses qu'ils eussent encore mis sur pied. Ce fut à cette bataille qu'Epaminondas, général des thébains, finit sa carriere glorieuse, après avoir remporté une victoire éclatante. Cette journée mémorable donna occasion à une nouvelle paix, qui fut conclue la seconde année de la 104.me olympiade.

Le bruit des armes qui jusqu'alors s'était fait entendre dans toute la Grèce, n'empêcha pas les artistes d'exercer leurs talents, & de mettre au jour des chef-d'œuvres. Polyclès & son frere Dionysius, fils du statuaire Timarchide, exécuterent de concert une statue de Junon, qui, dans la suite décora le temple de cette déesse à Rome, dans l'enceinte du portique d'Octavie. Céphissodote s'acquit aussi beaucoup d'honneur, par ses ouvrages. Tel fut, par exemple, le mariage du célebre Phocion (*fig.* 16.) avec sa sœur. Ce Phocion dont nous aurons occasion de parler plus bas, fut long-tems général des athéniens, & rendit des services essentiels à sa patrie. Léocharès montra un talent distingué par l'exécution de la statue du bel Antolycus qui, Fig. 16.

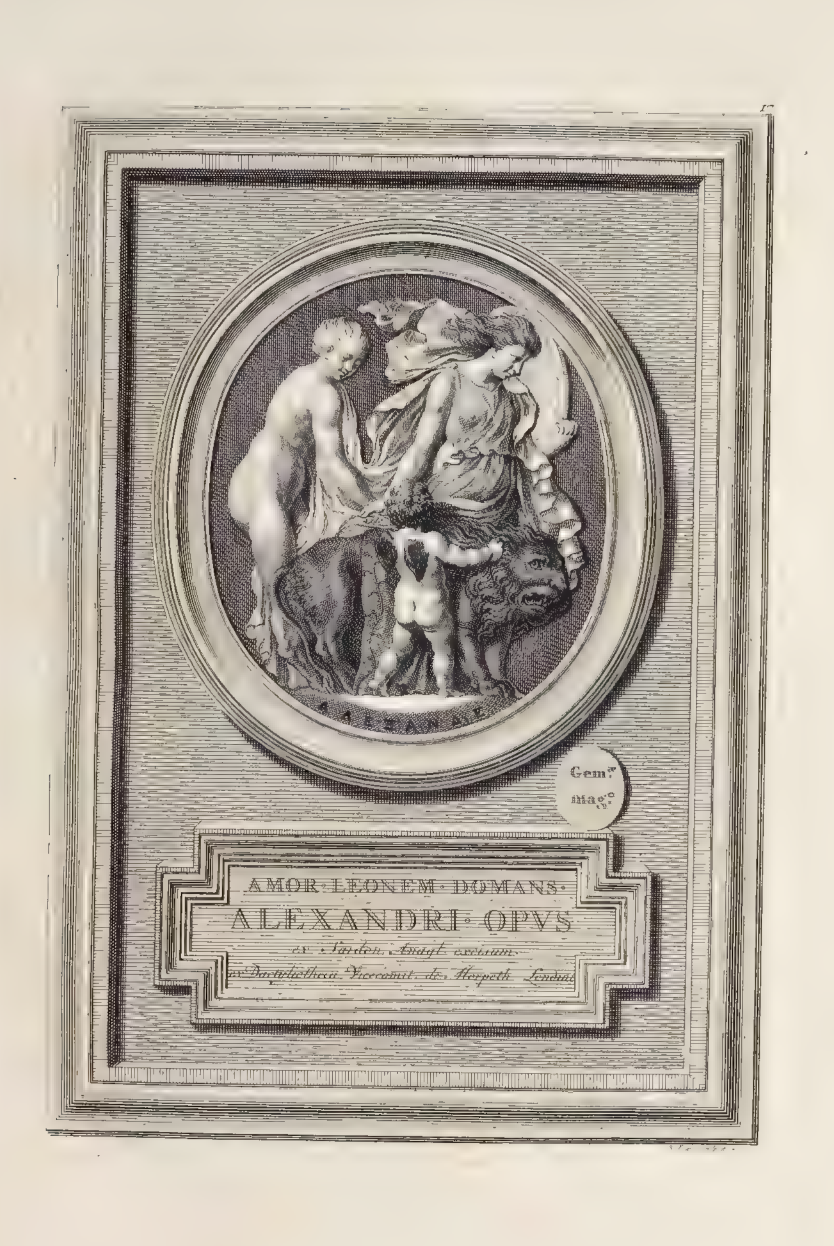
jeune encore, fut vainqueur dans les combats du Pancrace, & à l'honneur de qui Xénophon écrivit son banquet. On voit à la Villa Médicis, la base de la fameuse statue de Ganymède du même artiste, avec cette inscription :

ΓΑΝΥΜΗΔΗΣ
ΛΕΟΧΑΡΟΥΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΥ.

Ce qui montre, dit M. l'abbé Winkelmann, qu'elle n'a pas été apportée de la Grèce avec sa statue, mais qu'elle a été faite à Rome : car les grecs n'étaient pas en usage de mettre leurs noms au bas de leurs ouvrages, quand les sujets étaient aussi connus que devait l'être Ganymède.

Praxitèle contemporain de Polyclès, & l'un des plus célebres sculpteurs que la Grèce ait produit, réussissait également bien à travailler le bronze & le marbre. Il semblait donner la vie à ces matieres insensibles, & tous ses ouvrages étaient d'une si grande beauté, qu'on ne savait auxquels donner la préférence; lui seul était en état de porter un jugement assuré sur les différents degrés de perfection qui distinguaient ses chefs-d'œuvres. On cite, à cette occasion le trait suivant de Phryné, cette courtisane fameuse dans toute la Grèce, par sa beauté & par son esprit. Elle avait obtenu de Praxitèle la permission de prendre son plus bel ouvrage; mais, embarrassée du choix, parce qu'elle les trouvait tous également parfaits, elle se servit d'un stratagême pour savoir l'avis de l'artiste lui-même; ce fut de lui annoncer que le feu avait pris à son atelier. Praxitèle, hors de lui-même, s'écria : *je suis perdu, si les flammes n'ont pas épargné mon Satyre & mon Cupidon.* Phryné n'en voulut pas savoir d'avantage; elle lui dit que c'était une fausse alarme, & l'obligea de lui donner le Cupidon.

Parmi les ouvrages de cet habile sculpteur, on distinguait une autre statue de l'Amour, dont les anciens ont fait les plus grands éloges; une statue de Phryné; deux Venus, dont l'une pour les habitans de l'île de Cos, & l'autre pour la ville de Gnide. Lucien fait une ample description de celle-ci, & rapporte l'aventure d'un jeune homme qui en était devenu amoureux. Le roi Nycomede fut tellement enchanté de cette statue, que, pour l'obtenir, il proposa aux gnidiens de les affranchir du tribut qu'ils lui devaient, s'ils voulaient la lui céder; ils la lui refuserent; & ils préférerent le plaisir de la posséder à celui d'être entiérement indépendans. On croit que ce fut d'après le dessin de Praxitèle, que fut gravée la belle Sardoine, que nous donnons
Fig. 17. ici (*fig.* 17.). Cette pierre, qui représente l'amour domptant un lion, ouvrage d'Alexandre, est l'un des morceaux les plus délicats que nous tenions de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, on voit encore à Rome quelques ouvrages sortis du ciseau de Praxitèle; un Triptolème, une Cérès, un Silene, un Neptune & un Apollon. Quelques-uns soutiennent


Gem.
mag.
AMOR · LEONEM · DOMANS ·
ALEXANDRI · OPVS
ex Sarden. Anagl. excisum.
ex Dactyliotheca Vicecomit. de Morpeth Londini

ſoutiennent même qu'un de deux chevaux que l'on voit à Monte Cavallo, eſt de Praxitèle, & que l'autre eſt de Phidias. Iſabelle d'Eſt poſſédait, dit-on, la fameuſe ſtatue de l'amour par Praxitèle. Cette princeſſe avait auſſi dans ſon cabinet un Cupidon de Michel-Ange. On fit voir à M. de Foix, que la cour avait envoyé en Italie, & au préſident de Thou qui l'accompagnait, la ſtatue de l'Amour, chef-d'œuvre de Michel-Ange, qu'on ne pouvait voir qu'avec des tranſports d'admiration. Mais, lorſqu'on leur eut montré la fameuſe antique, ils eurent honte en quelque ſorte d'avoir loué le premier Cupidon, & ils manquerent d'expreſſion pour le ſecond.

Ce que Praxitèle était dans la ſculpture, Pamphyle, Euphranor, Zeuxis, Niſias & Parrhaſius le furent dans la peinture. Ce bel art, alors au berceau, ne fut porté à ſa perfection que par ces maîtres. Pamphile de Sicyone fut diſciple d'Eupompe & maître d'Apelles. Il avait une ſi grande idée de la peinture, qu'il ne croyait pas qu'on pût y devenir habile ſans l'étude des belles-lettres & de la géométrie. Il y était lui-même très-verſé, & il ſavait en faire une heureuſe application dans ſes ouvrages. Sa réputation lui attira des diſciples de toutes les parties de la Grèce. Il n'en recevait aucun qui ne fût en état de lui payer par an un talent ou mille écus de notre monnoie; &, pour pouvoir prétendre à l'honneur d'être ſon diſciple, il fallait s'engager pour dix ans. Né en Macédoine, Pamphile ouvrit ſon école à Sicyone. Il fit rendre par les magiſtrats de cette ville, un édit qui devint enſuite général dans toute la Grèce. Le réglement portant que les jeunes gens d'une naiſſance libre & diſtinguée apprendraient à deſſiner, avant toutes choſes, & que les eſclaves ne pourraient pas exercer cet art. Ce fut ſans doute, dit M. l'abbé de Fontenay, la raiſon pour laquelle la peinture ſe conſerva depuis parmi les grecs dans une ſi grande conſidération. Ce peintre eſt d'ailleurs l'un de ceux qui, dès leur vivant, aient joui de la plus grande réputation. On peut juger de la célébrité de ſes tableaux, par celui qui repréſentaient les héraclites portant des rameaux de laurier dans leurs mains, & implorant la protection des athéniens. Si l'on en croit Ariſtophane, ce morceau fut payé une ſomme très-conſidérable. La conſidération qu'il ſut attacher à la peinture, rehauſſa le prix des productions de cet art. Mnaſon, tyran d'Elatée, dans le pays de Locres, paya au célebre Ariſtide, contemporain d'Apelles, & qui peignit une bataille contre les perſes, dix mines pour chaque figure, & le tableau était compoſé de cent figures. Ce même Mnaſon paya encore plus magnifiquement le peintre Aſclépiodore, en lui donnant trois cents mines pour chaque figure, dans un tableau compoſé des douze dieux ſupérieurs. Le peintre Théomneſte reçut du même prince trois cents mines pour chaque figure héroïque.

Euphranor de l'iſtme de Corinthe, était auſſi grand peintre qu'habile ſtatuaire. Il fit de très-belles ſtatues de marbre, de bronze & d'argent. Pline dit qu'il fut l'un des premiers artiſtes qui aient ſu

donner aux héros la majeſté qui doit paraître dans leur port & dans leur viſage. On reprochait cependant à ſes figures d'avoir le corps trop menu, les jointures & les doigts un peu trop gros. Parmi les ſtatues d'Euphranor, l'antiquité paraît avoir fait beaucoup de cas d'un Pâris, dans lequel il avait cherché à exprimer à la fois le juge des trois déeſſes, l'amant d'Hélène, & le meurtrier d'Achille. Cet artiſte traça lui-même les regles de ſon art dans pluſieurs traités qu'il publia ſur les couleurs & la ſymétrie.

Parrhaſius d'Ephèſe était fils & diſciple d'Evenor. Il étudia ſous Socrate les expreſſions qui caractériſent ordinairement les grandes paſſions ; & les leçons de ce maître, le plus habile qu'il y ait jamais eu pour connaître le cœur humain, ne contribuerent pas peu, ſans doute, à le rendre capable d'exprimer dans toutes leurs forces, les mouvements impétueux de l'ame. Parrhaſius excellait ſur-tout dans le deſſin, comme Zeuxis, ſon rival, dans le coloris. Ses figures étaient élégantes ; & il les repréſentait, non comme la nature les produiſait, mais comme elle pouvait les produire. On diſtinguait dans toutes ſes productions, l'ajuſtement des coiffures, la diſtribution des cheveux & les agréments de la bouche. Il fut nommé par ſes contemporains même le peintre des graces ; & ſelon les grandes idées qu'il s'était formées de ſon art, il compoſa un ouvrage ſur la ſymétrie des corps. Zeuxis était le ſeul qui pût lui diſputer le premier rang dans ſa profeſſion. On rapporte qu'ils convinrent de faire chacun un tableau en concurrence. Zeuxis peignit des raiſins, & Parrhaſius un rideau. L'ouvrage du premier étant expoſé, attira les oiſeaux qui vinrent becqueter les raiſins qu'il avait peints Zeuxis, glorieux du ſuffrage de ces animaux, dit à Parrhaſius qu'il fît donc voir ſon tableau, & qu'on tirât ce rideau qui le couvrait; mais, ſe trouvant ſurpris par ce même rideau, qui était le tableau de Parrhaſius, il confeſſa ingénument qu'il était vaincu; & que, n'ayant trompé que les oiſeaux, Parrhaſius l'avait trompé lui-même, tout peintre qu'il était. Le prix des tableaux de Parrhaſius atteſte l'eſtime qu'on en faiſait. Tibère paya 60 mille ſeſterces un de ſes tableaux, qui repréſentait un Archigalle. Cet Archigalle était un grand-prêtre de Diane. Cette déeſſe, protectrice des chaſſeurs, avait un temple magnifique à Ephèſe, dont les prêtres devaient être eunuques, ou faire vœu d'un célibat perpétuel.

Zeuxis était né à Héraclée dans la Macédoine. Eleve d'Apollodore, qui le premier trouva les principes du clair-obſcur & du coloris, il ne tarda pas à exciter ſa jalouſie; & cette jalouſie vint au point qu'Apollodore ne put s'empêcher de le déchirer dans une ſatyre violente, qui lui fit ſans doute plus de tort qu'il ne voulait en faire à Zeuxis lui-même. Habile dans le deſſin, cet artiſte avait porté le coloris au plus haut degré de perfection. On ne pouvait lui reprocher rien, ſi ce n'eſt de ne pouvoir exprimer les paſſions de l'ame, & de faire les extrémités de ſes figures trop prononcées. Les hiſtoriens de

l'antiquité nous ont laiſſé la deſcription de quelques-uns de ſes tableaux qui furent regardés comme des prodiges de l'art. On cite ſur-tout celui où il avait repréſenté une Hélène nue, pour être placée dans un temple des agrigentins. Ceux-ci, ſur la demande que Zeuxis leur en avait faite, lui avaient envoyé pluſieurs des plus belles filles du pays; il en retint cinq, &, réuniſſant les graces & les charmes particuliers à chacune, il conçut l'idée de la plus belle perſonne du monde, que ſon pinceau rendit avec la plus grande délicateſſe. Il en fut ſi content lui-même, qu'il n'héſita pas de dire des peintres qui venaient la voir, qu'ils pouvaient bien l'admirer mais non pas l'imiter. On dit que Nicomaque ne pouvait ſe laſſer d'admirer ce chef-d'œuvre, & qu'il paſſait réguliérement une heure ou deux chaque jour à le conſidérer. On ajoute que les agrigentins furent d'abord ſi jaloux de ce tableau, qu'ils ne le montraient que difficilement, & pour de l'argent; ce qui fit dire à un nouveau plaiſant, que *c'était Hélène la courtiſane.* En général, tous ſes ouvrages étaient recherchés avec le plus grand empreſſement; auſſi amaſſa-t-il bientôt des richeſſes immenſes. Alors il ne vendit plus ſes tableaux; il les donnait généreuſement, *parce que*, diſait-il, *aucun prix n'était capable de les payer.* Cette expreſſion déſigne aſſez l'orgueil & la vanité qui faiſaient le fond de ſon caractere.

L'athénien Nicias, diſciple d'Antidotus, était, comme Euphranor, peintre & ſtatuaire. Il s'acquit une ſi grande réputation dans l'art du ſculpteur, que lorſqu'on lui eût demandé leſquelles de ſes ſtatues il aimait le mieux, il répondit que c'était celle que Nicias avait retouchée. Il ne maniait pas le pinceau avec moins de délicateſſe. Le tableau dont il paraît avoir fait plus de cas, était ſa Nécromancie, ou ſon évocation. Ce tableau, tiré d'Homère, repréſentait le principal ſujet de l'Odiſſée, intitulé entretien d'Ulyſſe aux enfers avec le devin Tiréſias, morceau pour lequel cet artiſte avait refuſé ſoixante talents, que lui offrait le roi Attale. Il aima mieux en faire préſent à la ville d'Athènes ſa patrie, que de le vendre. D'ailleuts ce ſujet avait déja été traité avant lui, & Polignote l'avait peint deux fois pour le temple de Delphes. On conſerve dans la Villa Albani un bas-relief qui repréſente le même ſujet. M. l'abbé Winkelmann l'a publié dans ſes monuments de l'antiquité.

Avant de paſſer aux artiſtes qui furent contemporains d'Alexandre, il ne ſera pas inutile de fixer nos regards ſur le caractere général de ceux que nous venons de paſſer en revue; & Pline & Cicéron ſeront les guides que nous ſuivrons dans notre jugement. Leur maniere méritait généralement d'être admirée, ſoit à cauſe de la force & l'énergie de l'expreſſion, ſoit, par rapport à la majeſté qu'ils s'attachaient à imprimer à leurs ouvrages; mais rarement ils atteignaient à ce degré de vérité, qui fixe l'attention des connaiſſeurs, & qui emporte leurs ſuffrages. Les figures de Canachus s'éloignaient trop de la nature, pour ſervir de modeles. Myron s'approchait plus de la perfection, &

ſon principal mérite conſiſtait dans une grande variété qu'il ſavait mettre dans ſes divers ouvrages, & ſur-tout dans la ſymétrie des différentes parties qui les compoſaient. Il fut ſurpaſſé par Pythagore de Rhegium, & ſur-tout par Léonce, qui pouſſa la délicateſſe & l'exactitude juſqu'à faire diſtinguer dans ſes ſtatues, la diſtribution des cheveux, la couleur des nerfs & les différentes ramifications des veines. Polyclète porta encore beaucoup plus loin les reſſources de ſon art. Peu d'artiſtes ont connu, comme lui, les diverſes proportions des corps; &, telle était, quoiqu'en diſe Varron, la réputation qu'il s'était acquiſe parmi ſes contemporains, que les artiſtes les plus célebres accouraient de toutes parts pour voir ſes ouvrages, dans l'intention de les prendre pour modeles. Les ſtatues ſorties des mains de Polyclète avaient cela de particulier, que toutes ſe ſoutenaient ſur une cuiſſe. Il avait donné la préférence à cette attitude, parce qu'il la trouvait plus vive, plus ſaillante & plus hardie. D'ailleurs cet artiſte n'était pas ſeulement ſculpteur; il gravait auſſi avec autant de délicateſſe que de méthode. C'eſt de lui que nous tenons la belle
Fig. 18. cornaline, que nous plaçons ici (*fig.* 18.), & qui repréſente Diomede raviſſeur du Palladium; & cela dans la même attitude ou Dioſcoride, Felix & Solon ont repréſenté depuis ce héros.

De tous les artiſtes de ce ſiecle, aucun n'atteignit à la perfection qui caractériſe les ouvrages de Phidias. Ce grand homme, cherchant à éviter les défauts de ſes prédéceſſeurs, prit la belle nature pour modele, & l'hiſtoire lui rend la juſtice de nous apprendre qu'il ne s'en écarta jamais. Il était parvenu, par la force de ſon génie, à ſe faire une idée ſi diſtincte du vrai beau, que les objets même inviſibles, il les repréſentait avec tous les caracteres & les attributs qui leur conviennent. Jamais ſtatuaire ne repréſenta les immortels avec autant de dignité. En jetant les yeux ſur ſon Jupiter, on connaiſſait ſans peine le maître du tonnerre; ſon Apollon du temple de Delphes, portait ſur ſon viſage les graces qui caractériſent le chef des muſes; & les douze fameux héros, qu'il avait faits pour accompagner le cheval de bronze, dont, à l'imitation du cheval de Troye, le même ſanctuaire étant orné, déſignaient chacun ſur ſa phyſionomie, ſon caractere, ſes paſſions, ſes faibleſſes ou ſes vertus. Phidias ſeul ſemblait réunir tous les talents des artiſtes, ſes prédéceſſeurs ou ſes contemporains; & il fut aſſez ſage & aſſez éclairé, pour éviter les égarements dans leſquels la fougue de l'imagination fit tomber la plupart d'entr'eux.


18
Gem.
mag.
DIOMEDES·PALLADIO·POTITVS·
POLYCLETI· OPVS
Sardæ incisum.
Ex Dact. Stoschianae Ectypis.
Olim Abb.is Petri And. Andreinii Florent.

ARTICLE V.

ETAT des Arts en Grèce, ſous le regne d'Alexandre, roi de Macédoine.

L'HISTOIRE des forfaits du genre humain diſtingue particuliérement trois regnes, également fameux par de grands événements, par des brigandages, par de nombreux aſſaſſinats, par des actions d'héroïſme; en un mot, par des exemples remarquables de grands vices & de grandes vertus; ce ſont ceux d'Alexandre, d'Auguſte & de Louis XIV. Ces ſiecles célebres, où la terre fut inondée de ſang, où le deſpotiſme, foulant aux pieds la liberté des peuples, fit arborer par-tout ſes lugubres étendards, furent auſſi ceux des ſciences & des arts; ni le bruit des armes, qui ſe fit alors entendre dans toute l'Europe, ni le poids des chaînes qui ſurchargeaient le genre humain, ni le ſpectacle attendriſſant de la terre dévaſtée, n'effrayerent les neuf ſœurs, & les grands talents ne ſe montrerent jamais avec tant d'énergie qu'ils le firent alors.

Alexandre, dont le ſiecle nous occupe ici, était fils de Philippe, roi de Macédoine, état pauvre, & qui ne figura juſqu'alors que très-médiocrement dans les annales de la Grèce. Ce prince, que des écrivains eſclaves ont honoré d'épithetes impoſantes, & que la raiſon qualifia toujours de brigand, naquit avec des paſſions vives, une ame dure, & ſur-tout avec une ambition immodérée. Les grecs, ſubjugués par les tréſors de ſon pere, ne ſuffirent pas à ſes vaſtes projets. Animé par les rapports qu'on lui avait faits dès le bas-âge, de l'indolence & de la faibleſſe des perſes, il conçut le deſſein de ſoumettre cette nation, autrefois la terreur de l'Aſie. Suivi d'un petit nombre de troupes, formées par Philippe, il paſſe le Boſphore, attaque & défait Darius, & réunit à ſon empire cette vaſte région qui s'étend, depuis le Danube juſqu'au Gange. Ces grandes conquêtes ne coûterent au héros de la Macédoine, que le ſoin de ſe montrer à propos devant des peuples barbares, indiſciplinés, ſans armes, ſans défenſe, amollis par le luxe & dégradés par l'eſclavage. La terreur des macédoniens réunit plus de monde ſous leurs drapeaux, que le courage de leur chef & la force des combattans. Auſſi, voit-on qu'Alexandre, toujours eſclave de ſes paſſions, ne ceſſa de ſe livrer à la débauche, à la luxure, à l'intempérance, à tous les vices, à toutes les fureurs qui caractériſent le plus fougueux des deſpotes; &, à trente-trois ans, cet aventurier mourut, ſouillé de ſang, & de tout ce que la crapule offre de plus infâme & de plus monſtrueux.

Les folies de ce brigand ne furent pourtant pas inutiles aux ſciences & aux arts. Les athéniens, vivant paiſiblement ſous le joug qu'il

leur avait imposé, oublierent le dessein qu'ils avaient tant de fois conçu, de maîtriser toute la Grèce ; & toutes les déclamations d'Eschines & de Démosthène, ne furent pas capables de les réveiller de cet assoupissement léthargique. L'argent que les grecs employaient autrefois à se livrer les uns aux autres des batailles, ils en firent usage pour étendre leur commerce. Cette nouvelle branche d'industrie enrichit toutes les villes de la Grèce. Elles se piquerent alors plus que jamais d'encourager les talents & d'exciter l'émulation des grands hommes. Ce n'était plus, comme quelques siecles auparavant, les seules statues des divinités ou des athletes qui exerçaient le ciseau des artistes : on travaillait à l'envi à embellir les palais, les portiques & les théâtres, autant que les temples. Corinthe & Athènes sur-tout, où le luxe, la sensualité, & le goût des plaisirs & des arts régnaient également, n'épargnaient aucune dépense pour orner leurs édifices des productions des meilleurs sculpteurs. Une belle statue de Phidias, de Praxitèle & de Lysippe, un beau tableau d'Apelles, intéressait autant qu'une harangue de l'éloquent Démosthènes, & que toutes les trames qu'ourdissait la maison de Philippe, pour enchaîner la liberté des grecs, & resserrer les liens qui les unissaient à la couronne de la Macédoine. Le plaisir devint l'ame de toutes les opérations de ce peuple autrefois si courageux & si magnanime. Sparte même se relâcha de son ancienne austérité. Par désœuvrement, on courait les écoles des philosophes & des rhéteurs, qui se multiplierent d'autant plus qu'ils s'appercevaient que leur autorité croissait, à mesure que la nation se dégradait. Esclaves de la volupté, les artistes imprimerent sur tout ce qui sortit de leurs mains, ce goût qu'avait la nation pour les jouissances & la sensualité. La douceur, les graces, la fraîcheur, l'élégance & la liberté sont les principaux caracteres qui distinguent les ouvrages qui virent le jour dans cette période.

Parmi les principaux statuaires de ce siecle, le plus célebre était Lysippe de Sicyone. Les injures des tems nous ont dérobé tous les ouvrages de cet artiste ; mais les éloges que tous les écrivains de l'antiquité lui ont prodigués, ne nous permettent pas de douter qu'il n'ait porté son art au plus haut degré de perfection. Remontant aux véritables sources de la sculpture, ce grand maître eut pour maxime de n'imiter aucun de ses prédécesseurs, mais de prendre la nature elle-même pour modele, & de s'attacher à rendre toutes ses beautés. Tous ses ouvrages furent autant de chef-d'œuvres, & il en exécuta un nombre prodigieux; c'est de tous les sculpteurs de l'antiquité, celui qui a le plus travaillé. Parmi les morceaux qui lui firent le plus d'honneur, on distinguait, dit Pline, la statue d'un homme qui se frotte en sortant du bain : on ne pouvait se lasser d'en admirer sa perfection. Elle avait été portée à Rome, où Agrippa la fit placer devant ses thermes. Tibère, qui en connaissait tout le prix, ne fut pas plutôt parvenu à l'empire, qu'il voulut la posséder en propre : il la fit enlever pour la mettre dans son appartement, & en fit placer une


19
ALEXANDER·M·MACEDO·
PYRGOTELIS· OPVS
Ex Sardonyche Anaglyphice Exsculptum
In Thesauro Ser. Princ. Lotharii Francisci
Electoris Moguntini
Gemmæ Altitudo.

autre très-belle au même endroit. Quoique le peuple romain craignît beaucoup Tibère, il ne put néanmoins s'empêcher de crier en plein théâtre qu'il voulait que l'on remît la premiere ſtatue; & Tibere ſe vit contraint, malgré lui, d'y conſentir, pour appaiſer ce tumulte. Figure.

Lyſippe fut choiſi par Alexandre pour être ſon ſeul ſtatuaire; & ce deſpote avait défendu, ſous peine de la vie, à tout autre, quel qu'il fût, de le repréſenter en bronze. Lorſqu'il fut queſtion de placer dans le temple de Delphes un monument deſtiné à conſerver la mémoire de la chaſſe, dans laquelle le roi de la Macédoine avait terraſſé un lion, Crater n'eut la permiſſion que de fabriquer l'image de cet animal & des chiens qui accompagnaient la ſtatue. Lyſippe fit une ſuite de buſtes de ce monarque, d'âge en âge, depuis ſon enfance. (*fig.* 19.) 19.
Il fut auſſi l'auteur de la ſtatue d'Epheſtion. On voyait encore, du tems de Pline, pluſieurs ſtatues des autres favoris du conquérant macédonien, exécutées par cet artiſtes. Métellus les y avait fait tranſporter, après avoir ſoumis de nouveau la Macédoine à l'Empire romain.

Ce fut ſous cette époque, féconde en grands artiſtes, que l'on vit paraître le fameux Laocoon, prodige de la ſculpture, & qui eut pour auteurs Agéſandre, Apollodore & Athenodore. Parmi l'immenſe quantité de ſtatues qui furent enlevées aux villes de la Grèce, & tranſportées à Rome, celle-ci tient inconteſtablement le premier rang. Ce grouppe, trouvé dans les thermes de Titus, environ l'an 1506, ſous le pontificat de Jules II, fut acquis par le pontife, du propriétaire du champ où il avait été découvert. Il eſt aujourd'hui placé dans le vatican, ſur un piédeſtal élevé de quatre ou cinq pieds. Les figures en ſont plus grandes que le naturel, d'un marbre blanc d'une beauté ſi accomplie, qu'il éblouit les yeux. Le travail en eſt exquis, d'une nobleſſe de ſtyle, & d'une préciſion digne des plus beaux tems de la Grèce. Beaucoup plus parfait dans la partie antérieure que par derriere, il paraît avoir été fait pour être placé contre une muraille, ainſi qu'il eſt actuellement. Ce n'eſt point le Laocoon de Virgile, qui jette des cris horribles, & qui fait des efforts ſurprenans pour ſe défendre, qui pouſſe vers le ciel des cris affreux, qui mugit comme un taureau fuyant l'autel devant lequel il a été bleſſé (1). Ce n'eſt point cet homme chargé de l'indignation du peuple pour avoir lancé un dard contre le cheval conſacré à Minerve, & que la vengeance de la divinité pourſuit. Ce grouppe nous offre le ſpectacle d'une perſonne plongée dans la plus vive douleur, ſous l'image d'un homme qui raſſemble toute la force de ſon ame contre les atteintes du mal. Tandis que ſes ſouffrances gonflent ſes muſcles & contractent ſes nerfs, on voit ſon eſprit armé de la force, éclater ſur ſon front ſillonné, & ſa poitrine oppreſſée s'élever avec effort, pour concentrer la douleur qui l'agite. Les gémiſſements qu'il étouffe, & l'haleine qu'il retire lui épuiſent

(1) Virgile Ænéid. liv. II.

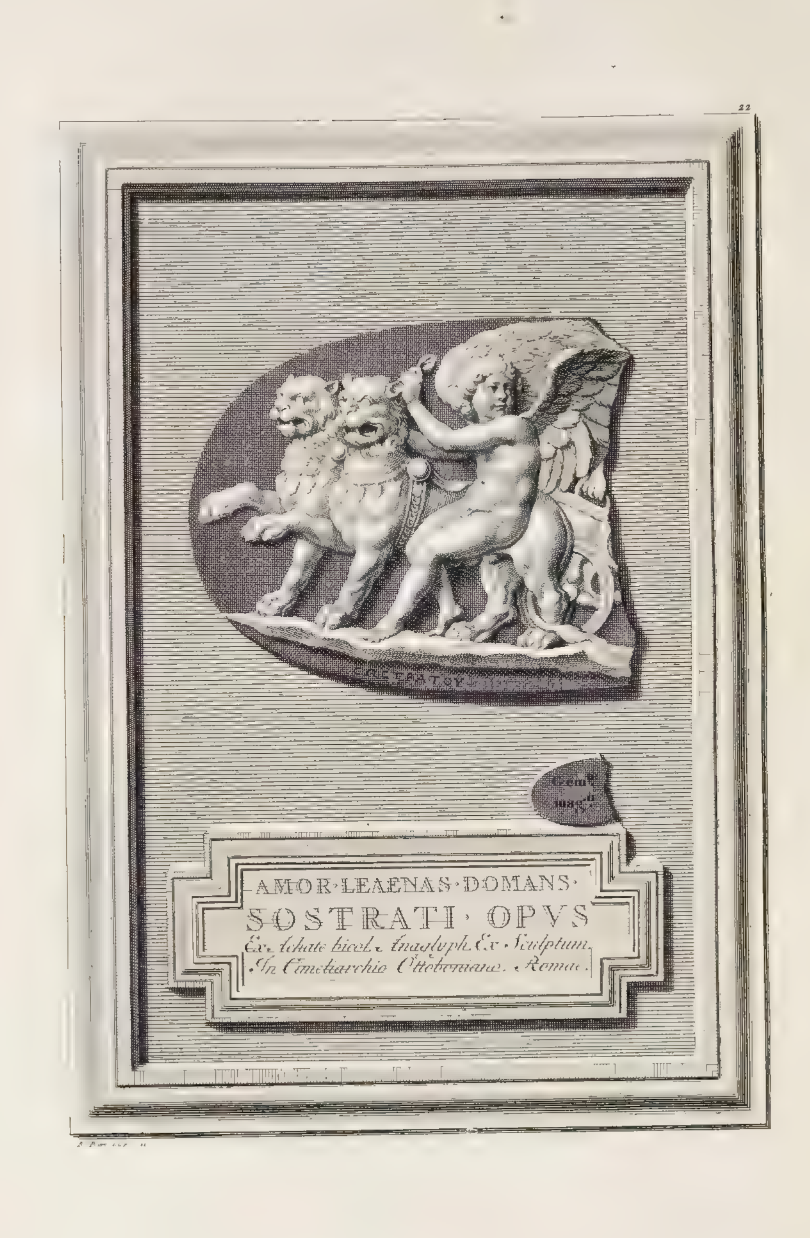
le bas du corps, & lui creusent les flancs, en laissant, pour ainsi dire, appercevoir ses visceres. Ses propres souffrances paraissaient encore bien moins l'affecter que celles de ses enfans qui levent les yeux vers lui, & qui implorent son secours. La tendresse paternelle de Laocoon se manifeste dans ses regards languissans; la compassion paraît nager sur ses prunelles, comme une sombre vapeur. Sa physionomie exprime les craintes & non les cris; ses yeux, dirigés vers le ciel, implorent l'assistance suprême. Sa bouche respire la langueur, & la levre inférieure qui descend, en est accablée; mais dans la levre supérieure, qui est tirée en haut, cette langueur est jointe à une sensation douloureuse. La souffrance, mêlée d'indignation, provoquée par des sentiments injustes, remonte jusqu'au nez, le gonfle, & remonte dans les narines élargies & exhaussées. Au-dessus du front est rendu avec la plus grande sagacité, le combat entre la douleur & la résistance qui sont comme réunies en un point; tandis que celle-là fait remonter les sourcils, celle-ci comprime les chairs du haut de l'œil, & les fait descendre vers la paupiere supérieure, qui en est presque toute couverte. L'artiste ne pouvant embellir la nature, s'est attaché à lui donner plus de développement, plus de contention, plus de vigueur. Là même où il a placé la plus vive douleur, se trouve aussi la plus grande beauté. Le côté gauche, dans lequel le serpent furieux lance son poison meurtrier par sa morsure, est la partie qui semble souffrir le plus par la proximité du cœur; & cette partie du corps est seule, au jugement de Michel-Ange, un prodige de l'art. Il veut lever les jambes pour se soustraire à ses maux; aucune partie n'est en repos. La touche même du maître concourt à l'expression d'une peau engourdie.

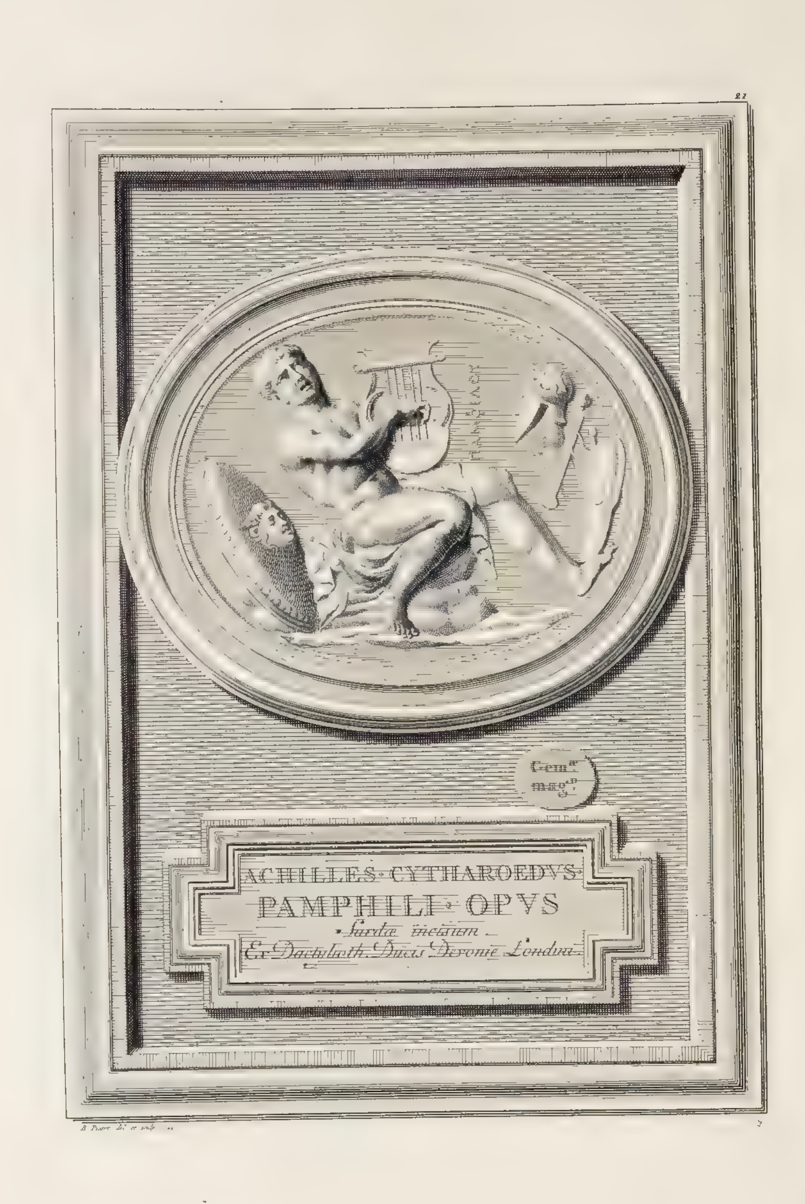
Quelques antiquaires ont prétendu que ce Laocoon n'était pas celui dont parle Pline, parce que ce naturaliste dit qu'il avait été sculpté d'un seul bloc; mais il est évident que cet historien s'est trompé, & il a fallu toute la pénétration de Michel-Ange, & les deux mille ans qui se sont écoulés depuis la construction du grouppe, pour faire appercevoir les jointures presqu'insensibles qui se trouvent entre les deux morceaux qui composent le grouppe. Le bras droit de Laocoon, qui manquait, & qui est aujourd'hui de terre cuite, devait être rétabli par Michel-Ange; déjà cet artiste l'avait dégrossi, mais il ne l'a pas achevé; & l'on voit aujourd'hui cette ébauche au pié de la figure. Le cardinal Sadolete, qui vivait lorsque ce grouppe fut retrouvé, en a fait la plus belle description dans un petit poëme latin, qui est considéré comme l'un de ses meilleurs ouvrages (1).

---

(1) Quid primum summumve loquar? miserum ne parentem
Et prolem geminam? an sinuatos flexibus angues
Terribili aspectu, caudasque irasque draconum;
Vulneraque, & veros, saxo moriente, dolores.
Horret ad hæc animus, mutaque ab imagine pulsat
Pectora, non parvo pietas commixta tremori.....
. . . .

Pyrgoteles,


22
ΣΩΣΤΡΑΤΟΥ
Gem. magn.
AMOR·LEAENAS·DOMANS·
SOSTRATI· OPVS
Ex Achate bicol. Anagluph. Ex Sculptum.
In Cimeliarchio Ottoboniano. Romae.


ACHILLES·CYTHAROEDVS·
PAMPHILI·OPVS
Sardæ incisum
Ex Dactylioth. Ducis Devoniæ Londini
B Picart del. et sculp.


Gem.
mag.
ACHILLES·CITHAROEDVS·
PAMPHILI·OPVS
Amethiste incisum.
Ex Thesauro Regis Galliarum.

Figures.

Pyrgoteles, fameux graveur en pierres fines, fleurit dans le fiecle qui nous occupe. Contemporain de Lyſippe, il eut comme ce ſtatuaire, le privilége excluſif de graver la figure d'Alexandre. Nous connaiſſons deux pierres qui portent le nom de Pyrgoteles; celle qui repréſente Phocion, Général des armées Athéniennes, & le généreux martyr de la vertu (*fig.* 16); la ſeconde offre le buſte d'Alexandre (*fig.* 19). Ces deux 16, 19.
morceaux, qui ont paru ſuſpects à M. l'abbé Winkelmann (*a*), ſont indubitablement de l'Artiſte dont ils portent le nom. La touche fine & délicate, la beauté de l'expreſſion, la juſteſſe du deſſin, tout décéle le génie de cet artiſte célébre, & l'on ne connaît aucun graveur moderne aſſez adroit pour avoir pu imiter ainſi le ſtyle de Pyrgoteles. Dans le même tems vivait Pamphile de Macédoine, diſciple de Praxiteles; cet artiſte, l'un des meilleurs ſculpteurs de ſon ſiécle, & qu'il ne faut pas confondre avec Pamphile de Sicyone, ſon contemporain, s'appliquait auſſi avec beaucoup de ſuccès à la gravure en pierres fines. C'eſt à la délicateſſe de ſon burin, que nous devons l'amethiſte & la cornaline que nous publions ici, & qui repréſentent Achilles jouant de la lyre, (*fig.* 20 & 21). L'une de ces pierres appartient au roi de France, & 20, 21.
l'autre au duc de Dévonshire.

Vers la cent quatorziéme olympiade, & ſous le regne d'Alexandre, vivait auſſi Sotrate. Cet artiſte célébre, fils de la ſœur de Pythagore de Rhege, fut diſciple de cet homme de génie. Statuaire diſtingué, il fit à Alphire, de concert avec ſon ami Hécatodore, une très-belle ſtatue de Minerve, dont Polybe parle avec éloge. C'eſt lui qui a gravé ſur une agate de deux couleurs, le cupidon que l'on voit ici (*fig.* 22), avec des 22.
aîles, domtant deux lionnes attachées à un char & caparaçonnées. Le dieu de l'Amour eſt à pied à côté de ces animaux féroces; & par le mouvement qu'il ſe donne, on remarque les efforts qu'il fait pour les domter. C'eſt le plus redoutable ennemi qui développe toute ſon énergie pour vaincre le plus fort, le roi des animaux. Il faut obſerver qu'on ne doit pas confondre cet Artiſte avec Soſtrate, graveur d'un ſiecle bien poſtérieur à celui d'Alexandre, & d'après lequel nous donnons plus bas le morceau qui repréſente un entretien entre Méléagre & Athalante. La maniere de ces deux artiſtes offre entre eux des traits de différence ſi frappans, qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre : le ſtyle de Sotrate approche beaucoup de celui de l'élégant Pyrgoteles.

La plupart des têtes d'Alexandre dont les cabinets des curieux fourmillent, n'appartiennent pas à ce ſiécle: ce ſont des ouvrages ſortis du ciſeau de quelque impoſteur, qui s'eſt occupé à ſe jouer ainſi de la crédulité publique. M. l'abbé Winkelmann en cite ſeulement trois qui pa-

Vix oculi ſufferre valent; crudele tuendo
Exitium, caſuſque feros, micat alter & ipſum
Laocoonta petit, totumque, infràque, ſupràque,
Implica, & rabido tandem ferit Ilia morſu.
Connexum refugit corpus, torquentia ſeſe
Membra, latuſque retrò ſinuoſum à corpore cernas.....

(*a*) Hiſt. de l'Art de l'Antiquité, liv. VI, chap. 3.

raissent mériter quelque attention ; la premiere & la plus grande se trouve à Florence dans la galerie du grand Duc de Toscane ; la seconde est dans le cabinet du Capitole ; & la troisieme, qui a appartenu à la reine Christine, est aujourd'hui en Espagne, au Château de Saint Ildefonse. Les statues de ce Prince sont encore plus rares que ses têtes ; & en effet, l'Europe & l'Asie ont été tant de fois bouleversées depuis sa mort ; cette malheureuse partie de notre globe a été si souvent submergée dans des mers de sang, que c'eût été un prodige, si la fureur des guerres eût épargné un petit nombre de chef-d'œuvres de cette espece. On trouve à la vérité dans la Villa Albani une statue héroïque plus grande que le naturel, dont la tête, surmontée d'un casque nous offre le portrait du conquérant de l'Asie ; mais la tête n'appartient pas à la statue. La véritable statue du monarque est vraisemblablement celle qu'a possédée le marquis Rondinini à Rome ; car la tête sans casque de cette statue, n'a jamais été détachée de son tronc ; elle s'est même si bien conservée, que l'épiderme n'a pas éprouvé la moindre altération. Alexandre est figuré ici entiérement nu, comme le sont communément les Héros grecs : le coude appuyé sur la cuisse droite, il est dans une position penchée. Les cheveux de cette tête sont relevés au-dessus du front, & retombent négligemment à divers étages : cette distribution de la chevelure caractérise la tête d'Alexandre.

Les dieux & les héros des tems héroïques avaient seuls le privilége dans l'antiquité de figurer dans les bas-reliefs ; & les personnages illustres des siecles historiques, quelle que fût la réputation qu'ils se fussent acquise, ne jouirent jamais de cette prérogative. Alexandre paraît avoir été le seul en faveur duquel on ait violé le costume à cet égard. On voit à la Villa Albani un bas-relief qui représente l'entretien de ce Prince avec Diogene. Le Philosophe, couché dans son tonneau de terre cuite, reçoit le roi de Macédoine sous les murs de Corinthe. Ce morceau intéressant, où le cynique s'y montre avec toute la fierté mâle qui caractérise la vraie philosophie, a été publié par M. l'abbé Winkelmann, dans ses monuments de l'antiquité, n°. 174, & à la tête du chapitre III du livre VI de son Histoire de l'Art.

De tous les monumens que la fureur des guerres & la succession des siecles nous ont fait perdre, ceux que nous devons le plus regretter, sont les têtes & les statues du vertueux Démosthenes. On sait qu'Athenes avoit fait ériger plusieurs statues à ce célebre Orateur, & que ses portraits en bronze & en marbre étoient exposés en une infinité d'endroits de la Grece. Ses déclamations véhémentes contre les intrigues de Philippe, roi de Macédoine ; les mouvements qu'il ne cessa de se donner pour découvrir les trames que des citoyens mal intentionnés ourdissaient contre l'Etat ; l'ardent patriotisme dont il parut toujours animé, son courage, sa fermeté, ses talents, tout devait lui assurer cet honneur de la part de ses compatriotes. Cependant nous n'aurions qu'une idée très-imparfaite de cet illustre Athénien, si les découvertes d'Herculanum ne nous avaient pas fourni deux petits bustes de bronze qui le représentent. Ces mor-

ceaux ſont plus petits que le naturel : le plus petit porte le nom du rival de Philippe, gravé en grec ſur le ſocle. Ces deux têtes, qui ont de la barbe, n'ont d'ailleurs aucune reſſemblance avec un buſte ſans barbe, travaillé de grand-relief, & déſigné par le même nom. Tout nous porte à croire, avec M. l'abbé Winkelmann, que ce dernier morceau, découvert en Eſpagne, & publié par Fulvius Urſinus, comme étant le portrait de cet Orateur, repréſente quelque autre perſonnage.

A ces précieux buſtes qui furent pendant quelque tems les deux ſeules images que nous euſſions de Démoſthenes, nous joindrons une autre figure de ce Philoſophe, découverte en 1768 ; c'eſt une empreinte de plâtre, montée ſur un petit bas-relief de terre cuite, d'environ deux palmes de hauteur. Ce morceau, dont l'original paraît perdu, offre toute la figure de Demoſthenes dans un âge avancé, avec la tête parfaitement ſemblable aux deux buſtes dont nous avons parlé. L'Orateur eſt aſſis ſur une pierre cubique, le corps à moitié nu & la tête penchée. Enſeveli dans une réflexion profonde, il tient dans ſa main gauche, appuyée ſur la pierre, un écrit en rouleau, & il paſſe la main droite autour de ſon genou. Son nom eſt gravé ſur la pierre de cette maniere :

ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ.
ΕΠΙΒΩΜΙΟΣ.

Cette pierre repréſente par conſéquent un autel, dans le temple de Neptune de l'île de Calaurée, près de Trezenes. Ce fut-là que Demoſthenes fut chercher un aſyle, lorſqu'il ſe retira d'Athenes pour ſe ſouſtraire aux perſécutions d'Antipater, gouverneur de Macédoine. Il mourut dans cette île la ſoixante-deuxieme année de ſon âge, du pioſon qu'il avait pris, & qu'il portait renfermé dans le chaton de ſa bague, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ſes ennemis. Au ſiecle de Pauſanias, on voyait encore à Calaurée, dans le parvis du temple de Neptune, le tombeau de ce grand homme.

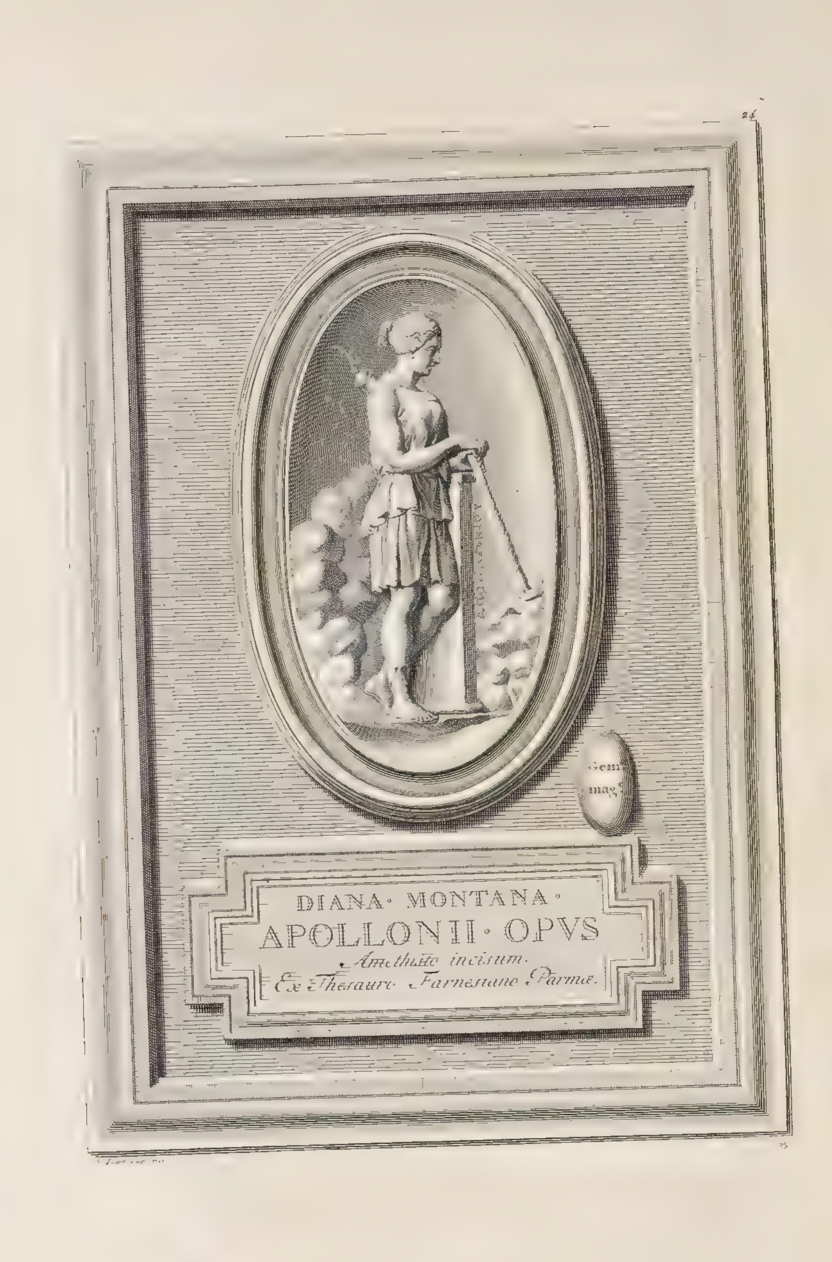
Autant Lyſippe acquit de réputation dans la ſculpture au ſiecle d'Alexandre, autant Appelles montra de talent dans la peinture. Né dans l'île de Cos, cet artiſte apprit de Pamphile les premiers principes de ſa profeſſion. Il y fit des progrès ſi rapides, qu'il ſurpaſſa bientôt ſon maître, quelque habile qu'il fût, & qu'il laiſſa bien loin derriere lui tous ſes rivaux. Tous ſes ouvrages, conſidérés par les écrivains anciens comme des chef-d'œuvres, étaient marqués au coin de l'élégance, des graces & du bon goût. Il fut, dit M. l'abbé de Fontenai, le premier & preſque le ſeul qui reçut du ciel cette grace, & ce je ne ſais quoi de libre & de rare, ou pour mieux dire, de divin, qui ne peut s'enſeigner, & que les paroles même ne ſont pas capables de bien exprimer. Il avait découvert la compoſition d'un certain vernis que perſonne n'a jamais pu pénétrer. Ce vernis, dit Pline, avait trois propriétés bien eſſentielles : il rendait les couleurs plus unies, plus moëlleuſes, plus tendres : il ménageait la vue du ſpectateur, &

garantiſſait l'ouvrage de la pouſſiere. On prétend, mais ſans preuve, que cet artiſte eſt le premier qui ait trouvé le profil, pour cacher la difformité du prince Antigone qui n'avait qu'un œil. D'ailleurs, il faiſait les portraits avec tant de reſſemblance & de fidélité, que les aſtrologues ne faiſaient pas difficulté de s'en ſervir pour tirer l'horoſcope des perſonnes qu'il avait peintes.

Alexandre, qui, malgré ſes vices & ſes débauches, penſait quelquefois aux artiſtes, faiſait un cas diſtingué d'Appelles. Il prenait, dit-on, plaiſir à le voir travailler dans ſon attelier, & à s'entretenir avec lui. Il lui fit faire pluſieurs fois ſon portrait; aucun autre peintre n'eut le privilege de l'entreprendre. On admirait ſur-tout celui, où le prétendu fils de l'Olympe tenait un foudre à la main, & qui fut placé dans le temple d'Epheſe; il paſſait pour une merveille de l'art. Après la mort d'Alexandre, Appelles ſe retira en Egypte, auprès de Ptolémée; mais ce prince ne lui fut pas auſſi favorable que l'avait été le Monarque macédonien. Des ennemis, jaloux de ſon mérite, l'accuſerent d'être entré dans un complot contre la vie du Roi. Il eût le bonheur d'échapper au ſupplice; & il ſe retira à Epheſe, où il compoſa ce tableau admirable de la calomnie, dans la compoſition duquel il fut inſpiré par un eſprit de vengeance contre Ptolémée & contre ſes rivaux.

Les ouvrages de cet Artiſte étaient ſi eſtimés, que pluſieurs furent payés cent mille écus de notre monnoie, & pluſieurs avec profuſion & ſans compte. On en voyait encore un grand nombre du tems de Pline, qui en fait la deſcription de pluſieurs. Cet auteur ajoute que, de ſon tems, on avait trois traités qu'Appelles avait compoſés ſur les ſecrets de ſon art.

Ariſtide, né à Thebes en Grece, fut contemporain d'Appelles. Quoique ſon coloris, au jugement de Pline, ne fût pas fort agréable & que ſa maniere fût un peu ſeche, il avait néanmoins d'autres parties qui lui ont donné un rang diſtingué parmi les artiſtes les plus célebres. Il rendait ſupérieurement ſur-tout les expreſſions de l'ame; & l'on ne pouvait voir ſes tableaux ſans ſe ſentir vivement ému. Celui où il repréſenta le ſac d'une ville, lui fit une très-grande réputation; &, ſi on en croit Pline, il devait être un chef-d'œuvre admirable. On y voyait une femme expirante d'un coup de poignard recu dans le ſein, & un enfant à coté d'elle, ſe trainant à ſa mammelle, pour chercher la vie entre les bras de ſa mere mourante. Le ſang qui l'inonde, le trait qui eſt encore dans ſon ſein, cet enfant que l'inſtinct de la nature jette entre ſes bras; l'inquiétude de cette femme ſur le ſort de ſon fils, qui vient au lieu du lait ſucer le ſang; ſon combat contre une mort cruelle; tous ces objets, repréſentés avec des touches hardies & avec la plus grande vérité, portaient le trouble dans le cœur des perſonnes les plus indifférentes. Ariſtide fit beaucoup d'autres tableaux excellents, dont l'un fut payé cent mille écus par le roi Attale. La plupart de ces précieux monuments furent tranſportés à Rome, lorſque les Romains ſe rendirent maîtres de la Grece.


24
DIANA· MONTANA·
APOLLONII· OPVS
Amethisto incisum.
Ex Thesauro Farnesiano Parmæ.


SOCRATES
AGATHEMERI OPVS
Sardo incisum
ex Dactyliotheca Marciana Harlem

Protogene de Rhodes ne contribua pas peu à illuftrer auffi ce fiecle par fon pinceau. Cet Artifte compofa un grand nombre d'ouvrages, dont Appelles, le meilleur juge en pareille matiere, faifait le plus grand cas. Celui qui lui fit le plus d'honneur, fut le tableau d'Ialyfus, chaffeur fameux, qui paffait pour être un petit-fils du Soleil, & le fondateur de Rhodes. Il employa fept années de travail à ce morceau, & pendant tout ce tems, il ne prit d'autre nourriture que des lupins cuits dans de l'eau, qui lui fervaient de boire & de manger, afin que cet aliment fimple & léger lui laifsât toute la liberté de fon imagination. Cependant, malgré toute cette précaution inutile, ce Peintre ne réuffiffait pas davantage à repréfenter un chien qui entrait dans la compofition de ce tableau : il fallait que cet animal parût haletant, & la gueule pleine d'écume. Mille fois il l'avait fait & refait; il n'en était jamais content: enfin un jour, de dépit, il jetta deffus l'ouvrage l'éponge dont il s'était fervi pour l'effacer. Le hafard fit ce que l'art n'avait pu faire; l'écume fut repréfentée au naturel, & ce chien excita fur-tout l'admiration des connaiffeurs. On dit qu'Appelles ayant vu ce tableau, en fut tellement frappé, qu'il ne trouva pas de terme pour exprimer l'idée de beauté que cet ouvrage avait formée dans fon efprit. Ce même tableau fauva la ville de Rhodes, que le roi Démétrius avait affiégée : car ce Prince ne pouvant la prendre que du côté où était l'attelier de Protogene, c'eft-à-dire, dans l'un des fauxbourgs qu'il pouvait aifément réduire en cendres, il aima mieux renoncer à fa conquête, que de s'expofer peut-être à détruire un chef-dœuvre auffi précieux. Cet Artifte avait auffi peint un fatyre pour lequel il avait épuifé toutes les reffources de fon art. Cet être fabuleux dans lequel il fe propofait de repréfenter la fécurité parfaite, était appuyé contre une colonne, tenant deux flûtes dans fa main.

Lucien décrit avec admiration une grande compofition de ce fiecle, qui repréfentait le mariage de Roxane avec Alexandre. Ce tableau, dit l'abbé Dubos, forti du pinceau d'Aëtion, devait furpaffer par les graces de l'invention & pour l'élégance des allégories, ce que l'Albane a fait de plus riant dans le genre des compofitions galantes. Roxane était couchée fur un lit; la beauté de cette fille, relevée encore par la pudeur qui lui faifait baiffer les yeux à l'approche d'Alexandre, fixait fur elle les premiers regards du fpectateur. On la reconnaiffait fans peine pour la figure principale du tableau. Les Amours s'empreffaient à la fervir. Les uns prenaient fes patins & lui ôtaient fes habits. Un autre Amour relevait fon voile, afin que fon Amant la vît mieux; &, par un fourire qu'il adreffait à ce Prince, il le félicitait fur les charmes de fa maîtreffe. D'autres Amours faififfaient Alexandre, &, le tirant par fa cotte-d'armes, ils l'entraînaient vers Roxane, dans la pofture d'un homme qui voulait mettre fon diadême aux piés de l'objet de fa paffion. Epheftion, le confident de l'intrigue, s'appuyait fur l'hyménée, pour montrer que les fervices qu'il avait rendus à fon maître, avaient eu pour but de ménager entre Alexandre & Roxane une union légitime. Une troupe d'Amours, en belle humeur, badinaient

dans l'un des coins du tableau avec les armes de ce Prince. L'énigme n'était pas bien difficile à comprendre ; & il ferait à fouhaiter que les Peintres modernes n'euffent jamais inventé d'allégories plus obfcures. Quelques-uns de ces Amours portaient la lance d'Alexandre, & ils paraiffaient courbés fous un fardeau trop péfant pour eux ; d'autres fe jouaient avec fon bouclier. Ils y avaient fait affeoir celui d'entre eux qui avait fait le coup, & ils le portaient en triomphe, tandis qu'un autre Amour qui s'était mis en embufcade dans la cuiraffe d'Alexandre, les attendait au paffage pour leur faire peur. Cet Amour embufqué pouvait bien reffembler à quelque autre maîtreffe d'Alexandre, ou bien à quelqu'un des Miniftres de ce Prince qui aurait bien voulu traverfer le mariage de Roxane. Un Poëte dirait, ajoute l'abbé Dubos, que le dieu de l'Hymen fe crut obligé de récompenfer le Peintre qui avait célébré fi délicatement l'un de fes triomphes. Cet artifan ingénieux, ayant expofé fon tableau dans la folemnité des jeux olympiques, Proxinedes, qui cette année-là avait l'intendance de la fête, donna fa fille en mariage au Peintre. Raphael n'a pas dédaigné de crayonner le fujet décrit par Lucien : fon deffin a été gravé par l'un des difciples du célebre Marc-Antoine.

L'architecture ne fe foutint pas avec moins de dignité fous Alexandre, que la fculpture & la peinture. Ce bel art acquit fur-tout une confidération diftinguée dans les mains de Dinocrate. Cet Artifte, auquel la ville d'Alexandrie dut fa naiffance, était Macédonien. Connu par l'étendue de fon génie, il quitta fa patrie pour fuivre l'armée d'Alexandre. Il était muni de lettres de recommandation pour les premiers Seigneurs de fa cour ; mais, voyant que fes courtifans ne lui faifaient que de vaines promeffes, felon l'ufage ordinaire, & qu'ils prétextaient différents motifs pour l'empêcher de parvenir jufqu'à Alexandre ; il fe fervit de fon génie & des avantages de fa figure & de fa taille. Il fe dépouilla un jour de fes habits ordinaires, fe frotta le corps d'huile, & fe couronna de feuilles de peuplier : il jetta enfuite une peau de lion fur fes épaules, & fe préfenta tenant une maffue à la main, dans l'endroit où Alexandre tenait fes audiences. Ce Prince fut étonné de voir cet homme fous la figure d'Hercule, & le fit approcher. Il lui demanda qui il était. « Je fuis, répondit-il, Dinocrate, architecte Macédonien, » qui vous préfente un projet digne de votre gloire. Je me propofe de » faire du mont Athos un coloffe qui tiendra une ville dans l'une de » fes mains, & dans l'autre une coquille qui verfera dans la mer les » eaux des ruiffeaux qui coulent fur cette montagne ». Alexandre, goûtant ce projet gigantefque, demanda férieufement à Dinocrate, s'il y aurait dans les environs de cette ville, des campagnes dont les productions ferviraient à nourrir les habitans. L'architecte répondit que non ; mais qu'il faudrait porter les vivres par mer. Cet obftacle qui n'était pourtant pas difficile à furmonter, empêcha l'exécution du projet. Dinocrate, qui avait gagné les bonnes graces du Héros de fa patrie, fut bientôt employé dans la fondation d'Alexandrie. Jamais architecte ne fut chargé d'une fi grande entreprife. Les talens de l'artifte

& la magnificence du Prince à embellir cette ville, semblerent s'épuiser pour la rendre l'une des plus grandes & des plus magnifiques cités du monde. Sa situation était presque aussi avantageuse pour le commerce, que l'était celle de Bizance. Elle fut environnée de murailles d'une grande étendue, & défendue par un grand nombre de tours. On y voyait des aqueducs, des fontaines, des canaux, & un nombre prodigieux de maisons, de places publiques & de théatres. Les temples & les palais étaient si vastes, qu'ils occupaient près d'un tiers de cette ville. Leur magnificence était si grande, qu'ils rendirent en peu d'années, Alexandrie comparable aux plus fameuses villes de l'Univers.

Un établissement considérable, que peu de tems après on fit dans le voisinage de cette ville, lui acquit encore une nouvelle considération; c'est le fanal de Pharos. Les ports étaient alors ordinairement munis de tours: ces fortifications servaient à les défendre, & sur-tout à éclairer les navigateurs, par le moyen des feux qu'on y allumait pendant la nuit. Mais Ptolémée Philadelphe, jaloux d'imprimer un caractere de grandeur sur tout ce qui s'exécutait par ses ordres, érigea pour le même objet, sur la Méditerranée, un monument tel qu'on n'en vit jamais dans aucune région de l'Univers. Le fanal de Pharos fut le chef-d'œuvre de l'architecte Sostrate: il fut considéré comme l'une des sept merveilles du monde, & l'on dépensa plus de deux millions de nos livres à le construire. L'île dans laquelle on l'éleva, était éloignée d'environ un tiers de lieue d'Alexandrie; cet édifice était une espece de tour placée sur le sommet d'un rocher. Cette tour avait quatre cents cinquante piés de haut; & l'on pouvait l'appercevoir à la distance de cent milles ou trente-trois lieues. Elle était composée de plusieurs étages qui diminuaient par degré. On voyait sur la plate-forme qui couvrait le dernier de ces étages, une espece de lanterne, où l'on allumait des feux pendant la nuit, pour éclairer les vaisseaux; cette tour servait encore à défendre l'entrée du port. Elle étoit environnée pour cet effet, d'un mur circulaire, qui suivait la pente du rocher. On y lisait l'inscription suivante, écrite en caracteres grecs: *Sostrate de Gnide, fils de Dépifane, à la divinité conservatrice de ceux qui navigent.* Quelques Historiens prétendent que Sostrate, l'ayant fait placer secrétement sur le rocher, la couvrit de mortier, & qu'il en grava une autre par-dessus, à l'honneur de Ptolémée. Celle-ci tomba bientôt en poussiere, & laissa la premiere à découvert; d'autres considerent avec raison ce trait comme une fable, & prétendent que ce Prince permit à l'architecte de placer l'inscription qu'il voudrait choisir.

En traçant l'état des arts sous Alexandre, on ne peut raisonnablement passer sous silence le fameux temple d'Ephese, l'une des sept merveilles du monde. Ce sanctuaire était consacré à Diane, déesse de la chasse, & que dès la plus haute antiquité les Ephésiens avaient choisie pour leur protectrice. On ignore absolument son origine: les uns prétendent qu'il était tombé du ciel; d'autres, qu'il fut bâti par les amazones. Quelques-uns croient que ces femmes extraordinaires éleverent seulement la statue de cette déesse dans son temple déjà construit, & qu'il

leur ſervit de refuge. On veut auſſi qu'elles l'aient brûlé. Fnfin un architecte, nommé Cteſiphon ou Cherſiphron, préſida à ſa conſtruction; &, comme il déſeſpérait de vaincre les difficultés qui s'oppoſaient à l'exécution de ſon entrepriſe, la déeſſe elle-même vint à ſon ſecours. Malgré d'auſſi puiſſantes reſſources, l'édifice ne fut achevé qu'après 220 ans de travail, & par les bienfaits de 127 Rois, dont chacun fit les frais d'une colonne. Voici comme Pline s'exprime à ce ſujet : « La magnificence de ce temple, dit il, excite une véritable admiration. » L'aſie entiere a été deux cents vingt ans à le bâtir. On le plaça ſur » un terrein marécageux, afin de le préſerver des tremblements de » terre & des gouffres qu'ils font ouvrir; mais, pour ne point établir » ſur un fonds gliſſant & peu ſolide, des fondements d'un poids auſſi » immenſe, on les plaça ſur des couches de charbon pilées & des » peaux de mouton. La longueur entiere du temple eſt de 425 piés, » ſa largeur de 220; il eſt orné de 127 colonnes, de 60 piés de » hauteur, donnés par autant de rois; il y en en a 36 ſculptées dont » l'une eſt par Scopas. C'eſt l'architecte Cherſiphron qui fut chargé » de la conduite de cet édifice; & il eſt étonnant qu'il ait pu élever » des entablements auſſi énormes; il y eſt parvenu, en formant avec » des ſacs pleins de ſable une pente douce, dont le ſommet était plus » haut que les chapiteaux des colonnes; des blocs une fois arrivés à » cette hauteur, il les faiſait inſenſiblement arriver à leur place en » vuidant peu à peu les ſacs inférieurs » (*a*).

Nous ne nous éfforcerons point d'expliquer ici comment étaient diſpoſés ces lits de charbon & de peaux de mouton. Il ne s'agiſſait que de ſubſtituer à un terrein mouvant ou fangeux, un maſſif propre à reſiſter à l'humidité, & l'expédient de Cteſiphon ne pouvait être plus mauvais. On emploierait aujourd'hui, avec beaucoup plus de raiſon, un grillage de charpente, ſur lequel on établirait les fondements du temple. Quant à la maniere dont Pline prétend que les entablements ont été montés, ce procédé prouve combien la méchanique était alors peu connue des Grecs. Suivant Vitruve (*b*), ce temple fut le premier pour lequel on inventa l'ordre Ionique, élevé de huit diametres. Rien ne contredit cette opinion; mais il avait, dit-il, huit colonnes à ſa façade, qui, ſelon Pline, était de 220 piés; les colonnes avaient 60 piés de hauteur, & conſéquemment ſept piés & demi de diametre; les huit colonnes n'occupaient donc qu'un eſpace de 60 piés : reſte 160 piès pour les ſept entre-colonnements; ce qui fait près de 23 piés pour chacun, c'eſt-à-dire, plus de trois diametres; or, dit l'auteur du *Voiage pittoreſque de la Grece*, il eſt abſolument impoſſible que l'artiſte ſe fùt auſſi éloigné de l'uſage conſtant des Grecs, qui n'eſpaçaient guere alors leurs colonnes de plus d'un diametre. Qui croira qu'il ait imaginé une diſpoſition auſſi défectueuſe, dont il n'y a d'exemple que dans les ſiecles poſtérieurs ?

(*a*) Pline, liv. XXXVIII, chap. 14.
(*b*) Lib. IV, cap. 1.

Le

Le temple était *diptere*, c'eſt-à-dire, entouré d'un double rang de colonnes. Il avait 425 pieds de longueur, pas tout-à-fait le double de ſa largeur; & cette diſtribution nous fournit 15 colonnes ſur le grand côté, & en tout 76 colonnes, en y comprenant le double rang. Il reſterait donc 51 colonnes à placer dans l'intérieur du temple. D'après quel principe pourroit-on les diſtribuer? Suppoſerait-on deux ordres élevés l'un ſur l'autre? Cette richeſſe ſemble avoir été réſervée pour les temples hypetres, ou découverts; & ſi le temple d'Epheſe eût été de cette eſpece, Vitruve en aurait certainement parlé: comment ſur-tout placerait-on un nombre impair de colonnes, ſans choquer les uſages des anciens? (*a*)

Ce fameux ſanctuaire fut brûlé par Eroſtrate, la nuit même que naquit Alexandre; mais il eſt vraiſemblable que l'incendiaire ne put brûler que la charpente & les divers objets dont l'intérieur du temple était enrichi, puiſque tout le reſte de la conſtruction était en marbre. Les Ephéſiens s'empreſſerent de le rétablir, & fiers de relever ce ſuperbe monument, ils refuſerent adroitement la propoſition d'Alexandre qui offrit d'en payer les frais, à condition de placer ſon nom ſur le frontiſpice. Strabon aſſure que la direction de cet ouvrage fut confiée à Chéromocratès; d'autres diſent qu'on la donna à Dinocrates, le même architecte qui voulait tailler le mont Athos en forme de ſtatue. Strabon ſe trompe vraiſemblablement; car Vitruve, qui raconte fort en détail l'hiſtoire de cet architecte, n'eût pas manqué de citer le plus fameux de ſes ouvrages.

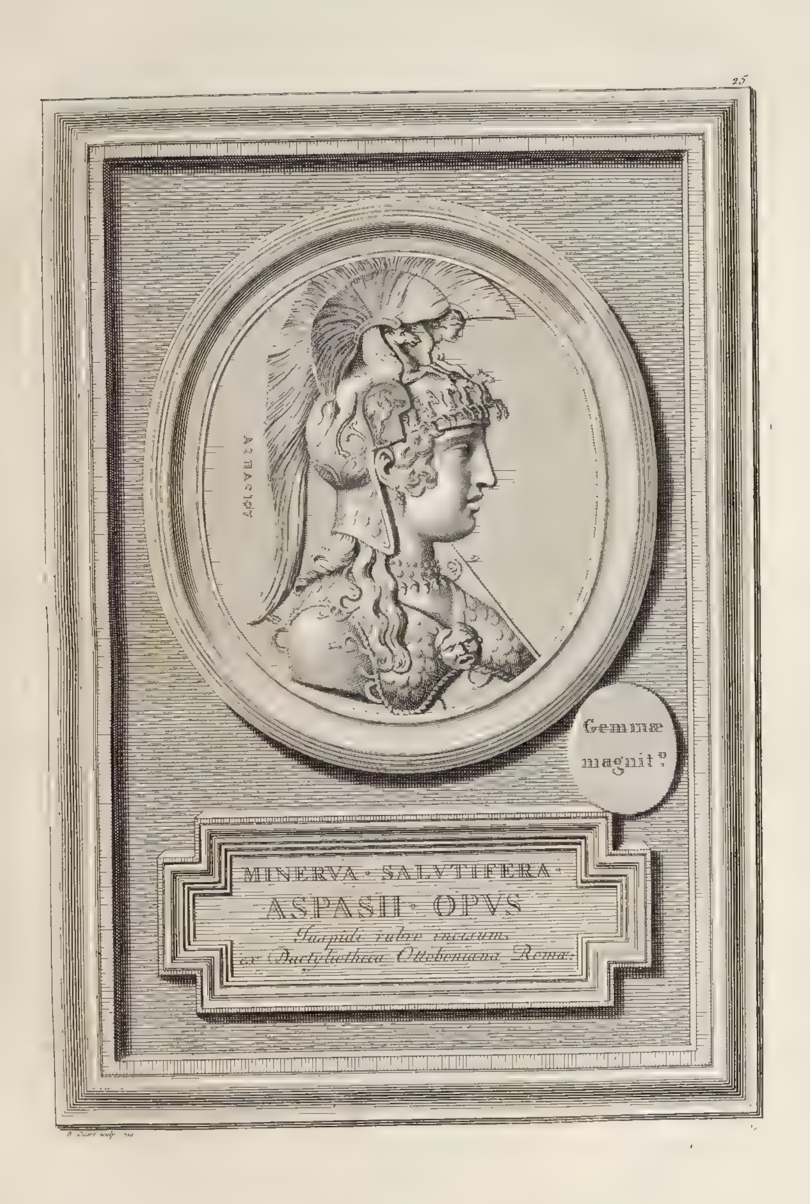
Malgré le paſſage de Strabon, qui dit que l'on vendit les matériaux de l'ancien temple, M. le marquis de Choiſeul penſe avec aſſez de vraiſemblance, qu'on ne fit, après l'incendie, que le réparer, ou qu'au moins, on le rebâtit ſur le même plan. Il ſerait extraordinaire que Pline & Vitruve ſe fuſſent accordés à ne parler que de l'ancien édifice, ſans rien dire du nouveau, ſi celui-ci n'avait pas été, à peu près, ſemblable au premier; & l'on ne peut croire qu'ils aient ſeulement voulu parler de celui qui exiſtait de leur tems, puiſqu'ils nomment tous deux le même architecte; & Vitruve dit poſitivement que le temple d'Epheſe eſt le plus ancien des temples où l'art ait été porté à ſa perfection, celui qui depuis a ſervi de modele, & le premier où l'ordre ionique ait été employé. Il raconte plus loin comment on découvrit, lors de ſa conſtruction, des carrieres de marbre juſqu'alors ignorées: il décrit enſuite les machines dont ſe ſervirent Ktéſiphon & ſon fils, pour tranſporter des blocs énormes. Tous ces paſſages ſemblent prouver que Vitruve & Pline parlent de l'ancien temple, & que, ſans doute, il n'avait été que très-peu changé à ſa reſtauration, puiſque ces auteurs n'ont pas diſtingué ces époques.

Ce fut ſous Alexandre que vécut Ariſtoxene, le plus célebre muſicien de ſon tems. Né à Tarente en Italie, & fils du muſicien

(*a*) Voyage pittoreſque de la Grèce, *Tom. I. pag.* 195.

Figure. Mnéſias ; ce grand homme cultiva la philoſophie & la muſique avec beaucoup de ſuccès. Suidas dit qu'il avait compoſé quatre cents cinquante-trois volumes. De ce nombre prodigieux d'ouvrages, il n'eſt parvenu juſqu'à nous que ſes *Eléments harmoniques*, en trois livres. C'eſt le plus ancien traité de muſique que nous ayons. Quoique diſciple de Xenophile, philoſophe pythagoricien, Ariſtoxene attaqua le ſyſteme muſical de Pythagore : il ſoutint qu'aux regles de mathématiques & aux raiſons de proportion que le philoſophe admettait ſeulement pour juger de la muſique, il fallait joindre le jugement de l'oreille, à laquelle appartient principalement de régler ce qui concerne la muſique. Mais ce ſyſtême, qui paraît au premier coup-d'œil, être d'une grande ſimplicité, n'en a, dit M. l'abbé de Fontenay, dans le fond que l'apparence. Car, en propoſant, par exemple, de prendre la moitié d'un ton, que propoſait Ariſtoxene ? Rien, dit M. Rouſſeau de Geneve, ſur quoi l'oreille pût porter un jugement fixe. Ou il ne ſavait ce qu'il voulait dire, ou il propoſait de trouver une moyenne proportionnelle entre 8 & 9. Or cette moyenne proportionnelle eſt la racine quarrée de 72 ; & cette racine quarrée eſt un nombre irrationnel. Il n'y avait aucun moyen poſſible d'aſſigner cette moitié de ton, que par la géométrie ; & cette méthode géométrique n'était pas plus ſimple que les rapports de nombre à nombre calculés par les Pythagoriciens. Le ſyſteme d'Ariſtoxe eut cependant beaucoup de partiſans. Ses diſciples furent appellés Ariſtoxéniens, du nom de leur maître, comme on appella Pythagoriciens ceux qui ſuivaient le ſyſtême de Pythagore. Ces deux partis diſputerent beaucoup ſur la muſique, & ils s'acquirent une grande réputation dans l'antiquité. On dit qu'Ariſtoxene, marchant ſur les traces de Socrate, mêlait l'etude de la philoſophie à celle des beaux arts, & qu'il avait puiſé les principaux préceptes de ſa profeſſion, dans les écrits de Platon. Le divin

25. Socrate (*fig.* 25.) penſait que, pour exceller dans les arts, il fallait être philoſophe ; & lui même mettait à exécution ce conſeil qu'il donnait aux autres. Fils d'un ſculpteur, il ſe livra auſſi ſérieuſement à la ſculpture, à la peinture & à l'architecture, qu'à la philoſophie ; & les hiſtoriens de l'antiquité citent ſour-tout avec admiration trois morceaux ſortis ce ſon ciſeau, qui repréſentaient les trois Grâces, qui euſſent fait honneur aux premiers artiſtes de ſon ſiecle. La tête de ce grand homme, que nous donnons ici, eſt due au burin d'Agathemer, graveur célebre, & l'ami de Policlete.


ΑΣΠΑΣΙΟΥ
Gemmæ magnit°
MINERVA · SALVTIFERA ·
ASPASII · OPVS
Iaspidi rubro incisum
ex Dactyliotheca Ottoboniana Romæ.

ARTICLE VI.

Etat des Arts en Grece & en Egypte, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à l'invasion des Romains.

C'EST le sort de toutes les choses humaines de se dégrader, lorsqu'elles sont parvenues au plus haut point de perfection auquel elles puissent atteindre; & rarement un siecle de lumieres succède à un âge de grandeur & d'énergie. A peine Alexandre eût été précipité au tombeau par son intempérance & ses débauches, que toutes les Provinces qu'il avait conquises se trouverent exposées à des révoltes, à des séditions, à des guerres sanglantes. Il en fut ainsi de la Macédoine, où le sang ne cessa de ruisseler jusqu'à ce que toute la race de Philippe eût été exterminée. En peu d'années, la Grece souffrit plus par les armées ennemies dont elle était sans cesse inondée, par les changemens fréquents qu'elle éprouvait dans son gouvernement, & par les impositions exorbitantes dont on la surchargeait, qu'elle n'avait souffert dans toutes les guerres que la discorde avait précédemment suscitées aux villes grecques. Les Athéniens, chez qui l'esprit de liberté se réveilla à la mort d'Alexandre, firent la derniere tentative pour secouer le joug incommode des Macédoniens. Soulevés contre Antipater, ils engagerent plusieurs autres villes de la Grece à prendre les armes contre ce prince; mais honteusement défaits à Lamia, ils furent contraints d'accepter une paix dure, qui les obligea à payer les frais de la guerre, & à recevoir garnison macédonienne dans la forteresse de Munichium. Ceux des Athéniens qui s'étaient échappés à la bataille de Lamia, furent poursuivis de tous côtés par les Macédoniens, & arrachés impitoyablement des Temples où ils s'étaient réfugiés. Une partie des Citoyens d'Athènes fut reléguée en Thrace; & ce funeste décret porta le dernier coup à la liberté de cette république. Envain, Polysperchon, successeur d'Antipater dans la Régence de la Macédoine, permit à toutes les villes & spécialement à Athènes, de reprendre leur ancienne forme de gouvernement; toutes ces offres n'eurent aucune exécution, à cause de l'arrivée de Nicanor Lieutenant de Cassandre; & Athènes, loin de recouvrer sa liberté, prit le parti, par les conseils de Phocion, de recevoir garnison macédonienne, dans son port de Pirée & dans sa citadelle de Munichium.

Cassandre, fils d'Antipater, roi de Macédoine, après avoir exterminé toute la famille d'Alexandre, soumit les Athéniens, qui avaient embrassé le parti du fils de Polysperchon, leur donna pour gouverneur le fameux Démétrius de Phalere, de la famille de Conon. Ce magistrat, qui gouverna Athènes pendant dix ans, sut se rendre si agréable à la république, que les citoyens, chose incroyable, lui éleverent, dans l'espace d'un an, cent soixante statues de bronze

tant équeſtres que montées ſur des chars. Démétrius Poliorcete, fils d'Antigone roi de Syrie, ayant conquis la Macédoine ſur Caſſandre, Athènes ſe reſſentit de cette révolution. La ville fut obligée de ſe rendre au vainqueur. Le gouverneur fut contraint de prendre la fuite en Egypte où régnoit Ptolomée Soter qui lui offrit un aſyle à ſa cour. Il eut à peine quitté Athènes, que ce peuple lâche & inconſtant renverſa & fondit toutes ſes ſtatues; il porta même l'ingratitude juſqu'à vouloir effacer ſon nom de tous les monuments.

Les Athéniens toujours exceſſifs dans leurs démarches, prodiguerent les titres d'honneur à Démétrius Poliorcete; ils publierent un décret pour ériger des ſtatues d'or à leur nouveau maître ainſi qu'à Antigone ſon pere. Tant de baſſes adulations rendirent ces peuples mépriſables aux yeux mêmes du vainqueur, qui les traita comme ils le méritaient: ſenſibles à ce mépris, ils ſe révolterent contre ce prince, lorſqu'Antigone ſon pere fut tué à la bataille d'Ipſus. Lacharès, chef de la révolte, s'empara du gouvernement de la ville. Pour les punir de ce manque de foi, Démétrius chaſſa Lacharès, fortifia le Muſée & y mit garniſon. Cet événement fut conſidéré par les Athéniens comme le plus dur eſclavage auquel ils euſſent encore été aſſujettis.

Tant de révolutions ſucceſſives, tant d'humiliations avaient réduit Athènes dans l'indigence; & cette république, qui, peu de tems auparavant employait des ſommes immenſes à élever des ſtatues à ſes Tyrans, n'avait pas même de quoi faire ſubſiſter ſes citoyens. Sa marine était détruite, & ſon commerce, ſource du luxe, des richeſſes & des jouiſſances, était entiérement anéanti. Les artiſtes ne trouvant plus dans cette région de quoi exercer leurs talents, furent obligés d'abandonner leur patrie; & les beaux arts, quittant des rivages, où l'on ne voyait plus que des eſclaves, des ſophiſtes & des indigents, allerent fixer leur ſéjour en Egypte & en Aſie.

Cette époque tumultueuſe ne fut pourtant pas ſans artiſtes; & c'eſt alors qu'au jugement de M. l'abbé Winkelmann, on doit placer Apollonius & Tauriſcus, auteurs du grand ouvrage compoſé de pluſieurs figures. Ce fameux grouppe, que l'on conſerve à Rome au Palais Farneſe, eſt connu ſous le nom du *Taureau Farneſe*. C'eſt le plus grand de tous ceux qui aient été connus dans l'antiquité; taillé dans un ſeul bloc de beau marbre blanc, il eſt haut de treize à quatorze piés, & d'environ dix piés de largeur, meſurés à la baſe du rocher ſur lequel le grouppe dont il fait partie eſt placé. Il repréſente Amphion & Zethus, au moment où ils préparent le ſupplice d'Ircé, leur belle-mere, pour venger Antiope leur mere. Cette infortunée Antiope, ayant été répudiée par Lycus, roi de Thebes, & pere des deux jeunes Héros, fut livrée entre les mains d'Ircé qui, pendant pluſieurs années, lui fit eſſuyer les plus affreux traitements. Echappée des mains de ſa cruelle rivale, elle ſe retira dans les bois du mont Cithéron, où elle trouva ſes fils qui y avaient été relégués dès leur enfance, & qui la prirent d'abord pour une eſclave fugitive. Cependant Ircé, à la tête des

femmes qui célébraient les orgies de Bacchus, arrive au même endroit, y trouve Antiope, & l'entraîne pour la faire mourir. Ses fils, alors aidés du vieux pasteur qui leur avait sauvé la vie & servi de pere, reconnurent Antiope pour leur mere, coururent après elle, & l'arracherent des mains de sa persécutrice. Pour venger les attentats commis contre sa liberté & sa vie, ils attacherent Ircé par les cheveux aux cornes d'un taureau indompté, & la firent ainsi mettre en piéces au milieu des ronces & des rochers du mont Citheron. C'est sur cette montagne que les Auteurs du beau groupe dont nous parlons, ont placé la scène. Ircé s'y était montrée en Bacchante, prête à faire périr Antiope, à la faveur des orgies de Bacchus; ce sont ces orgies qui ont déterminé Apollonius & Tauriscus à décorer leur grouppe de divers attributs analogues à ces sortes de fêtes, tels que le thyrse, la lyre & les festons. Il paraît que ce bel ouvrage reçut sa naissance à Rhodes, & que de cette île il fut transporté à Rome. On le plaça devant la maison d'Asinius Pollio, historien célebre, qui fut Consul sous le regne d'Auguste, l'an de Rome 713; il fut ensuite transporté dans les bains de Caracalla, où on le trouva sous le pontificat de Paul III; ce Pontife en décora le palais Farnese. C'est au même Apollonius que l'on doit la belle améthiste sur laquelle cet artiste, graveur & sculpteur, avait gravé la Diane des montagnes, (*fig.* 24). 24.

Figures.

Ce grouppe n'est pas tel aujourd'hui qu'il sortit autrefois des mains de ceux à qui il doit le jour: plusieurs de ses parties, mutilées par les injures des tems, ou l'igorance des Barbares, ont été restaurées par un certain Batista Bianchi, Milanais; elles sont toutes dans le mauvais style de son temps, sans aucune connaissance de l'antique. A la figure d'Ircé attachée au taureau, il a restauré la tête & le sein jusqu'au nombril, avec les deux bras; il a aussi réparé la tête & les bras d'Antiope. Aux deux statues d'Amphion & de Zetus, il n'y a d'antique que le torse & une seule jambe aux deux figures. Les jambes du taureau sont aussi modernes, ainsi que la corde qui a fixé l'attention de Blainville & de l'abbé Richard. Ce qui est véritablement antique justifie parfaitement les éloges que les Ecrivains de l'antiquité ont prodigués à ce morceau: les figures ont beaucoup d'élégance & la distribution en est fort sage: la délicatesse des artistes paraît sur-tout dans les accessoires. La corbeille couverte, entourée de lierre, & placée au-dessous d'Ircé, pour lui donner le caractere de Bacchante, est d'un travail exquis.

Les sciences & les arts, exilés, comme on vient de le dire, de la patrie d'Homere & de Thucydides, se réfugierent dans des régions où jusqu'alors ils n'avaient été que fort peu connus. Les Ptolémées les appellerent en Egypte, & les Séleucides en Asie. Les premiers furent de tous les successeurs d'Alexandre, les plus riches, les plus magnifiques & les plus éclairés. Ptolémée Soter, chef de cette famille, flatté de la société des gens de mérite, accueillit avec distinction tous les Savans & les Artistes qui se présentaient à sa Cour. Le savant Démétrius de Phalere, & Appelles, chef de l'art grec, jouirent sur-tout en

Egypte, de la plus grande considération ; & protecteurs nés des grands talents, ils parvinrent à rassembler en peu de tems, sur les bords du Nil, tous les personnages illustres que le despotisme & l'anarchie chassaient successivement de leur patrie. Dix ans après la mort d'Alexandre, les Grecs avaient déjà formé en Egypte une Académie aussi brillante que le fut jamais celle d'Athènes. Cette école, dans laquelle aucun Egyptien indigene ne se distingua jamais, devint sur-tout célebre sous Ptolémée Philadelphe. Sous ce Prince, aussi noble que généreux & éclairé, les sciences & les arts prirent un nouvel essor ; & l'activité d'un commerce très-étendu, enrichissant alors toute la nation, la ville d'Alexandrie devint le comptoir de tous les peuples de la terre, l'asyle des lettres, & l'école de la politesse, des bienséances & de l'urbanité.

Ce fut sous les premiers Ptolemées que paraissent avoir été exécutés les plus beaux ouvrages grecs, en basalte & porphire. De tous ces ouvrages, si l'on en excepte un couple de figures, il ne s'est conservé que des fragments qui nous étonnent encore par la délicatesse du travail & l'élegance du style. Ces précieux restes de l'art antique retracent parfaitement la belle touche de Phidias & l'expression noble de Lysippe.

Les médailles d'Alexandrie, frappées dans ce siecle, n'ont pas moins de beauté ; elles eurent toujours à Rome la plus grande réputation. Comparées à celles même d'Athènes, elles l'emporterent toujours sur elles, tant par la délicatesse du travail, que par la finesse du dessin. On en voit encore un grand nombre dans les cabinets des curieux, qui surpassent tout ce qui nous reste de l'antiquité dans ce genre.

Les arts & les sciences conserverent quelque réputation en Egypte, pendant le regne des trois premiers Ptolémeés. L'attention de ces princes s'étendit même jusqu'aux monuments de l'ancien art Egyptien, qu'ils chercherent à conserver. Quelques Auteurs assurent que Ptolémée Evergetes, après la victoire qu'il remporta sur Antiochus Theos, roi de Syrie, emmena avec lui deux mille cinq cents statues, parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs qui avaient été enlevées aux Egyptiens, lorsque Cambyses avait fait la conquête de ce royaume. Ce fut sous ce prince que vécut le mathématicien Ctesibius, l'un des plus grands personnages qu'ait jamais produit l'Egypte. Né dans un état qui l'éloignait des sciences, il dut tout à son génie. Un jour étant dans la boutique de son pere, Barbier à Alexandrie, il remarqua qu'en abaissant un miroir, le poids qui le contrebalançait, & qui était renfermé dans une coulisse cylindrique, formait un son par le moyen de l'air poussé avec violence dans l'espace étroit qui lui servait de jeu. Ctesibius, doué de l'esprit d'observation, en conçut l'idée d'une orgue hidraulique, par le moyen de l'air & de l'eau. Il y réussit, & il appliqua cette ingénieuse invention à des clepsydres sur lesquels il travailla beaucoup. Vitruve, à qui nous devons ce trait historique sur Ctesibius, décrit au long plusieurs de ses machi-

nes. Il fut, dit-on, l'inventeur des pompes; & nous en avons effectivement une fort ingénieuſe qui porte ſon nom; elle eſt composée de deux corps de pompe, qui vont alternativement: de maniere que, tandis que l'un des piſtons monte & aſpire, l'autre deſcend, & refoulant l'eau, la fait monter dans un tuyau commun. Le chevalier Morland s'eſt beaucoup appliqué à perfectionner cette pompe à laquelle il a trouvé de grands avantages. Figure.

Cteſibius eut pour diſciple Héron, né, comme lui, à Alexandrie. Celui-ci s'acquit auſſi une très-haute réputation par ſon habileté dans la méchanique; & ce fut l'un des anciens qui écrivit le plus dans ce genre. On avait autrefois de lui un ouvrage en trois livres, où il traitait fort au long les différentes puiſſances méchaniques; il les réduiſait au lévier, ſuivant l'idée déjà reçue des Mathématiciens, & il les combinait de diverſes manieres pour les appliquer aux beſoins de la vie. Au milieu du ſiecle paſſé, Golier apporta d'Orient un ouvrage où ce méchanicien reſtituait la machine d'Archimede pour tirer des fardeaux énormes. Cette machine était fort ſemblable à notre cric, c'eſt-à-dire compoſée de pluſieurs roues dentelées engrainées dans des pignons. Le calcul qu'il faiſait de la force eſt entiérement conforme au nôtre.

Ce fut principalement par ſes clepſydres à eau, par ſes automates & ſes machines à vent, qu'Héron excita l'admiration de l'antiquité. Nous avons ſon Traité des machines à vent, ſous le nom de *pneumatica*, avec un fragment de ſes *automates*. Le premier de ces traités, eſt un monument très-eſtimable du génie d'Héron: on y remarque particuliérement que, quoique de ſon tems l'élaſticité de l'air fût inconnue, elle eſt cependant preſque toujours appliquée à produire ſon effet; ce ſont d'ingenieuſes récréations méchaniques. A l'égard des automates, il eſt douteux que leur effet parût aujourd'hui merveilleux. Héron, dans ce genre, paraît fort au-deſſous de ce qu'il eſt dans ſes Pneumatiques. En finiſſant ce qui concerne ce Mathématicien, nous obſerverons qu'il joignait à cette habileté dans les méchaniques beaucoup d'intelligence pour la géométrie. Il eſt ſouvent cité par Proclus, comme Auteur de nouvelles démonſtrations de diverſes propoſitions des éléments.

Au roi Evergetes ſuccéda ſon fils Ptolémeé-Philopator (*fig. 6.*), *6.* dans le gouvernement de l'Egypte. Ce prince, tout vicieux qu'il fût, aimait les lettres & les arts. Les cent architectes qu'il envoya, avec des préſents d'une richeſſe incroyable, à la ville de Rhodes qui avait beaucoup ſouffert d'un tremblement de terre, ſont une preuve du grand nombre d'artiſtes qu'il avait alors dans ſes Etats. Mais le regne de ce Monarque fut la derniere époque des arts en Egypte. Tous ceux qui lui ſuccéderent au trône d'Alexandrie, à l'exception de Cléopatre, furent autant de monſtres, propres à déshonorer le genre humain par leurs vices & leur cruauté. Livrés aux plus honteux excès, n'ayant d'autre baſe de leur adminiſtration, que leur caprice & la violence de leurs paſſions,

ils outrageaient ouvertement les droits les plus ſacrés de la nature, & profanaient leur diadême. Le caractere féroce & ſanguinaire de ces tyrans, ſouleva contre eux toutes les villes de l'Egypte, & jetta cette riche région dans l'alarme & la conſternation. Thèbes fut preſque entierement détruite ſous Ptolémée Lathur, tyran exécrable, & digne fils de Phyſcon. Cette cataſtrophe renverſa pour jamais le trône des Ptolémées ſur les bords du Nil; & les arts que la bienfaiſance de Philadelphe y avait attirés, allerent ailleurs chercher un aſyle plus ſolide & moins tumultueux.

A l'exemple des premiers Ptolémées, les Séleucides, ſucceſſeurs d'Alexandre dans les provinces de l'Aſie, s'empreſſerent à accueillir les arts fugitifs de la Grece, & à encourager les talents qui, peu de tems auparavant, avaient fait tant d'honneur aux Grecs de l'Aſie mineure; mais, ſoit que cette région fût trop éloignée de la Grece, berceau des beaux arts, ſoit que les guerres violentes, qui enſanglanterent alors ce beau pays, les euſſent effrayés, il eſt certain qu'ils ne firent pas les mêmes progrès qu'à Athènes, en Egypte & dans l'Aſie mineure. Quelque floriſſante que fût Séleucie, capitale de ces vaſtes états, cette ville n'offrit jamais dans ſon enceinte, autant d'artiſtes, autant de ſavans qu'on en vit à Athènes dans les beaux jours de ſa proſpérité, & qu'on en trouvait alors dans la nouvelle capitale de l'Egypte. Le regne d'Antiochus IV, fils d'Antiochus le grand, fut l'époque la plus brillante pour les arts. Ce prince, dont la vie n'eſt d'ailleurs qu'un tiſſu de crimes & d'infamie, fit exécuter de très-grands ouvrages à Antioche; il fit couvrir d'un toît doré le temple de Jupiter, qui juſqu'alors était demeuré découvert. Il décora auſſi l'intérieur de ce temple, en faiſant revêtir les murailles de plaques dorées, & en y plaçant la ſtatue de Jupiter de la grandeur de celle d'Olympie, ſortie du ciſeau de Phidias : il orna auſſi d'un grand nombre d'autels & de ſtatues le temple d'Apollon à Délos : enfin il fit achever avec la plus grande magnificence le temple de Jupiter Olympien à Athènes, le ſeul ſanctuaire, qui, au rapport des auteurs de l'antiquité, fût digne de la majeſté du Tout-puiſſant. La mort de ce monarque fut le terme de la proſpérité des arts en Syrie; & les ſujets des Séleucides ayant peu-à-peu ceſſé d'entretenir quelque correſpondance avec la Grece, dont les Romains s'étaient emparés, ils confondirent leurs idées avec celles des autres Aſiatiques, & retomberent dans leur ancien abrutiſſement.

Les rois de Pergame paraiſſent avoir été beaucoup plus heureux ſur ce point, que ne furent ceux de Séleucie. Attale II & Eumenès II ſur-tout, guidés par la philoſophie dans l'adminiſtration de leurs états, s'immortaliſerent par leur ſageſſe, leurs lumieres & leur généroſité. L'amour qu'ils témoignerent pour les arts & les lettres, les porta à raſſembler auprès d'eux, tous ceux qui ſe diſtinguaient dans cette carriere. Toutes les perſonnes de mérite, quelle que fût leur patrie, avaient des droits à leurs bienfaits. Lacyde, ce philoſophe qui

fit

fit renaître de ſes cendres la ſecte académique, anéantie par les ravages des deſpotes, fut l'un de ceux qui reſſentit le plus les témoignages de bienfaiſance du vertueux Attale. Privé des reſſources de la fortune, & forcé de vivre du travail de ſes mains, il eut recours à ce prince qui lui fit conſtruire une maiſon dans Athènes, & lui fournit abondamment de quoi ſubſiſter. Une foule de villes, étrangeres même à ſes états, éprouverent les effets de ſa munificence. La ville de Sicyone, alors peuplée d'artiſtes & de gens de lettres, lui témoigna ſa reconnaiſſance des divers bienfaits qu'elle en avait reçus, en lui érigeant une ſtatue coloſſale, qui fut placée à côté de celle d'Apollon. Eumenes auſſi ſage, auſſi éclairé que ſon prédéceſſeur, s'acquit une réputation diſtinguée en Europe & en Aſie. Pluſieurs villes du Péloponnèſe, pénetrées d'admiration pour les divers établiſſements qu'il avait formés dans ſes états, lui éleverent des ſtatues, & le mirent au rang des plus grands philoſophes. Ce prince employa la plus grande partie de ſes richeſſes & de ſa puiſſance à protéger les lettres, à encourager les artiſtes, à faire développer les talents. Ce fut à lui que la fameuſe bibliothéque de Pergame dut ſa naiſſance. Deſtiné à réunir les plus grands hommes du monde alors connu, ce précieux dépôt fut ouvert à tous les citoyens. Pline, qui parle avec un égal enthouſiaſme des bibliothéques de Pergame & d'Alexandrie, ſemble ignorer quelle était celle qui fut la plus nombreuſe & la mieux choiſie. Le deſir de raſſembler les meilleurs ouvrages, fut la ſource de cette jalouſie fameuſe, de cette émulation ſi célèbre dans notre hiſtoire, qui naquit entre les ſavans de Pergame & ceux d'Alexandrie. Souvent la mauvaiſe foi joua un rôle diſtingué dans cette conteſtation ; on vit les Pergaméniens, privés des beaux manuſcrits que les Ptolémées avaient accumulés à grands frais dans leur capitale, fabriquer des livres ſous le nom ſuppoſé des plus célébres écrivains de l'antiquité. Cette ſupercherie n'échappa pas au roi Philadelphe ; & ce prince, jaloux juſqu'à l'excès de la réputation qu'il ambitionnait du plus ſavant prince de la terre, défendit l'exportation du papier d'Egypte, dans l'intention d'éclairer les contrefactions de Pergame. Cet édit, marqué au coin du plus outré deſpotiſme, ne nuiſit pas au progrès des lettres dans les états d'Eumenes ; les Pergaméniens, manquant d'objets ſur leſquels ils puſſent tracer leurs idées, imaginerent l'art de préparer le mouton, & inventerent le parchemin.

Au goût diſtingué pour les lettres, ces Princes joignirent un grand amour pour les arts. Excités par les mêmes mouvements, ils firent venir de la Grèce pluſieurs ouvrages fameux. On voyait à Pergame, en ouvrages de ſculpture, les deux célébres lutteurs de la main de Céphiſſodore, fils de Praxitèles ; & en productions de peinture, le tableau d'Apollodore repréſentant Ajax frappé de la foudre, & bravant, pour ainſi-dire, après ſon naufrage, le courroux des immortels. Ces tableaux, tous ces beaux ouvrages, furent richement payés

Figure. par les princes de Pergame. Attale acheta cent talents le morceau ſeul qui repréſentait un malade.

Parmi les artiſtes célebres qui illuſtrerent la cour de ces Princes, Pline nomme quatre Statuaires; Iſigone, Pyromachus, Stratonicus & Antigone. Ce dernier ne ſe borna pas à manier le ciſeau avec délicateſſe, il écrivit auſſi ſur ſon art, & tranſmit à ſes diſciples d'excellents préceptes. Pline ajoute que pluſieurs Peintres avaient repréſenté les batailles gagnées par Attale & par Eumenes contre les Gaulois, dans la Myſie. Le même Ecrivain parle encore avec éloge de Soſus qui excellait, à Pergame, dans les ouvrages de moſaïque. Cet artiſte avait repréſenté ſur un pavé des balayûres amonceleés. Au milieu de ce ſuperbe monument, l'artiſte avait formé une colombe qui buvait dans un baſſin; ſur les bords de ce vaſe étaient d'autres colombes qui ſe béquetaient au ſoleil; &, ce qui paraiſſait un Chef-d'œuvre de l'art, l'eau repréſentait tous ces volatiles, à l'aide de la réflexion du ſoleil. Quelques Ecrivains ont penſé que la moſaïque, decouverte dans la maiſon de campagne d'Adrien, au-deſſous de Tivoli, eſt le même morceau dont nous parlons ici, & que ce prince la fit tranſporter de Pergame en Italie, pour en décorer ſa maiſon; mais M. l'abbé Winkelmann conjecture avec raiſon que ce dernier ouvrage eſt beaucoup plus moderne que celui de Soſus.

Les beaux arts, cultivés, chéris à Pergame, à Alexandrie, & chez les Séleucides, malgré la fureur des combats ne fleuriſſaient pas moins parmi les Grecs fixés en Sicile. Les plus anciens Rois de cette île, tels que Gélon, Hieron & les deux Denis, protégerent vivement les talents, & ſous le regne de ces Princes, toutes les villes de la Sicile étaient remplies d'ouvrages du premier mérite. Cicéron, par exemple, obſerve qu'à Syracuſe, les portes du temple de Pallas, travaillées & ciſeleés en or & en ivoire, ſurpaſſaient tous les ouvrages qui avaient été formés en ce genre. Long-tems Pallas fut la divinité tutélaire des Syracuſains, ſous le nom de Minerve ſecourable (*fig.* 25).
25. Il paraît qu'au regne d'Agathocle, la gravure était ſur-tout en grande réputation en Sicile. Les médailles de ce Prince ſont d'une délicateſſe & d'une beauté qui les font aiſément remarquer parmi toutes celles qui nous ſont reſtées de l'antiquité. La plupart de ces médailles repréſentent une tête de Proſerpine, & au revers une Victoire qui poſe un caſque ſur un trophée. On admire d'autant plus les talents des artiſtes de ce regne, qu'Agatocle fut le tyran le plus féroce, le deſpote le plus fougueux qui fut jamais, & que la vie des hommes du plus rare mérite ne fut jamais en ſûreté ſous ſon adminiſtration. Peut-être ce prince, qui, dans ſa jeuneſſe, avait exercé la profeſſion de potier, & vraiſemblablement appris l'art du deſſin, fut-il porté naturellement à protéger les artiſtes, & à encourager les talents analogues à ſon premier métier. Il fit peindre un combat de cavalerie qu'il avait donné; &, ſoit pour perpétuer le ſouvenir de la gloire qu'il avait acquiſe dans cette bataille, ſoit pour animer les artiſtes, il fit expoſer ce tableau dans le

temple de Minerve, à Syracuſe. Ce morceau, fort eſtimé dans l'antiquité, fut au nombre des objets, qu'au moment du pillage de Syracuſe, Marcellus, jaloux de ſe ménager la bienveillance des habitans, ne voulut pas qu'on enlevât.

Au monarque Agathocle ſuccéda Hieron II. Ce prince, ſimple citoyen de Syracuſe, fut proclamé roi d'une voix unanime, dans la CXXVII^{me}. Olympiade. Devenu chef de l'état, il ne négligea rien pour éviter les guerres ſanglantes qui avaient déjà enſanglanté tant de fois ſa patrie; & la paix profonde dont la Sicile eut le bonheur de jouir ſous ſon regne, inſpira une nouvelle hardieſſe au génie, & fit enfanter des chef-d'œuvres. L'hiſtoire nous a conſervé un exemple de la magnificence de ce prince, dans le vaiſſeau célebre qu'il fit conſtruire ſous ſes yeux, & qui, de chaque côté, avait vingt rangs de rames. Cette ſuperbe machine, qui reſſemblait plus à un palais flottant qu'à un navire, renfermait des aqueducs, des jardins, des bains, des temples; il y avait, dit-on, une chambre dont le pavé était une moſaïque qui repréſentait toute l'Iliade. Ce vaſte bâtiment fut achevé dans l'eſpace d'un an par trois cents artiſtes; la ſomme de cent talents que le Prince Sicilien envoya aux Rhodiens, & les préſents qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avait bouleverſé toute leur île, & détruit leur fameux coloſſe, ſont des marques de ſa généroſité. Quoique ſes Etats fuſſent bornés à une partie de la Sicile, une ſage économie le mettait en état d'aider puiſſamment ſes alliés, & de répandre ſur eux ſes bienfaits.

Lorſqu'Annibal promenait ſes étendards victorieux dans toute l'Italie, & menaçait de ſoumettre la république Romaine à celle de Carthage, Hieron envoya aux Romains une flotte chargée de grains, & une Victoire d'or péſant trois cents vingt livres: le Sénat accepta ce préſent, & cela dans un tems où ce même Corps, quoique réduit aux plus preſſans beſoins, ne voulut prendre de quarante coupes d'or que lui apporterent les députés de Naples, que la plus légere. Hieron fut aſſez éclairé pour ſe ménager toujours l'eſtime & la conſidération d'un peuple dont, au milieu même des malheurs qui l'accablaient, il prévoyait la puiſſance & l'agrandiſſement.

Ce fut dans ce temps-là que parut le plus grand Mathématicien de l'antiquité, le célebre Archimede. Ce grand homme, parent & ami du roi Hieron, fut, à proprement parler, le créateur de la méchanique; car, avant lui, cette précieuſe partie des mathématiques était encore au berceau. C'eſt à ſes profondes recherches, que l'on doit les vrais principes de la ſtatique & de l'hydroſtatique, qu'il établit dans deux traités que nous avons encore. Voici, dit-on, ce qui donna occaſion à ſes découvertes hydroſtatiques: Hieron avait fait remettre à un Orfévre une certaine quantité d'or, pour en faire une couronne; mais l'artiſte infidele retint une partie de cet or, & lui ſubſtitua un égal poids d'argent. On ſoupçonna la fraude; &, comme on ne voulut pas gâter un ouvrage qui était d'ailleurs d'un travail exquis, Archimede

fut conſulté ſur le moyen de découvrir la quantité d'argent ſubſtituée à l'or : il y ſongea ; & l'on dit qu'étant au bain, la ſolution du problême ſe préſenta à lui tout-à-coup, & qu'il en ſortit tout tranſporté, en criant : *J'ai trouvé ! j'ai trouvé !* mot devenu célebre depuis ce tems. On ajoute qu'il traverſa les rues de Syracuſe, ainſi nu, & en répétant ces paroles.

Le Vulgaire, dit M. l'abbé de Fontenay, en admettant ces fables, ſemble vouloir ſe dédommager, par le ridicule qu'elles jettent ſur les grands hommes, de la ſupériorité qu'ils ont ſur lui ; mais les critiques judicieux n'admettent ni les événements trop merveilleux, ni les traits trop ridicules dans les hommes d'un certain ordre. Vitruve raconte qu'Archimede réſolut le problême dont nous parlons, en plongeant d'abord la couronne dans un vaſe plein d'eau, & enſuite deux maſſes l'une d'or & l'autre d'argent, auſſi peſantes qu'elle ; qu'il remarqua les rapports des quantités d'eau que chacune d'elles en chaſſait, & que par-là il trouva le mêlange de la premiere.

Cette méthode ſerait aſſez raiſonnable ſi l'on pouvait connaître avec préciſion la quantité d'eau qui eſt chaſſée d'un vaſe plein ; mais cela, fut-il même facile, un tel expédient ſerait fort au-deſſous du génie d'Archimede. Son Livre *de inſidentibus in fluido* offre les principes d'une ſolution plus ingénieuſe. Elle a pour objet cette propoſition, que tout corps plongé dans un fluide, y perd de ſon poids, autant que peſe un volume d'eau égal au ſien. En raiſonnant, en effet, d'après cette découverte, on verra que l'or, comme le métal le plus compacte, perdra le moins de ſon poids, l'argent davantage ; & une maſſe mêlée d'or & d'argent, une quantité moindre que ſi elle eût été toute d'argent, & plus grande que ſi elle eût été d'or pur. Il ſuffiſait donc à Archiméde de peſer dans l'eau & dans l'air la couronne & les deux maſſes d'or & d'argent, pour déterminer ce que chacune perdait de ſon poids. Cette ſolution fit un tel honneur à Archimede, dans l'eſprit du Roi, qu'il témoigna être diſpoſé à croire poſſible tout ce qu'il lui dirait l'être.

Les anciens attribuent à Archimède quarante inventions méchaniques ; mais on n'en trouve plus que quelques-unes obſcurément indiquées par les auteurs. Telle eſt, entre autres, la vis inclinée, & dans laquelle la propenſion même du poids à tomber, ſemble être employée à le faire monter ; elle porte encore le nom d'Archimède. Cet artiſte l'inventa, dit Diodore, étant en Egypte, pour procurer aux habitans le moyen de vuider avec plus de facilité l'eau qui ſéjournait dans les bas lieux, après l'inondation. Les Navigateurs, au rapport d'Athenée, faiſaient auſſi honneur à ce grand homme de cette machine, qu'ils employaient à vuider les ſentines des navires.

La vis ſans fin, la multiplication des poulies, paſſent auſſi pour des inventions d'Archimède ; & peut-être fut-il le premier qui imagina la poulie mobile ; car on ne trouve dans les méchaniques d'Ariſtote aucune diſpoſition ſemblable. Tout le monde ſait ce que

dit Archimède au roi Hieron, lorſqu'à l'aide d'une machine de ſa compoſition, il mit ſeul à flot un vaiſſeau d'une grandeur immenſe: mais, pour peu que l'on connaiſſe les principes de la méchanique, on conſidérera ce fait comme fabuleux. Il eſt de principe, dans cette ſcience, qu'autant on gagne en force, autant on perd en vîteſſe. Une machine met-elle un homme en état de faire ce que cent ſeulement auraient pu exécuter avec leurs forces naturelles, il ne le fera que cent fois plus lentement. Il eſt facile de comprendre, d'après cela, quel tems il eût fallu à Archimède, pour faire mouvoir ſeul une maſſe auſſi lourde que l'eſt un vaiſſeau.

La ſphère de ce Sicilien, inſtrument par lequel il repréſentait les mouvements des aſtres, eſt l'une des plus fameuſes de ſes inventions. Pluſieurs poëtes ont fait à l'envi ſon éloge. Cicéron en parle avec admiration; & il la regarde comme l'une des découvertes les plus capables de faire honneur à l'eſprit humain. Cet ouvrage parait auſſi avoir été celui dont Archimède ſe ſoit ſu le plus de gré; car, ayant négligé de décrire ſes autres inventions, il laiſſa une deſcription détaillée de celle-ci, ſous le nom de *Spheropœia.* Cet ouvrage ne nous eſt pas parvenu. Tertullien, ſur le témoignage duquel on ne peut pourtant guère compter ici, parait attribuer à Archimède la conſtruction d'un orgue hydraulique, dont on fait ordinairement honneur à Cteſibius.

Le génie d'Archimède & les progrès qu'il avait faits dans les mathématiques, ne furent pas inutiles à ſa patrie. Le ſucceſſeur d'Hieron, le voluptueux Hiéronime, s'étant mal-à-propos brouillé avec les Romains, ceux-ci ſaiſirent cette occaſion de s'emparer de la Sicile, qui depuis long-tems leur fourniſſait les blés dont ils avaient beſoin; & après divers avantages remportés ſur leurs ennemis, ils mirent le ſiége devant Syracuſe. La vaſte étendue de cette cité, ſa ſituation avantageuſe, la commodité de ſon double port, ſes fortifications conſtruites avec le plus grand ſoin, la multitude & la richeſſe de ſes citoyens, tout contribuait à la rendre l'une des plus grandes, des plus belles & des plus puiſſantes villes grecques. Ses habitans, conſternés de la rapidité de tant de conquêtes déjà faites par les Romains, & effrayés du ſort qui les attendait s'ils faiſaient quelque réſiſtance, ſe diſpoſaient à ſe rendre, lorſqu'Archimède releva leur courage, & devint l'ame de l'une des plus vigoureuſes défenſes dont l'hiſtoire ancienne faſſe mention. Diverſes machines, plus terribles les unes que les autres, déconcerterent bientôt tous les projets des ingénieurs romains. Le ſoldat, malgré ſon intrépidité, ne tenait pas à la vue de cet appareil infernal qu'Archimède oppoſait à ſon courage; & pénétré d'épouvante, frappé de conſternation, il reculait ou refuſait de marcher. Marcellus, déſeſpérant de prendre la place de vive force, convertit le ſiége en blocus, en attendant quelque occaſion favorable de la ſurprendre. La confiance aveugle des Syracuſains la lui fournit bientôt. Occupés un jour à célébrer la fête à Diane, & croyant les

Romains trop abattus de leurs pertes pour ſonger à aucun mouvement, ils laiſſerent leurs murs dégarnis. Les Romains s'en apperçurent ; & préſentant bruſquement l'eſcalade, pour laquelle ils avaient tout préparé, ils pénetrerent dans la ville qui, après avoir reſté plus de deux ans aſſiégée, fut priſe & ſaccagée.

On raconte qu'Archimède, inſenſible au bruit occaſionné par un pareil événement, ſe livrait à ſon étude favorite, lorſqu'un ſoldat romain entra dans ſon appartement. Marcellus, pénétré d'eſtime pour cet homme extraordinaire, avait commandé qu'on l'épargnât ; mais ſes ordres furent mal exécutés ; & ſoit que l'infortuné mathématicien, trop occupé dans ſa méditation, eût laſſé la patience du ſoldat, ſoit qu'il eût eu le malheur de l'éblouir par les richeſſes que ſemblait renfermer une caſſette qu'il emportait, il fut tué & ne ſurvécut pas à la ruine de ſa patrie. Cet événement arriva l'an 540 de Rome & 212 avant notre ère. Marcellus témoigna, dit Valère-Maxime, un regret éternel de la mort de ce grand homme : ne pouvant le ſauver, ſa génerosité ſe tourna du côté de ceux qui lui appartenaient. Il combla de bienfaits ceux qui avaient échappé à la fureur du ſoldat ; il leur rendit leurs biens, & le corps de ce grand homme pour lui dreſſer un tombeau. Archimède avait déſiré que l'on y gravât une ſphère inſcrite dans un cylindre, en mémoire de ſa découverte ſur le rapport de ces corps. Cela fut exécuté ; & c'eſt à ce ſigne que Cicéron, étant Queſteur en Sicile, trouva ce monument au milieu des ronces & des épines qui le dérobaient à la vue.

Tandis que les arts fleuriſſaient en Egypte, à Pergame, en Bithynie, en Sicile, la Grèce commençait à faire quelques efforts pour ſortir de cet état d'aſerviſſement où ſon luxe & ſes ſophiſtes l'avaient plongée. L'ancienne conſtitution de ces républiques avait été preſque entiérement anéantie par les brigandages des Macédoniens ; & Sparte même, dont les loix n'avaient reçu aucune altération pendant près de quatre cents ans, fut obligée de ſe ſoumettre à une nouvelle forme de gouvernement. Cléoménes, fils de Léonidas, roi de Lacédémone, s'étant rendu odieux par ſes violences & ſes vexations, fut obligé de quitter ſa patrie & d'aller chercher un aſyle en Egypte, après avoir été défait par Antigone, roi de Macédoine ; pendant ſa retraite en Egypte, les Ephores regnerent ſeuls à Sparte ; ces magiſtrats, ſans ceſſe en butte aux fonctions d'un peuple mutin, périrent ſouvent dans les révoltes. Après la mort de Cléomènes, on procéda de nouveau à l'élection d'un Roi ; le choix tomba d'abord ſur Agéſipolis ; mais, comme il était encore enfant, on conféra en même tems la dignité ſupreme à un homme qui n'appartenait pas à la famille royale, à Lycurgue qui ſe ménagea la voix des Ephores, en donnant à chacun d'eux un talent. Le peuple, inſtruit que Lycurgue avait acheté les ſuffrages, le chaſſa honteuſement de la ville, & le rappella enſuite. Cet événement arriva dans la CXL. Olympiade. Peu de tems après cette époque, & ſur-tout après la mort du roi Pelops, Sparte

fut gouvernée par divers tyrans, dont le dernier fut Nabis qui régna en véritable despote, & qui défendit la ville avec des troupes étrangeres.

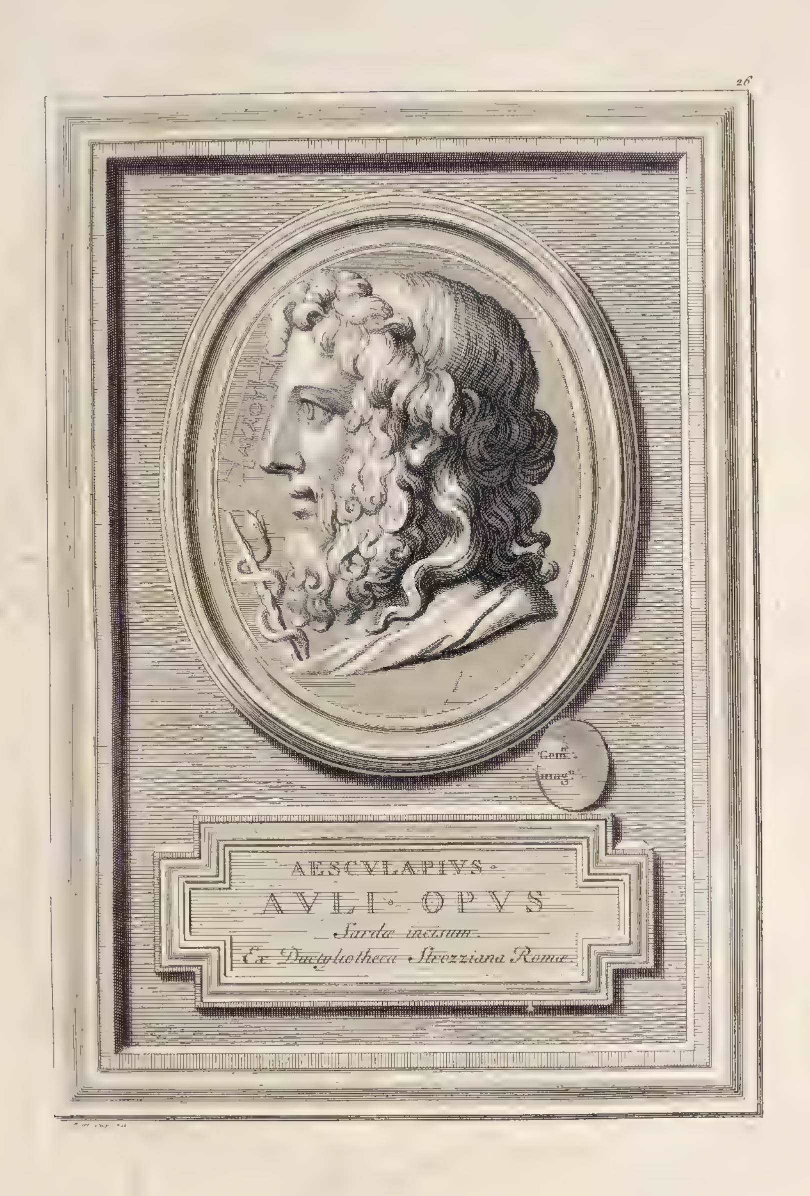
Thébes, autrefois si fameuse par le courage & la magnanimité de ses guerriers, était ensevelie dans ses ruines; & Athènes, gémissant sous le poids de l'opprobre dont elle était couverte, demeurait dans une entiere inaction. La Grèce, privée de défenseurs, devint la proie d'une foule de tyrans plus fougueux les uns que les autres, & que soutenait Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Dans cette situation des choses, quelques villes à peine connues dans l'histoire, Dymé, Patras, Phare & Tritée, entreprirent de se soustraire aux vexations de leurs oppresseurs. La CXXV[e]. Olympiade, ces villes liguées reussirent à chasser ou à exterminer les tyrans qui s'étaient élevés au milieu d'elles; & cette association, qui parut d'abord de peu de conséquence, fut l'origine de celle qui fit depuis tant de bruit sous le nom de ligue Achéenne. Peu à peu toute l'Achaïe se réunit ainsi sous les étendards de la liberté: & déjà la Grèce, purgeé de ses tyrans, allait reprendre son ancien éclat, lorsque les Etoliens, jaloux des succès des Achéens, leur déclarerent la guerre, & soufflerent par-tout le feu de la discorde. Les deux partis se battirent avec un acharnement & une opiniâtreté jusqu'alors sans exemple; & les arts, qu'on avait toujours respecté au milieu même des combats, devinrent l'objet de la rage & de l'animosité des soldats. Les Etoliens, peuple alors ignorant & barbare, furent les premiers qui commirent de tels excès contre les monuments précieux du génie des anciens artistes. Etant entrés dans une ville de Macédoine, nommeé Dios, abandonnée par les habitans, ils en abattirent les murs & en renverserent les maisons; ils mirent le feu aux portiques & aux galeries couvertes qui regnaient autour des temples, & briserent toutes les statues. Ils exercerent les mêmes fureurs dans le temple de Jupiter, à Dodone, en Epire; il y brûlerent les galeries, mutilerent les statues, & détruisirent le temple même. Polybe, en rapportant la harangue d'un ambassadeur Acarnien, cite plusieurs autres temples pillés par ces furibonds. L'Elide même, qui avait été épargnée jusqu'alors par les deux partis, à cause de ses jeux publics & du droit d'asyle dont elle jouissait, essuya comme les autres provinces, les déprédations scandaleuses des Etoliens, sous le regne de Philippe. Les Macédoniens & les Achéens ses alliés usant de représailles, se permirent les mêmes excès à Therma, capitale des Etoliens, où ils n'épargnerent que les statues & les simulacres des dieux. Ces derniers objets même devinrent bientôt la proie des soldats; & Philippe, s'étant emparé une seconde fois de Therma, fit abattre les statues qu'il avait épargnées dans sa premiere expédition. Au siege de la ville de Pergame, Philippe assouvit sa rage sur les temples qu'il fit détruire de fond en comble; &, pour empêcher qu'on ne les reconstruisît bientôt, il fit briser les pierres qui avaient servi à les former. Cette ville possédait un fameux escu-

Figure. lape, de la main de Phylomachus, qui fut vraiſemblablement détruit dans cet affreux déſaſtre.

Athènes, dépendant alors entiérement des rois d'Egypte & de Macédoine, fut aſſez tranquille au commencement de cette guerre; mais cette modération, qui déſigne l'épuiſement où elle était tombeé, lui fit perdre l'eſtime & la conſidération des autres Grecs. Cette république ſortit enfin de ſa létargie, & ſe montra ſur la ſcène. Malheureuſement, privée de Généraux éclairés propres à la guider dans ſes démarches, elle ne mit pas aſſez de prudence dans ſes mouvements. Ayant abandonné le parti de la Macédoine, elle irrita le roi Philippe; & ce deſpote orgueilleux entra dans l'Attique, brûla l'Académie ſituée aux portes de la ville d'Athènes, & ſignala ſa fureur en détruiſant les tombeaux. Lorſque les Achéens ne voulurent pas entrer dans ſes vues contre Sparte & le tyran Nabis, il fit de nouvelles excurſions dans l'Attique, ſaccagea les temples qu'il venait de piller, fit mettre les ſtatues en piéces, & s'attacha ſur-tout à detruire juſqu'aux traces des beaux arts. Ce fut principalement cette dévaſtation ſanglante qui engagea les Athéniens à porter contre ce brigand un decret qui ordonnait d'anéantir toutes les ſtatues qui avaient été élevées, tant en ſon honneur qu'en celui des membres de ſa famille. Ce qui irrita le plus l'Aréopage contre lui, fut la deſtruction d'un
26. Eſculape (*fig.* 26); plus eſtimé encore dans l'attique par les prodiges qu'on lui attribuait que par la délitateſſe du ciſeau de l'artiſte auquel il devait le jour. Tous les habitans de l'Attique étaient perſuadés que leur ſanté dépendait de l'exiſtence de cette ſtatue.

Tant de guerres, tant de combats, tant de déprédations affaiblirent peu à peu les Etoliens & les Achéens, & les forcerent reſpectivement à former des alliances étrangeres. Les premiers appellerent à leurs ſecours les Romains, qui mirent alors pour la premiere fois le pied ſur le territoire de la Grece. De leur côté, les Achéens ſe rangerent ſous les étendards du roi de Macédoine. Commandés par Philopœmen, chef de la confédération, & que Plutarque appelle le dernier des Grecs, les Achéens remporterent une victoire ſignalée ſur les Etoliens & leurs alliés. Cette victoire eut des ſuites très-remarquables, & fit changer entiérement la face des affaires. Les Romains, mieux inſtruits du génie des Grecs & de leurs intrigues, quitterent le parti des Etoliens, & s'allierent avec les Achéens, qui renoncerent à leur tour à l'alliance de la Macédoine. Ces nouveaux alliés prirent Corinthe & battirent Philippe: cet événement opéra une paix mémorable dans laquelle le Roi de Macédoine ſe vit obligé de ſe ſoumettre aux conditions que les Romains voulurent lui impoſer. Par un des articles du traité, il lui fut enjoint d'évacuer tous les villes grecques où il avait garniſon, & d'exécuter cet article avant l'ouverture des jeux iſtmiques; dans cette occaſion, les Romains affecterent de s'intéreſſer vivement à la liberté d'un autre peuple. Le Proconſul Quintus-Flaminius eut la gloire, à l'âge de trente-trois ans, de déclarer libres tous les Grecs qui, dans leur enthouſiaſme, penſerent lui élever des autels.

Cet


Gem.ᵃ
mag.ⁿ
AESCVLAPIVS.
AVLI. OPVS
Sardæ incisum.
Ex Dactyliotheca Strozziana Romæ.

Cet évènement arriva la quatrieme année de la CXLIVe Olympiade, cent quatre-vingts quatorze ans avant notre ere. Les arts, persécutés jusqu'alors par les tyrans, commencerent à prendre l'essor : ce fut à cette époque que parurent les statuaires Antée, Callistrate, Policlès, Athenée, Callixene, Pytoclès, Pythias, Timoclès & le peintre Méthrodore (*a*). Pline qui rapporte le nom de tous ces artistes, les met fort au-dessus des maîtres qui les avaient précédés : c'est-là, comme l'observe M. l'abbé Winkelmann, le dernier âge de l'art proprement dit.

C'est cependant à cette époque, que le même auteur place Apollonius, fils de Nestor, maître du fameux torse du belvédere, ou de la figure tronquée d'un Hercule en repos & déifié. Mutilée au dernier point, sans tête, sans bras, sans jambes, cette statue, telle qu'on la voit aujourd'hui, se présente à ceux qui savent pénétrer les mysteres de l'art, dans un éclat qui décele sa beauté originelle. Le maître de ce chef-d'œuvre nous offre dans son ouvrage le haut idéal d'un corps élevé au-dessus de l'homme, d'une constitution parvenue à tout le développement de l'âge fait, d'une nature exaltée jusqu'au degré qui caractérise le contentement divin. Hercule paraît ici au moment qu'il s'est purifié par le feu des substances grossieres de l'humanité, à l'instant qu'il a obtenu une place parmi les immortels. C'est ainsi, dit Pline (*b*), que le peignit Artemon ; il est représenté sans besoin de nourriture, pleinement satisfait, & sans être obligé désormais de déployer la force de son bras : on ne voit aucune veine apparente. Son corps fait pour jouir, semble dédaigner la nourriture : si l'on peut juger de son attitude par ce qui nous reste de ce chef-d'œuvre, Hercule est assis, le bras droit passé par-dessus sa tête, & représenté dans l'état de repos, après tous ses travaux : c'est ainsi qu'on le trouve figuré sur deux monuments antiques conservés à la Villa Albani : le premier est un grand bassin de marbre ; le second est le fameux bas-relief, nommé la réconciliation & l'apothéose d'Hercule, avec cette inscription : ΗΡΑΚΛΗΣ ΑΝΑΠΑΥΟΜΕΝΟΣ, *repos d'Hercule*. La disposition de son corps, la tête dirigée en haut, la sérénité peinte sur sa physionomie, tout fait présumer qu'il était occupé à repasser l'histoire de ses exploits. C'est ce que semble indiquer son dos courbé, pour ainsi dire, sous le poids de ses méditations profondes. Sa poitrine, puissamment élevée, peint parfaitement celle contre laquelle il étouffa le géant Geryon. La force & la longueur de ses cuisses caractérisent cet homme agile, ce héros actif ; qui, dans sa course, atteignit le cerf aux pieds d'airain ; ce guerrier infatigable qui traversant des pays innombrables, au milieu des dangers & des précipices, porta ses pas jusqu'aux confins de l'univers.

(*a*) Ce Méthrodore était Peintre & Philosophe. Il fut envoyé par les Athéniens à Paul Emile qui, après avoir pris Persée, roi de Macédoine, leur avait demandé deux hommes, l'un afin de le charger de l'éducation de ses enfans, l'autre pour lui faire peindre son triomphe : il desirait que le Précepteur fût un excellent Philosophe. Les Athéniens lui envoyerent Méthrodore, qui excellait tout ensemble dans la Philosophie & dans la Peinture. Paul Emile fut très-content de leur choix. *Pline, liv.* XXXV, *chap.* 2.

(*b*) Pline, liv. XXXV, chap. 40.

Pour bien ſentir, dit M. Winkelmann, la beauté de l'Hercule du belvédère, il faut le comparer à d'autres figures de ce héros, & ſurtout à celle du fameux Hercule Farneſe, dont le maître eſt Glycon d'Athènes. Dans cette ſtatue, Hercule eſt repréſenté ſe repoſant au milieu de ſes travaux. Le ſtatuaire nous offre ce héros, les veines gonflées, les muſcles tendus & élevés avec une contention extraordinaire. Ici, nous le voyons ſe repoſer, échauffé en quelque ſorte, & cherchant à reſpirer, après ſa courſe pénible, dans les jardins des Heſpérides dont il tient les pommes dans ſa main. Glycon ne s'eſt pas montré moins poëte qu'Apollonius, en s'élevant au-deſſus des formes ordinaires de l'humanité dans l'expreſſion des muſcles qui ſont extraordinairement tendus; l'artiſte a eu pour but d'exprimer l'élaſticité rapide des fibres, en reſſerrant les muſcles, & en leur donnant une tenſion circulaire. C'eſt ainſi que cette figure veut être enviſagée, afin que le génie poétique du maître ne ſoit pas pris pour l'enflure, & ſa force idéale pour une hardieſſe outrée.

Le torſe d'Hercule parait être l'un des derniers chef-d'œuvres de l'art enfanté en Grèce avant la perte entière de la liberté des Grecs. Ce beau pays ayant été réduit en province romaine, le génie s'y abatardit; & l'hiſtoire de ces nations ne fait mention d'aucun artiſte célébre, juſqu'à l'établiſſement des Triumvirs à Rome. Environ quarante ans après avoir été déclarés libres par Quintus Flaminius, les Grecs furent entiérement ſubjugués, & perdirent pour jamais leur liberté. Voici comment s'opéra cette révolution mémorable. La victoire que Paul Emile remporta ſur le roi Perſée, l'an 168 avant notre ère, rendit les Romains maîtres de la Macédoine. Jaloux de la ligue achéenne, ils ne chercherent plus qu'à diviſer les Grecs, & à les détruire les uns par les autres. Les Achéens n'ayant pas voulu ſe ſoumettre à un décret du ſénat qui détachait pluſieurs villes de la confédération générale, prirent les armes & attaquerent les Lacédémoniens. Le préteur Métellus, feignant de vouloir ſecourir ſes alliés, marcha contre les Achéens, les défit deux fois, & les obligea de s'enfermer dans Corinthe. Sur ces entrefaites, le conſul Lucius Mummius arriva, & le préteur Métellus retourna en Macédoine.

Mummius, à la tête de l'armée romaine, défit les Grecs aux portes de Corinthe, s'empara de cette ville, le ſiége de l'aſſemblée des états généraux d'Achaïe, & la détruiſit au ſon des trompettes. Cette ville était peut-être la plus riche qui fût alors dans l'univers; le vainqueur en fit enlever les vaſes, les ſtatues, les tableaux, & tout ce qu'elle contenait de précieux. La liberté des Grecs fut enſevelie ſous les ruines de Corinthe. La Grèce fut dès-lors réduite en province romaine, ſous le nom de province d'Achaïe. Cette révolution arriva la CLV^e Olympiade, 146 ans avant notre ère, la même année que Carthage fut détruite. Le pillage de Corinthe procura aux Romains les premiers monuments de l'art; & toutes ces richeſſes décorerent le triomphe de l'ignorant Mummius. Parmi les tableaux

importans que l'on avait accumulés dans cette opulente cité, les écrivains ont remarqué le Bacchus du célebre Ariſtide. Les Romains, qui ne connoiſſaient encore que l'art de tuer les hommes & de dévaſter la terre, ne ſoupçonnaient pas même la beauté de ce chef-d'œuvre ; & Polibe, qui était encore en Achaïe, eut la douleur de le voir ſervir de table aux ſoldats, pour jouer au dés. Dans la vente que l'on fit du butin, ce tableau fut adjugé à Attale, pour une ſomme qui revient à environ trois cents mille livres de notre monnoie. Le conſul, ſurpris qu'on l'eût fait monter à un ſi haut prix, uſa d'autorité, & le retint malgré les réclamations du prince Pergaménien, croyant qu'un tel objet devait contenir quelque vertu cachée, qui lui donnait cette valeur. Pline croit que ce tableau, que Mummius fit placer à Rome dans le temple de Cérès, fut le premier qui parut dans cette capitale du monde. Les anciennes ſtatues de bois, qui décoraient Corinthe, reſterent enſevelies ſous les débris de cette ville infortunée, juſqu'à ce qu'elles en fuſſent retirées par Jules-Céſar, qui eut la généroſité de la faire rétablir. Parmi ces monuments, il y avait un Bacchus doré, dont le viſage était enduit de rouge, un Bellérophon auſſi de bois, avec les extrémités en marbre, un Hercule de la même matiere, qui paſſait pour un ouvrage de Dédale. Cet Hercule, modèle de tous ceux qui furent fabriqués dans la ſuite, repréſentait le héros grec dans ſa jeuneſſe. D'ailleurs, tout ce qui parut de quelque valeur aux yeux des Romains, fut tranſporté à Rome ; on enleva juſques aux vaiſſeaux d'airain placés dans l'intérieur du théatre, pour réfléchir la voix des acteurs & le ſon des inſtruments. Dès-lors les Romains ne mirent aucunes bornes à leur rapacité ; toutes les villes grecques furent dépouillées de leurs monuments ; & Polybe, quoique panégyriſte des Romains auxquels il faiſait baſſement la cour, ne peut s'empêcher de gémir ſur cet eſprit de rapine & d'injuſtice des nouveaux maîtres de la Grèce. Telle était déjà la politique du ſénat, qu'il ne voulut pas qu'on s'apperçût des maux qu'il avait occaſionnés dans cette région. Malgré la deſtruction de Corinthe, & le deuil que cette cataſtrophe porta dans tous les cœurs, il voulut que les Grecs continuaſſent les jeux iſtmiques qui s'y célébraient tous les quatre ans, & les Sicyoniens eurent ordre d'en faire les préparatifs.

Ce que fit Mummius après la guerre d'Achaïe, fut lâchement imité par tous ceux qui le ſuivirent dans le commandement de cette malheureuſe province. Tous les beaux ouvrages de l'art vinrent, pour ainſi dire, ſe précipiter dans Rome, où ils devinrent, dans la ſuite, la proie d'autres barbares. Marcus Scaurus, en qualité d'Edile, fit enlever toutes les peintures des temples & des édifices publics de Sicyone, ſous prétexte d'acquitter les dettes de cette ville avec Rome ; & il les fit ſervir à la décoration du ſuperbe théatre qu'il fit conſtruire pour quelques jours. La ville d'Ambracie, réſidence des rois d'Epire, ſe vit dépouillée de toutes ſes ſtatues, parmi leſquelles ſe

trouvaient les neuf Muſes qu'on plaça au temple d'Hercule-Muſagete. On tranſparta même à Rome des peintures, avec les pans des murailles ſur leſquelles elles avaient été exécutées ; c'eſt ainſi qu'en agirent Muréna & Varron, en faiſant enlever, pendant leur édilité, les peintures qui ſe trouvaient à Sparte. Après la défaite de Perſée, Métellus dépouilla la Macédoine de ſes plus beaux monuments, & fit tranſporter à Rome une quantité incroyable de ſtatues, parmi leſquelles ſe trouverent les ſtatues équeſtres de bronze, ſorties des mains de Lyſippe, & qu'Alexandre avait fait ériger à ceux de ſes Généraux, qui avaient été tués au paſſage du Granique. Le fameux portique, bâti par Métellus, fut décoré de ces ouvrages ; & ce qui ne contribua pas à l'orner, fut placé dans le Capitole.

Tous ces attentats, commis contre les chef-d'œuvres de l'antiquité, dégoûterent les artiſtes, & la Grèce n'enfanta plus que des caricatures, des morceaux d'un goût meſquin. Il parait cependant que l'on continua toujours à élever des ſtatues à l'honneur des vainqueurs des jeux olympiques. Le dernier perſonnage qui obtint de ſes compatriotes cet honorable tribut de reconnaiſſance, fut Mnéſibule, qui fut déclaré vainqueur dans la CCCXXXV[e] Olympiade, au commencement du regne de l'empereur Marc-Aurele. Les temples, les édifices publics, les ſtatues, qui, dans ces moments létargiques, furent exécutés en Grèce, étaient commandés par les rois de Syrie, d'Egypte ou de Bithinie. A Délos, on érigea une ſtatue à Laodicée, fille du roi Séleucus & épouſe de Perſée, en reconnaiſſance de ſes bienfaits envers les habitans & le temple d'Apollon de cette île. La baſe ſur laquelle on lit l'inſcription qui en fait mention, ſe trouve parmi les marbres d'Arundel. Antiochus IV, roi de Syrie, fit, comme on l'a déjà dit, placer différentes ſtatues autour de l'autel d'Apollon dans le même temple. Il parait qu'alors on ne trouvait plus à Athènes un ſeul architecte capable d'exécuter un grand édifice. C'eſt ce qui obligea ce prince à faire venir de Rome en cette ville un architecte, nommé Coſſutius, pour y achever le temple de Jupiter Olympien, qui, depuis Piſiſtrate, était demeuré imparfait. Ariobarzanes Philopator, roi de Cappadoce, en agit ainſi ; il ſe ſervit de deux architectes romains, de Caïus Stalius, de ſon frere Marcus, & d'un Grec nommé Ménalippe, lorſqu'il fit reconſtruire le fameux Odéum d'Athènes, élevé par Periclès, & preſque détruit par Ariſtion, partiſan de Mithridate, pendant le ſiége de cette ville par le Dictateur Sylla.



ARTICLE VII.

Etat des Arts en Europe, depuis la naissance de la République romaine, jusqu'au siecle d'Auguste.

Les beaux arts sont fils de l'opulence & de l'oisiveté ; jamais on ne les vit naitre dans le sein d'un peuple pauvre & récemment civilisé. C'est au goût pour les jouissances, au faste, aux dignités, au commerce qu'ils doivent leur naissance & leur illustration. Rarement ils accompagnent le berceau des empires ou leur décadence. Le moment de leur éclat est celui où les nations abreuvées du sang des peuples qu'elles ont subjugués, & chargées des dépouilles de ceux parmi lesquels elles ont fixé leur commerce, pensent à jouir en paix des fruits de leurs triomphes & de leur industrie.

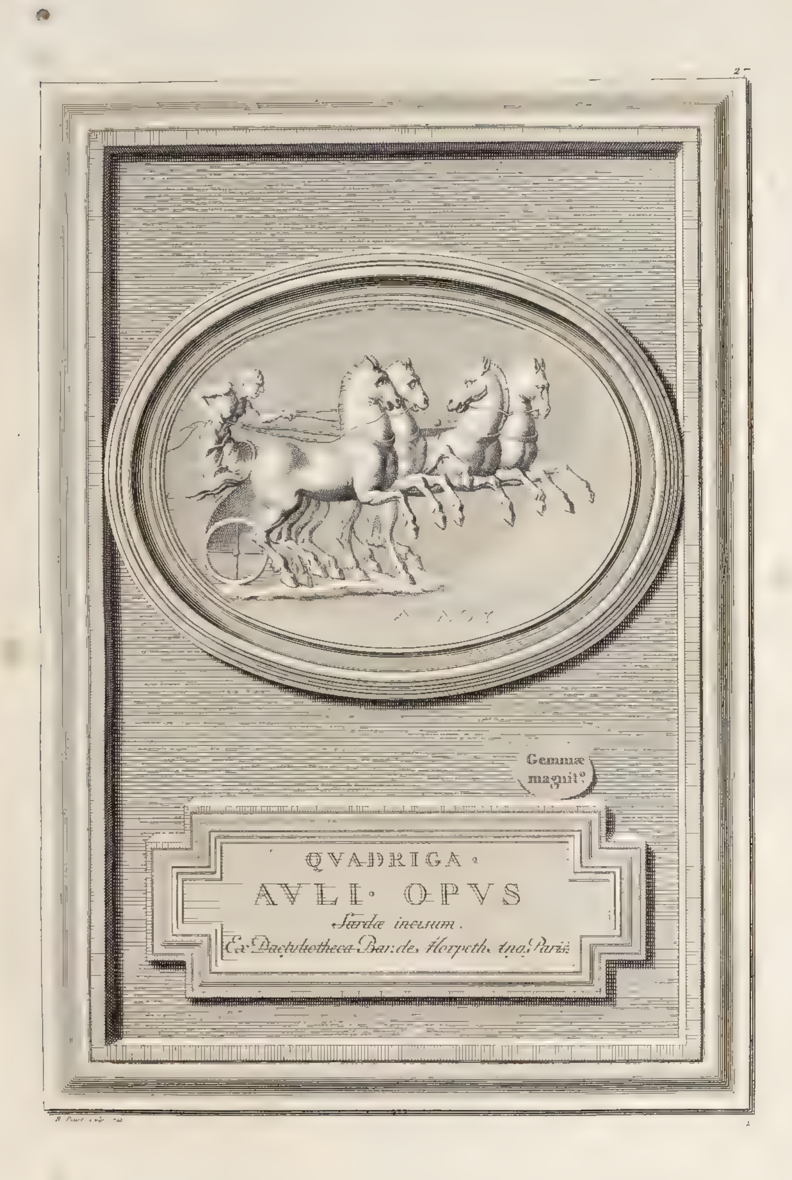
Long-tems les arts, concentrés en Italie, parmi les Etrusques, ne trouverent aucun asyle à Rome. Cette république, purement militaire, & composée, dans l'origine, d'une foule de brigands rassemblés sans choix par Romulus, ne connut, pendant des siecles, que le sang, le carnage & les déprédations ; un sculpteur, un peintre, un architecte, eût été alors un homme inutile ; & la patrie qui ne s'était engagée à nourrir que ceux qui pouvaient la défendre, ne reconnaissait pour citoyens que les soldats & les bourreaux. La superstition, qui fait communément la base des états naissans, joignit ses préjugés à ces principes destructeurs. Numa, qui ne dût être qu'un fourbe ou un fanatique, défendit expressément de représenter la divinité sous une forme humaine ; & ce réglement, qui s'étendit à tout ce qui pouvait avoir rapport à la religion, ferma l'entrée de la république aux peintres & aux sculpteurs. Pendant les cent soixante-dix premieres années de Rome, on ne vit, au rapport de Varron, ni statues, ni simulacres des dieux dans les temples des Romains. Un article du traité que ces peuples conclurent avec Porsenna, après l'expulsion des rois, portait que le fer ne serait employé qu'à la fabrication des instruments d'agriculture.

Lorsqu'à l'exemple des nations voisines, les Romains voulurent faire exécuter quelque monument public, ils eurent recours à des artistes étrangers. Ainsi, Romulus confia vraisemblablement à quelque Etrusque l'exécution de sa statue qu'il fit placer, dit-on, couronnée de la Victoire, sur un char attelé de quatre chevaux ; si la louve de bronze du Capitole, qui alaite Romulus & Rémus, est de ce siecle, elle doit aussi probablement sa naissance à un artiste Etrusque ou Veïen. On présume que ce morceau est celui qui, au rapport de Cicéron, fut endommagé par la foudre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit une fente considérable sur la cuisse de la louve, & c'est peut-être là le dommage que lui a causé le tonnerre.

Figure. Tarquin le ſuperbe, & qui paraît avoir été un homme d'eſprit, fut le premier qui accueillit ſérieuſement les artiſtes. Ce prince fit venir un ſculpteur de Fregelles, pour exécuter un Jupiter Olympien en terre cuite, & un Quadrige de la même matiere, qui fut placé ſur
27. le ſommet du Capitole (*fig.* 27). Caïa Cecilia, veuve de Tarquin l'ancien, fit mettre ſa propre ſtatue de bronze dans le temple du dieu Sanga au tems de la république; & pendant les troubles excités par les Grecs, on voyait encore à l'entrée du Capitole les ſtatues de tous les anciens rois de Rome.

La liberté dont les Romains jouirent après l'expulſion de leurs rois, leur inſpira un peu plus de goût pour les arts, qu'ils n'en avaient eu juſqu'alors. On érigea des ſtatues à ceux des citoyens qui s'étaient diſtingués dans quelque action d'éclat; on grava ſur des colonnes de bronze les nouveaux réglements formés par la république; bientôt après, on éleva des colonnes auxquelles on appendit les tables des nouvelles loix données par les Décemvirs. Ce furent vraiſemblablement des artiſtes Etruſques qui exécuterent tous ces ouvrages. C'eſt au moins ce qu'aſſure Pline de l'Apollon Coloſſal en bronze, qui fut placé enſuite dans la bibliothéque du temple d'Auguſte. Ce fut l'an 461 de Rome, ou dans la CXXI^me^. Olympiade, que Spurius Carvilius, vainqueur des Samnites, fit jeter cette ſtatue en fonte par un artiſte Etruſque, en y employant les caſques, les cuiraſſes & les cuiſſarts des vaincus. On prétend qu'elle était ſi grande, qu'on pouvait l'appercevoir du mont Albane. Spurius Caſſius, conſul l'an de Rome 252, fit faire en bronze la premiere ſtatue de Cerès que l'on eût encore vue. L'an 417, on érigea dans le Forum les premieres ſtatues équeſtres, à l'honneur des conſuls L. Furius Camillus & C. Mœnius, vainqueurs des Latins. Les Romains ſe ſervirent auſſi juſqu'alors des peintres Etruſques dans l'exécution des tableaux qu'ils conſacraient à la divinité. Ce furent ces artiſtes qui décorerent de leurs ouvrages un temple de Cerès. Pline aſſure qu'à la reconſtruction de ce temple, on enleva ces peintures avec une partie de la muraille, & qu'on les tranſporta ailleurs.

Ce que l'invaſion de Xercès avait autrefois fait dans la Grèce, les incurſions d'Annibal l'opérerent dans l'Italie. La ſeconde guerre punique changea preſque entiérement le caractere des Romains, & la république parut prendre une autre forme. Les citoyens romains qui, juſqu'alors n'avaient témoigné d'eſtime que pour la profeſſion des armes, s'accoutumerent peu à peu avec les beaux arts, dont les Grecs de la Sicile leur avaient fait naître le goût. Q. Fabius, qui fut envoyé conſulter l'oracle de Delphes, après la malheureuſe bataille de Cannes, reçut le ſurnom de *Pictor*, à cauſe du goût qu'il avait pour la peinture, & ce ſurnom fut tranſmis à ſa poſtérité. Deux ans après le même combat, Tiberius Gracchus, après la victoire qu'il remporta ſur les Carthaginois, commandés par Hannon, fit peindre, dans le temple de la liberté, à Rome, les réjouiſſances de ſon armée, dans la


2
Gemmæ
magnit.
QVADRIGA.
AVLI. OPVS
Sardæ incisum.
Ex Dactyliotheca Bar. de Hoppeth. ing. Paris.

ville de Bénévent. Tite-Live nous apprend que les troupes furent traitées en pleines rues par les Bénéventins. Comme la plupart étaient des esclaves armés, auxquels Gracchus, avec l'agrément du sénat, avait promis la liberté, ces soldats prirent leur repas le chapeau sur la tête, & le front ceint d'une bande de laine, en signe de leur affranchissement. Parmi les soldats, il y en avait auxquels on reprochait de n'avoir pas trop bien fait leur devoir; & ils furent condamnés à prendre leurs repas debout, tant que la guerre durerait. Ainsi, dans ce tableau, on voyait des soldats à table, d'autres debout, & des bourgeois qui les servaient. Le célebre Pacuvius, neveu d'Ennius, était également peintre & poëte. Pline rapporte, d'après Varron, qu'après la reconstruction du temple de Cérès à Rome, Damophile & Gorgasus, modeleurs & peintres grecs, l'ornerent de leurs ouvrages, après qu'on en eût enlevé & transporté ailleurs les anciennes peintures, exécutées ailleurs par des artistes Etrusques. Après la prise de Syracuse, Claudius Marcellus exposa aux yeux de ses compatriotes une foule de chef-d'œuvres qui commencerent à fixer leur attention. Ce Général employa les divers morceaux enlevés à cette ville, à la décoration du Capitole & à l'ornement d'un temple qu'il consacra près la porte Capena. La ville de Capoue, prise par les Romains, éprouva le même sort. Q. Fulvius Flaccus, l'ayant dépouillée de ses ornements, envoya toutes les statues à Rome. Ces beaux modeles engagerent la république à étaler toute sa magnificence, & à imiter les nations vaincues dans tout leur luxe. Ce fut vers ce tems-là que les tribuns du peuple employerent le produit des amendes pour faire placer des statues de bronze dans le temple de Cérès. Pendant la dix-septieme & derniere année de cette guerre, les Ediles se servirent encore des amendes pour faire ériger dans le capitole trois autres statues: du même produit, on fit peu de tems après, trois nouvelles statues de bronze à l'honneur de Cérès, de Bacchus & de *Libera*. L. Stertinius employa aussi le butin fait en Espagne pour faire élever sur le marché aux bœufs deux arcs de triomphe qui furent décorés de statues dorées. Tite-Live observe que les édifices publics nommés *Basiliques*, n'existaient pas encore à Rome.

Cette capitale du monde offrait encore alors le tableau de son ancienne simplicité. Dans les processions publiques, on portoit des statues de bois; c'est ainsi qu'on en agit deux ans après la prise de Syracuse: la foudre étant tombée dans le temple de Junon, sur le mont palatin, il fut ordonné, pour éloigner tout présage sinistre, de porter en procession deux statues de cette déesse, faites de bois de cyprès, & tirées de son temple. Ces statues étaient accompagnées de vingt-sept vierges portant des robes longues, & chantant une hymne en l'honneur de la déesse. Les différentes victoires remportées sur les Carthaginois, & la conquête de l'Espagne apporterent sur ce point un changement considérable dans les mœurs des Romains; & le luxe le plus effréné prit alors la place de la simplicité primitive. Lorsque Scipion l'Africain eut conçu le projet de subjuguer Carthage, les Romains envoyerent à l'oracle de

Delphes des figures de leurs dieux, faites de mille livres d'argent pesant, enlevées aux vaincus, avec une couronne d'or du poids de deux cents livres.

Aux richesses enlevées aux Carthaginois & aux Espagnols se joignirent celles que l'avidité Romaine fut chercher dans la Grèce. L. Quinctius ayant terminé la guerre que les Romains soutenaient contre Philippe, roi de Macédoine, ce Général fit transporter à Rome une grande quantité de statues de bronze & de marbre, & une infinité de vases artistement travaillés. Toutes ces richesses furent exposées à la vue du peuple pendant son triomphe qui dura trois jours. Parmi ces trésors, il y avait dix boucliers d'argent & un d'or, & cent quatorze couronnes de ce dernier métal, données par les villes Grecques. Peu de tems après, c'est-à-dire, un an avant la guerre que les Romains firent à Antiochus le Grand, roi de Syrie, on érigea, sur le sommet du temple de Jupiter Capitolin, un Quadrige doré avec douze boucliers également dorés. Scipion l'Africain, s'étant offert de servir contre Antiochus en qualité de lieutenant de son frere, fit construire, avant son départ pour l'Asie, un arc de triomphe sur la colline du Capitole, & l'orna de sept statues dorées & de deux chevaux. Il plaça devant l'arc deux grands bassins de marbre.

La victoire mémorable remportée par Lucius Scipion, fils de l'Africain, sur Antiochus, fut l'époque du luxe & de la magnificence qui inonderent la république Romaine, & qui la précipiterent peu à peu au tombeau. Cette célèbre journée, en rendant les Romains maîtres de l'Asie jusqu'au mont Taurus, & en remplissant Rome d'un butin immense, y introduisit la mollesse asiatique, & pervertit les mœurs du Sénat. Parmi les richesses immenses qui releverent la pompe du triomphe du vainqueur, on remarqua des vases d'argent fondus & ciselés, pésant quatorze cents vingt-quatre livres, & d'autres vases d'or travaillés de la même maniere, pesant mille vingt-quatre livres (*a*).

Ce fut alors que les arts commencerent à reprendre quelque essor en Grèce. Les Romains eux-mêmes devinrent leurs protecteurs dans leur pays natal, en faisant exécuter à Athènes des statues pour leurs maisons de campagne. Cicéron, par exemple, chargea Atticus de lui envoyer différens ouvrages de sculpture, parmi lesquels il y avait des hermès de marbre pentelique, avec des têtes de bronze. Le luxe introduit à Rome, fut une puissante ressource pour les artistes, jusqu'au fond des provinces. Les loix permettaient aux Proconsuls & aux Préteurs de recevoir les honneurs divins dans leur gouvernement, d'y avoir même des temples, à la construction desquels les Grecs, maintenus en apparence dans leur liberté, étaient obligés de fournir les fonds. Pompée avait des temples dans toutes les provinces,

(*a*) Pline, liv. XXXVII, chap. 59.

vinces. A Cæfarée, le roi Hérode bâtit à l'honneur d'Augufte un temple, dans lequel il fit placer la ftatue de cet empereur, de la grandeur & de la reffemblance de Jupiter Olympien, avec la figure de la déeffe Roma, travailleé dans le goût de la Junon d'Argos. Les Romains ayant commencé à aimer la Grèce, mirent leur gloire à y faire élever des édifices à leurs frais, comme fit Appius, pere du fameux Claudius, qui orna la ville d'Eleufis d'un portique. Cicéron, dans une lettre à Atticus, parait faire entendre que fon intention était de décorer d'un portail l'académie d'Athènes.

Il parait que depuis que les Romains s'étaient emparés de la Sicile, les beaux arts s'étaient rétablis dans cette île. Verrès, qui mettait toutes les provinces romaines à contribution, pour fe procurer des chef-d'œuvres, choifit Syracufe pour y faire exécuter des vafes. Ce Préteur, fi décrié par fes vexations horribles, avait établi dans l'ancien palais des rois, une fabrique où tous les ouvriers furent occupés, pendant huit mois, à deffiner, à fondre & à cifeler des vafes. Nous obferverons de plus qu'on ne travaillait qu'en or.

La guerre fameufe faite à Mithridate, troubla la paix dont jouiffait la Grèce depuis quelque tems. Athènes, emportée par fon inquiétude naturelle, autant que par fa haine contre le Sénat, embraffa le parti du roi de Pont contre les Romains. Cette ville, humiliée par une foule de revers qu'elle avait éprouvés, préfentait à peine l'ombre de fa grandeur primitive. De toutes les grandes îles de la mer Egée, qu'elle avait autrefois poffédées, elle n'avait confervé que celle de Délos, qu'elle ne devait même qu'à la générofité d'Archélaüs, lieutenant de Mithridate, qui la lui avait rendue, après s'en être emparé. Déchirée par des factions qui fe fuccédaient les unes aux autres, en proie à des efprits turbulents toujours prêts à lever l'étendard de la révolte, cette ville, autrefois fi polie, n'offrait plus qu'un repaire de brigands qui ne ceffaient de l'inonder de fang & de carnage. Ariftion, fophifte Epicurien, gagné par Mithridate, s'en rendit maître. Soutenu par des forces étrangeres, il fe maintint dans fon ufurpation, & fit maffacrer tous les citoyens attachés aux Romains. Affiégée par Sylla, Athènes fe vit réduite aux plus affreufes extrémités. La famine y devint fi grande, que l'on y fut forcé à manger des peaux d'animaux. Après la reddition de la place, on trouva même, au rapport d'Appien, quelques reftes d'offements humains, dont quelques citoyens s'étaient nourris. L'impitoyable Sylla fit détruire le pyrée, l'arfenal, & la plupart des autres édifices publics. L'inflexible Dictateur n'épargna pas même les édifices confacrés au culte de la divinité. Il enleva du temple de Jupiter Olympien jufqu'aux colonnes, & les fit tranfporter à Rome, avec la bibliotheque d'Apellion. Une foule d'ouvrages de fculpture furent la proie du vainqueur; & l'on remarque fur-tout une ftatue de Minerve fort ancienne, faite en ivoire, qu'il enlevâ du temple de cette déeffe, fitué près du village Alalcomene. Athè-

nes ne parut plus alors qu'un squelette ; & à peine laissait-elle appercevoir les traces de son ancienne splendeur. Ses malheurs répandirent une terreur générale dans toute la Grece ; telle était l'intention de Sylla. Il arriva alors ce qu'on n'avait pas encore vu depuis la civilisation des Grecs; aucun des jeux solemnels , à l'exception de la course des chevaux , ne fut célébré en Elide ; Sylla les transféra tous à Rome ; cette époque , la plus affligeante pour les Grecs , tombe sous la CLXXV^me Olympiade.

Les autres contrées de la Grece n'étaient guere alors plus florissantes que l'Attique. On ne voyait de toutes parts que les tristes débris de leur ancienne puissance , & les traces des dévastations qu'elles avaient éprouvées. Thebes , cette ville si célebre sous Epaminondas , & qu'Alexandre avait rétablie après la catastrophe qu'elle avait essuyée sous Philippe, était absolument déserte ; & de tous les monuments qui la décoraient autrefois , on n'y voyait plus que quelques temples & son antique citadelle. Sylla l'avait réduite dans cet état de misere, pour la punir d'avoir embrassé le parti des Athéniens , dans la guerre de Mithridate. La sévere Lacédémone , qui avait encore ses rois, pendant la guerre entre César & Pompée , n'avait plus d'habitans , & toutes ses campagnes étaient désertes. On ne connaissait plus que le nom de Mycènes , cette ville si célebre dans les écrits d'Homere. Les trois temples les plus fameux & les plus riches de la Grèce , ceux d'Apollon à Delphes , d'Esculape à Epidaure & de Jupiter à Elis , furent pillés par Sylla ; & ce qui augmenta encore le désespoir des Grecs à ce sujet , furent les railleries ameres que le Général romain ajoutait à ses dévastations sacrilèges. Plutarque , qui peint ces fléaux dans tant d'endroits de ses écrits , assure que , de son tems , la Grèce n'aurait pas pu mettre sur pié , trois mille hommes armés , nombre que la seule ville de Mégare envoya contre les Perses à la bataille de Platée.

La grande Grèce , nagueres si florissante , se trouva réduite à des extrémités tout aussi fâcheuses. Le soulévement général des peuples de cette partie de l'Italie contre les Pythagoriciens, eut des suites très-funestes ; & ce qui , dans un siécle plus éclairé , n'eût été qu'une puérilité , une vaine dispute de mots , dégénéra alors dans une guerre sanglante & très-opiniâtre. Dans toutes les villes , les écoles de Pythagore furent réduites en cendres ; & les hommes les plus distingués qui suivaient la doctrine de ce grand homme , furent massacrés ou exilés. De tant de villes célebres , qui florissaient au commencement de la monarchie romaine , il n'y avait que Tarente , Brindes & Régium , qui jouissaient encore de quelque considération. Ces trois cités contenaient alors dans leurs murs quelques monuments distingués des artistes anciens , qui avaient échappé à la voracité des soldats. La premiere avait un temple de Vesta , qui renfermait une célebre Europe , assise sur le taureau , avec la statue d'un jeune Satyre. Régium possédait une Venus de marbre du premier mérite ; & Brindes


28
ΚΟΙΝΟΥ
Gem. mag.
ADONIS
COINI OPVS
Onychi incisum.
Apud Comitem Caimum Mediolani.

avait un Adonis d'une délicatesse & d'une beauté surprenantes, sur lequel Coinus parait avoir formé celui que nous donnons ici. (*fig.* 28). Crotone, qui avait douze milles de circuit, & qui comprenait dans ses murs un million d'habitans, se voyait réduite, à la seconde guerre punique, à vingt milles. Peu de tems avant la derniere guerre de Macédoine, le censeur Quintus Fulvius Flaccus fit découvrir le fameux temple de Junon Lacinia près de cette ville, & transporter à Rome les tuiles qui étaient de marbre, pour en couvrir le temple de la Fortune équestre; mais le Sénat ayant été instruit de cette prévarication sacrilège, cette compagnie lui ordonna de rétablir les choses dans leur état primitif. Figure. 28.

La Sicile n'était pas plus favorablement traitée que le reste de l'Europe. Du haut du promontoire de Lilybeé, jusqu'à celui de Pachin, c'est-à-dire, d'un bout de cette île à l'autre, du côté de l'Orient, on ne voyait que les ruines des villes autrefois florissantes. Syracuse était peut-être la seule qui se montrât encore avec quelque dignité; & l'on dit que Marcellus ne put s'empêcher de verser des larmes de joie, en la contemplant du sommet d'une éminence, le jour qu'il s'en rendit le maître. Telle était la dégradation que les villes Grecques situées en Italie, avaient éprouvées, qu'elles commencaient à ne plus faire usage de leur langue naturelle. Tite-Live assure que, peu de tems avant la guerre contre le roi Perseé, c'est-à-dire, l'an 572 de la fondation de Rome, le Sénat accorda à la ville de Cumes la permission de se servir de la langue romaine dans toutes les affaires publiques.

Quoique les Généraux Romains eussent, à différents tems, enrichi leur patrie des Chef-d'œuvres que les plus grands artistes avaient enfantés, les beaux arts n'avaient pas encore trouvé un grand nombre de partisans dans la capitale du monde. L'égalité républicaine, qui n'avait encore reçu que de très-faibles atteintes, ne permettait pas ce luxe, cette profusion, cette surabondance de jouissances, qui suit le char des artistes. Rome, la plus opulente ville de l'univers, & surchargeé des dépouilles de toutes les nations connues, ne comprenait que des citoyens modestes & vivant dans la plus rigoureuse simplicité. Il n'existait peut-être encore alors dans son enceinte, aucun monument digne de fixer les regards d'un amateur des beaux arts. La divinité, logée dans des sanctuaires élevés dans les tems d'ignorance & de simplicité, n'avait pas encore été fixée dans ces Basiliques superbes, qui dûrent leur naissance à des siecles plus voluptueux & plus éclairés. Les citoyens, contents des cabanes qu'avaient habitées leurs ancêtres, dédaignaient ces palais magnifiques où leurs tyrans étalerent depuis leur indolence. Enfin, si l'état était riche, les particuliers se faisaient un mérite d'être pauvres; & l'attachement des citoyens pour leur patrie était aux yeux des premiers Romains, fort au-dessus de cet éclat fastueux qui n'est que trop sou-

vent le caractere de l'ambition, de la cupidité, de l'ignorance, de la pusillanimité & des passions les plus viles & les plus criminelles.

Les trésors rapportés de l'Asie, & continuellement exposés aux yeux du public dans le Capitole, exciterent enfin l'avidité de quelques particuliers, & aussitôt la précieuse balance de l'égalité fut rompue. Delà naquirent les brigues, les factions, les attentats commis contre la patrie. Des hommes puissans étalerent leurs richesses, & se firent des partisans; Rome devint successivement la proie d'une foule de brigands audacieux qui culbuterent les principes constitutifs de l'état, & s'arrogerent l'autorité suprême.

Le premier de ces ambitieux fut Sylla, homme dur, féroce, entreprenant, & peut-être le plus spirituel de son siécle. Ce Dictateur de la république romaine, enyvré de la puissance souveraine dont il s'était fait revêtir, pilla les temples, confisqua les domaines des villes, proscrivit les riches citoyens de Rome, & s'appropria les principales dépouilles de l'Univers. Toutes ces richesses furent employées à satisfaire son luxe & son intempérance. Les beaux arts gagnerent aussi quelque chose à ces déprédations. Sylla, qui aimait naturellement la grandeur & la magnificence, fit élever, dans sa patrie, des édifices aussi somptueux qu'on en vit autrefois dans la Grèce. Destructeur des chef-d'œuvres d'Athènes & des principales villes des Grecs, il se déclara leur protecteur à Rome & en Italie. Il fit aggrandir la ville de Rome; il enrichit les temples des statues qu'il avait enlevées aux peuples vaincus; il forma des bibliothéques dans lesquelles il déposa les manuscrits qu'il avait pu découvrir dans ses courses, & il décora l'Italie d'une multitude de monuments dignes de la puissance & de la majesté du peuple Romain. On remarque sur-tout le temple qu'il fit construire à Prénestre, qui surpassait tout ce qui avait été entrepris jusqu'alors par aucun particulier. Ce qui reste de ce sanctuaire, atteste encore sa grandeur & sa magnificence: il était situé sur le penchant de la montagne, le long de laquelle regne maintenant la ville de Palestrine, bâtie sur les débris même du temple, de maniere cependant que la ville moderne embrasse moins de terrein que l'ancienne. C'était en montant cette montagne assez escarpée, que l'on arrivait au temple proprement dit. De distance en distance, on trouvait sept plate-formes dont les places spacieuses reposaient sur de longues maçonneries de pierres de taille, à l'exception de celles d'en bas, bâties de briques polies & ornées de niches. Dans les espaces de toutes ces plate-formes, il y avait de belles piéces d'eau & de superbes fontaines, dont on voit encore aujourd'hui les traces. La quatrieme plate-forme était le premier péristyle du temple, dont il reste encore sur pié une grande partie de la façade, avec des cippes ou des demi-colonnes. La place qui est devant, forme aujourd'hui le lieu où se tient le marché de Palestrine. C'était dans ce péristyle que Sylla avait fait exécuter la premiere mosaïque qui ait été faite en Italie. Ce précieux morceau, enlevé de cet endroit, & qui représente

l'arrivée d'Alexandre en Egypte, ſert aujourd'hui de pavé à un veſtibule du château du prince Barberini, à Paleſtrine. Le temple de la Fortune était ſitué ſur la derniere terraſſe; & c'eſt cet eſpace qu'occupe le chateau du poſſeſſeur moderne.

Quelque précieuſe que ſoit la moſaïque de ce temple qui s'eſt conſervée juſqu'à nos jours, on y reconnait cependant les premiers eſſais des artiſtes peu exercés dans ce genre. On voit, dans le palais Barberini, à Rome, une autre moſaïque plus petite, tirée pareillement d'un pavé du temple de Sylla, d'une exécution beaucoup plus délicate & plus finie; elle repréſente l'enlevement d'Europe : au haut, paraiſſent ſur le rivage de la mer, les compagnes de la princeſſe ſaiſies de frayeur, & Agénor pere d'Europe, accourant d'un air troublé, au ſecours de ſa fille.

Le luxe, qui s'introduiſit à Rome, ſous la dictature de Sylla, fut très-favorable au ſuccès des beaux arts. Le goût pour les bâtiments ſomptueux devint la paſſion des gens riches, & les plus belles maiſons du ſiécle précédent, ne parurent plus à leurs yeux que comme des cabanes. Les palais des Sénateurs, qui juſqu'alors n'avaient eu qu'un étage, reçurent une diſtribution plus favorable; on multiplia les appartements; on décora les édifices de colonnades; en un mot, on imita la magnificence des Grecs, & chacun fit les plus grands efforts pour ſe loger comme un ſouverain.

Sylla, par une conduite qui n'aura peut-être jamais d'exemple à l'avenir (*a*), avait à peine abdiqué la puiſſance ſouveraine & redonné la liberté à ſa patrie, que Céſar méditait de lui forger de nouveaux fers. Avec autant de courage & de bravoure que l'ennemi de Marius, ce nouveau Dictateur avait plus de douceur dans le caractere, plus d'aménité dans les mœurs, plus de franchiſe & de droiture dans la conduite. Céſar parvenu au trône par des voies légitimes, eût été l'idole de ſa nation, le modele des bons monarques. Ce grand homme, auquel les Gaulois dûrent leur civiliſation, aima les arts & cultiva avec ſuccés les belles lettres. Parvenu à l'Empire, qu'il dut peut-être autant à ſes belles qualités qu'à la force de ſes armes, il ſe déclara la protecteur des talents. Il contribua par ſes tréſors & ſes conquêtes à enrichir Rome de tous les Chef-d'œuvres qui avaient échappé aux recherches de ſes prédéceſſeurs, & il les expoſa aux yeux de ceux qui voulaient ſe former dans le goût de la belle antiquité. Il forma des collections immenſes de pierres gravées, de figures d'ivoire & de bronze, & d'une infinité de tableaux ſortis du pinceau des plus grands maîtres. Son ſecond conſulat fut

---

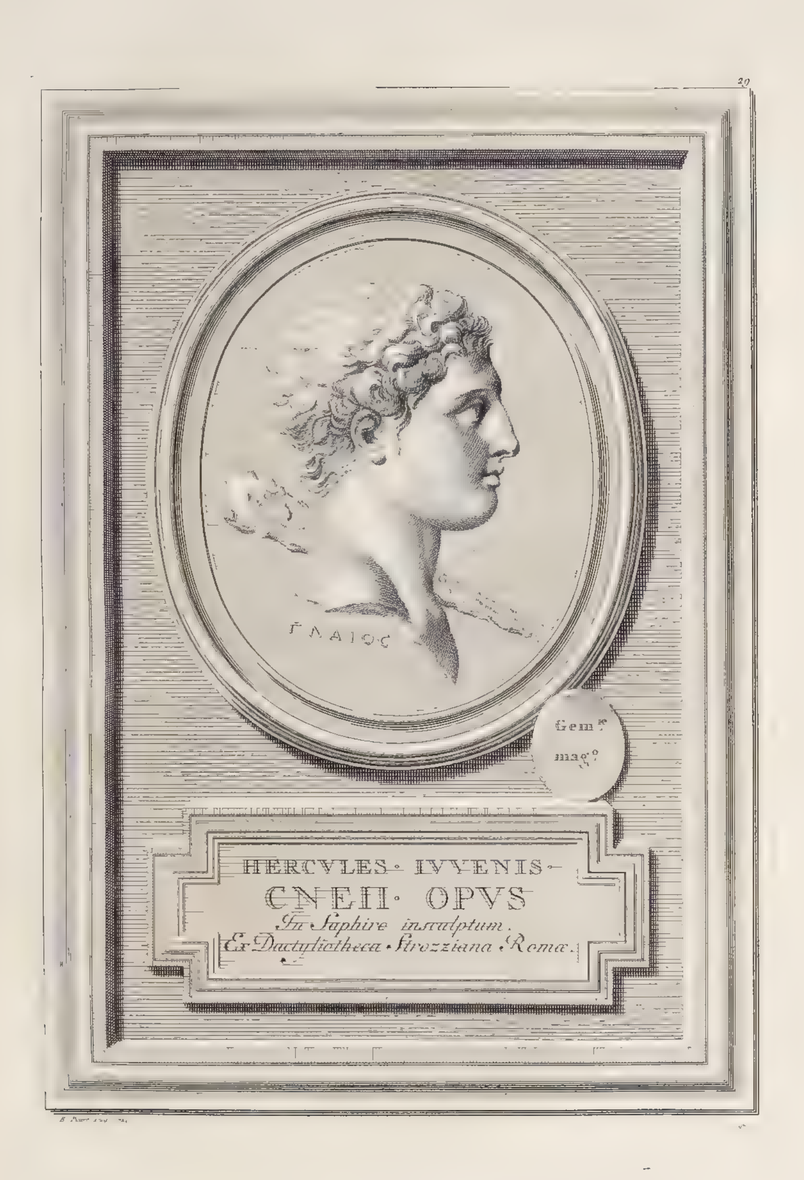
(*a*) Charles V, Philippe V & pluſieurs autres princes ont abdiqué le pouvoir ſuprême, pour ſe ranger dans la claſſe de ſimples particuliers; mais leur poſition n'était pas la même que celle de Sylla. Il fallait avoir l'ame auſſi forte & auſſi magnanime que l'avait ce Dictateur, pour s'expoſer ainſi à la vengeance de ſes compatriotes, après avoir répandu tant de ſang & commis tant d'attentats.

Figure. ſur-tout remarquable par les beaux monuments qu'il fit exécuter à Rome. Pluſieurs villes des Gaules, d'Eſpagne & d'Italie participerent auſſi à ſa magnificence. Corinthe ſur-tout, cette ville infortunée détruite par Mummius, fut reconſtruite & repeuplée par Céſar; & ce fut vraiſemblablement alors que l'on exécuta la belle ſtatue de Neptune, tirée depuis environ 20 ans des excavations de cette ancienne cité: l'inſcription qu'on lit ſur la tête d'un dauphin placé au pié de la ſtatue, ſemble indiquer cette époque. Cette inſcription eſt ainſi conçue:

Π. ΛΙΚΙΝΙΟC
ΠΡΕΙCΚΟC.
ΙΕΡΕΥC.

c'eſt à dire que la ſtatue avait été érigée par Licinius Priſcus, du college des prêtres. Ce Licinius était, en effet, contemporain de Jules-Céſar. On ſait que la période Julienne, qui n'eſt autre choſe que la réformation de l'ancien calendrier des Romains, doit ſa naiſſance à ce Dictateur.

La guerre opiniâtre que ſe firent les Triumvirs, après la mort de Céſar, & les différens trophées qu'Auguſte remporta ſur ſes concurrents, peuplerent Rome d'une foule de priſonniers de toutes les nations, dont la plupart avaient été indignement arrachés à leurs atteliers, pour s'enrôler ſous les étendards de l'un des trois partis. Ces priſonniers, eſclaves par les loix de la guerre, furent peu à peu affranchis, & obtinrent la permiſſion d'exercer leurs talents dans Rome. On vit alors dans cette capitale du monde beaucoup plus d'artiſtes, de philoſophes & de ſavans, qu'elle n'en avait jamais renfermé dans ſes murs. Peintres, ſculpteurs, graveurs, architectes, tous ſe réunirent à l'ombre du Capitole, & concoururent à peupler Rome de Chef-d'œuvres. Nous remarquerons parmi ces artiſtes le graveur Cneïus,
29. l'auteur de la belle tête d'Hercule, en ſa jeuneſſe, (*fig.* 29), tirée du cabinet Strozzi, à Rome. Grec d'origine, le nom Romain qu'il portait, venait, ſans doute, de celui qui l'avait affranchi. Peut-être était-ce le grand Pompée, qui n'eſt ſouvent deſigné dans les écrivains du ſiecle, que par ſon pronom de Cneïus. Au même tems vivait Agathangélus, autre artiſte célebre, qui grava la tête de Pompée ſur une carniole que nous avons. Alcamene, qui a mis ſon nom ſur un bas-relief de la Villa Albani, avait pour patron l'illuſtre Lollius, dont il adopta le nom. Un autre artiſte plus célébre encore, le ſtatuaire Evandre d'Athènes, qui avait quitté ſa patrie pour ſuivre Marc-Antoine à Alexandrie, fut conduit à Rome avec d'autres priſonniers de guerre, après la mort du Triumvir. Parmi les ouvrages qu'il fit dans cette capitale, on remarque qu'on lui donna à reſtaurer une Diane de Timothée, contemporain de Scopas, figure placée dans le temple d'Apollon ſur le Mont Palatin, & qui n'avait point de tête.


ΓΝΑΙΟϹ
Gem.ᵃ
mag.ᵒ
HERCVLES · IVVENIS ·
CNEII · OPVS
In Saphire insculptum.
Ex Dactyliotheca Strozziana Romæ.

Les Affranchis ne furent pas les ſeuls qui exerçaſſent les arts à Rome ; pluſieurs artiſtes fameux, qui avaient ſurvécu à la deſtruction de leur patrie, s'y rendirent alors de la Grece. Arceſilaüs & Paſitele furent ceux qui s'y acquirent le plus de réputation. Arceſilaüs, l'ami de Lucullus, s'était fait un grand nom par ſes modeles, que les artiſtes même payaient plus chers que les ouvrages finis des autres maîtres. Il fit pour Céſar une Vénus qui lui fut enlevée avant qu'il y pût mettre la derniere main. Paſitele, natif de la grande Grèce, obtint par ſes talents le droit de Bourgeoiſie Romaine. Il excellait principalement en ouvrages de relief, ou en ciſelures d'argent. Cicéron fait mention d'un portrait du fameux Roſcius, repréſenté par Paſitele en ciſelure, dans ſon berceau, au moment où la nourrice le trouva entortillé d'un ſerpent. A l'égard de ſes ſtatues, Pline vente un Jupiter d'ivoire que l'on voyait dans le palais de Métellus. Paſitele maniait la plume avec autant de délicateſſe que le ciſeau. Pline rapporte qu'il avait compoſé cinq livres, dans leſquels il avait fait la deſcription des Chef-d'œuvres des arts répandus dans tout l'univers.

M. l'abbé Winkelmann croit que ce fut auſſi alors que les deux Statuaires Athéniens, Criton & Nicolas, arriverent à Rome. On trouve les noms de ces artiſtes gravés ſur la corbeille que porte ſur la tête une Cariatyde de la grandeur au-deſſus du naturel. Cette Cariatyde, une autre & le torſe d'une troiſieme furent découverts en 1766, dans une vigne de la maiſon de Strozzi, ſur l'ancienne voie Appienne, & en-deça du fameux tombeau de Cécilia Métella, épouſe de l'opulent Craſſus. Comme les deux côtés de cette voie ſont garnis de tombeaux, tout porte à croire que ces ſtatues décoraient celui de quelque riche Romain, ou ſa maiſon de campagne voiſine de ce monument lugubre. Le ſtile de ces morceaux décele d'ailleurs le tems auquel ils ont vu le jour. Les parties en ſont trop molles, trop arrondies, trop délicates, & les airs de tête offrent une certaine mignardiſe affectée qui ne ſe trouve pas dans les ouvrages des tems antérieurs.

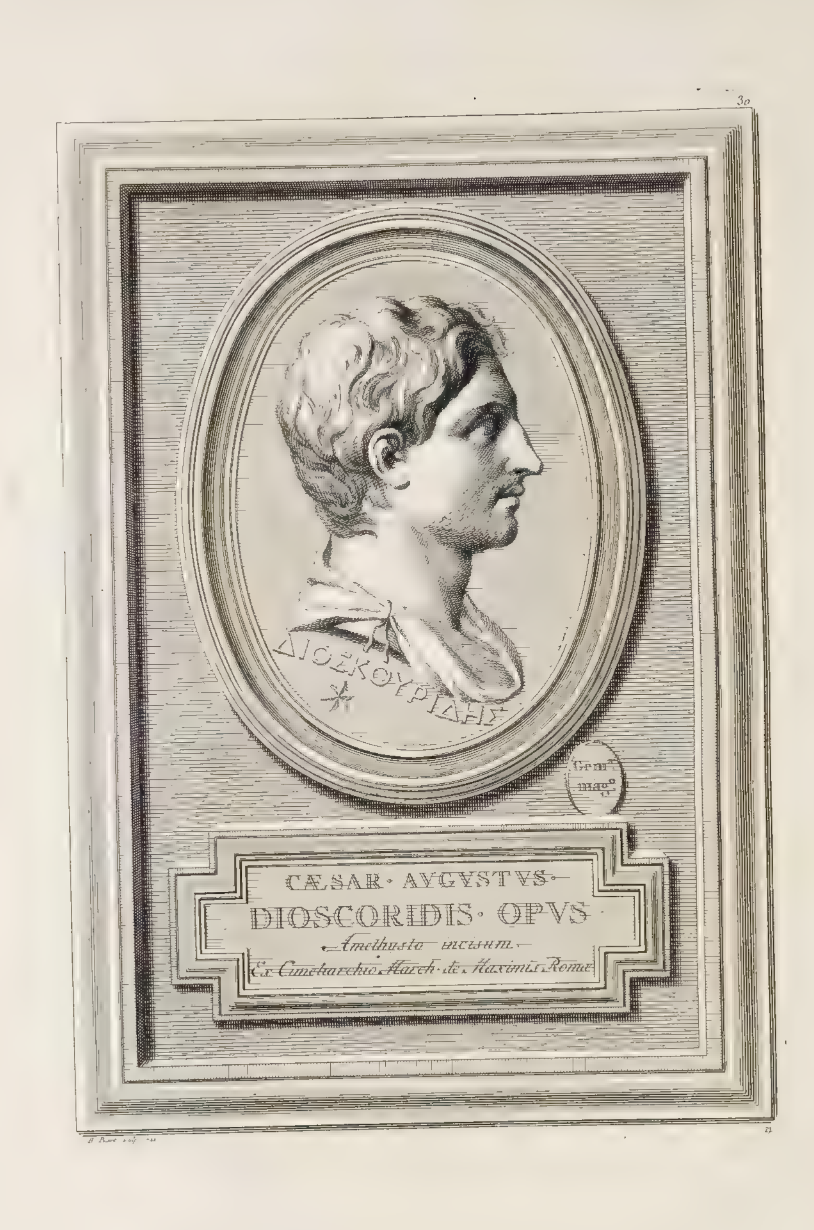
Il parait que, malgré les avantages que les artiſtes grecs trouvaient à Rome, il en était encore reſté quelques-uns dans leur patrie : tel était Zopyrus, contemporain de Pompée, & qui travaillait en argent comme Paſitele. En parlant des ouvrages de ce maître, Pline fait mention de deux coupes ciſelées ; ſur l'une étaient repréſentés les Aréopagites, & & ſur l'autre le jugement d'Oreſte au tribunal de l'Aréopage. Sous le pontificat de Benoit XIV, on trouva dans le port de l'ancienne ville d'Antium, une coupe d'argent, d'environ une palme de hauteur, & qui eſt peut-être l'ouvrage de Zopyrus. Ce précieux vaſe qui appartenait au feu Cardinal Neri Corſini, eſt double & a la forme de la coupe de Neſtor décrite par Homere. La ciſelure, qui en fait l'ornement extérieur, lui ſert en même tems d'étui ; de maniere que cette coupe ſe décompoſe, & les | parties s'adaptent ſi parfaitement, qu'il n'eſt pas

facile de s'appercevoir du double travail, ſi l'on n'en eſt inſtruit.

Timomachus de Bizance, peintre célébre, fut auſſi vraiſemblablement du nombre des artiſtes qui reſterent en Grèce; Pline qui le place ſous Céſar, ne nous dit preſque rien de ſes ouvrages ni de ſa perſonne. Nous ſavons ſeulement que ce Dictateur acheta quatre-vingts talents deux fameux tableaux de ce maître, repréſentant Ajax & Médée, qu'il fit placer dans ſon temple de Venus.

Les cabinets de Rome, qui, depuis pluſieurs ſiécles, s'enrichiſſent d'antiques vraies ou ſuppoſées, comprennent divers ouvrages cités par M. l'abbé Winkelmann, & que l'on fait remonter à l'époque qui nous occupe. Comme la plupart de ces morceaux nous ont paru beaucoup plus modernes que le ſiécle qu'on leur aſſigne, nous croyons devoir les paſſer ici ſous ſilence. Nous parlerons ſeulement de la ſtatue de Pompée, & de celle de deux rois captifs, placées dans le Capitole, & qui appartiennent inconteſtablement au ſiécle de Céſar. La ſtatue de Pompée, qui décore le palais Spada, a environ douze piés de haut. On croit qu'elle eſt celle qui avait été placée dans le lieu que cet illuſtre Romain avait fait bâtir, à côté de ſon théatre, pour les aſſemblées du Sénat, & au pié de laquelle Céſar expira, comme une victime immolée aux mânes de ſon rival. Elle ſoutient un globe de la main gauche, & ſur le même bras elle porte un manteau attaché aux épaules. L'autre main eſt étendue, comme s'il parlait en public. Il eſt armé d'un grand poignard antique, paſſé dans un baudrier léger, qui ne deſcend qu'au-deſſous de la mamelle gauche. Le globe qu'il tient à la main, & qui déſigne l'Empire du monde, a fait croire à quelques antiquaires que cette ſtatue appartenait plutot à Auguſte qu'à Pompée; mais la plupart, ſans s'arrêter à ce ſymbole qui pouvait convenir à l'un & à l'autre de ces conquérans, prétendent qu'elle repréſente inconteſtablement le dernier. On aſſure quelle fut trouvée dans l'endroit même où était le palais de Pompée, ſous les fondations d'un mur qui ſervait de ſéparation à deux caves, de maniere que la tête était dans l'une & le reſte du corps dans l'autre. Cette circonſtance occaſionna un procès entre les deux propriétaires, dont chacun reclamait la partie qui s'était trouvée ſur ſon terrein. Le juge, devant lequel fut portée cette conteſtation, ordonna que la ſtatue ſerait partagée en deux, & que chacun aurait la partie qui était ſur ſon terrein. Le cardinal Capo di Ferro, grand amateur des beaux arts, inſtruit de ce jugement bizarre, en arrêta l'exécution. Il en fit ſon rapport à Jules III, qui régnait alors; & ce Pontife acheta la ſtatue quinze cents écus, & en fit préſent au Cardinal. On la plaça dans la ſalle où elle eſt encore. Ce monument eſt aujourd'hui conſidéré comme l'un des plus précieux de l'antiquité.

A l'égard des deux ſtatues du Capitole, elles ont été exécutées en marbre noir, & repréſentent deux rois de Thrace, qui furent faits priſonniers par Marcus Licinius Lucullus, frere du riche Lucullus. Le Général


ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ
Gem.a mag.e
CÆSAR · AVGVSTVS ·
DIOSCORIDIS · OPVS
Amethusto incisum.
Ex Cimeliarchio March. de Maximis Romæ

néral romain, indigné de la mauvaiſe foi de ces princes, leur fit couper les mains. C'eſt anſi qu'ils ſont figurés dans les ſtatues du Capitole. L'une de ces figures a les mains coupées au-delà du coude, & l'autre au-deſſus du poignet. Tel était alors l'uſage barbare des nations: ſemblables aux peuples qui habitent aujourd'hui les environs du Miſſiſſipi, elle mutilait ceux des Généraux ennemis qui avaient montré trop de bravoure dans leur défenſe. Hérodote dit que, dans la ville de Saïs, on voyait vingt ſtatues de forme coloſſale, qui repréſentaient des priſonniers mutilés de cette maniere. C'eſt ainſi que les Carthaginois traiterent ceux qui ſe trouverent ſur deux vaiſſeaux qu'ils prirent dans le port de Syracuſe. Quintus Fabius Maximus, lorſqu'il commandait en Sicile, fit éprouver le même traitement à tous les transfuges des garniſons romaines.

Figure.

ARTICLE VIII.

ETAT des Arts dans l'Empire romain depuis Auguſte juſqu'au regne de Trajan.

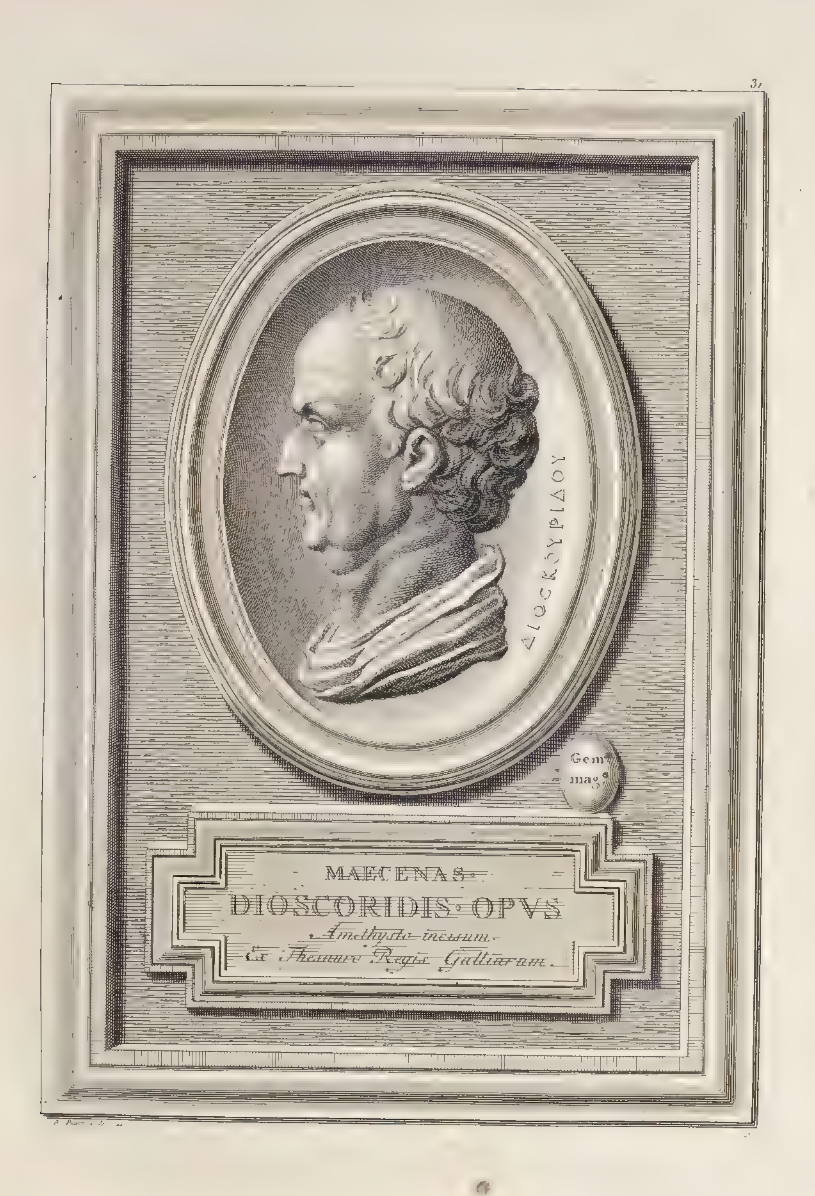
LE regne d'Auguſte, le plus heureux prince dont jamais l'hiſtoire ait fait mention, (*fig.* 30) fut le triomphe des arts & des ſciences. 30.
Le monde, troublé juſqu'alors par l'inquiétude des peuples & l'ambition des conquérans, commença à goûter le repos qui fut la ſuite de la bataille d'Actium. Rome devint l'aſyle de tout ce que l'univers offrait d'hommes à talents; & les Chef-d'œuvres que, depuis quatre à cinq cents ans, l'Europe & l'Aſie avaient produits, confondus auparavant dans les maiſons des particuliers, décorerent cette foule de monuments publics, qu'une longue paix permit d'élever dans la capitale. Les citoyens Romains qui, dans des ſiecles tumultueux & ſanguinaires, ne connaiſſaient de bonheur & de gloire que dans la profeſſion des armes, ſe livrerent à l'étude des ſciences, & fréquenterent les atteliers des artiſtes. Auguſte, naturellement pacifique, prodigua ſes richeſſes en faveur des gens de lettres, & tous les talents reçurent de lui l'accueil le plus favorable. Sous ſon regne, Rome devint un prodige de magnificence. On y voyait preſque autant de ſtatues que de citoyens; & tous ces ouvrages étaient ſortis du ciſeau des plus grands maîtres. Les plus belles ſtatues des dieux décoraient les places publiques; les rues même de Rome offraient ſouvent le ſpectacle de tant de beautés accumulées. Auguſte fit placer dans le portique de ſon Forum, les ſtatues de tous les illuſtres Romains qui avaient contribué à la gloire de la patrie, & fit réparer celles qui s'y trouvaient déjà. Parmi les ſtatues de tant de grands hommes repréſentés en triomphateurs, on y voyait auſſi celle d'Enée. Une inſcription trouvée dans le tombeau de Livie, parait

Figure. indiquer qu'Auguſte établit un inſpecteur ſur tous ces monuments de la vénération publique.

Dans le petit nombre d'ouvrages de ce ſiecle, que les injures des tems ne nous ont pas ravis, on trouve encore quelques images de cet empereur. La ſtatue du Capitole, qui le repréſente debout & dans ſa jeuneſſe, un gouvernail à ſes piés, eſt d'un travail fort médiocre. Une autre ſtatue, fort vantée par les écrivains, & que l'on conſerve à la Villa Mattei, eſt la figure de Livie, ou, ſelon quelques-uns, celle de Sabine, femme de l'empereur Adrien. Son cothurne annonce qu'on a voulu la repréſenter en Melpomene. Le cabinet de Bévilaqua, à Verone, offre une tête d'Auguſte couronnée de feuilles de chêne. On en voit une ſemblable dans la bibliotheque de S. Marc à Veniſe. La Villa Albani ſeule offre trois différentes têtes d'Auguſte, toutes trois couronnées de feuilles de chêne, & une belle tête coloſſale de Livie. Une autre petite tête d'Auguſte, exécutée ſur une Agate, & appartenant à la ſucceſſion du général Walmoden, à Hanovre, eſt ornée d'une pareille couronne; mais cette derniere a été fort maltraitée par les injures du tems; elle ne comprend plus que les yeux, le front & les cheveux, parties qui ſont cependant aſſez connaitre le perſonnage.

Deux ſtatues de femme couchées, l'une au Belvédere, l'autre à la Villa Médicis, ſont généralement réputées repréſenter Cléopâtre expirante. Cette derniere a au moins douze piés de proportion. Elle eſt d'un travail exquis; & l'artiſte parait avoir déployé toutes les reſſources de ſon génie, pour rendre de la maniere la plus frappante & la plus expreſſive, le ſujet qu'il avait à traiter. La reine d'Égypte eſt repréſentée avec toute la magnificence royale dont elle s'était parée avant de faire couler dans ſes veines le poiſon meurtrier qui devait la faire périr. Comme ſa mort ne fut précédée d'aucune maladie, cette princeſſe a toute ſa beauté; elle expire ſans convulſions, ſans douleur, de l'effet du poiſon ſubtil, qui irritait le mouvement du ſang, ſans cauſer aucun déſordre dans l'économie animale. On ne remarque d'autre changement ſur ſon viſage, qu'une paupiere plus abaiſſée l'une que l'autre, & le menton un peu retiré. Cette ſtatue dont M l'abbé Winkelmann croit la tête moderne, eſt l'une des plus précieuſes qui ſoient à Rome.

Auguſte, dont l'ame noble & généreuſe ſe plaiſait à protéger les talents, eut pour coopérateurs dans cette partie, Mécénas & Agrippa.
31. Le premier, (*fig.* 31), patron des gens de lettres, eut pour amis Horace, Virgile, & une foule d'autres écrivains diſtingués, qui firent tant d'honneur à ce ſiecle célebre. Agrippa, avec plus de génie & des vues plus étendues que Mécénas, porta ſes regards bienfaiſans ſur la ville, & l'enrichit d'un grand nombre d'édifices publics, dont quelques-uns ſubſiſtent encore. L'an 726 de Rome, ce citoyen généreux mit la derniere main à un grand ouvrage, projetté par Jules-Céſar, avancé conſidérablement par Lépidus, & que


3
ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ
Gem
mag.
MAECENAS.
DIOSCORIDIS · OPVS
Amethysto incisum.
Ex Thesauro Regis Galliarum.

les guerres civiles avaient obligé de laiſſer imparfait. C'était ce qu'on appelait les Parcs, pour l'uſage des tribus & des centuries dans les aſſemblées du peuple. Chaque tribu, chaque centurie entrait dans ces Parcs, pour donner ſon ſuffrage ; &, par cette diſpoſition, on évitait le tumulte & la confuſion inévitable dans ces ſortes d'occaſions. Dans l'origine, ces Parcs ne furent qu'un treillis de bois, ſans toit, ſans couverture, juſqu'à ce que Céſar eût formé le plan de les conſtruire en marbre, de les couvrir, & de les environner de vaſtes portiques. On ignore juſqu'à quel dégré de perfection ils furent portés par ce Dictateur. Dion attribue à Lepidus la conſtruction du corps de l'ouvrage, en pierres ſeulement. Agrippa y ajouta les ornements, les incruſtations de marbre, les ſculptures, les peintures, & tout ce qui pouvait contribuer à caractériſer la puiſſance du peuple auquel ils étaient deſtinés. Dans la dédicace ſolemnelle qu'il en fit, il les appella les Parcs Jules, nom qui rappellait en même tems la memoire de Céſar, auteur du projet, & celle d'Auguſte ſous le regne duquel il avait été conduit à ſa perfection. L'année ſuivante, Agrippa acheva le Panthéon, édifice admirable, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & que l'on conſidere comme un prodige d'architecture (*a*). Ce grand homme enrichit ſa patrie de divers autres monuments magnifiques, qui firent honneur à ſa délicateſſe, à ſon génie, à ſon patriotiſme & à ſon déſintéreſſement. Les hiſtoriens de ces tems-là citent ſur-tout avec admiration pluſieurs bains publics, ornés de tableaux & de ſtatues, & un temple de Neptune, monument de ſes victoires navales, où il fit peindre l'expédition des Argonautes. On voit encore aujourd'hui une tête de ce Romain reſpectable, placée dans le cabinet du Capitole, & qui eſt d'une délicateſſe & d'une beauté remarquables.

Auguſte fit auſſi conſtruire, à l'imitation de ſon Miniſtre, divers monuments publics, dignes de la puiſſance dont il était revêtu. Cet Empereur fit élever en Italie & dans la plupart des autres provinces qui compoſaient alors l'Empire Romain, plus d'édifices qu'aucun de ceux qui, avant lui, avaient gouverné la république Romaine. Sans compter un nombre preſque infini de temples, de cirques, de théatres & d'autres monuments de cette eſpece, il fonda ou rétablit des villes entieres. Ce fut lui qui fit conſtruire la ville de Nicopolis, près d'Actium, en mémoire de la victoire qu'il avait remportée dans cet endroit-là contre Antoine. On refit par ſes ordres tous les aqueducs, les ponts, les grands chemins ; & lui même ſe chargea du ſoin de la reconſtruction de la voie Flaminienne, qui conduiſait depuis Rome juſqu'à Rimini. L'Impératrice & les Princeſſes, ſes filles ou ſes ſœurs, prirent auſſi plaiſir à élever divers édifices, dont on trouve encore des veſtiges qui portent leur nom. Des nations même qui juſqu'alors avaient ignoré

(*a*) On trouvera à la fin de cet ouvrage la deſcription du Panthéon & des autres principaux Temples de l'antiquité.

les reſſources des beaux arts, acquirent une notion ſuffiſante de l'architecture, par le moyen des colonies Romaines que l'Empereur diſperſa dans l'Empire, pour fortifier leurs villes, les embellir, ou en conſtruire de nouvelles. L'Aſie, l'Afrique, les Gaules & la Germanie acquirent alors une nouvelle conſidération, & s'empreſſerent à imiter la magnificence Romaine.

Hérode, roi de Judée, le ſinge des Romains, ſe diſtingua ſur-tout par ſon goût pour les arts. De tous les princes qui regnerent ſur le rocher ſtérile de la Paleſtine, aucun ne témoigna autant de paſſion pour l'architecture. Ce Monarque, déteſté par les Juifs, qu'il comblait de bienfaits, & que ſa vertu, ſa généroſité, ſa valeur, ſa magnificence, ſes lumieres, toutes ſes belles qualités firent admirer de tous les peuples étrangers, fit exécuter dans ſes états des ouvrages d'une grandeur & d'une ſomptuoſité ſurprenantes. N'y eût-il que la dixieme partie de vrai dans ce que l'exagérateur Joſeph nous dit des Chef-d'œuvres qu'il fit mettre au jour, il devrait être placé parmi les plus grands princes de l'antiquité (*a*). Il bâtit une quantité conſidérable de palais & de châteaux, également ſurprenans par leur grandeur & par leur richeſſe. On remarque ſur-tout ce ſuperbe palais qu'il fit conſtruire ſur le lieu le plus élevé de Jéruſalem, où il avait ménagé des appartements ſuperbes pour Auguſte & pour Agrippa, & où l'on était ébloui par-tout de l'éclat de l'or & des pierreries. Pluſieurs villes lui dûrent auſſi leur naiſſance. Telles furent celle d'Antipatride, fondée à l'honneur de ſon pere Antipatre, & celle de Phazaële à l'honneur de ſon frere Phazael, & qui s'était volontairement donné la mort, après avoir été pris par les Parthes ſur le champ de bataille.

Sébaſte & Céſarée, qu'il conſacra à la gloire d'Auguſte, paſſaient pour deux des plus conſidérables villes que l'on connût alors. Sébaſte n'était autre choſe que Samarie, que ce monarque rebâtit & à qui il fit changér de nom, pour lui donner celui de l'Empereur (*b*). Quant à Céſarée, ce fut une ville toute nouvelle qu'on éleva en Phénicie, dans un lieu maritime, appellé la tour de Straton. Hérode n'épargna ni ſoins ni dépenſes, pour donner de la célébrité à ces deux villes. Il les fortifia de murs & de tours; il y fit bâtir une infinité de belles maiſons, en pierres de taille; il y fit élever pluſieurs palais en marbre, des théatres, des amphithéatres, des places ſpacieuſes ornées de ſtatues & enrichies de tout ce que les arts peuvent offrir de plus magnifique. Il ménagea de plus, dans ces deux villes, une quantité conſidérable d'Aqueducs, bien voûtés; les uns, pour diſtribuer l'eau des fontaines dans tous les quartiers, & les autres pour nettoyer les rues; il y en avait dans Céſareé de pratiqués pour recevoir les flots de la mer, qui entraient ſouvent dans la place, & entretenaient la plus grande propreté dans les rues. Cette ville était décorée d'un port

(*a*) Joſ. Hiſt. Jud. lib. XV. cap. 11-14. lib. XVI. cap. 9.
(*b*) ΣΕΒΑΣΤΟΣ ſignifie en grec ce qu'*Auguſtus* ſignifie en latin.

semblable à celui du Pyrée. Il était fait en forme de croissant, &, comme celui des Athéniens, environné d'un arsenal, pour y mettre les marchandises à couvert, & construire les vaisseaux.

Quelle que fût la magnificence de tous ces édifices, ils n'approchaient pas encore du temple fameux qu'il fit construire à Jérusalem (*a*). Ennemi des superstitions des Juifs, trop éclairé pour se prêter à cette foule d'impostures que leurs séducteurs ne cessaient de publier au nom du dieu d'Israël, ce grand homme respectait la religion nationale, & savait distinguer la théologie d'Abraham de ce mélange impur dont de faux apôtres l'avaient surchargée. Il voulut que le vrai dieu fût adoré dans un sanctuaire digne de sa toute-puissance; & la plus grande partie de ses richesses accumulées par une longue économie, ses lumieres, toutes ses ressources, furent employées pour mettre à exécution ce projet respectable. Le temple de Jérusalem devint alors le plus beau sanctuaire de l'univers.

La passion extraordinaire qu'Hérode témoigna pour les bâtiments, s'étendit jusque dans les pays étrangers. Ce fut ce prince qui fit réparer Antioche, & environner de galeries la principale place de cette ville. Il contribua par ses largesses à augmenter la magnificence de Nicopolis bâtie par Auguste. Peut-être fut-il aussi du nombre de ces rois tributaires de l'Empire, qui entreprirent alors d'achever à Athènes le temple de Jupiter Olympien, pour le consacrer au génie d'Auguste. On sait au moins, qu'il éleva plusieurs temples, tous de marbre, à l'honneur de cet Empereur. Ce fut lui qui fournit de quoi rebâtir à Rhodes, le temple d'Apollon Pythien. Il fit aussi un fonds considérable pour les sacrifices & pour les jeux qu'on célébrait à Olympie; & il institua de semblables jeux dans Césarée, & dans Jérusalem, où il fit construire un théatre, un amphithéatre & des lieux propres pour la musique, le saut, la course, la lutte, les combats d'hommes & de bêtes.

Ses Fils Archélaüs, Hérode & Philippe, Tétrarques de Judée, voulant marcher sur les traces de leur pere, firent aussi construire plusieurs édifices considérables. Philippe embellit Panéade, & la nomma Césarée. Il augmenta Bethsaïde, qu'il appella Juliade, à l'honneur de Julie fille d'Auguste. Hérode environna Séphoris de murailles, & en fit la capitale de Galilée; il fortifia Beratamphtha, qu'il nomma aussi Juliade; &, sous l'empire de Tibere, il bâtit une nouvelle ville, qu'il appella Tibériade, du nom de cet Empereur. Quant à Archélaüs, il n'eut que le temps d'achever le palais de Jéricho, qu'il rendit magnifique. Accusé d'exercer des vexations odieuses contre ses sujets, il fut dépouillé de ses états par Auguste, souverain de tous ces princes protégés par l'Empire Romain.

De tant d'architectes qui furent employés à la construction des édifices bâtis sous le regne d'Auguste, à peine savons-nous les noms de

(*a*) Nous donnons plus bas la description de ce temple, à l'article des *principaux temples des anciens*.

Vitruve, de C. Julius Pofphorus, de C. Licinius Alexander & de Sextus Pompeius Agafius. Le plus célebre de tous ces artiftes fut Vitruve; cet architecte plus célebre encore par fes écrits que par les édifices qu'il peut avoir conftruits, était originaire de Formie, appellé aujourd'hui Mole de Gayette. L'Empereur qui ne négligeait aucun des moyens propres à encourager les grands hommes, lui fit une penfion pour le récompenfer de la dédicace de fon *Traité d'architecture* : cet ouvrage qui eft plein d'érudition & de connaiffances, développe les regles de l'architecture grecque, & remonte jufqu'aux principes de l'art; il nous en donne l'hiftoire, avec la notice de quelques artiftes fameux & de leurs ouvrages. Ce que l'on ne peut fe laffer d'admirer dans le cours de ce Traité, font les qualités que Vitruve exige de fes architectes. La lecture de cette partie de fes écrits, où il traite à fond de cette matiere, couvrira, dit M. l'abbé de Fontenay, de honte ceux qui courent cette carriere pour en faire un vil métier, & qui ne connaiffent d'autre guide que l'intérêt.

On ne connaît aujourd'hui aucun édifice où Vitruve ait fait ufage de fes vaftes connaiffances. Quelques auteurs ont cru que le théatre de Marcellus était forti des mains de cet architecte; mais ce qui nous porte à croire qu'il n'en fut pas l'auteur, ce font les denticules dans l'ordre dorique qui décorent l'édifice, & que cet architecte a formellement réprouvées dans fon ouvrage. Ce théatre, conftruit par Augufte, pour immortalifer la mémoire de Marcellus fon neveu, était fitué entre le Tibre & le Capitole. Publius Victor affure que ce magnifique édifice pouvait contenir trente mille fpectateurs. L'Empereur en fit célébrer la dédicace avec autant de folemnité que de magnificence; il rétablit à cette occafion les anciens poëmes dramatiques dans lefquels les princes de fa maifon jouerent les principaux rôles. Six cents bêtes féroces venues d'Afrique, furent tuées dans le combat; & l'on remarque que l'on vit pour la premiere fois à Rome, dans ces jeux, un tigre apprivoifé. L'ordre ruftique & les voûtes du premier-plan de ce théatre, ainfi que le fecond plan avec fa colonnade, fubfiftent encore dans leur entier : comme l'intervalle entre les colonnes a été muré, & percé de petites fentes pour éclairer les logements qui ont été conftruits dans les fiecles poftérieurs, on ne peut plus juger qu'imparfaitement aujourd'hui de l'effet que devait produire ces décorations extérieures : tout le vuide intérieur de l'édifice a été comblé de terres apportées pour faire les cours & les terraffes du palais Savelli, qui a été conftruit fur le théatre même; de maniere qu'on y monte actuellement comme fur une montagne. Près de-là était un arc de triomphe élevé par Augufte fous le nom de fa fœur Octavie. Il en refte encore quelques arcades foutenues par des colonnes de marbre, d'ordre corinthien, qui ont l'apparence la plus noble & la plus impofante.

Parmi le petit nombre de monuments que la révolution des fiecles a épargnés, nous remarquerons les tombeaux des principaux citoyens de Rome, que l'on a fucceffivement découverts dans les décombres des

environs de cette ancienne cité. On élevait anciennement les tombeaux des hommes riches ſur les montagnes ; quelquefois on les pratiquait dans leur épaiſſeur, & le corps même de la montagne leur ſervait alors de mauſolée. On éleva enſuite ſur ces tombeaux des pyramides, des colonnes, ou des bâtiments qui egalaient la hauteur même des montagnes, & qui étaient encore plus remarquables. Il s'en eſt conſervé un de cette eſpece, aux environs de Tivoli, près du dernier pont ſur l'Anio. Ce tombeau, de forme ronde, & conſtruit en grandes pierres de taille, fut élevé par Marcus Plautius Silvanus, qui fut conſul avec Auguſte. On voit encore quatre inſcriptions ſépulcrales, entre des Cippes, placées devant ce tombeau. Celle du milieu, écrite avec des caracteres plus grands, conſerve la mémoire du fondateur. Elle indique ſes dignités, ſes campagnes ; elle rappelle le ſouvenir du triomphe qu'il obtint après ſa victoire contre les Illyriens ; elle finit par ces mots : *vixit anno* IX. Le voyageur Wrigt dit qu'il ne comprend pas comment un homme, & ſur-tout un perſonnage conſulaire, puiſſe dire qu'il n'a vécu que neuf ans ; & il croit qu'il faut mettre un L devant le nombre IX, de maniere qu'il eût vécu cinquante-neuf ans. Mais l'abbé Winkelmann a ſenſément rectifié cette opinion. Il ne manque, en effet, rien au nombre, & les lettres, ainſi que les chiffres qui ont une palme de hauteur, ſe ſont trés-bien conſervé. Marcus Plautius, devenu philoſophe ſur la fin de ſa vie, comptait n'avoir vécu que les années qu'il avait paſſées dans la retraite à ſa maiſon de campagne, & il conſidérait comme un tems perdu les jours qu'il avait coulés juſqu'alors. Dioclétien, l'un des plus ſages Princes qui aient jamais monté ſur le trône, après avoir abdiqué l'Empire, paſſa le même nombre d'années à ſa maiſon de campagne, près de Salone en Dalmatie. Ce bon Prince diſait à ſes amis, qu'il n'avait commencé à vivre que le jour de ſon abdication. Similis, l'un des plus illuſtres Romains du regne d'Adrien, fit mettre ſur ſon tombeau une inſcription ſemblable à celle du ſépulcre de Marcus Plautius. Elle portait qu'il avait vécu ſept ans ; c'était préciſément le tems qu'il avait paſſé à jouir des douceurs de la vie champêtre.

Entre la voie Flaminienne & les bords du Tibre fut élevé le tombeau d'Auguſte. Ce fut ce Prince lui-même qui le fit conſtruire pendant ſon ſixieme conſulat. Il fit planter des bois autour, & y pratiqua des promenades publiques ornées de ſtatues. A ſa mort les principaux membres de l'Ordre Equeſtre, vêtus de robes longues, ſans ceinture & piés nus, recueillirent les reſtes de ce Monarque, & les porterent dans ſon mauſolée.

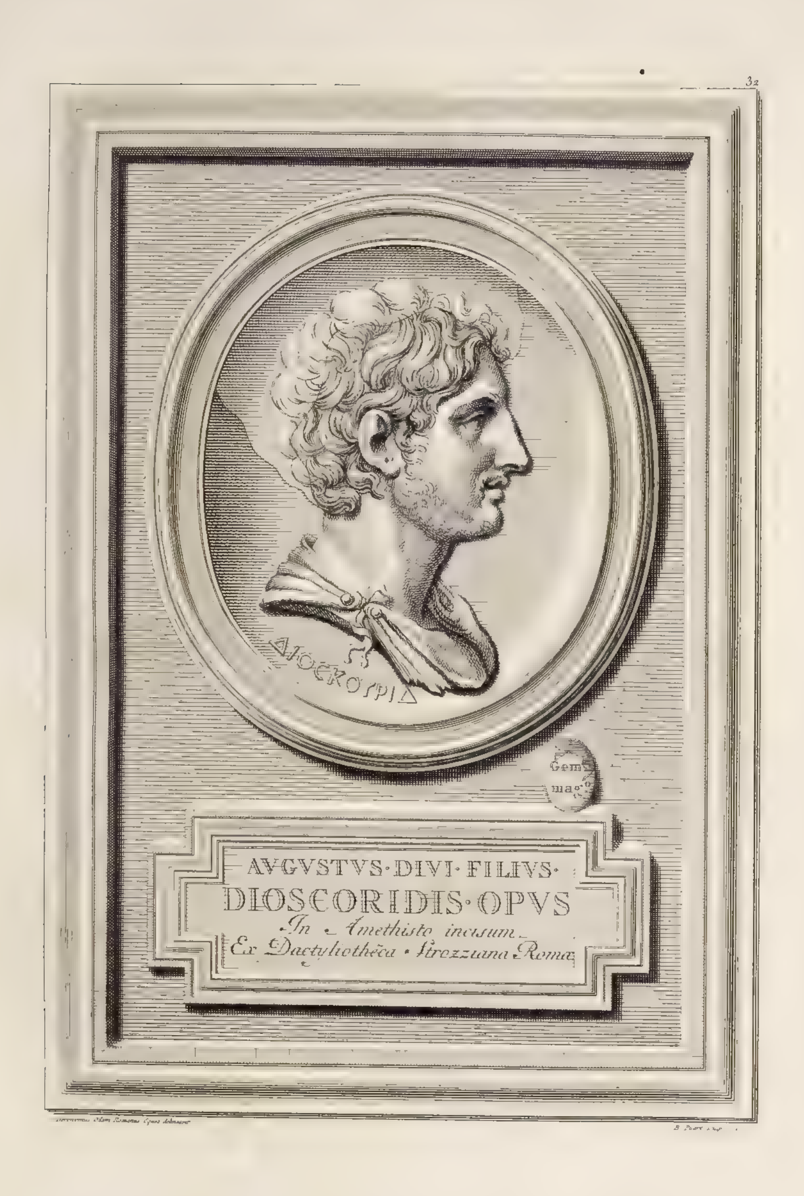
Ce tombeau, élevé dans un tems où Auguſte était parvenu au plus haut dégré de puiſſance, reçut, ſans doute tout l'éclat & toute la magnificence dont un tel monument eſt ſuſceptible. Sur un grand ſocle s'élevaient trois ordres d'architecture, les uns au deſſus des autres, qui décoraient autant d'enceintes, de circonférences inégales, & qui compoſaient enſemble une pyramide de forme ronde, terminée

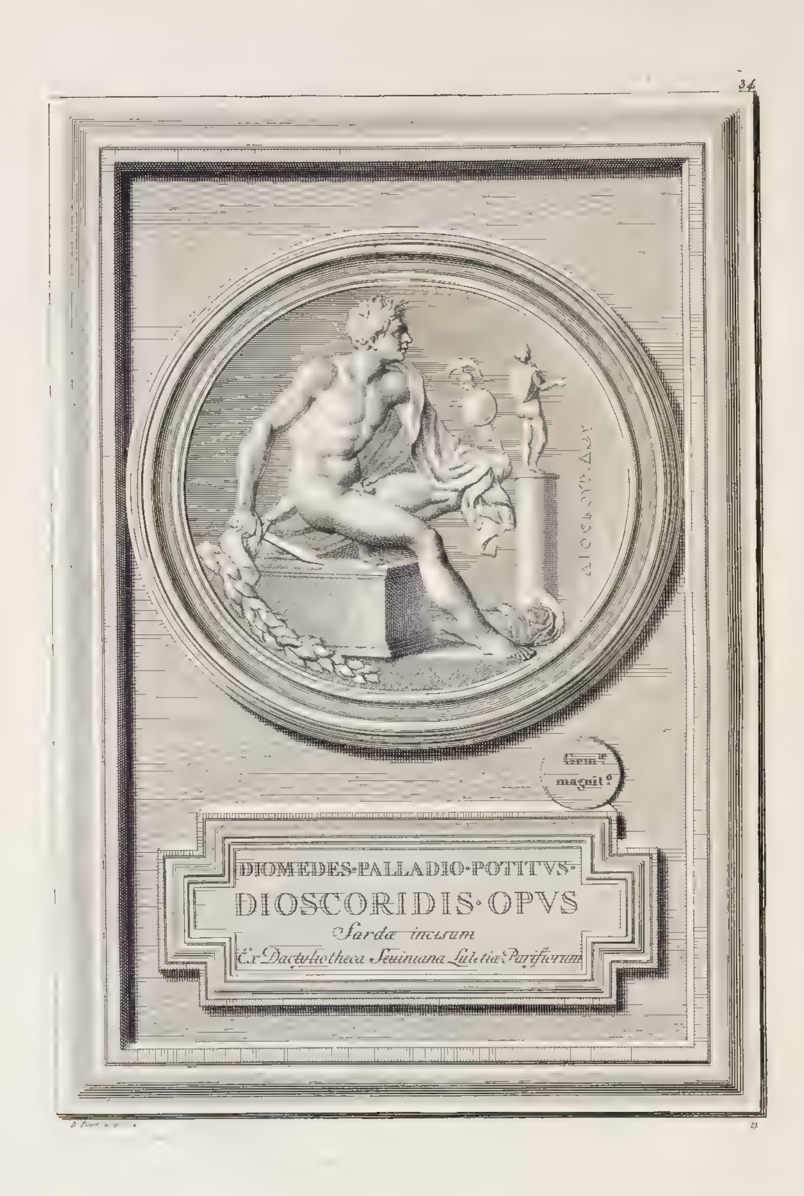
Figure. 32. par une coupole sur laquelle était placée une statue de bronze d'Auguste (*fig.* 32). Entre les pilastres qui soutenaient les corniches qui distinguaient les différents ordres, étaient pratiquées des niches où étaient des statues des dieux & des héros. Strabon dit que cet édifice était bâti de pierres blanches, & ombragé d'arbres toujours verds jusqu'à son comble; le centre était occupé par un grand sallon, que l'on compare à l'intérieur du Panthéon. Tout l'édifice avait deux cents cinquante coudées de hauteur.

Le plan inférieur, le premier ordre & une partie du second, qui subsistent encore, dépouillés de tous leurs ornements extérieurs, & garnis de quelques plantations de vignes, d'orangers & d'autres arbustes, donnent une ideé de la maniere dont les Cyprès étaient disposés autour de ce monument. Ce qu'il y a de mieux conservé, ce sont les différentes voûtes, où l'on déposait les urnes cinéraires des Empereurs & des Princes de leur maison. Elles ont été decorées de quelques peintures qui sont entierement effacées; ce que l'on y remarque encore, c'est la beauté & la solidité de l'enduit, qui est aussi brillant & aussi frais que lorsqu'il sortit des mains de l'ouvrier. Ces cavaux, autrefois destinés à recevoir les cendres de tout ce que l'Empire romain eut jamais de plus respectable, servent aujourd'hui à retirer du charbon, les fumiers, les engrais que l'on met dans le jardin qui occupe le centre de cet édifice. C'est ainsi, ô homme orgueilleux! que tes descendans traiteront les tristes restes de ta fastueuse existence.

Ce tombeau n'avait qu'une porte ouverte vis-à-vis du champ de Mars, aux côtés de laquelle étaient placés deux obélisques, dont l'un est élevé derriere Sainte Marie-Majeure. Quelques inscriptions sépulcrales trouvées dans les environs, font conjecturer que les affranchis de la maison d'Auguste faisaient déposer leurs urnes cinéraires autour de ce monument. Un peu plus haut était le bûcher d'Auguste. Le massif sur lequel portait la charpente que l'on élevait dans ces occasions, était de pierres blanches: il parait qu'il était entouré d'une enceinte de pilastres & de grilles de fer. M. l'abbé Richard dit avoir vu dans le pavé actuel du porche de la maison qui tient au tombeau d'Auguste, des morceaux de marbre les plus précieux, tels que le verd & le jaune antiques, employés avec les cailloux & les pierres les plus communes. Tout, dans Rome, décele son ancienne magnificence & les malheurs qu'elle a éprouvés.

Parmi les monuments de sculpture, qui décoraient les édifices construits sous Auguste, & qui appartiennent incontestablement à son siecle, nous ne citerons qu'une des Caryatides de Diogenes d'Athènes, placées dans le Panthéon. Cette statue, restée long-tems ignorée dans la cour du palais Farnèse, a été, depuis quelques anneés, envoyée à Naples. C'est la moitié supérieure d'une figure d'homme, nue & sans bras, portant sur la tête une espece de corbeille, travaillée séparément de la figure. Cette corbeille offre les vestiges de quelques


ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔ
Gem
mag.
AVGVSTVS·DIVI·FILIVS·
DIOSCORIDIS·OPVS
In Amethisto incisum
Ex Dactyliothēca · Strozziana Romæ


ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ
Gem.ª
magnit.º
DIOMEDES·PALLADIO·POTITVS·
DIOSCORIDIS·OPVS
Sardæ incisum
Ex Dactyliotheca Seviniana Lutetiæ Parisiorum


Gem.t
mag.e
MERCVRIVS ·
DIOSCORIDIS · OPVS
·Sardæ incisum
ex Dactyliotheca Philipp. de · Stosch ·

quelques saillies, qui paraissent avoir été des feuilles d'Acanthe. Cette demi-figure a environ huit palmes de haut, & la corbeille deux palmes & demie. Cette statue était par conséquent proportionnée à l'ordre attique du Panthéon, dont la hauteur est d'environ dix neuf palmes. M. l'abbé Winkelmann a fait graver ce morceau dans ses monuments de l'antiquité, n°. 205. Figures.

Parmi les graveurs de ce siecle, dont le nombre fut vraisemblablement considérable, les écrivains n'ont parlé avec éloge que du célebre Dioscorides, auteur du Mercure & du Diomede que nous présentons ici (*fig.* 33 & 34). Cet artiste grava aussi les têtes d'Auguste avec lesquelles 33, 34.
ce Prince & les Empereurs ses successeurs, à l'exception de Galba, avaient coutume décacheter leurs diplômes (*a*), *fig.* 30 & 32). Une pareille pierre, 30, 32.
avec le portrait d'Auguste, se trouvait à la maison Massimi à Rome; mais, lorsqu'on voulut la monter en or, elle se brisa en trois morceaux: celle d'Auguste est reconnaissable à une barbe que le prince paraît avoir négligé de faire faire depuis quelque temps : cette marque caractéristique qui se trouve rarement à ses autres têtes, pourrait indiquer l'époque de la défaite des trois légions de Varus ; & l'on sait que cette catastrophe l'affligea tellement, qu'il se laissa croître la barbe en signe de deuil. A la Villa Albani, on voit une tête de l'empereur Othon, avec une barbe semblable. Parmi les autres têtes d'Auguste, nous ne pouvons passer sous silence celle que l'on conserve à la bibliothéque du Vatican, & qui a été gravée sur une calcédoine : ce précieux morceau, d'une beauté & d'une délicatesse extraordinaires, a plus d'une demi-palme de hauteur, & doit vraisemblablement sa naissance à Dioscorides.

Quelque nombreux que fussent les artistes au siécle d'Auguste, quelqu'empressement que l'on témoignât à multiplier les chef-d'œuvres, il est certain que, sous ce Prince, le bon goût commença à se dégrader. La majesté du style dégénéra peu à peu en une afféterie ridicule, en une parure efféminée, qui énerva les arts & précipita leur décadence. Mécène, ce voluptueux ami d'Auguste, fut la cause de ce changement; & les artistes, en voulant plaire à leur protecteur, dont le goût pour le luxe & le clinquant était généralement connu, apprirent à leurs successeurs à dédaigner les préceptes des grands maîtres, & à substituer l'éclat apparent à l'élégance & à la solidité : ce vice, qui s'introduisit alors parmi les gens à talents, ne fut pas particulier aux beaux arts ; le bon goût dans les lettres commença aussi à décliner sous Auguste, & l'on peut dire que les principaux Littérateurs de ce siécle y firent les premieres breches. Ce furent Asinius Pollion, Mécène & Messala Corvin, qui ouvrirent la voie au changement qui se fit dans l'éloquence, & Properce à celui qu'éprouva la poésie. Pollion, sans cesse appliqué à critiquer Cicéron jusqu'à en faire l'objet de ses satyres les plus vives, en faveur duquel il laisse cependant échapper quelquefois des éloges, n'a pas peu contribué à détourner les Romains de cette source intaris-

(*a*) Plin. liv. XXXVII. chap. 1. Dio, Hist. lib. 51. Suet. August. cap. 58.

Figure. fable de l'éloquence latine ; & les ouvrages que fon fils fit exprès contre Cicéron, prouvent qu'en très-peu de tems, on en était venu jufqu'à ne regarder qu'avec un certain mépris les principaux auteurs de la véritable éloquence. (a)

La décadence du bon goût fe fit bien plus fentir encore fous Tibere que fous le regne de fon prédéceffeur. Ce Prince, qui parait d'ailleur avoir eu beaucoup d'efprit, remplit fes difcours au Sénat, d'un affectation outrée ; &, pour donner trop de foin à fa compofition, il jetta de l'obfcurité fur fa poéfie. Plus ami des rhéteurs que des artiftes, il ne fit élever aucun de ces grands monuments qui firent tant d'honneur au regne de fon oncle. Tyran farouche, ennemi implacable, avare infatiable, il profcrivit les perfonnes les plus opulentes de l'Empire, s'empara de leurs biens, & jetta dans tous les cœurs l'alarme & la confternation. On fait à peine les noms de quelques artiftes qui vécurent fous ce regne de fer. Le temple d'Augufte fut le feul édifice public qu'il penfa à faire conftruire ; encore ne l'acheva-t-il pas ; il n'en fit que la dédicace, & Caligula eut la gloire de l'achever. Cependant, pour décorer la bibliotheque de l'Apollon palatin, il fit venir de Syracufe une ftatue fameufe de ce Dieu, connue fous le nom d'Apollon Téménite ; le nom de cette divinité venait de la fontaine Téménite qui donna cette dénomination à la quatrieme partie de la ville de Syracufe. On fait encore que Tibere, à qui l'on avait légué un tableau licencieux de Parrhafius, repréfentant les amours de Méléagre & d'Athalante, avec la condition que, s'il était choqué de l'indécence du fujet, il recevrait à la place une fomme confidérable, accepta le tableau & le plaça dans le cabinet ; mais il parait que l'amour de l'art eut la moindre part à ce choix.

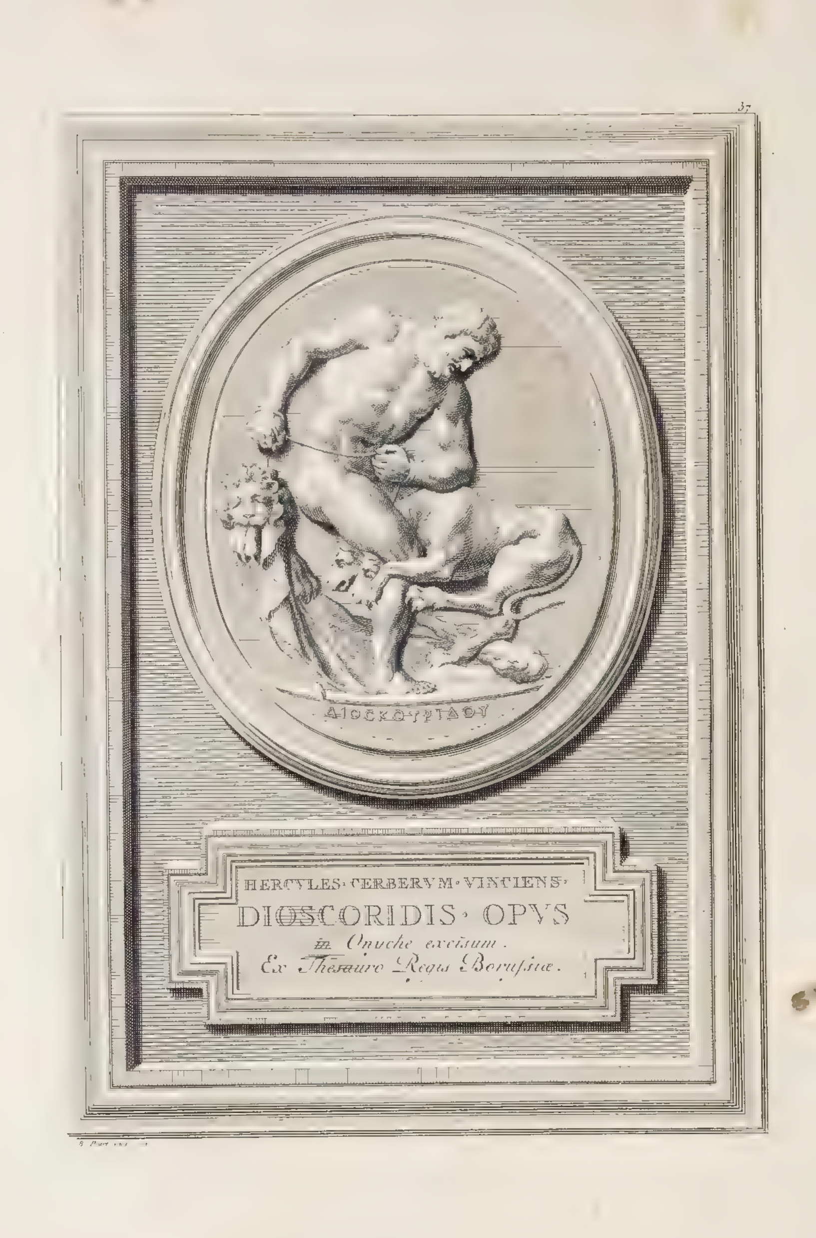
Le mépris ou l'indifférence que Tibere montra pour les artiftes, fit que les ftatuaires furent en très-petit nombre fous fon regne. Les ftatues, qui, fous un Prince vindicatif & foupçonneux, furent le prix des efpions & des délateurs, devinrent méprifables : auffi en trouve-t-on aujourd'hui fort peu qui repréfentent cet Empereur. On en voit cependant deux dans le cabinet du Capitole. La Villa Albani offre pareillement une ftatue furmontée d'une tête de Tibere, qui le repréfente dans fa jeuneffe ; tandis que les têtes du Capitole le repréfentent dans un âge plus avancé. La tête de Germanicus, (*fig.* 35) neveu de Tibere, eft l'une des plus belles têtes impériales qui foient au cabinet du Capitole. On voyait autrefois en Efpagne la bafe d'une ftatue élevée à Germanicus par l'Edile Lucius Turpilius.

35.

Le feul monument public, du tems de cet Empereur, qui fe foit confervé, eft un piédeftal quarré de marbre blanc, élevé fur la place de Pouzzol. Ce piédeftal a cinq à fix piés de long fur trois & demi de haut. Les mémoires hiftoriques & l'infcription du monument, nous apprennent qu'il fut érigé à l'honneur de Tibere, par quatorze villes de l'Afie qui, ayant beaucoup fouffert dans un tremblement de terre,

(a) Révol. de la Littérat. anc. & moderne, chap. 2.


ΕΠΙΤΥΓΧΑ
GERMANICVS
EPITYNCHANI OPVS
In Sardonyche Excisum.
Ex Dactyliotheca Strozziana Romae.


ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ
HERCVLES·CERBERVM·VINCIENS·
DIOSCORIDIS· OPVS
in Onyche excisum.
Ex Thesauro Regis Borussiæ.



PERSEVS.
DIOSCORIDIS·OPVS
Sardæ incisum
Ex Thesauro Farnesiano Parmæ

furent rétablies par cet Empereur. Les quatre faces font chargées de bas-reliefs, repréfentant les figures fymboliques de ces villes, dont chacune eft défignée par fon nom marqué au bas de la figure. Ces villes étaient Philadelphie, Magnéfia, Tmolus, Céfarée, Ephèfe, Smirne.... Quoique l'ouvrage ait été fort endommagé, on voit cependant qu'il eft forti du cifeau d'un artifte célebre. Ce piédeftal fupportait vraifemblablement la ftatue de Tibere, que, jufqu'à préfent, on n'a pu découvrir.

On voit aujourd'hui à Verfailles une ftatue de Germanicus, & qui était autrefois à la Villa Montalto. Le nom du ftatuaire, nommé Cléomenes, eft gravé fur la plinthe, qui porte auffi une tortue. Une draperie, qui tient au bras gauche de la figure, d'ailleurs nue, & qui doit avoir une fignification particuliere, defcend fur cette tortue. Il ne parait pas qu'aucun antiquaire ait expliqué le motif qui a déterminé l'artifte à décorer de cet amphibie la ftatue de Germanicus. Ce fymbole a peût-être pour caufe quelque trait hiftorique que la fucceffion des tems nous a dérobé.

Nous ne connaiffons, fous Tibere, aucun graveur diftingué, fi ce n'eft Diofcorides, dont nous avons déjà parlé & qui illuftra encore ce regne par fon génie. Indépendamment des têtes d'Augufte, que cet artifte fe plaifait à tranfmettre à la poftérité, les traits les plus piquans de la fable exercerent auffi fon burin. Le bel ouvrage qu'offre une cornaline du tréfor Farnèfe, & qui repréfente Perfée armé d'une épée & d'un bouclier, décele parfaitement la délicateffe de fon ftyle & la nobleffe de fon caractere (*fig.* 36). On ne voit pas avec 36.
moins d'admiration l'Hercule preffant le Cerbere, qu'offre un camée du tréfor du roi de Pruffe, & fur lequel l'artifte femble avoir épuifé toute la force de fon génie (*fig.* 37). Diofcorides, digne d'un 37.
autre fiecle que celui de Tibere, parait n'avoir eu aucun rival en état de joûter avec lui.

Tibere eut pour fucceffeur Caligula. Ce prince, d'un caractere féroce, emporté, foupçonneux, n'était guere propre à confoler les neuf Sœurs des pertes journalieres qu'elles faifaient depuis la mort d'Augufte. Il fit tout ce qui dépendit de lui, pour anéantir les arts & affliger les belles lettres. Sous fon regne, Rome eut la douleur de voir les ftatues des grands hommes, placées dans le champ de Mars par Augufte, renverfées, mutilées, brifées; tous les monuments de cette efpece, érigés dans les villes, furent renverfés ou tranfportés à Rome. La Grèce fut dépouillée de tout ce qu'elle avait de plus précieux dans ce genre par Mémius, & cela fut entaffé dans les maifons de plaifance de l'Empereur. Ce Prince, qui avait conçu le projet de faire perdre la mémoire d'Homere qu'il n'aimait pas, dénatura d'ailleurs un très-grand nombre de Chef-d'œuvres, en ôtant la tête aux ftatues des héros & des dieux, pour y fubftituer la fienne.

Les portraits en marbre de ces Princes, font très-rares. A Rome, on

n'en connait que deux. L'un en basalte noir, se trouve dans le cabinet du Capitole ; l'autre, en marbre blanc, est placé à la Villa Albani, & représente ce Prince en grand-prêtre, la draperie passée sur sa tête. La plus belle image de cet Empereur est incontestablement une pierre gravée de relief, que le général de Walmoden acheta à Rome, en 1766. On peut même placer ce Camée au rang des ouvrages les plus parfaits en ce genre.

Quoique Caligula n'eût pas le goût bien épuré, il dépensa cependant des sommes immenses en bâtiments. Le plus important des projets qu'il forma à ce sujet, fut celui de couper l'isthme de Corinthe, & qu'il ne put exécuter. Il eut aussi la folie de vouloir faire un pont sur la mer, & l'on en voit encore aujourd'hui quelques restes près de Pouzzol. Ce pont, qui traversait une espece de golfe que l'on voit entre Pouzzol & Baules, avait une lieue & demie de longueur. Ce monument, fruit de l'imagination bizarre du Prince qui l'avait conçu, ne fut jamais d'aucun usage ; aussi, Caligula ne l'avait-il fait construire que pour aller à cheval sur mer, & triompher, disait-il, du plus fougueux des éléments, avec plus de gloire que ne l'avaient jamais fait Darius & Xerxès.

Les têtes d'Auguste, que Claude fit mettre à la place des têtes d'Alexandre, qu'il fit découper de deux tableaux qui représentaient ce conquérant, nous prouvent, dit M. l'abbé Winkelmann, quel connaisseur était ce Claude. Jaloux de porter le nom de protecteur des lettres, il fit aggrandir le Museum d'Alexandrie. Il voulut aussi passer pour un habile grammairien, & il s'efforça d'enrichir l'alphabeth romain d'une lettre. C'est lui qui mit en vogue le Ⅎ renversé.

Tout imbécile que fût ce Prince, il fit cependant exécuter, dans Rome, des édifices dignes encore de la majesté du nom Romain ; c'est que, pour regner, il est assez inutile d'être fort éclairé, pourvu que l'on soit pacifique. Il construisit divers Aqueducs qui manquaient à cette capitale, & fit rétablir ceux qui avaient été dégradés par vétusté. Il fit dessécher le lac Fuscinus (*a*), par le moyen d'un canal immense que l'on perça à travers les montagnes. Jusqu'alors les Romains n'avaient eu aucun port où les vaisseaux, qui venaient d'Asie & d'Afrique, pussent aborder ; & ce défaut d'un mouillage sûr avait souvent occasionné la famine dans Rome. Claude fit creuser le port d'Ostie à l'endroit où le Tibre va se dégorger dans la mer. Ce seul ouvrage exigeait que les Romains plaçassent le nom de Claude dans les fastes de l'immortalité.

Le tems a épargné un beau buste de ce Prince, travaillé sous son regne, & que, dans le dernier siecle, on trouva *alle Fratocchie* (*b*). Ce monument fut transporté en Espagne par le cardinal Guillaume Colonne. Lorsque, dans la guerre de la succession, le parti Autri-

---

(*a*) Connu aujourd'hui sous le nom de *Lac Célano*.

(*b*) Monfaucon, antiq. expliq. tom. v. pl. 129.

chien ſe fût emparé de Madrid, milord Galloway chercha ce buſte, & apprit qu'il était à l'Eſcurial. Il l'y trouva, en effet, ſervant de contrepoids à l'horloge de l'égliſe. il le fit auſſitot tranſporter en Angleterre. On ignore ce qu'il eſt devenu depuis.

Un ouvrage très-important du ſiecle de cet Empereur, eſt le grouppe d'Arie & de Pétus qui décore la Villa Ludoviſi. On ſait que Cécinna Pétus, de famille Patricienne, enveloppé dans la conjuration de Scribonien contre Claude, fut condamné à ſe donner la mort; on ſait auſſi que ſon épouſe, voyant qu'il n'avait pas le courage de ſe frapper, s'enfonça un poignard dans le ſein, puis le retira & le préſenta à ſon mari, en diſant : tiens, cela ne fait aucun mal (*a*). Ce grouppe eſt compoſé de deux figures, l'un d'homme & l'autre de femme. L'homme qui eſt nu, & qui a de la barbe ſous le nez, ſe plonge de la main droite, une courte épée dans le corps, au-deſſus de la clavicule, & ſoutient de la main gauche une femme drapée, tombée ſur ſes genoux, & bleſſée à l'epaule droite. Au pié de ces figures, eſt un grand bouclier de forme oblongue, & ſous le bouclier un fourreau d'épée. Ce monument eſt conſidéré comme l'un des plus précieux qui nous ſoit reſté de l'ancienne Rome. (*b*)

Néron, ſucceſſeur de Claude, témoigna la plus vive paſſion pour tout ce qui était relatif aux arts; mais cette paſſion reſſemblait chez lui, à celle de l'avarice, qui cherche plutôt à entaſſer qu'à produire. La ſtatue de bronze d'Alexandre, de la main de Lyſippe, qu'il fit dorer, atteſte la dépravation de ſon goût. Pline, qui rapporte ce fait, ajoute que la richeſſe de ce métal ayant fait perdre à la ſtatue la fineſſe du travail, on fut obligé d'en ôter l'or, & que malgré les cicatrices, que la dorure y avait laiſſées, on l'eſtimait encore davantage, que lorſqu'elle était ſurchargée d'une opulence empruntée. Ce qui prouve encore ſon mauvais goût, ce ſont d'abord les rimes qu'il cherchait à placer à l'hémiſtiche, & à la fin du vers, puis les métaphores empoulées qu'il entaſſait les unes ſur les autres, vice de diction que Perſe, Tacite & Suétone tournent en ridicule. Tout nous porte à croire que Séneque, qui exclut la peinture & la ſculpture du cercle des arts libéraux, eut beaucoup de part à la dépravation qu'éprouva le goût de ce Prince.

On doit cependant rendre une juſtice à cet Empereur; c'eſt qu'il exé-

---

(*a*) Caſta ſuo gladium cùm traderet Arria Pæto,
Quem de viſceribus traxerat ipſa ſuis.
Si qua fides, vulnus, quod feci, non dolet, inquit:
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pæte, dolet.
Mart. Epig. 14. lib. 1.

(*b*) M. l'abbé Winkelmann, dont nous reſpectons aſſurément les lumieres & le jugement; ne croit pas que ce grouppe repréſente Arria & Pétus, mais le garde qu'Eole roi des Tyriens, envoya à ſa fille Canacée, avec l'épée dont elle devait ſe tuer, pour expier l'inceſte qu'elle avait commis avec ſon frere Macarée. Voyez ce que ce ſavant Antiquaire dit dans ſon *Hiſt. de l'Art. liv. VI chap. VI.*

cuta, ou conçut de grands projets; & l'on voit que, ſi les paſſions ne l'avaient pas abruti, il eût pu rendre ſon regne célébre par de vaſtes & utiles entrepriſes. La principale de celles dont l'hiſtoire lui fait honneur, eut pour objet l'Iſthme de Corinthe. Dans l'intention d'épargner le circuit du Péloponnèſe aux navigateurs qui veulent paſſer de la mer Ionienne dans la mer Egée, il voulut percer cet Iſthme, qui n'a que cinq milles de largeur. La ſuperſtition des peuples s'oppoſait à ce deſſein. Dans un tems où les loix de la phyſique étaient entiérement inconnues, on craignait de violer l'ordre de la nature, en joignant ce qu'elle avait ſéparé. A l'appui de cette opinion abſurde, venaient des faits imaginés par la crainte & les préjugés. On publiait qu'au premier coup porté à la terre, il en était ſorti du ſang; que l'on avait entendu comme des mugiſſements partis d'antres ſouterreins, & que des fantômes s'étaient montrés aux habitans des environs. Ce préjugé n'était pas particulier au vulgaire; les gens d'eſprit, comme c'eſt l'uſage, craignaient auſſi le courroux du Ciel. Pline, qui a d'ailleurs laiſſé échapper bien des traits de faibleſſe dans ſes écrits, parle de l'entrepriſe de percer l'iſthme de Corinthe, comme d'une témérité blâmable; &, pour appuyer ſon opinion, il rappelle le ſort funeſte de quatre princes qui l'ont tentée, Démétrius Poliorcete, Céſar, Caligula & Néron.

Celui-ci, plus philoſophe qu'on ne l'était communément dans ſon ſiecle, ne ſe laiſſa pas effrayer par ces vaines terreurs; &, pour vaincre tous les ſcrupules, après avoir encouragé les ſoldats prétoriens au travail, par une harangue, il mit lui-même la main à l'œuvre. Le nombre des ouvriers était immenſe. Néron les avait raſſemblés de toutes parts. Ce Prince avait tiré des priſons de l'Empire tous ceux qui y étaient détenus, & les avait fait tranſporter dans le Péloponnèſe. Veſpaſien ſeul, ſi l'on en croit Joſephe, lui envoya ſix mille juifs choiſis parmi un grand nombre de priſonniers qu'il avait faits en Judée. On commença le travail du côté de la mer Ionienne, au port de Leché, dépendant de Corinthe. L'ouvrage fut pouſſé d'abord avec une rapidité incroyable. En ſoixante-quinze jours de tems, on creuſa l'eſpace d'environ quatre ſtades; c'était à peu près la dixieme partie du canal. Ce fut auſſi le terme des travaux de l'armée romaine. Néron, qui était alors à Corinthe, ayant appris que ſon abſence occaſionnait en Italie des troubles propres à le précipiter du trône, envoya ordre aux ouvriers de ſuſpendre leur ouvrage; & depuis cette époque, il ne parait pas qu'on ait fait aucune tentative pour perfectionner cette entrepriſe.

A ce projet utile Néron en joignit d'autres tout auſſi coûteux, & qui caractériſent la paſſion ardente qu'il avait de bâtir : on connaît ce fameux palais appellé *maiſon dorée*, qu'il fit conſtruire, & dont Suétone nous a laiſſé une deſcription détaillée. Cet édifice immenſe occupait une partie de l'emplacement du Forum Romanum, le mont palatin, l'eſpace qui ſépare cette montagne du mont Célius, & une partie de l'Eſquilin. Ce Prince faſtueux ne ſe crut logé convenablement à ſa dignité, que lorſ-

qu'il ſe fut emparé de cette vaſte portion du territoire de Rome. Jamais on ne vit un palais plus magnifique : le portique en était aſſez vaſte pour contenir la ſtatue coloſſale de l'Empereur, de cent vingt piés de hauteur. Les galeries ſoutenues par un ordre de colonnes triplées, étaient d'une grandeur immenſe ; un réſervoir d'eau, que les hiſtoriens comparent à une mer, était entouré d'édifices qui reſſemblaient à des villes : ſes jardins & ſes parcs étaient comme une vaſte campagne où l'on trouvait des champs cultivés, des vignes, des bois, des troupeaux d'animaux domeſtiques, & une multitude de bêtes fauves (*a*). Les appartements étaient tout brillants d'or, de pierres précieuſes & de nacres de perles : les plafonds des ſalles à manger étaient diſpoſés de maniere que les eaux de ſenteur & les fleurs odoriférantes paraiſſaient ſe répandre naturellement ſur les convives ; quelques-uns de ces plafonds repréſentaient par leur mouvement celui des arbres. Néron fit pratiquer des cavaux qui conduiſaient dans ſes bains les eaux de la mer & celles de l'albula.

Cette deſcription de Suétone offre l'idée du palais le plus magnifique & le plus ſomptueux qui ait jamais été conſtruit. Les colonnes, les bronzes & les marbres que l'on croit y avoir été employés, confirment cette opinion, tant ils conſervent de beauté : ce grand édifice, qui, ſans doute avait ſouffert pendant les guerres civiles qui agiterent l'Empire auſſi-tôt après la mort de Néron, fut entiérement détruit par Veſpaſien ; & ce Prince, dit Martial, en rendant Rome à elle-même (*b*), reſtitua au peuple ce qu'un maître injuſte avait uſurpé pour ſa ſatisfaction particuliere. Veſpaſien ménagea cependant le coloſſe que Néron avait fait placer devant ſon palais, & qu'il s'était dédié à lui-même ; il en changea ſeulement la deſtination, & il le fit placer devant l'amphithéatre, après en avoir fait enlever la tête qui reſſemblait à Néron, & mettre à ſa place celle du ſoleil, entourée de rayons de vingt-deux pieds de longueur. C'eſt des matériaux de ce palais que furent conſtruits le temple de la paix, les thermes de Tite & l'amphithéatre.

Dans l'enceinte de ce palais était un petit temple dédié *fortunæ ſeiæ*, bâti dès le regne des premiers rois de Rome. Néron le fit reconſtruire d'une pierre ſpéculaire ou tranſparente, trouvée en Cappadoce. Le peu de connaiſſance que l'on a eu long-tems des pierres & des marbres, a fait croire que le récit de Pline, qui rapporte ce fait, était fabuleux ; mais quand on a vu les colonnes d'albâtre qui ſont au Vatican, & à la gallerie de Florence, & les vîtres de l'égliſe *San-miniato* à Florence, qui

---

(*a*) Il faut obſerver que ce palais ſi vaſte, & qui ſurprenait tant les Romains, ne pouvait étonner par ſon étendue que des républicains, accoutumés à vivre librement & dans la médiocrité.

(*b*) Reddita Roma ſibi eſt, & ſunt, te preſide, Cæſar,
Delitiæ populi, quæ fuerant Domini.
Mart. Ep. 2 L. Spect.

ſont de même matiere que quelques albâtres de Sicile, on ne peut plus douter de la vérité du fait. Cette pierre, quoique tranſparente, eſt aſſez ſolide pour être employée dans toutes ſortes de bâtiments; & ſi l'on en avait aſſez pour en former un édifice, il ne ſerait pas difficile d'en conſtruire un ſemblable à celui de Néron

Ce palais & pluſieurs autres édifices conſtruits par ce Prince, dont il reſte encore quelques veſtiges, ſuffiſent pour nous faire juger du ſtyle des architectes de ce ſiecle. Il n'en eſt pas ainſi de celui des ſtatuaires; car, à l'exception d'un couple de têtes mutilées de cet Empereur, de la ſtatue d'Agrippine, ſa mere, & d'un buſte de Poppée, ſa femme, il ne nous eſt rien parvenu de conſidérable, qui ſoit certainement ſorti du ciſeau des artiſtes de ce regne. La tête de Néron, conſervée dans le cabinet du Capitole, n'a d'antique que ſa partie ſupérieure; le viſage même n'a d'original qu'un œil. Dans la ſuperbe collection des portraits des Empereurs, expoſés à la Villa Albani, la tête de Néron manque; & il en eſt ainſi de tous les cabinets d'antiques, où les images de cet Empereur ſont toujours très-rares.

On connait trois ſtatues ſous le nom d'Agrippine; la premiere & la plus belle eſt dans le palais Farneſe; la ſeconde eſt au cabinet du Capitole, & la troiſieme à la Villa Albani. Le beau buſte de Poppée du palais Farneſe, eſt curieux par la ſingularité de la matiere; il eſt d'un ſeul morceau de deux différents marbres, de façon que la tête & le cou ſont blancs, & que le ſein, qui eſt drapé, offre des taches & des veines violettes. C'eſt cette Poppée, femme de Criſpinus, & enlevée par Néron. Fameuſe dans l'hiſtoire de ces tems-là, par ſa beauté, ſa délicateſſe & ſon luxe, elle voulait que les cordes même qui ſervaient à attacher les mules qui portaient ſa litiere, fuſſent treſſées d'or. Cette femme impérieuſe eſt aſſiſe ici ſur ſa chaiſe, penchée négligemment en arriere, avec un air mélancolique. Sa beauté ſemble acquérir un nouvel éclat, au milieu même de ſon chagrin. Ses jambes ſont étendues, ſes mains croiſées ſur ſes genoux, le pouce de la droite paſſe dans la gauche. Toute l'expreſſion en eſt touchante. On ne ſait ſi la mélancolie eſt ſon état habituel, ou ſi quelque chagrin ſecret la dévore. Peut-être l'artiſte a-t-il voulu la repréſenter dans ce moment funeſte, où courroucée de ce que Néron s'occupait à la conduite des chars plus qu'il ne convenait à ſa dignité, elle lui fit des reproches amers ſur ce ſujet. Le tyran, indigné qu'on osât ainſi contrarier ſes goûts, l'aſſomma à coups de piés, lorſqu'elle était enceinte & malade.

S'il eſt vrai, comme Pline l'aſſure, que, ſous Néron, on eût déjà perdu l'art de fondre l'airain, il faut en conclure que les beaux arts avaient déjà éprouvé une révolution bien préjudiciable. Ils étaient alors beaucoup plus maltraités encore en Grèce, qu'ils ne l'étaient à Rome. Quoique Néron affectât de laiſſer jouir les Grecs de tous les privileges que les précédents Empereurs avaient bien voulu leur accorder,

der, ses fureurs s'étendirent cependant sur tout ce que ces peuples infortunés s'étaient ménagés des chef-d'œuvres de l'art. Il fit précipiter dans des lieux immondes les statues des vainqueurs aux grands jeux. Insatiable dans tous ses goûts, ce tyran conçut le dessein de dépouiller la Grèce de ses plus beaux monuments; & pour que rien n'échappât à sa rapacité, il y envoya deux scélérats, Acratus & Secundus Carinas, qui parcoururent cette région, & qui enleverent tout ce qui pouvait convenir à leur maître. On tira du seul temple d'Apollon à Delphes cinq cents statues de bronze. La plupart de ces richesses servirent à décorer le palais d'or, dont on vient de parler.

Le savant abbé Winkelmann soupçonne que l'Apollon du Belvédere fut du nombre des statues transportées alors de la Grèce. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce précieux morceau a été trouvé, avec le gladiateur Borghese, à Antium, lieu de la naissance de Néron, & qu'il avait embelli avec des dépenses énormes. On en voit encore de vastes débris, le long de la mer qui baigne cette côte. On y voyait entr'autres, un portique, qu'un peintre, affranchi de l'Empereur, avait décoré de figures de gladiateurs, dans toutes les positions imaginables (*a*).

De toutes les productions de l'art qui ont échappé à la puissance des tems, la statue d'Apollon est incontestablement la plus sublime. L'artiste, dit M. Winkelmann dont nous empruntons les termes (*b*), a conçu cet ouvrage sur l'idéal, & n'a employé de matiere que ce qu'il lui en fallait pour exécuter & rendre sensible sa pensée. Autant la description qu'Homere a donnée d'Apollon surpasse les descriptions qu'en ont faites, après lui, les poëtes; autant cette figure l'emporte sur toutes les figures de ce Dieu. Sa statue est au-dessus de celle de l'homme, & son attitude respire la majesté. Un éternel printems, tel que celui qui regne dans les champs fortunés de l'Elisée, revêt d'une aimable jeunesse les charmes mâles de son corps, & brille avec douceur sur la fiere structure de ses membres. Tout offre ici des beautés surnaturelles & vraiment divines. Ce corps n'est ni échauffé par des veines, ni agité par des nerfs. Un esprit céleste, répandu comme un doux ruisseau, circule, pour ainsi-dire, sur toute l'étendue de cette figure. Il a poursuivi Pithon, contre lequel il a tendu pour la premiere fois son arc redoutable; dans sa course rapide, il l'a atteint, & lui a porté le coup mortel. De la hauteur de sa joie, son auguste regard pénétrant dans l'infini, s'étend bien au-delà de la victoire. Le dédain siége sur ses levres; l'indignation qu'il respire, paraît sur ses narines & monte jusqu'à ses sourcils. Mais une paix inaltérable est empreinte sur son front, & son œil est plein de douceur, comme s'il était au milieu des Muses empressées à lui prodiguer leurs caresses. Parmi toutes les figures de Jupiter, enfantées par l'art, & parvenues jusqu'à nous, vous ne verrez dans aucune le pere des Dieux approcher de cette grandeur avec laquelle il se ma-

(*a*) Vulpii Tabula Antian. illustr. pag. 17.

(*b*) Hist. de l'art, liv. VI. Chap. VI. Tom. III. pag. 192.

nifesta jadis à cette intelligence du poëte, comme dans les traits que nous offre ici son fils. Les beautés individuelles de tous les autres Dieux sont réunies dans cette figure, comme dans la divine Pandore. Ce front est celui de Jupiter renfermant la deésse de la sagesse; ces sourcils par leur mouvement, annoncent leur volonté; ces yeux, dans leur orbite ceintrée, sont les yeux de la reine des Déesses, & cette bouche est celle qui inspirait la volupté au beau Bacchus. Semblables aux tendres rejettons de la vigne, ses beaux cheveux flottent autour de sa tête divine, comme s'ils étaient légérement agités par l'haleine des Zéphirs : ils semblent parfumés de l'essence des dieux, attachés négligemment sur le sommet par les mains des Graces. A l'Aspect de ce prodige de l'art, continue M. l'abbé Winkelmann, j'oublie tout l'univers; je prends moi-même une position plus noble, pour le contempler avec dignité. De l'admiration, je passe à l'extase. Saisi de respect, je sens ma poitrine qui se dilate & s'éleve, sentiment qu'éprouvent ceux qui sont agités par l'esprit de prophétie. Je suis transporté à Délos & dans les bois sacrés de la Lycie, lieu qu'Apollon honorait de sa présence : car la beauté que j'ai devant les yeux, parait recevoir le mouvement, comme le reçut jadis la beauté qu'enfanta le ciseau de Pygmalion.

Galba, Othon & Vitellius, successeurs de Néron, ne firent que paraitre ; & les arts, déjà languissans sous leur prédécesseur, furent presque entiérement détruits par les guerres civiles qui ensanglanterent leur regne. Le bon Vespasien fut enfin élevé sur le trône ; & ce Prince, malgré son goût pour l'épargne, fut plus favorable au progrès des arts, que toute la fastueuse prodigalité de ses prédecesseurs. Il fut non seulement le premier qui assigna dès pensions considérables aux maîtres de l'éloquence Grecque & Romaine ; mais il attira auprès de lui, & encouragea par ses gratifications les poëtes & les artistes (*a*). Pline nous apprend que Cornelius Pinus & Accius Priscus furent en réputation sous le regne de Vespasien. Ils peignirent les temples de l'Honneur & de la Vertu que ce Prince fit rétablir.

Un des grands objets de l'attention de Vespasien fut le rétablissement de la ville dans son ancienne splendeur. Lorsqu'il parvint à l'Empire, Rome se ressentait encore de l'incendie de Néron. La face en était défigurée par des mâsures, par de grands espaces vuides de bâtiments. Vespasien, pour accélérer l'ouvrage, abandonna au premier occupant les emplacements vuides que les propriétaires n'auraient pas rebâtis dans un certain terme qu'il fixa. Il reconstruisit plusieurs édifices publics qui avaient péri ; &, toujours ennemi de la vanité & du faste, il y fit graver, non pas son nom, mais celui des premiers auteurs. Ce Prince montra sur-tout le zele le plus ardent pour le rétablissement du Capitole, qui avait été commencé avant son retour de Judée. Il montra l'exemple d'en emporter lui-

(*a*) Suet. in Vespas. 18.

même les démolitions sur son dos, & il en fit faire autant aux premiers du Sénat, afin qu'aucun citoyen ne fût dispensé de prêter son ministere à un ouvrage qui avait la religion pour objet.

Vespasien ne se contenta pas de réparer les ruines de Rome ; il voulut encore enrichir cette grande ville de nouveaux édifices. L'un des principaux monuments de ce Prince, est le temple de la paix, qu'il fit construire, après avoir triomphé de la Judée. Les trois arcs qui restent de ce sanctuaire, ne pourraient donner qu'une faible idée de sa grandeur & de sa somptuosité, si l'on n'en trouvait des descriptions détaillées dans des auteurs contemporains & dignes de foi. C'était le plus superbe édifice de ce genre, & le plus vaste qu'il y eût alors dans l'univers. Il était partagé en trois galeries paralleles, séparées par huit grands pilastres, contre chacun desquels étaient élevées de grandes colonnes cannelées de marbre blanc. La seule qui reste, est celle que le Pape Paul V a fait élever dans la place de Ste. Marie-Majeure. La longueur de ce temple était de trois cents piés, & sa largeur de deux cents. Le portique, que l'on ne connait plus que par les médailles de Vespasien, était soutenu par six colonnes de marbre d'ordre ionique ; & il était couvert & revêtu à l'extérieur de grandes lames de bronze doré. Non seulement l'Empereur y avait fait mettre en dépôt toutes les richesses qu'il avait apportées de la Syrie, mais encore les dépouilles les plus précieuses du temple de Jérusalem. Les citoyens les plus riches y avaient placé leurs trésors, comme dans un lieu de sureté, sous la protection de la paix, de l'Empereur & du Sénat. Il était décoré des statues les plus parfaites, & des tableaux des peintres les plus célebres de l'antiquité. C'est-là qu'était le chef-dœuvre de Protogene le fameux tableau d'Yalisus, fondateur de Rhodes (*a*). Ce temple avait encore une bibliotheque publique ; & les professeurs des arts libéraux s'y assemblaient pour y faire des leçons publiques.

Cet édifice si magnifique, si précieux par les ornements & la quantité de richesses qu'il renfermait, bâti avec une solidité & un soin dont on peut juger par les trois arcs de l'une des galeries collatérales qui subsistent encore, ne dura pas plus d'un siecle : il périt par un incendie qui embrasa tout ce quartier, & détruisit, entr'autres édifices remarquables, le temple de Vesta. Hérodien, qui parle de cet accident, dit qu'on ne savait alors à quoi en attribuer la cause ; il ne fut précédé d'aucun orage. On avait senti seulement quelques légeres secousses de tremblement de terre, qui, au rapport de cet historien, firent sortir des entrailles de la terre un feu secret, qui, en se developpant, réduisit en cendres ce magnifique édifice, avec tout ce qui l'environnait. Le feu fut si violent, qu'on ne put rien sauver, & que les ruisseaux de métaux fondus coulaient dans

---

(*a*) Voyez plus haut la descript. de ce tableau. *page 61.*

la Voie ſacrée avec l'eau que l'on jettait inutilement pour éteindre les flammes. On voit encore au palais Farnèſe, l'inſcription qui fut placée au frontiſpice de ce temple, au moment de ſa dédicace (*a*).

Après avoir fait conſtruire le temple de la Paix, Veſpaſien travailla au ſuperbe amphithéatre que, depuis long-tems il ſe propoſait de bâtir. Ce monument connu ſous le nom de Coliſée, fut auſſi exécuté avec une magnificence extraordinaire; & Martial aſſure qu'il l'emportait ſur les pyramides d'Egypte, le temple d'Ephèſe & les autres merveilles du monde (*b*). Douze mille Juifs amenés eſclaves à Rome, acheverent, dit-on, cet ouvrage immenſe en un an. Quelques hiſtoriens prétendent cependant que, commencé par Veſpaſien, il ne fut pleinement achevé que par Tite ſon fils & ſon ſucceſſeur. Les quatres ordres, dorique, ionique, corinthien & compoſite, furent employés dans la décoration de l'enceinte extérieure; & celle-ci avait autant de rangs de colonnes entre leſquelles étaient placées une multitude de ſtatues, dont il ne reſte plus que les niches & les piédeſtaux. Les différens ordres étaient diſpoſés de façon que le premier avait plus de ſaillie que le ſecond, ainſi des autres. Les pierres étaient unies entr'elles par des gros clous de bronze, dont les têtes étaient faites en roſe; il n'en reſte plus aucun; & pour les enlever, les Barbares ont détérioré la conſtruction, ſans cependant la déformer (*c*). Tout au-deſſus, dans la friſe qui termine le quatrieme ordre, ſont des petites fenêtres quarrées près les unes des autres, au-deſſous deſquelles étaient attachées les cordes qui ſoutenaient les toiles employées à couvrir l'amphithéatre, quand il était néceſſaire.

L'intérieur de cet édifice eſt entiérement dégradé; & il ne reſte plus rien ni du trône de l'Empereur, ni des balcons où ſe plaçait la famille royale & les Princes étrangers. On peut juger de la maniere dont les dégrés étaient diſpoſés autour, par les ruines de la maçonnerie ſur laquelle ils étaient placés. Il y avait trois rangs de Corridors doubles les uns au-deſſus des autres : il en reſte encore un côté tout entier, auſſi ſolide que s'il venait d'être cônſtruit. Les deux rangs d'arcades

---

(*a*) Cette inſcription eſt ainſi conçue.

Paci. . Æternæ. . Domus. . Imp. . Veſpaſiani. . Cæſaris. . Aug. . Liberorumque . . ejus . . Sacrum.

(*b*) Barbara Pyramidum ſileat miracula Memphis,
Aſſiduus jactet nec Babylona labor.
Nec triviæ templo molles laudentur honores,
Diſſimuletque Deum cornibus ara frequens :
Ære nec vacuo pendentia mauſolea.
Laudibus immodicis, Cares in aſtra ferant.
Omnis Cæſareo labor cedat amphitheatro,
Unum pro cunctis, fama loquatur opes.

(*c*) Voyez ſur cela M. l'abbé May, dans ſon excellent ouvrage ſur les *Temples anciens & modernes*, *pag.* 333.

qui ferment chaque corridor, ont chacun quinze piés de largeur, & sont de pierres blanches de Tivoli. Le pavé est composé de grandes briques recouvertes d'un mastic qui a la solidité du marbre. Le rang d'en bas est actuellement employé, en partie, à faire du salpêtre; & il est rempli de terre & de fumier. Les souterreins qui servaient à contenir les bêtes féroces, sont presque entierement comblés. On entrait dans ce vaste édifice par quatre grandes portes qui avaient quatorze piés huit pouces de largeur sur une hauteur proportionnée. Il y avait autant d'escaliers pour monter aux corridors, dont le mieux conservé est à peine praticable.

On assure que cet amphithéatre contenait quatre-vingts sept mille spectateurs assis, & vingt mille debout, qui se plaçaient aux différentes ouvertures. Il a dans œuvre 550 piés de longueur, 470 de largeur, & 160 de hauteur. On peut en donner les dimensions exactes, parceque l'enceinte en est exactement conservée; ainsi que la partie du nord, dont le revêtissement extérieur subsiste dans toute sa hauteur. Tout ce qui était entre l'orient & l'occident, regardant le midi, est absolument détruit, à l'exception de la derniere enceinte qui était la plus basse, & qui soutenait le *Podium* où se plaçaient les Sénateurs (*a*).

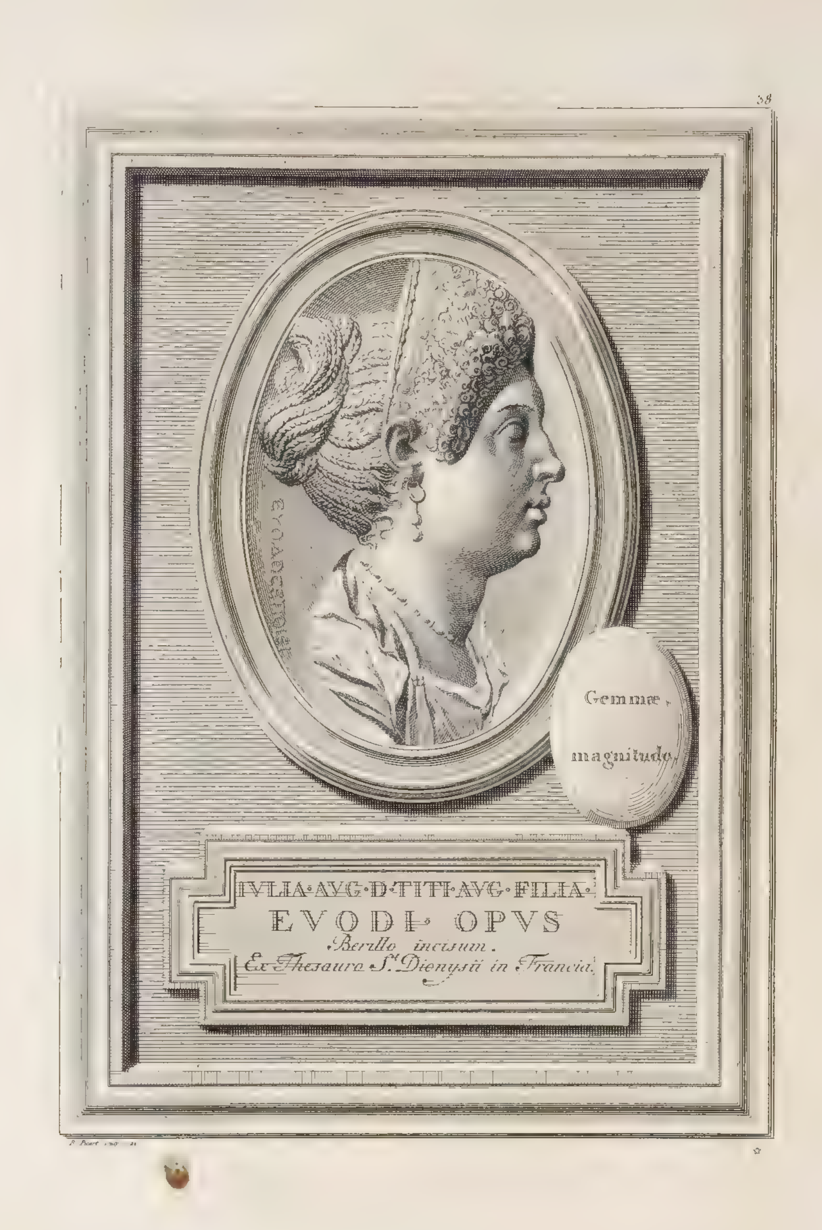
Ce monument demeura dans son entier jusqu'au commencement du VIe siécle. A cette époque, Théodoric, roi des Goths, fit enlever tout ce qui y restait de bronze & d'autres ornements, sans toucher à la construction de l'édifice. Dans les siécles postérieurs, on vit les Frangipani, les Savelli, les Ursins, & celles des autres familles puissantes qui cherchaient à se faire un parti dans Rome, s'emparer des monuments antiques, & les dégrader pour en faire des places de sûreté. On ne respecta pas même les tombeaux; mais personne n'osa s'établir dans l'amphithéatre, soit que le peuple ne le permît pas, soit que cette place leur parût trop difficile à garder. Le Pape Paul III, Pierre Barbo, Vénitien, Prince d'une magnificence mal-entendue, ennemi déclaré des sciences & des arts, prit dans l'amphithéatre même toutes les pierres dont est bâti le palais de Venise, masse énorme & d'un fort mauvais goût. Le cardinal Riari en tira ensuite tous les matériaux nécessaires à la construction du palais de la chancellerie; enfin le cardinal Farnèse obtint du pape Paul III son oncle, qu'il y prendrait quelques pierres pour l'aider à bâtir le palais Farnèse. Cet Eminence n'usa pas modérément de la permission : il fit détruire, à force d'hommes & d'argent, une partie de l'enceinte extérieure qui forme aujourd'hui le palais Farnèse, & sur-tout sa magnifique corniche & ses galeries.

L'endroit de Rome le plus fréquenté, sous Vespasien, furent les jardins de Saluste. C'était-là que demeurait communément ce Prince,

(*a*) Temples anciens & modernes, *page* 341.

& qu'il recevait tout ce que l'univers offrait alors de plus distingué dans les sciences & les arts. C'est ce qui fait présumer que ses jardins furent décorés, sous son regne, de divers monuments, accumulés autrefois par Caligula & par Néron, aux dépens de la Grèce. Aussi, chaque fois que l'on a fouillé ce terrein, on y a trouvé une grande quantité de statues & de bustes. Lorsqu'en 1765, on y ouvrit une nouvelle tranchée, on découvrit deux figures très-bien conservées, à l'exception des têtes qui manquaient, & que l'on n'a pu trouver depuis. Ces figures représentent deux jeunes filles, ajustées d'une tunique légere, qui, en se détachant de l'épaule droite, descend jusqu'au milieu du bras supérieur. Toutes deux sont couchées sur une longue plinthe arrondie, le haut du corps soulevé; & elles s'appuient sur le bras gauche, ayant sous elles un arc détendu. M. l'abbé Winkelmann compare ces deux figures à une jeune fille qui joue aux osselets, & qui se trouvait dans la collection du cardinal de Polignac. Dans celles-là, comme dans celle-ci, la main droite qui est libre, est étendue & ouverte pour jetter les osselets, dont pourtant on ne découvre aucun vestige. Le général de Walmoden, se trouvant alors à Rome, fit l'acquisition de ces deux figures, & en fit restaurer les têtes.

Titus, fils & successeur de Vespasien, fit plus pour les arts, en deux ans qu'il regna, que n'avait fait Tibere dans le cours d'un regne de vingt-deux. Suétone dit que ce bon Prince, parvenu à l'Empire, voulut manifester son amitié pour Britannicus, frere de Néron, en lui faisant ériger des monuments. Il lui fit sur-tout dresser une statue équestre en ivoire, destinée à être portée, tous les ans, dans la pompe des jeux du cirque. On voit encore à Rome l'arc de triomphe qui fut élevé à l'honneur de cet Empereur. Ce monument, le plus ancien de cette espece qui subsiste à Rome, termine le *Forum Romanum*, & lui sert de porte. Les bas-reliefs dont il est décoré, sont d'un travail exquis. D'un côté, on voit ce Prince dans le char triomphal attelé de quatre chevaux de front, précédé des Licteurs, & accompagné du Sénat & de l'armée. Derriere le héros est une victoire debout, qui, d'une main, tient une palme de Judée, & de l'autre une couronne qu'elle lui met sur la tête. Rome triomphante assise sur le devant du char, tient les rênes des chevaux qu'elle conduit. Ce grand bas-relief est d'une exécution admirable; la précision & la délicatesse du dessin décélent le génie d'un artiste consommé dans sa profession; les cheveux sur-tout sont rendus avec tant de vérité, qu'on pourrait les confondre avec la nature même. De l'autre côté, sont les depouilles du temple de Jérusalem, le chandelier à sept branches, les trompettes du Jubilé, la table des pains de proposition, une espece de coffre quarré que l'on prend communément pour l'arche d'alliance. Cet arc était accompagné de chaque côté de deux colonnes de marbre d'ordre corinthien, qui soutenaient une frise chargée de quelques bas-reliefs; mais toute cette décoration extérieure


Gemmæ magnitudo
IVLIA·AVG·D·TITI·AVG·FILIA·
EVODI· OPVS
Berillo incisum.
Ex Thesauro S.t Dienysii in Francia.

a été fort endommagée. Au-dessus de l'architrave, est une inscription qui fait présumer que ce monument a été érigé à Tite, après sa mort (*a*). Figure.

Ce morceau seul pourrait suffire pour prouver que les arts n'étaient pas négligés sous l'empire de Tite. On peut y ajouter le buste de Bérénice, d'un travail très-delicat, & qui décore la Villa Borghese. On connait l'amour de Tite pour cette Princesse, & le sacrifice qu'il fut obligé de faire de ce précieux objet de sa passion, lorsqu'il fut monté sur le trône. Ce trait de fermeté plut infiniment aux Romains; & l'Empereur, qu'on ne croyait pas capable d'une action aussi vertueuse & qui coûtait autant à son cœur, devint l'idole de ses sujets. On alla même jusqu'à oublier les fautes que Bérénice avait commises, & les sujets de mécontentement que les Romains avaient eus à lui reprocher; on lui éleva des statues; on décora les jardins de son portrait, & la nation n'omit rien pour témoigner sa reconnaissance du sacrifice que les deux amans avaient fait en sa faveur. Le buste dont nous parlons, est remarquable en ce que les cheveux de Bérénice ne sont ni nattés, ni attachés, mais frisés à trois rangs de boucles placées perpendiculairement, dont les plus longues accompagnent le visage & tombent sur les épaules. Son visage n'offre d'ailleurs rien qui caractérise cette ambition déméfurée que les Historiens ont prêtée à Bérénice. La tendresse est peinte sur ses levres; & sa beauté touchante semble encore intéresser à son sort. On voit aussi à la Villa Albani une belle tête colossale de Tite.

Les regnes de Vespasien & de Tite, féconds en grands événements, dûrent produire plusieurs graveurs en pierres fines; mais de tous ces maîtres nous ne connaissons qu'Evodus, auteur de la belle Julie, fille de Tite, gravée sur un beril, & conservée dans le trésor de Saint Denis en France (*fig.* 38). Aucun auteur ne fait cependant mention de cet Evode. On voit seulement le nom de *C. Rutilius Evhodus* sur un ancien marbre rapporté par Gruter, & sur une base de marbre tirée des ruines du temple de la paix, bâti par Vespasien. Cet Evodus était vraisemblablement graveur & sculpteur. 38.

(*a*) Cette inscription est ainsi conçue :

S. P. Q. R.
Divo Tito. Divi. Vespasiani. F.
Vespasiano Augusto.

Le titre de Divus donné ici à Tite, ne permet pas de douter que cet arc ne lui ait été érigé après sa mort. Une inscription trouvée, dans les décombres de l'ancienne église de St. Pierre au Vatican, semble fixer l'époque de cette construction sous Trajan.

D. Tito.
D. Vespasiani F. Augusto
Imp. Caes. D. Nervae F. V. Trajanus.
Germanicus. Dacius. Pont. Max. Trib. Pot. Cos.

A Tite ſuccéda Domitien, ſon frere. Autant le premier s'était fait chérir par ſa douceur, ſa modération, ſon équité, ſon déſintéreſſement & ſon courage, autant le ſecond ſe fit déteſter par ſes cruautés, ſes injuſtices, ſes fureurs, ſon libertinage & ſon avidité. Le regne de ce monſtre fut de 15 ans, &, pendant ce long intervalle, les arts & les ſciences, quoiqu'aſſez eſtimés par le tyran, ne ſe montrerent qu'avec la timidité qui fait le caractere de l'eſclavage. L'architecture ſeule ſe ſoutint encore avec dignité; la paſſion que Domitien avait pour les bâtiments, conſerva ce bel art, & quoique le bon goût eût dès-lors reçu une grande altération, les édifices qui furent conſtruits ſous ce regne paraiſſent n'avoir pas été mépriſables. Rabirius paſſe pour avoir été le plus ſavant des architectes qui furent employés par l'Empereur. Martial, qui en parle avec beaucoup d'éloges, dit que ce fut lui qui bâtit le palais de Domitien. Cet édifice, dont on voit encore quelques veſtiges, était d'une conſtruction fort délicate.

Dion & Suétone (*a*) parlent fort avantageuſement de quelques ouvrages publics que Domitien fit achever, ou qu'il bâtit en divers endroits de Rome, après la mort de ſon frere. Stace (*b*) fait une belle deſcription des travaux que ce Prince entreprit pour renfermer le fleuve vulturne dans ſon lit, & empêcher les débordements dont les ravages continuels portaient l'alarme & la mort dans tous les lieux circonvoiſins. Ce poëte (*c*) décrit auſſi le pont qu'il bâtit ſur ce fleuve; mais de tous les ouvrages entrepris par Domitien, le plus magnifique fut le chemin, appellé *Via Domitiana*, qu'il fit faire depuis Pouzzol juſqu'à Sinueſſe, où il allait joindre la voie Appienne. Cette route avait treize lieues de longueur. Comme le terrein en était fort fangeux, il fallut faire des dépenſes énormes pour l'affermir. Le principal corps de l'ouvrage était compoſé de pluſieurs aſſiſes de pierres. Sur le maſſif étaient de grands carreaux de pierres taillées réguliérement, & placées avec beaucoup de ſoin & de propreté ſur toute la ſurface du chemin. A l'endroit où cette route joignait la voie Appienne, Domitien fit élever un ſuperbe arc de triomphe, en marbre blanc, & décoré de tout ce que la ſculpture offrait de plus diſtingué.

Il parait que cet art ne conſerva pas tant d'éclat ſous ce regne, que l'architecture. Si l'on en croit Plutarque, les colonnes de marbre pantélicien, que Domitien fit travailler à Athènes pour le temple de Jupiter Olympien, perdirent leur belle forme, lorſqu'on les apporta à Rome, & qu'on voulut y mettre la derniere main. Cette anecdote, ſi elle eſt vraie, déſigne une décadence ſenſible dans le goût. Il y avait cependant encore à Rome des ſculpteurs dont les ouvrages méritaient

(*a*) Suet. in Domit. cap. 5. 15. Dio. lib. 67.
(*b*) Sylvar. L. 1 eleg. 1.
(*c*) Sylv. L. 1. eleg. 3.

beaucoup

beaucoup de considération. C'est ce que prouvent des figures de relief, que l'on voit encore sur la frise du temple de Pallas construit par Domitien dans le forum du Palladium. Cette frise, dessinée & gravée par Bartoli, se trouve dans son recueil de bas-reliefs antiques. La figure de Pallas de grandeur naturelle, & exécutée de ronde-bosse, est placée au milieu & au-dessus de l'entablement des colonnes. Cette figure perd par la proximité avec laquelle on la voit, aujourd'hui que le pavé est élevé jusqu'au milieu des colonnes ; elle ne semble qu'ébauchée, en la comparant aux décorations entassées de l'entablement.

Aussitôt que Domitien eut été mis à mort, & que le peuple Romain eut vengé dans son sang tous les forfaits dont il s'était rendu coupable, on abattit les arcs de triomphe érigés à son honneur, on détruisit ses statues, on prononça un anathême général contre tous les monuments qui retraçaient l'image des vexations de ce Despote. C'est à ces exécutions que l'on doit attribuer la rareté des bustes & des statues de Domitien. Aussi, long-tems ne connut-on à Rome, comme portraits de cet Empereur, qu'une belle tête que l'on voit au cabinet du Capitole, une statue cuirassée du palais Giustiniani, & une autre sans draperie & héroïque, dans la Villa Aldobrandini. En 1758, on trouva, dans un endroit, nommé *Alla Colonna*, entre Frascati & Palestrine, une statue héroïque, qui représente incontestablement Domitien. Ce fut là que dans le dernier siécle, on découvrit des inscriptions qui apprenaient qu'un affranchi de cet Empereur y avait une maison de campagne. Le tronc jusqu'aux genoux, sans aucune des extrémités, à l'exception d'une main qui s'est conservée sur les hanches, fut trouvé sous terre à peu de profondeur, & fort endommagé. On voyoit des marques évidentes des violences exercées contre ce monument ; ce qui prouve, que dans cet instant de frénésie, qui suivit le meurtre de Domitien, on avait renversé & brisé cette statue. La tête détachée fut trouvée beaucoup plus avant sous terre, & beaucoup mieux conservée. Cette statue, que le cardinal Albani a fait restaurer, est aujourd'hui, avec plusieurs autres statues impériales, sous le grand portique de sa maison de campagne.

Le regne de Nerva fut trop court (*a*) & trop agité, pour avoir été fécond en ouvrages de l'art. Aussi, à l'exception d'une partie de son forum & sur-tout des trois superbes colonnes d'un portique avec son plafond, & de quelques têtes, il ne nous en reste rien. Le cabinet du Capitole renferme une tête très-belle de ce bon prince. Quelques antiquaires ont cru (*b*) que cette tête est un ouvrage de l'Algarde ; mais cet artiste, au rapport de M^r^. l'abbé Winkelmann, n'y a eu d'autre part que d'en avoir restauré le bout du nez & l'extrémité de l'oreille ; il l'a traitée même avec tant de circonspection, qu'il s'est fait scrupule de faire enlever la terre qui s'était glissée dans les cheveux. Le cardinal

(*a*) Il ne régna que seize mois.

(*b*) Mus. Capit. Tom. 2. pag. 31.

Albani, des mains duquel cet antique a paſſé au Capitole, la tenait du prince Pamphili. Le marquis de Rondinini poſſede auſſi un buſte avec ſon ſocle, qui repréſente cet Empereur. Ce monument d'une beauté achevée, eſt du nombre des têtes rares dont le nez n'eſt pas endommagé (*a*). C'eſt ſous Nerva que vécut Frontin, auteur d'un excellent livre ſur les aqueducs de Rome. Cet écrivain, architecte & hiſtorien, fut nommé par l'Empereur ſur-intendant des travaux publics.

ARTICLE IX.

Etat des Arts en Europe, depuis Trajan juſqu'à la mort d'Adrien.

Parmi le très-petit nombre de bons Princes que le ciel envoya ſur la terre, Trajan occupe un rang fort diſtingué. Ce monarque bienfaiſant, qui, comme Tite, mérita de porter le ſurnom reſpectable de *Délices du genre humain*, réunit les vertus aux talents, & excita également l'admiration & l'amour de ſes ſujets. Heureux ſous ſon regne (*b*), l'univers eût déſiré n'obéir jamais qu'à un tel maître, & les larmes dont on inonda ſon tombeau, firent plus d'honneur à ſa mémoire, que toutes ces déclamations menſongeres que la cupidité dicte communément aux eſclaves, en faveur du deſpote qui les a ſurchargés de chaînes pendant ſa vie. Libéral ſans prodigalité, ce vertueux Monarque accueillit & encouragea les ſavans & les artiſtes. Les guerres longues qu'il eut à ſoutenir, ne lui firent point oublier ſa capitale. Rome, ſous ſon regne, fut décorée d'une foule de monuments qui ne le cédaient, pour le goût ni pour la magnificence, à aucun de ceux qu'on avait conſtruits ſous Auguſte. En paſſant ſous ſilence le fameux pont qu'il fit bâtir ſur le Danube, & dont Dion parle avec tant d'enthouſiaſme, nous nous contenterons de donner la deſcription du *Forum* qu'il fit faire au milieu de Rome. Cette place, exécutée par Apollodore d'Athènes, fut l'un des plus magnifiques, des plus nobles & des plus riches édifices qui aient jamais été faits. Il parait qu'elle fut entourée des quatre côtés d'une colonnade aſſez ſemblable à celle de la place du Vatican. Au milieu de chaque face, était un grand arc terminé par une coupole élevée. Toute cette colonnade était d'ordre corinthien, & de beau marbre tiré de la Grèce. Chaque colonne était d'une ſeule piéce; &, à en juger par quelques morceaux que l'on en a trouvé, elles devaient avoir trente-quatre piés de hauteur. C'eſt de l'un des arcs que l'on a tiré les principaux bas-reliefs qui décorent celui de Conſtantin. Cette colonnade formait des galeries

(*a*) Winkelmann, Hiſt. de l'Art. Liv. VI. chap. VI.

(*b*) Il fut de dix-neuf ans & demi.

couvertes, enrichies d'une foule de belles ſtatues, & ſur-tout de celles des hommes illuſtres, que l'on y plaçait par ordre de l'Empereur & du Sénat. On peut encore ſe former une idée des édifices qui environnaient cette place, par une colonne du plus beau granit noir tirant ſur le blanc, qui y fut decouverte en 1765, & qui porte huit palmes & demie de diametre. Cette colonne fut trouvée, lorſqu'on creuſa les fondements d'une chauſſée pour aller au palais impérial. On y découvrit en même tems une portion du couronnement, ou la corniche de l'architrave qui portait cette colonne. La corniche, qui eſt de marbre blanc, a au-delà de ſix palmes de haut. Or, comme la corniche n'eſt que le tiers, ſouvent moins, de l'entablement, il faut que cette derniere partie ait eu au-delà de dix-huit palmes de hauteur. Le cardinal Albani a fait placer cet ornement d'architecture dans ſa Villa, avec une inſcription qui indique l'endroit où il fut découvert. En fouillant ce terrein, on découvrit encore, au même endroit, cinq autres colonnes de même grandeur, qui ſont reſtées au fond de la tranchée, parceque perſonne ne voulut faire les frais de les en tirer. Ce furent les tréſors immenſes que Trajan rapporta à Rome, après avoir ſubjugué les Daces, qui lui fournirent les fonds néceſſaires pour cette riche conſtruction. C'était-là que les Conſuls tenaient ordinairement leur tribunal, & l'on y accordait auſſi la liberté aux eſclaves, dans le tems des ſaturnales (*a*). Pour conſerver la mémoire de la conſtruction de ce beau monument, on frappa une médaille d'or, qui eſt aujourd'hui de la plus grande rareté, & dont le revers offre une image de cette place.

Au milieu de ce *Forum*, Trajan avait ordonné que l'on érigeât cette colonne magnifique, qui ſubſiſte encore & qui porte ſon nom. Ce vertueux Prince n'eut jamais la conſolation de la voir; elle lui fut dédiée par le peuple & le Sénat, lorſqu'il était occupé à la guerre contre les Parthes, pendant laquelle il mourut à Séleucie. Dion Caſſius dit qu'il l'avait deſtinée, tant à ſa ſépulture, qu'à prouver à la poſtérité ce qu'il lui en avait coûté de ſoins pour applanir le lieu où il avait formé ſon *Forum*. Cette colonne, qui fait aujourd'hui l'un des principaux monuments de Rome, a environ cent cinquante piés de hauteur, y compris le piédeſtal & le couronnement. Le fuſt eſt formé de vingt trois blocs de marbre blancs, tous de quatre piés & quatre pouces d'épaiſſeur, poſés à plomb les uns ſur les autres, & dont chacun a la largeur de la colonne. C'eſt dans l'épaiſſeur de ces blocs que l'on a taillé l'eſcalier en limaçon, de 184 marches juſqu'au chapiteau de la colonne, qui eſt terminée par un petit dôme ſur lequel la ſtatue eſt placée. L'extérieur eſt orné de bas-reliefs diſpoſés ſur un cordon qui tourne en ligne ſpirale autour de la colonne, & qui paraiſſent ſuivre la direction de l'eſcalier. Cet eſcalier eſt

(*a*) Pauſan. lib. v. Aulu-Gell. lib. xiii. Cap. 23. Amm. Marcell. lib. xvi.

éclairé par plusieurs petites fenêtres ou ouvertures quarrées, ménagées de maniere qu'elles ne dérangent rien dans l'ordre du dessin. Les bas-reliefs ont pour sujet les deux expéditions de Trajan contre les Daces ; on y voit des sieges, des marches d'armées, des batailles, des camps, des passages de rivieres. On y remarque surtout deux anecdotes dignes de frapper le spectateur ; l'une a pour objet la fureur des femmes Daces, qui dépouillent elles-mêmes les prisonniers Romains, & les brûlent à petit feu avec des torches; l'autre concerne des soldats Romains qui, surpris dans une ville ennemie, & ne pouvant échapper à la captivité, mettent le feu à la ville, & se précipitent volontairement dans les bras de la mort. Cette fin tragique est désignée par une coupe empoisonnée qu'ils se présentent mutuellement, & qu'ils boivent avec autant de constance que de fermeté. Les uns sont déja morts, les autres expirans ; & ceux qui sont fermes sur leurs piés, paraissent envier leur sort.

Ce monument magnifique a été travaillé piéce par piéce, mais avec une adresse & une intelligence admirables. Chaque morceau s'encadre si proprement avec celui qui l'avoisine, qu'il semble que l'on ait commencé par poser les blocs les uns sur les autres, & qu'ensuite on ait creusé l'escalier, & sculpté les bas-reliefs qui l'environnent. Malgré les altérations que la succession des siecles lui a fait éprouver, il conserve encore l'apparence la plus noble & la plus majestueuse. Le marbre en est d'un gris obscur, les figures ont par-tout environ deux piés de proportion. Cependant celles du haut ont quelque chose de plus que celles d'en bas; & cette attention de l'artiste à ménager ainsi les loix de la perspective, fait qu'on les voit toutes également bien. Le relief qui a peu de saillie en bas, en acquiert, à mesure que l'ouvrage s'éleve, & de cette maniere on le voit par-tout dans la même proportion. Le travail en est généralement très-délicat; les airs de tête sont nobles, & ne présentent pas ce fini précieux, cette affectation recherchée, que l'on remarque assez communément dans les statues & les reliefs de l'antiquité Grecque. Ici les artistes semblent avoir travaillé en historiens, dont l'objet était d'exposer aux yeux de la postérité les actions du plus aimable & du plus grand Prince qui ait jamais porté le sceptre. Leur style est noble, mâle & nerveux. Il va d'une marche égale & pompeuse, & ne s'arrête pas à des graces de détail, à une délicatesse d'expression que la majesté de l'histoire semble négliger. On dit qu'il y a plus de deux mille cinq cents figures dans cette composition. Toutes paraissent sorties de la meme main ; & cette conformité vient, sans doute, de ce que l'on a suivi ponctuellement le dessin du premier artiste auquel l'Empereur avait confié la direction de tout l'ouvrage. C'était le célebre Apollodore d'Athènes, qui jouissait alors d'une réputation brillante & de la faveur de Trajan. Un jour qu'il était question de quelque partie de décoration de la place, sur laquelle Adrien voulut donner son avis, sans qu'on le lui demandât : « mêlez-vous, lui dit Apollodore, de peindre vos citrouilles ».

Tel était, en effet, le genre d'occupation auquel ce jeune Prince s'occupait alors principalement. Jamais Adrien, tout équitable & tout pacifique qu'il fut, ne pardonna à l'artiste la hardiesse de cette apostrophe. Après la mort de Trajan, il commença par l'éloigner de Rome; & voyant que l'exil où il l'avait envoyé, ne diminuait rien de sa franchise & de sa fermeté, il eut la faiblesse de le faire périr sous des prétextes imaginés à dessein.

La colonne de Trajan décore aujourd'hui une petite place qui formait vraisemblablement le centre du *Forum Trajani*. Long-tems le piédestal & la base demeurerent entiérement cachés sous les ruines des édifices renversés dans les environs. Sixte V les fit découvrir en 1588. Ce Pontife fit de plus construire une petite cour entourée d'une balustrade dans laquelle on descend pour entrer dans la colonne, & monter jusqu'au sommet. Ce trou est si profond, qu'à peu de distance la colonne ne parait pas avoir de base. L'escalier est entiérement conservé & facile à monter. Du haut de cette colonne, les yeux parcourent la plus grande partie de Rome & des campagnes des environs, le long de la voie Flaminienne; elle était autrefois surmontée de la statue colossale de Trajan. Au XVIe. siecle, on en voyait encore la tête. On ignore aujourd'hui ce qu'elle est devenue. Les cendres de cet Empereur, apportées de Séleucie à Rome, furent placées, selon quelques auteurs, dans le globe qu'il tenait de la main gauche; d'autres assurent qu'elles furent déposées dans une urne, à la base même de la colonne. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'elles n'aient été placées dans cet endroit; & Eutrope dit qu'il fut le seul Empereur enterré dans la ville. A la place de la statue de Trajan, on voit aujourd'hui, sur cette colonne, la statue colossale de Saint Pierre.

Après la colonne Trajanne, l'arc de triomphe d'Ancone mérite d'occuper la premiere place, parmi les ouvrages d'architecture de ce regne. Ce monument, exécuté en beau marbre blanc, fut érigé par le Sénat à l'honneur de Trajan, de Plotine & de Martiana sa sœur. Il est bâti avec beaucoup plus de solidité que ne le sont la plupart des monuments de cette espece, & l'on ne trouve guere d'édifices antiques où l'on ait employé des blocs de marbre d'une grandeur aussi étonnante. L'embasement de l'arc jusqu'au pié des colonnes, est d'un seul morceau, & il porte en longueur 26 palmes romaines & un tiers. Sa largeur est de dix-sept palmes & demie, & sa hauteur de treize. Sur le faîte de l'arc, on voyait la statue équestre de cet Empereur. A la maison de ville d'Ancone, on conserve encore une corne du pié du cheval. Il fut autrefois décoré de plusieurs monuments en bronze qui ont été enlevés; il n'en reste plus que les inscriptions antiques, qui sont très-lisibles (*a*). Vantivelli a fait élever un autre arc de triomphe à l'extrémité du nouveau

(*a*) *Imp. Cæsari. Divi. nervæ. F. nervæ. Trajano optimo Germanico. Dacico. Pont. Max. Trib.*

mole qui eſt une continuation de l'ancien; il eſt fort beau & bâti en pierres d'une proportion plus grande que celui de Trajan.

Il eſt peu de regnes où l'on ait autant érigé de ſtatues qu'on en éleva ſous ce Prince. Tous les hommes de mérite partagerent cet honneur avec Trajan. Il fit plus : il voulut qu'on en érigeât à des jeunes gens qui donnaient quelques eſpérances, & qui étaient morts à la fleur de leur âge. Les principaux ſtatuaires de ce tems-là furent Zénon, fils d'Atis, d'Aphrodiſe en Carie; Zénon de Staphis en Aſie, & Eutychès de Bithinie; mais à peine a-t-on pu déchiffrer leurs noms ſur quelques-uns de leurs ouvrages, & l'hiſtoire ne nous en a rien tranſmis ſur ce qui les concerne. Le tems a cependant ménagé pluſieurs morceaux ſortis du ciſeau des artiſtes de ce ſiecle, & dont la plupart ſont d'une délicateſſe & d'une beauté achevées. Le plus noble & le plus parfait eſt une tête coloſſale de Trajan, qu'on voit à la Villa Albani. Cette tête porte, depuis la foſſette du col juſqu'au ſommet, cinq palmes romaines de hauteur. Un autre monument remarquable de l'art de ce tems, eſt une Vénus nue, dont la draperie eſt jettée ſur un grand vaſe placé à côté d'elle. La tête de cette ſtatue, qui n'en a jamais été détachée, reſſemble beaucoup à Martiana, ſœur de Trajan. Ce morceau décore le jardin du palais Farnèſe. Dans le même endroit on trouve une Vénus toute ſemblable à la premiere. A l'exception du vaſe, cette Vénus a les traits de beauté qui la caractériſent ordinairement; mais ſon ornement de tête reſſemble parfaitement à celui de l'autre ſtatue; ſes cheveux treſſés ſont relevés en nœud au-deſſus de la tête, comme le ſont ceux de Martiana, ſur les médailles. Les cheveux des faces ont une tournure particuliere, & ſont aſſujettis par un ruban mince, paſſé dans chaque boucle. Sur le front, on remarque une agraffe, en forme de fleur, composée de pierres précieuſes. A la Villa Négroni, on voit une Martiana drappée, d'une exécution très-délicate.

Les médailles qui nous reſtent du regne de Trajan, atteſtent toutes le mérite des graveurs de ce ſiecle. Le deſſin en eſt exact, le ſtile noble, l'exécution agréable. On en voit une d'or au cabinet de Saint-Ignace, à Rome, qui offre d'un côté la tête de Plotine, & de l'autre celle de Matidie, femme & niece de Trajan, & qui eſt de la plus grande beauté. Les victoires remportées par Trajan ſur les Daces, en firent auſſi frapper pluſieurs qui ſont fort eſtimées. Nous n'en citerons que deux qui ſont très-rares, & qui ſe diſtinguent par la beauté de l'invention. Sur la premiere, Rome eſt repréſentée ſous la

---

Pot. XIX. Imp. IX. Coſ. V. P. P. providentiſſimo Principi S. P. Q. R. quod adceſſum Italiæ hoc etiam addito ex pecunia ſua portum tutiorem navigantibus reddiderit.

Au-deſſus on lit :

à droite.	à gauche.
Plautinæ. Aug.	*Divæ Martianæ.*
Conjugi Aug.	*Sorori Aug.*

figure d'une déesse ayant le casque en tête, le bras-droit étendu, & une lance dans la main gauche. Elle est assise sur une armure complete. Devant elle est l'Empereur debout vêtu en magistrat. Ce Prince lui présente de la main droite l'image de la victoire ailée. On lit dans la légende : *tribunitiâ poteſtate II IMperator III COnSul V pater patriæ*, & dans l'exergue : *S. C.* La seconde médaille offre une déesse la tête couronnée d'épis, & assise sur un rocher. A côté d'elle sont deux jeunes gens avec des épis de froment & des raisins dans les mains. L'inscription est ainsi conçue: *DACIA AUGUSTA PROVINCIA.* Ces deux médailles paraissent avoir été frappées aussitôt après la paix faite avec les Daces.

Le regne d'Adrien qui succéda à Trajan, fait époque dans l'histoire des sciences & des beaux arts. Aucun Prince ne parait l'avoir égalé, pour la multitude & la magnificence des ouvrages publics. Il visita toutes les parties de l'Empire, & il n'est presque aucune ville où il n'ait laissé des preuves subsistantes de son attention aux avantages & à la commodité des habitans. Il répara les anciens édifices ; il en construisit de nouveaux; il bâtit des ponts, des bains, des aqueducs ; il fit creuser des ports. Son zele se manifesta sur-tout à honorer la mémoire des grands hommes de l'antiquité, & à redresser ou embellir leurs monuments. Il éleva sur le tombeau d'Epaminondas, à Mantinée, une colonne sur laquelle il fit graver une inscription dont il était l'auteur, à la gloire de ce héros des Thébains ; & il honora les cendres de Pompée qu'il découvrit en Egypte, placées au hazard dans un lieu ignoble & indigne de ce grand homme.

Adrien porta sur-tout ses regards vers la Grèce, l'ancien berceau des arts & des sciences. Ce Prince se proposant de rendre à cette belle région l'éclat qu'elle avait eu jusqu'au regne d'Alexandre, commença par la déclarer libre, & fit tous ses efforts pour donner aux villes grecques leur premiere splendeur. Les plus considérables d'entre elles furent décorées de bâtiments publics, de temples, de bains, d'aqueducs. Le temple qu'il fit construire à Cysique, fut placé au rang des sept merveilles du monde. Mais Adrien témoigna une prédilection particuliere pour Athènes ; soit parceque cette ville avait été le siege des arts, soit parcequ'il y avait vécu plusieurs années, & qu'il y avait rempli la charge d'Archonte. Il rendit aux Athéniens l'île de Céphalonie : il acheva & consacra le temple de Jupiter Olympien, qui malgré les soins de Pisistrate & d'Anthiochus Epiphanes, était demeuré imparfait pendant l'espace de sept cents ans. Outre plusieurs statues d'or & d'ivoire, dont il décora ce fameux sanctuaire, il y fit placer une statue colossale de Jupiter, aussi en or & en ivoire. Adrien enrichit aussi la ville d'Athènes d'une superbe bibliotheque.

Cette protection éclatante dont l'Empereur honora les arts & les sciences, réveilla le génie des Grecs, jusqu'alors affaissés sous le joug de l'esclavage. Les gens riches employerent une partie de leurs biens à encourager les talents, & à décorer leur patrie de monuments pro-

pres à remplacer ceux que l'avidité des Romains leur avait enlevés. Le seul Hérode-Atticus, plus célébre encore par ses richesses que par son éloquence, fit construire des bâtiments & ériger des statues dans les principales villes de la Grèce. C'est lui qui fit élever près d'Athènes, au bord de l'Ilysse, le magnifique Stade de marbre, dont la grandeur fut telle qu'on y épuisa presque toute une carriere du mont pentélicien (*a*). Il décora encore Athènes & Corinthe de superbes théatres. La plupart de ces ouvrages nous ont été ravis par les injures du tems; il nous reste seulement encore deux colonnes de son tombeau, faites d'une espece de marbre, nommé Cipolino, & portant trois palmes de diametre; l'inscription gravée sur les colonnes & expliquée par Saumaise, les a rendues célébres. Au mois de novembre 1761, elles furent transportées de Rome à Naples, & on les voit aujourd'hui dans le cabinet d'Herculanum à Portici.

Le goût de l'Empereur pour les bâtiments & l'encouragement des arts, ne se concentra pas dans les seules villes de la Grèce; celles de l'Italie eurent aussi part à ses libéralités. Ce Prince, fixant d'abord son attention sur la ville de Rome, répara les grands édifices qui avaient été endommagés ou détruits, soit par les incendies arrivés sous Néron & Tite, soit par le feu du ciel. Le Panthéon, les parcs Jules, plusieurs temples, la place d'Auguste, les bains d'Agrippa, & une foule d'autres monuments publics lui dûrent leur rétablissement. Ce qui caractérise parfaitement sa modestie, c'est qu'il ne s'attribua aucune part à l'honneur de ces ouvrages: il laissa subsister les noms des premiers auteurs, sans faire aucune mention du sien. Les bâtiments seuls qui lui dûrent leur naissance, tels que le temple qu'il fit élever à Trajan, & le pont qu'il fit construire sur le Tibre, furent intitulés de son nom. Adrien fit aussi nétoyer le canal qui servait à l'écoulement des eaux du lac Fucin, & continua les travaux que Claude avait faits pour le même sujet.

De tous les ouvrages que ce Prince fit faire à Rome, le plus magnifique fut l'édifice qu'il éleva pour lui servir de tombeau. Ce monument, connu anciennement sous le nom de *moles Hadriani*, aujourd'hui sous celui de *Château Saint-Ange*, était l'un des plus remarquables de Rome. Adrien n'épargna rien pour le rendre plus riche & plus somptueux que celui d'Auguste, vis-à vis duquel il l'avait fait placer, de l'autre côté du Tibre, assez près pour que l'on pût les comparer. Sur un large socle de marbre parien, s'élevait une grande tour ronde à trois étages différents, décorée de magnifiques colonnes de granit & de porphire, que l'on croit avoir été transportées depuis à Saint-Paul hors des murs, & en d'autres édifices publics de Rome. Sous les galeries avancées qui formaient ces divers ordres de colonnes, était une multitude de statues & de bas-reliefs des meilleurs artistes

(*a*) Pausan. lib. 1. pag. 42.

de

de ce tems. Ce monument était terminé par une coupole ; au-dessus de laquelle était la grande pomme de pin de bronze, que l'on voit encore dans le petit jardin du belvédere, au Vatican. Procope, qui nous en a laissé les dimensions générales, dit qu'il était situé hors la porte Aurélienne, à un jet de pierres des murs de la ville. On y voyait, dit-il, des statues d'hommes & des chevaux de marbre de Paros, ouvrages admirables. On joignit cet édifice aux fortifications de la ville, par deux murailles qui venaient aboutir au Tibre. Sa construction était si solide & si forte, qu'indépendamment de sa beauté, il servait d'une défense suffisante à la ville, de ce côté-là. Quand les Grecs & les Goths se rendirent maîtres de Rome, ils ne l'employerent pas à un autre usage ; & c'est dans ces tems de trouble & de désordre que tous ses plus précieux ornements furent brisés par ceux qui y étaient assiégés, afin d'en lancer les morceaux contre les assaillans. La solidité seule des colonnes, & l'impossibilité de les rompre, les préserverent de ce désastre.

On fait remonter l'origine du nom de château Saint-Ange, que porte ce monument, à l'an 593 ; & cette dénomination a pour cause, selon la légende, l'apparition d'un ange qui se montra sur cette tour, à St. Grégoire, en lui annonçant la retraite prochaine de la peste qui ravageait alors la ville. Quoi qu'il en soit de cette fable, ce château servit long-tems de retraite à cette foule de petits tyrans, qui dans les IX & X[e] siecles, s'éleverent successivement à Rome. C'est ce qui détermina le pape Boniface VIII à s'en emparer, à le faire fortifier, & à y entretenir toujours une garnison. Alexandre VI & Pie IV y ajouterent de nouveaux ouvrages, & Urbain VIII le mit dans l'état où il est aujourd'hui. Le corps principal de cette forteresse, formé par l'ancien tombeau d'Adrien, est entouré de quatre bastions royaux, revêtus d'un large fossé plein d'eau & de terres-pleins qui les défendent à l'extérieur du côté de la campagne. Ces fortifications sont garnies d'une belle artillerie. Il y a une garnison nombreuse pour la place où le service militaire se fait avec exactitude. C'est-là que sont en dépôt, le trésor de l'église formé par Sixte V, les meubles & les plus précieux ornements du souverain pontificat, les bulles, les manuscrits, & tous les papiers les plus intéressans pour la cour de Rome. On y tient aussi des prisonniers d'état. Dans la grande salle qui occupe le centre de l'ancien monument, sont des peintures à fresque de Jules Romain, de Perrin del Vaga, & d'autres éleves de Raphaël. On y conserve aussi quelques antiques, parmi lesquels on remarque un buste d'Antonin le pieux, d'un très-beau travail, & une statue de Rome triomphante, que l'on pourrait prendre pour une Minerve (*a*).

Après le tombeau d'Adrien, le plus important des monuments qui lui dûrent leur naissance, fut sans contredit l'immense édifice qu'il

---

(*a*) Descrip. d'Ital. par M. l'abbé Richard, Tom. VI. page 292.

bâtit au pié de Tivoli & connu ſous le nom de *maiſon d'Adrien.* Ses débris embraſſent un circuit de près de dix milles d'Italie. Pour ſe former une idée de cette immenſe conſtruction, il faut ſe repréſenter preſque toute une ville, des temples, des paleſtres, des théatres, & une infinité d'autres édifices. L'un de ces théatres, le plus entier qui nous ſoit reſté des anciens, peut nous fournir beaucoup de lumieres ſur tous les édifices de ce genre. On y voit encore les portiques, les ſalles des acteurs, les eſcaliers par où on montait au théatre, la porte de la ſcene, les portiques latéraux de l'avant-ſcene, l'orcheſtre & la place des inſtruments. Adrien avait imité dans ce palais tout ce que l'antiquité avait eu de plus célébre; le lycée, l'académie, le prytanée, le portique, le temple de Theſſalie, & le pécile d'Athènes. Il y avait même fait repréſenter les Champs-Eliſées & le royaume de Pluton. Parmi le grand nombre d'édifices qui ſubſiſtent encore de cette énorme conſtruction, celui qui attire ſur-tout la curioſité des voyageurs, eſt la fameuſe paleſtre, ou le lieu des exercices, où il y avait des portiques en arcades & une grande cour autour de laquelle régnait une terraſſe des deux côtés. C'eſt là que l'on voit les chambres voûtées appellées communément les cent chambres, & qui ſervaient à loger les gardes prétoriennes. Ces demeures ne communiquaient les unes aux autres, que par un corridor de bois, pratiqué au dehors, que l'on pouvait fermer & faire garder par une ſentinelle. Il y a deux rangs de voûtes qui forment un angle, où eſt une tour ronde deſtinée vraiſemblablement à loger les gardes du corps. Dans chacune de ces voûtes étaient deux demeures, qui ſervaient à loger les gens de guerre. Dans l'une eſt encore le nom abrégé d'un ſoldat, écrit en noir, comme avec le doigt. La magnificence de ces bâtiments était telle, qu'un très-grand baſſin, que l'on croit avoir été une naumachie, était tout revêtu de marbre jaune. La ſalle où Adrien donnait ſes audiences, eſt une piece quarrée qui a au moins cent pas de long ſur ſoixante-dix de large. Les murs de la plupart des appartements de cet édifice offraient divers morceaux de peintures à freſque. Le corridor était decoré, de diſtance en diſtance, de fontaines pratiquées dans des niches alternativement quarrées & circulaires, au fond deſquelles étaient peints en moſaïque des monſtres marins. Ces fontaines étaient placées vis-à-vis la porte de chaque chambre & figuraient avec elle. Une ſemblable fontaine mais plus vaſte, terminait le corridor, & l'on y voyait repréſentée pareillement en moſaique une figure d'Apollon que Bartoli a gravée, & qui fait la ſeconde planche de ſes peintures antiques. Le ſurplus des murailles était entiérement couvert, à droite & à gauche, de peintures à freſque, repréſentant des payſages. Le pavé de moſaïque était un aſſemblage de petits morceaux de verres rangés près l'un de l'autre, que renfermait une bordure fermée par deux liſtels, l'un couleur de pourpre, & l'autre de cinabre. En faiſant l'excavation de cet emplacement, on a trouvé, outre pluſieurs ſquelettes de cerfs, une grande quantité de têtes de marbre, & d'autres pierres plus dures, dont plu-

ſieurs avaient été briſées à coup de haches. Le cardinal de Polignac s'était approprié les meilleures de ces têtes.

Les ouvrages nombreux qu'Adrien fit exécuter pendant ſon regne, dûrent multiplier conſidérablement les artiſtes. La ſculpture acquit ſurtout une conſidération qu'elle n'avait peut-être encore jamais eue à Rome. L'Empereur ne ſe contentait pas de protéger ce bel art; il le cultivait lui-même, & l'on aſſure qu'il fit une ſtatue de ſa propre main. Auſſi l'abbréviateur Victor, vil adulateur de ce ſiecle, dit-il que ce Prince, conſidéré comme artiſte, pouvait occuper une place diſtinguée parmi les plus célébres ſtatuaires de l'antiquité. De tous les monuments qui, à différents tems, enrichirent le monde, il n'en fut jamais où l'on ait accumulé tant de ſtatues que dans la maiſon d'Adrien. On eût dit que ce Prince s'était efforcé d'en dépouiller tout l'univers, pour les entaſſer dans ce château. Celles qu'on en a tirées, depuis deux ou trois cents ans, ont enrichi tous les cabinets de l'europe; & l'on voit par les découvertes que l'on y fait tous les jours, qu'il y en reſte encore aſſez pour exercer la curioſité de nos neveux. Le cardinal Hyppolite d'Eſt, qui bâtit ſa Villa ſur les débris de la maiſon de campagne de Mécene, à Tivoli, la décora d'une infinité de ſtatues qu'on y trouva. Le cardinal Alexandre Albani, en ayant fait l'acquiſition, les fit tranſporter dans ſes maiſons; & c'eſt par lui qu'une grande partie de ces antiques a paſſé dans le cabinet du Capitole.

Le triomphe de la ſtatuaire, en ce ſiecle, ce ſont les deux portaits du célébre Antinoüs. L'un eſt un buſte en demi-boſſe, dans la Villa Albani, & l'autre eſt une tête coloſſale, placée dans la villa Mondragore, au-deſſus de Fraſcati. Ces deux précieux morceaux ſe trouvent gravés dans les monuments de l'antiquité de M. l'abbé Winkelmann(*a*). Le premier qui repréſente le favori d'Adrien, ne forme qu'une partie d'un tout plus conſidérable. C'était une figure entiere, à ce qu'on en peut juger par la partie intérieure qu'on a creuſée pour alléger le poids du marbre; on croit même qu'elle était placée ſur un char. Cette figure, qui eſt d'une délicateſſe & d'une magnificence extraordinaires, repréſentait vraiſemblablement la conſécration d'Antinoüs. La tête coloſſale de ce même Bithynien, s'eſt ſi parfaitement conſervée, que l'on dirait qu'elle ſort des mains de l'ouvrier. Conçue d'ailleurs dans les grands principes de l'art, elle eſt d'une ſi grande beauté, qu'après l'Apollon & le Laocoon du belvédere, on la conſidere comme l'un des plus excellents ouvrages que l'antiquité nous ait tranſmis. S'il était permis de mouler cette tête pour en prendre le plâtre, nos artiſtes pourraient l'étudier comme un modele de perfection. Tous les détails d'ailleurs en ſont précieux, & les cheveux y ſont traités de maniere qu'ils n'ont pas leur ſemblable dans toute l'antiquité. Les deux têtes ſont ceintes de couronnes de lotus, nommée *Antinoïa* par les

(*a*) N°. 179, 180.

habitans d'Alexandrie, parce qu'elles étaient consacrées à Antinoüs. Au buste, cette couronne n'est composée que de fleurs de lotus; mais la tête colossale qui a les cheveux assujettis par une bande, est entourée d'une tige de cette plante dont les fleurs d'une autre matiere étaient soudées. Au haut de la tête, on remarque un trou quarré de la largeur de trois doigts, qui servait vraisemblablement à contenir une grande fleur de lotus.

On cite aussi communément comme la plus belle production de l'art sous Adrien, la statue appellée l'Antinoüs du belvédere, & que M. l'abbé Winkelmann prétend être un Méleagre. Quel que soit le personnage que ce beau morceau représente, c'est avec raison qu'on le place parmi les statues de la premiere classe. Cependant la beauté de chaque partie l'emporte infiniment sur la perfection du tout; & les parties inférieures du corps, telles que les jambes & les pieds, sont fort au-dessous du reste de la figure, tant par la forme que par l'exécution. La tête est incontestablement l'une des plus belles têtes de jeunesse de l'antiquité. Le visage d'Apollon respire la majesté qui caractérise la puissance d'un dieu; mais la physionomie d'Antinoüs nous offre les graces de la jeunesse & de la fraîcheur du bel âge. Ensevelie dans un calme profond, & livrée, pour ainsi dire, à la jouissance d'elle-même, cette noble figure indique par sa position ce silence de l'ame où les sens, absorbés dans la jouissance d'un bonheur divin, semblent n'avoir plus de commerce avec les objets extérieurs. Ses yeux, ceintrés comme ceux de la déesse des amours, sans indiquer le désir des passions, parlent un langage plein d'innocence. Sa bouche, d'une fraîcheur agréable, excite l'émotion sans paraître la sentir. Ses joues, arrondies par les graces, contribuent avec son menton élevé, à former ce bel accord que l'on remarque dans toutes les parties de sa tête. Cependant, son front désigne plus que le jeune homme: il annonce le héros futur par la grandeur imposante qu'il acquiert; & c'est ce qui a determiné M. Winkelmann à prendre cette statue pour Méléagre. Sa poitrine est puissamment élevée; ses épaules, ses côtés & ses hanches sont d'une beauté achevée; mais ses jambes manquent de cette forme noble & majestueuse qu'exige un tel corps. Ses piés sont d'une exécution grossiere, & son nombril est à peine indiqué.

Parmi les portraits d'Adrien, les plus beaux en marbre, sont une tête colossale que l'on voit au palais Borghese, & un buste d'une belle conservation, qui se trouve au cabinet de Bévilaqua, à Vérone. Dans ce dernier morceau ce Prince est représenté encore jeune, & portant une barbe fort courte, avec cette particularité que ses cheveux, au lieu d'être rangés en boucles, & ajustés au-dessus du front, sont tout plats.

Quelques antiquaires placent sous Adrien la belle Vénus de Médicis. Cette statue est d'un marbre fin & blanc, qui, par la succession des tems, est devenu jaunâtre, mais si net qu'il parait transparent. C'est l'un des plus beaux chef-d'œuvres qui soient jamais sorti des mains d'un artiste. Cette déesse des amours est semblable à une rose qui pa-

rait à la ſuite d'une belle aurore, & qui s'épanouit au lever du ſoleil. Elle entre dans cet âge, où les vaiſſeaux commencent à s'étendre, où le ſein prend de la conſiſtance. Quand je la contemple dans ſon attitude, dit M. l'abbé Winkelmann, je me préſente cette Laïs qu'Appelles inſtruiſait dans les myſteres de l'amour; je me figure la voir comme elle parut, lorſqu'elle ſe vit obligée la premiere fois d'ôter ſes vêtements, & de ſe préſenter nue aux yeux de l'artiſte extaſié. Ce beau morceau, découvert autrefois dans les ruines de la maiſon d'Adrien, eſt aujourd'hui dans le palais du grand Duc de Toſcane à Florence; il eſt placé ſur un piédeſtal moderne d'environ trois piés de haut. Cette Vénus a un peu plus de cinq pieds de hauteur; elle ſerait un peu plus grande, ſi elle n'était dans une attitude de mouvement qui lui fait plier en avant le genoux droit, & avancer tout le corps, qui eſt légérement courbé. Elle eſt poſée ſur une conque marine & à côté d'elle eſt un dauphin, la tête en bas & la queue en haut. Devant ſont deux petits amours. Cette ſtatue eſt d'ailleurs entiérement antique; les pieces reſtaurées ou rajuſtées ſont celles de la ſtatue même, qui fut briſée dans le tranſport de Rome à Florence ſous le pontificat d'Innocent XI. On lit ſur la baſe, qu'elle a été faite par Cléomènes, fils d'Apollodore athénien; mais on doute de l'authenticité de cette inſcription. En effet, Pline qui parle de tous les artiſtes célébres, ne dit rien ni de Cléomènes, ni de ſa ſtatue.

La gravure en pierre ſe ſoutint, ſous cet Empereur, avec beaucoup d'éclat. Il eſt peu de regnes qui offrent autant de morceaux précieux dans ce genre que celui-ci. Les têtes d'Adrien ſont ſur-tout très-nombreuſes mais la plus belle eſt un camée, qui fut autrefois au cabinet Farnèſe, & qui des mains du comte de Thoms, gendre de Boerhaave, eſt parvenue dans celles du prince d'Orange, où elle eſt aujourd'hui. Les cabinets des curieux offrent auſſi un très-grand nombre de médaillons d'Adrien. Celui de l'Empereur à Vienne en contient un ſur-tout, qui eſt très-eſtimé. Ce morceau rare qui eſt creux, vient d'un muletier qui s'en était ſervi, pendant long-tems, au lieu de ſonnette, pour l'un de ſes mulets. La plupart des événements arrivés ſous ce Prince, furent conſacrés par des médailles. Auſſi-tôt après la mort d'Antinoüs, la plupart des villes de l'Empire s'empreſſerent à l'envi à en frapper, à l'honneur de ce vil favori: les unes le préſentent ſous la figure d'Apollon; les autres ſous celle de Bacchus; celles-ci lui prodiguent le titre faſtueux de héros, & celles-là portent la profanation juſqu'à l'aſſocier à la divinité. Adrien donna lui-même l'exemple de cette impiété, en faiſant conſtruire des temples où l'on pût l'invoquer & en établiſſant des jeux en ſon honneur.



ARTICLE X.

Etat des Arts, depuis la mort d'Adrien jusqu'à leur entier anéantissement, sous les Constantins.

DEPUIS César jusqu'au regne d'Adrien, les arts parcoururent une carriere bien brillante. Si l'on en excepte quelques mortifications qu'ils éprouverent, de tems à autres, de la part de quelques Empereurs ignorans ou furibonds, ils se montrerent toujours sur un pié respectable. Mais la mort d'Adrien fut l'époque fatale de leur décadence en Europe; & depuis cet événement, on les vit toujours décliner, sans qu'ils fissent aucun effort pour prendre leur ancien éclat. Les Antonins faisaient cependant profession de les estimer; & Marc Aurele savait même un peu le dessin; Diogénete, peintre & philosophe, lui en avait enseigné les regles, en lui développant les principes de la philosophie; mais les artistes, beaucoup moins favorablement accueillis que sous Adrien, cesserent de fréquenter la cour, & la plupart abandonnerent une carriere qui n'offrait plus que de médiocres ressources au génie. Les sophistes prirent alors la place des gens à talents; on leur prodigua toutes les faveurs; on les éleva, pour ainsi dire, sur le trône; & fiers de l'honneur qu'on leur faisait, ces hommes lâches calomnierent le vrai génie. Privés de ce goût épuré qui caractérise les grands hommes du siécle de Cicéron, ils criaient contre tout ce qui n'était pas savant ou raisonneur; & ils ne considéraient un bon artiste que comme un manœuvre. Le jugement qu'ils portaient de l'art, était le même que celui que Lucien fait prononcer au savoir. Un jeune homme, qui aurait seulement désiré d'atteindre au degré de perfection qui fait admirer les chef-d'œuvres de Phidias, eût passé à leurs yeux pour une ame basse. Delà, il est presque surprenant qu'Arien, auteur de ce tems, ait regardé comme un malheur pour lui de n'avoir pas vu le Jupiter de ce statuaire grec. La révolution qu'éprouverent alors les arts, se fit aussi sentir sur les sciences & les belles-lettres. La littérature, si polie, si délicate, si respectable sous Trajan & Arien, ne se montra plus que comme un colosse, dont les piés d'argile annonçaient la fragilité. L'esprit, semblable à ce moribond qui ne lâche plus que quelques soupirs avant-coureurs de la mort, ne jetta plus que de foibles éclats de lumiere, qui par leur traits sombres & lugubres annonçaient une nuit prochaine.

Le peu d'artistes qui survécurent à Adrien, furent employés par Antonin le pieux, son successeur, à la construction de quelques monuments qui signalerent son regne. Ce Prince bâtit, entr'autres, une belle maison de campagne à Lanuvium, dont les vestiges attestent la grandeur. Un

coq d'argent servant de robinet, pour faire couler l'eau dans les bains de ce château, donne une preuve de sa magnificence. Cet ustensile fut trouvé, au commencement de ce siécle, dans les excavations faites en cet endroit : il pésait entre trente & quarante livres, & portait pour inscription : FAUSTINÆ NOSTRÆ. Dans les bains de l'empereur Claude, l'eau coulait aussi par des tuyaux d'argent.

En 1714, le cardinal Alexandre Albani faisant fouiller les ruines de cette maison de Lanuvium, trouva dans ses débris, une belle statue de femme sans tête, nue jusqu'aux cuisses, & tenant dans sa main gauche une rame, appuyée sur un triton. Une portion de la base de cette statue s'est conservée ; & l'on y a trouvé trois becs en relief, tels qu'en en plaçait autrefois à la proue des vaisseaux, & que les anciens appellaient *rostra*. Cette statue pourrait représenter une Vénus ; mais M. l'abbé Winkelmann aime mieux en faire une Thétis. » Cette » statue, dit ce Savant antiquaire, est sans contredit l'une des plus » belles figures de l'antiquité. Dans aucune statue de femme, en ex» ceptant à peine la Vénus de Médicis, vous ne verrez briller cette » fraîcheur de la jeunesse, cette candeur de l'innocence qui caractérise » la premiere maturité de l'âge, qualité qui se manifeste par le contour » doucement arrondi de son sein virginal. Avec un maintien gracieux, » elle offre une taille svelte & noble qui surpasse en grandeur les » tailles ordinaires de cet âge. Tout esprit doué d'une imagination fé» conde la contemple avec transport, & pose sur ses épaules, dignes » de la déesse de la jeunesse, une tête semblable à un bouton de » rose qui s'ouvre à la douce haleine des zéphirs du printems. Vous » croyez voir Thétis sortie du sein de la mer; semblable à une jeune » beauté qui, au sortir de son lit, se montre avec avantage dans un » simple négligé. L'appréciateur des sublimes beautés de la Grèce res» taure la partie qui manque à la figure, & lui imprime l'idéal com» biné de la famille de Niobé. Sans altérer l'innocence de son main» tien, il lui donne la physionomie pleine de charmes & le regard » vif de la Vénus Borghèse. Mais il s'écarte de la maniere de coëffer » sa figure de l'usage ordinaire : au lieu du double nœud, arrangé » sur le devant de la tête, il ajuste ses cheveux avec simplicité & les » rassemble en tresses négligées sur le sommet, en les faisant terminer » comme les fleurs entrelacées d'une couronne. C'est ainsi que l'on » voit ajustées les figures de ces belles nymphes représentées au » milieu de l'un des jeux de la Grèce, dans des courses à pié, & » sur des chars, & rendues avec cet éclat sur un beau vase peint de » la collection de M. Hamilton. A peine l'œil avide du spectateur désire» ra-t-il contempler cette déesse entiérement dénuée de draperie, de » peur de se priver de ce que le statuaire, après avoir exécuté l'idéal » de la beauté du nud, a montré de goût & d'intelligence dans sa » façon de penser & d'opérer. Il a fait une draperie qui est jettée sur » le bras gauche, & qui est rendue d'une maniere si exquise, que » l'on dirait que l'art & les graces se sont plû à l'arranger. L'art y

» a pratiqué de ces douces ruptures dans les plis d'une marche souple ; » & les graces y ont mis de ces belles transparences dans les ondes » de la draperie, pour ne pas voiler entiérement le nud. Sous le vê- » tement qui couvre la partie inférieure du corps, vous appercevrez » les plus belles cuisses de femme qui aient jamais été traitées en » marbre. Leur contour est d'un arrondissement si parfait, qu'on me » pardonnera si je crois que c'était cette statue qui a engagé les » poëtes à nommer cette forme accomplie des cuisses de Thétis, » *sphyra tis thetidos*. L'auteur poëtique de cette Néréïde nous ramene » au-delà du siécle d'Homere ; car il la fait sortir du sein des ondes, » & elle est encore insensible à l'amour d'un mortel. Il nous la pré- » sente avant l'époque où elle s'est rendue à l'empressement de Pélée, » avant le tems même que trois Dieux jetterent les yeux sur ses » jeunes appas, & avant que le premier navire osât fendre les flots » de la mer Egée ; car cette partie du navire sur laquelle elle pose » l'un de ses piés, n'est qu'un signe symbolique pour la faire con- » naître » (*a*).

Il parait que les gravures étaient encore assez communes sous le regne d'Antonin le pieux ; & il nous reste encore plusieurs médailles frappées sous ce Prince. Les victoires remportées alors sur les Arméniens & les Quades, occasionnerent la naissance de ces monuments. On en trouve plusieurs qui représentent deux personnes dont l'une ceint la tête de l'autre d'un diadême. C'est Antonin, qui déclare Archeménides roi d'Arménie. Le revers a pour inscription : *Rex Armenis datus*. Dans l'exergue, on lit S. C. Cet Archeménides, qui joue ici le second rôle, était fils de Partamuspathis, à qui Adrien avait auparavant donné la couronne d'Arménie. D'autres médailles ont pour inscription : REX QUADIS DATUS. Les figures en sont un peu différentes ; elles montrent le portrait de l'Empereur, au moment qu'il couronne le roi des Quades, & revêtu, tantôt du paludament, tantôt d'une robe longue, donnant la main droite au Roi barbare tout nud.

Faustine, femme d'Antonin le pieux, était morte dans la troisieme année du regne du Prince son époux ; mais elle avait assez vécu pour ternir sa réputation. L'histoire n'en donne pas une idée bien favorable ; mais on a tâché d'épargner sa mémoire sur les médailles. Celle qui ont été frappées pendant sa vie, représentent sur le revers les images de différentes divinités, & différent peu de celles des autres Impératrices. Parmi celles qui ont été frappées après sa mort, les plus remarquables sont celles où l'on voit le temple qu'Antonin lui fit bâtir. Ces pieces ont pour inscription, ou DEDICATIO ÆDIS, ou ÆDES DIVÆ FAUSTINIANÆ. Une multitude de médailles constatent son apothéose ; elles ont les emblêmes ordinaires, & sont distinguées par les mots : ÆTERNITAS ou CONSECRATIO. Enfin, nous ne pouvons

(*a*) Winkelmann, Hist. de l'Art. liv. VI chap. VII. tom. 3. pag. 233-234.

passer


AEPOLIANI
Pasta mag.
I·C·M·AVREL·ANTONINVS·AVG·
AEPOLIANI· OPVS
Gemmæ incisum.
In pasta apud Philipp. de Stoch

passer ici sous silence les médailles de cette Impératrice, dont l'inscription est PUELLÆ FAUSTINIANÆ. On y voit un échafaud sur lequel sont deux personnes, à qui une troisieme, qui est au-dessous, présente une petite fille. Sur quelques-unes de ces médailles, on voit de côté une quatrieme personne qui prend une petite fille; & sur d'autres, on a représenté plusieurs jeunes filles à la file, debout au bas de l'échafaud. Ces médailles sont allusion à une fondation que l'Empereur fit, pour entretenir un certain nombre de personnes pauvres. Capitolin qui parle de cet établissement, ajoute qu'Antonin le fit à l'honneur de Faustine (*a*). Figure.

Marc-Aurele, (*fig.* 39) surnommé le *philosophe*, & successeur d'Antonin, maintint Rome dans l'état heureux dont cette ville jouissait sous le regne précédent. Ce Prince devait son élevation à Adrien, qui avait adopté Antonin le pieux, à condition qu'il rendrait le même service à Marc-Aurele & à Lucius Verus. Le respectable Antonin ne manqua pas à sa promesse; mais il eut la douleur de voir que les Romains auraient un jour un très-mauvais maître dans la personne de Verus. Il témoigna toujours plus d'estime & d'attachement pour Marc-Aurele, que pour son fils adoptif, & en mourant, il confirma son adoption, sans faire aucune mention de Verus. En montant sur le trône, Marc-Aurele aurait pu en éloigner ce dernier; mais ce grand Prince était trop généreux, pour manquer ainsi à la mémoire de son bienfaiteur. Ses premieres démarches furent de l'associer à l'Empire. Rome se vit alors pour la premiere fois gouvernée par deux Empereurs. Le partage de l'administration déplut d'abord aux Romains; mais la sagesse de Marc-Aurele, sa prudence, ses lumieres, son équité, prévinrent les abus fâcheux qui pouvaient en être la suite. Les deux Empereurs vécurent dans la meilleure intelligence. Les Romains furent heureux de ce que Verus trouva dans son collégue un modele de vertus, un guide sûr dans sa conduite. Ce Prince fougueux fut forcé de faire taire la plupart de ses passions, & de marcher sur les traces du vertueux Marc-Aurele, 39.

(*a*) C'est à ce soin d'Antonin pour l'entretien des jeunes gens pauvres, que se rapporte l'inscription suivante, dans laquelle les habitans de Ficulneum, bourg voisin de Rome, témoignerent leur reconnaissance à l'empereur Marc-Aurele. Elle a été decouverte au mois de Juillet 1767, dans l'endroit où elle avait été dressée, & on la voit actuellement à la Villa Albani.

IMP. CÆSARI.
DIVI. ANTONINI. PII.
FILIO. DIVI. HADRIANI.
NEPOTI. DIVI. TRAJANI.
PARTHICI. PRONEPOTI.
DIVI. NERVÆ. ABNEPOTI.
M. AURELIO. AUGUSTO. P. M.
TR. POT. XVI. COS. III. OPTIMO. ET.
INDULGENTISSIMO. PRINCIPI.
PUERI. ET. PUELLÆ. ALIMENTARI.
FICOLENSIUM.

afin de ne pas laisser appercevoir la différence énorme qu'il y avait entre eux. Il sacrifia ses penchans à ses devoirs, ses plaisirs à la décence; &, tant que vécut Marc-Aurele, l'état jouit d'une paix profonde & d'une sécurité parfaite.

Cet état de bonheur & de tranquillité eût dû être favorable aux arts; mais Marc-Aurele, marchant sur les traces d'Antonin, fit toujours plus de cas des sophistes que des savans; & ce goût pour le clinquant & la pointillerie, qui déshonorait alors toutes les connaissances humaines, dénatura le génie, & ne lui fit enfanter que des monstres. Marc-Aurele employa cependant, durant son regne, un assez grand nombre d'architectes, dont les noms ne nous sont pas parvenus. Les écrivains du tems parlent avec assez d'éloge des travaux qu'il fit exécuter pour les grands chemins, les ponts, les aqueducs, & divers autres édifices publics qu'il construisit ou rétablit en plusieurs endroits de l'Empire. Dion vante beaucoup la magnificence avec laquelle ce Prince rebâtit la ville de Smyrne, celle de Laodicée, & plusieurs places de l'Asie mineure qu'un tremblement de terre avait presque entiérement détruites. Dans tous ces lieux, il y avait une quantité considérable de temples, de théatres, d'amphithéatres, de palais & d'autres édifices somptueux, qui, renversés par cet accident, furent vraisemblablement reconstruits par les ordres de Marc-Aurele.

Un décret publié par le Sénat, qui enjoignait à chaque particulier d'avoir chez soi l'image des Empereurs dont la mémoire était en vénération à Rome, multiplia considérablement les statuaires; mais, pour éviter la dépense, chacun se procurait seulement des bustes de ces Princes, & rarement on faisait l'acquisition de la statue entiere. Cette ordonnance fit naître un grand nombre de têtes, dont il nous reste encore quelques-unes, qui peuvent être considérées comme des prodiges de l'art, par rapport à l'exécution. Dans la villa Borghese, on voit trois bustes de Lucius-Verus, & trois autres de Marc-Aurele, tous d'une extrême beauté, & sur-tout un de chacun de ces Princes plus grands que nature. Ils furent découverts, il y a environ soixante ans, sous de grands réservoirs, à quatre milles de Rome, sur la route de Florence, dans un endroit nommé *Aqua traversa.* Au Palais Ruspoli est la plus rare des têtes de Lucius Verus; c'est le portrait de ce Prince représenté dans sa jeunesse, le menton ombragé du premier poils folet.

Le principal morceau de ce siecle est la statue équestre de Marc-Aurele, qui décore aujourd'hui le Capitole. Cette statue, plus grande que le naturel, est placée sur un piédestal d'un seul bloc de marbre, du dessin de Michel Ange. C'est l'un des meilleurs antiques, peut-être même le plus beau dans ce genre, que la succession des siecles nous ait conservé. Le cheval sur-tout est si parfait, que chaque fois que Pierre de Cortone passait auprès de lui, il lui disait: » marche donc, » ne sais-tu pas que tu es vivant? » La bride du cheval est semblable à celles dont on se sert aujourd'hui. Cette statue équestre était l'une des

vingt-quatre que l'on voyait à Rome. Elle parut si belle à Totila, Roi des Goths, qu'après s'être rendu maître de Rome, en 532, il ne songea qu'à conserver cette seule statue qu'il faisait conduire au port d'Ostie, lorsqu'elle fut reprise par Belisaire. Ce Général la fit rétablir à Rome, dans la place de Saint Jean de Latran, où elle fut retrouvée en 1475, dans un petit souterrain. En 1538, Paul III la fit transférer où elle est aujourd'hui. Quant à la figure de l'Empereur, elle fut vraisemblablement ensevelie sous les ruines de Rome, dans le moyen âge; car dans la vie du fameux Colo di Rienzo, il n'est parlé que du cheval, qu'on nommait alors le cheval de Constantin. Quand il y avait des réjouissances à Rome, dans le tems que les Papes siegeaient à Avignon, on faisait couler pour le peuple du vin & de l'eau, de la tête de ce cheval; du vin rouge de la narine droite, & de l'eau de la narine gauche. On n'avait alors dans cette ville d'autre eau que celle du Tibre, parceque les Aqueducs avaient été détruits; on la vendait dans les rues de Rome, comme on fait encore aujourd'hui à Paris.

Ce monument est l'un de ceux dont les Romains semblent faire le plus de cas. Chaque année, le Senat donne un bouquet de fleurs au Chapitre de l'Eglise de Saint Jean de Latran, comme une espèce d'hommage par lequel il reconnoit l'ancien droit de cette Eglise à la statue de Marc-Aurele. Lorsque cette statue fut transportée au Capitole, on créa en sa faveur un office public, qui rapporte dix scudis par mois. Celui qui le remplit, s'appelle *Custode del Cavallo* (a).

Parmi les figures assises & drapées de ce tems, la statue du rhéteur Aristide, placée dans la bibliothèque du Vatican, n'est pas l'une des plus mediocres. Au cabinet de Bevilaqua, à Verone, on voit deux bustes fort bien conservés, & qui ressemblent parfaitement à cette statue. L'un de ces bustes est revêtu de la toge, l'autre du manteau de Général, ajustement qui ne convient en aucune maniere à Aristide.

Les cabinets des curieux sont enrichis d'un grand nombre de médailles frappées sous les regnes de Marc-Aurele & de Commode. Les guerres longues que ces deux Princes furent obligés de soutenir contre les Parthes, les Sarmates & les Germains, donnerent lieu à divers événements importans qui furent consacrés par des monuments de cette espece. La plupart de ces morceaux sont très-estimés. Les médaillons de bronze de Commode méritent sur-tout, tant pour le dessin que pour l'exécution, d'être rangés parmi les plus belles médailles impériales. Les poinçons qui ont servi à la Fabrique de quelques-unes d'entr'elles, sont gravés avec tant de délicatesse, qu'à une qui représente Rome assise sur une armure & offrant un globe à Commode, on distingue aux piés de

(a) On connait à Rome, dit M. l'abbé Winkelmann, un autre emploi plus ancien encore; tout aussi inutile, mais plus lucratif; c'est celui que l'on nomme *la lettura di Tito Livio*, & qui rapporte par an trois cents écus romains assignés sur le grenier à sel. Ces deux places, à la nomination du Pape, sont affectées à de certaines maisons de la plus ancienne noblesse de Rome. La maison de Conti remplit la derniere, quoiqu'aucun des membres de la famille n'aurait jamais vu l'histoire de Tite-Live.

la Déesse, la petite tête des animaux dont les peaux servaient à faire des souliers (*a*).

Commode, devenu seul maître de l'Empire, ne signala son règne que par des violences, des vexations, des atrocités. Ce monstre, qui, sur les médailles, s'arrogeait les titres les plus imposans, ne fit construire aucun édifice public, propre à faire honneur à son administration; & il eut l'indécente vanité de faire mettre son nom sur des monuments que ses prédécesseurs avaient fait construire. On lui attribue cependant un établissement avantageux pour l'approvisionnement de Rome & de l'Italie. La flotte d'Alexandrie y apportait les blés de l'Egypte. Commode en établit une semblable à Carthage, pour le transport des blés de l'Afrique, afin que dans le besoin l'une suppléât à l'autre: mais il gâta encore cette institution salutaire, en changeant le nom de Carthage en celui d'Alexandrie Commodienne, & en voulant que la flotte fût appellée flotte de Commode Hercule. On trouve des traces de cette extravagance sur plusieurs médailles.

Commode étant mort, empoisonné par Martia, sa concubine, tout l'Empire adressa au ciel des actions de graces, pour l'avoir délivré d'un tyran aussi farouche & aussi sanguinaire. Le Sénat, dans des acclamations que Lampride rapporte fort au long, lui prodigua les titres les plus injurieux, en le traitant d'ennemi de la divinité, de parricide, de tyran plus cruel que Domitien, plus impur que Néron. Il demanda que l'on traînât son corps dans les rues, & qu'on le privât de la sépulture. On renversa toutes les statues qui avaient été érigées en son honneur, on effaça des monuments publics toutes les inscriptions qui retraçaient l'image de son administration, & l'on mutila les fastes de Rome, pour effacer jusqu'aux vestiges d'un gouvernement aussi barbare. Le cardinal Alexandre Albani, en faisant creuser les fondements de sa superbe maison de plaisance à Nettuno, sur les bords de la mer, trouva une quantité de bustes & de têtes de cet Empereur, qui portaient des marques de mutilation. A toutes ces têtes, on voyait que le visage avait été détruit à coup d'outils.

Au fougueux Commode succéda Pertinax. Ce Prince né, pour ainsi dire, de la lie du peuple, s'éleva par son mérite jusqu'au trône des Césars. Franc, sincere, généreux, les historiens de l'antiquité lui prodiguent les plus grands éloges : le seul Capitolin n'en porte pas un jugement favorable. L'histoire de sa vie ne nous offre pas une seule action qu'on puisse lui reprocher. Marc-Aurele, sous le regne duquel il s'était sur-tout distingué, lui confia les plus grandes places, & le disposa par-là à monter sur le trône. Quoique Commode fût naturellement ennemi de la vertu, il ne put s'empêcher d'accueillir honorablement ce Général, qui jouissait de la plus grande considération auprès de l'armée; & il s'en servit pour contenir les soldats dans la discipline. Rome fut heureuse de voir le choix de la garde tomber sur Pertinax,

(*a*) Buonarotti, osserv. supra Alcun. Medal. tabul. 7. n°. 5.

quand Commode eut été aſſaſſiné. Son bonheur eût été parfait, ſi elle avait vécu longtems ſous les loix d'un ſi bon Prince ; mais le mécontentement des ſimples ſoldats accéléra ſa perte. Ils ne furent pas longtems à s'appercevoir qu'ils n'avaient plus à leur tête un Commode, qui tout occupé de ſes plaiſirs, leur laiſſait jouir d'une pleine liberté. Ils l'aſſaſſinerent peu de tems après ſon avénement au trône, pour ſe débarraſſer d'un maître, dont la diſcipline ſévere les incommodait.

La mort prématurée de ce grand homme plongea Rome dans des troubles funeſtes à l'Empire. Pluſieurs concurrents ſe préſenterent ſur la ſcene, pour monter ſur le trône. Les principaux furent Flavius Sulpicianus, & M. Didius Salvius Julianus. La couronne était alors à l'enchere, & il fut convenu que celui-là l'obtiendrait, qui la payerait plus chérement aux ſoldats. Didius, qui étoit alors le plus riche citoyen de Rome, l'emporta ſur ſes rivaux. Le Sénat le reconnut pour Empereur; mais le peuple, qui ne pouvait ſe conſoler de la perte du bon Pertinax, & qui accuſait même Didius de l'avoir fait maſſacrer, ne goûta pas cette élection furtive. La fortune de ce Prince ne fit que paraître, & deux mois ſuffirent pour terminer ſon règne.

Piſcennius Niger, nommé ſouvent *le Juſte* ſur les médailles, était le plus digne de tous ceux qui ſolliciterent la puiſſance ſouveraine. Ce Général avait de très-bonnes qualités; & doué d'un courage qu'il avait ſouvent mis à l'épreuve, il était adoré de ſon armée. Severe, qui de ſon côté, prétendait au trône, avait en lui un rival dangéreux ; auſſi la victoire qu'il remporta ſur lui, lui coûta-t-elle beaucoup de ſang. La malheureuſe bataille d'Yſſus ruina entièrement les affaires de Niger, & procura à Severe, altéré de ſang, le plaiſir de terraſſer un ennemi qui lui était fort ſupérieur en mérite.

Le dernier ennemi que Severe eut à combattre, était Albinus: ce guerrier s'était déjà diſtingué par ſon courage, ſous le règne de Marc-Aurele & de Commode; il était chéri du Sénat, & des ſoldats. Si l'on en croit Capitolin, Commode lui avait offert le titre de Céſar : c'était le déclarer habile à ſuccéder au trône; mais il était trop éclairé, pour accepter un honneur qui pouvait lui devenir funeſte, & entraîner ſa perte avec celle de Commode. Dans les troubles occaſionnés par la mort de Pertinax, il n'aurait pas même ſollicité la couronne, s'il n'avait été comme forcé de ſe mettre ſur les rangs. Severe eut l'adreſſe d'engager dans ſon parti Albinus qu'il craignait, en le déclarant Ceſar, ou en ſe l'aſſociant au gouvernement comme s'il eût été ſon meilleur ami. Albinus, dont l'ame droite & généreuſe ne lui permettait aucun ſoupçon d'infidélité, accepta cette offre. L'objet de Severe était de s'aſſurer de lui juſqu'à ce qu'il eût entiérement défait le parti de Niger. Auſſitôt qu'il fut débarraſſé de cet ennemi, il fit éclater les vrais ſentiments qui l'animaient, & força Albinus à prendre les armes. Celui-ci, vaincu dans une bataille près de Lyon, ſe tua lui-même pour ſe ſouſtraire à la vengeance de ſon ennemi.

Les guerres ſanglantes, qui, dans l'eſpace de quatre ans, coûterent

la vie à trois Empereurs, ne furent pas favorables aux arts & aux ſciences. Ces moments de trouble & de deſtruction ſont l'époque de leur décadence, & les dévaſtations qui ſe faiſaient alors ſentir dans tout l'Empire, portaient des coups terribles au génie. Le regne de Severe, qui fut de près de dix-huit ans, n'apporta qu'un faible remede à tant de maux. Les barbares, enhardis par les diviſions inteſtines des Romains, leverent partout l'étendart de la révolte. LE'mpereur, continuellement occupé à combattre les ennemis de l'état, n'avait pas le tems de fixer ſes regards ſur les gens de génie; & quoiqu'il eſtimât beaucoup les ſciences & les arts, il ne paraît pas qu'il ait jamais rien fait pour les conſerver. Tous les monuments de ces tems-là portent l'empreinte de l'ignorance & de la barbarie. Les bas-reliefs, par exemple, qui décorent l'arc de Severe, & ceux qui ornent un autre monument de la même eſpèce, appellé l'arc des orfevres, par ce qu'il fut érigé par cette communauté à l'honneur de cet Empereur & de ſon fils Caracalla, ſont d'une exécution ſi médiocre, qu'il parait ſurprenant que l'art ait pu décheoir à ce point, depuis la mort de Marc-Aurele. La figure de ronde-boſſe & de grandeur naturelle du gladiateur Bato, de la Villa Pamphili, en eſt pareillement une preuve. En conſidérant ces ouvrages, on croirait à peine qu'il ſe ſoit encore trouvé des artiſtes capables d'exécuter la ſtatue de bronze de Severe, qui eſt au palais Barberini, quoiqu'aſſurément ce ne ſoit pas un bel ouvrage. Il parait cependant que ſous le regne de ce Prince, les artiſtes étaient aſſez occupés. La flaterie prodigua les plus grands honneurs à un Plautien, le miniſtre le plus impérieux & le favori le plus inſolent qui fût jamais. L'aſcendant qu'il avait ſu prendre ſur Severe même, fut cauſe que les arts, toujours eſclaves des gens en place, s'empreſſerent de lui élever des monuments. Les ſtatues qui lui furent érigées, tant à Rome que dans les autres villes de l'Empire, tant par les particuliers que par le Sénat, furent plus nombreuſes que celles que l'on dreſſa à l'Empereur.

Ce fut au commencement du regne de ce prince, qu'arriva la priſe de Byzance, après un ſiége de trois ans. Les Byzantins, ayant embraſſé le parti de Niger, lui furent très-attachés durant ſa vie, & même après ſa mort. Aſſiégés par les troupes de Severe, ils ſe défendirent avec la plus grande opiniâtreté, en ſe faiſant des armes de tout ce qui tombait ſous leurs mains. Les plus beaux ouvrages de l'art furent alors briſés, & l'on démolit les théatres, pour en avoir les pierres. On apprend de Xyphilin que les Byzantins lançaient du haut de leurs murailles ſur les aſſaillans des ſtatues entieres de pierres & de bronze (*a*).

Severe, ſurchargé du poids de l'Empire, que la continuité des guerres rendait de plus en plus incommode, s'aſſocia ſon fils Caracalla. L'élection prématurée de cet Empereur, eut des ſuites fâcheuſes pour l'état.

(*a*) Xyphilin in Sever. lib. 18.

Ce Prince était d'un caractere naturellement impérieux & féroce. Dédaignant de partager avec son pere le pouvoir suprême, ce monstre conçut le dessein perfide de le faire massacrer, pour écarter un rival importun. Cette tentative, qui ne fut pas couronnée du succès, le rendit odieux au peuple romain. Parvenu au trône, il augmenta encore la haine publique, par le meurtre de son frere Géta qu'il fit poignarder dans les bras de sa mere. On remarque que cet infame eut des mœurs assez conformes à celles de Caligula, & que sa fin fut la même. Cette analogie s'étendit jusque sur son goût pour les arts qu'il affectait d'aimer. Il ordonna qu'on élevât dans toutes les villes des statues à Alexandre de Macédoine. A Rome on en voyait quelques-uns avec des têtes doubles, celle d'Alexandre unie à celle de Caracalla (*a*). Il forma un corps de seize mille hommes, tous nés dans la Macédoine, disciplinés & armés à la maniere des anciens Macédoniens, & commandés par des officiers qui portaient les noms de ceux qui avaient servi sous Alexandre. Les Capitaines de l'antiquité qu'il révérait le plus, étaient Sylla & Annibal : il chercha pareillement à perpétuer leur mémoire par des statues & par des bustes; au palais Ruspoli, on voit deux têtes de ce Prince dans son enfance.

Caracalla ayant été poignardé sur le chemin d'Edesse, à l'âge de vingt-neuf ans, Macrin, homme étranger & d'une naissance médiocre, s'empara du trône. Dans un tems où tout l'Empire retentissait de la joie qu'occasionnait la mort du monstre dont on venait de purger la terre, on ne pensait guere à examiner la légitimité de l'élection de son successeur. Macrin fut généralement reconnu pour Empereur; mais son regne, qui fut d'ailleurs assez agité, ne dura qu'un an; & sa mort arrivée en Cappadoce avec celle de son fils Diadumène, fraya à Héliogabale le chemin du trône. Nous n'avons qu'une seule statue de ce Prince: on la voit à Rome chez le sculpteur Pacilli.

Héliogabale porte ordinairement sur ses médailles le nom de M. Aurélius Antonius Pius. Il prit ce beau nom dès le commencement de son regne; & par-là, il se ménagea l'estime du Sénat & du peuple. Mœsa, son aïeule, l'avait emmené avec elle à Emése, lorsqu'elle y fut reléguée par ordre de Macrin. Là elle le fit sacrer prêtre du Soleil qui y était adoré sous le nom d'Héliogabale; c'est à cette dignité sacerdotale que plusieurs de ses médailles font allusion. De ce nombre sont principalement celles sur lesquelles l'Empereur est représenté sacrifiant devant un autel, au-dessus duquel parait une étoile, avec cette légende *Sacerdos Dei solis Elagabalis.* Ce Prince monta sur le trône à l'âge de quatorze ans. Sa vie ne fut qu'un tissu de déréglements, d'infamies, d'extravagances & de débauches; aussi, à peine eut-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il fut assommé par les soldats, avec Sœmis sa mere, l'infame complice de ses forfaits.

(*a*) Herodian. lib. IV. chap. 13.

Sous un prince, qui mérita par ses excès le nom de Sardanapale Romain, les arts ne furent d'aucune considération. On regarde cependant comme un ouvrage de son tems, une statue de femme, de grandeur naturelle, que l'on conserve à la Villa Albani. Elle représente une femme sur le retour de l'âge, avec un visage si mâle, que la draperie seule en indique le sexe. Les cheveux sont tout simplement peignés par-dessus la tête, relevés & attachés par-derriere; elle tient dans sa main gauche un rouleau écrit; & c'est ce qui la fait prendre pour Mœsa, grand-mere d'Heliogabale, qu'il menait toujours au Senat, ou pour Sœmis, sa mere, qui avait accès au Conseil privé de l'Empereur, & qui présidait à un Sénat de femmes, dans lequel on rendait des arrêts sur les habits, sur les modes & sur les galanteries des femmes (*a*).

La seule bonne action peut-être que fit Heliogabale, pendant tout le cours de son regne, fut de déclarer Cesar Alexien, fils de Julia Mammea. Ce jeune Prince prit à cette occasion le nom d'Alexandre Severe, que les Historiens & les médailles ont coutume de lui donner. Ses belles qualités lui acquirent bientôt l'amour de toute la nation, & lui attirerent la haine d'Heliogabale. Ce monstre, indigné de la préférence que tout l'Empire accordait à son rival sur lui, chercha plusieurs fois l'occasion de le faire massacrer; mais celui-ci eut toujours le bonheur d'éviter les pieges qu'on lui tendait, & il monta sur le trône, adoré de tout l'univers, après la mort de son indigne prédécesseur. Son regne mérite les plus grands éloges; pere de ses sujets, il s'empressa à faire leur bonheur par des réglements sages & analogues aux circonstances; il rétablit parmi ses troupes la discipline négligée depuis long-tems; & quoique ces changements dussent lui faire appréhender le ressentiment des soldats, sa fermeté vainquit tous ces obstacles, & il préféra l'avantage de l'Empire à sa propre sûreté: les ennemis du dehors fixerent aussi ses regards, & il fit avec succès la guerre aux Perses, qui ne cessaient de ravager les terres de la République.

Depuis long-tems les Romains dégénérés de la vertu de leurs ancêtres, ne méritaient plus d'avoir de bons Princes à leur tête. Alexandre Severe était trop vertueux pour un peuple livré à tous les excès, & qui ne trouvait de plaisir que dans le tumulte des séditions. Ce bon Empereur fut massacré à l'âge de vingt-sept ans, avec la généreuse Mammea sa mere. Cette catastrophe, dont Maximin était l'auteur, jetta l'alarme & la consternation dans l'ame de ceux qui connaissaient encore le prix du mérite & de la vertu. Le Sénat témoigna l'estime qu'il avait conçue pour le malheureux Empereur & sa mere, en faisant publiquement leur apothéose, & en rendant à leur mémoire tous les honneurs qu'il put imaginer.

Ce bon Prince, qui étonna l'univers par des vertus dignes des beaux

(*a*) Lamprid. in Heliogab.

siécles

siécles de Rome, aima aussi les lettres & les arts; il fit élever dans la capitale divers édifices qui firent honneur à sa magnificence & à son génie; sa sage économie le mit en état de rendre plus de services à cette ville, que n'avaient fait ses prédécesseurs. Il assigna des pensions aux Rhéteurs, aux Grammairiens, aux médecins, aux méchaniciens, aux a rchitectes, & même aux aruspices & aux astrologues, dont peut-être il avait meilleure opinion qu'ils ne méritaient. Il établit des écoles de tous ces arts, & il mit par ses libéralités les Professeurs en état d'y recevoir les enfans pauvres qui avaient d'heureuses dispositions. Il accorda aussi des gratifications aux Avocats des Villes de Provinces, pourvu qu'ils se fussent assurés qu'ils plaidassent gratuitement. Il enrichit les temples que l'infame Heliogabale avait dépouillés pour en parer sa divinité favorite : il fit rétablir quantité d'édifices publics, & en augmenta le nombre par de nouveaux qu'il fit construire. Parmi ces derniers, les bains sur-tout méritaient la plus grande considération; il en fit faire dans tous les quartiers de la Ville; il fournissait le bois & l'huile nécessaires pendant la nuit. Avant lui, ces bains ne s'ouvraient qu'au lever du soleil, & se fermaient dès que cet astre étoit couché. Ce prince honora les grands hommes comme autant de divinités; il fit rassembler de toutes parts leurs statues, & les fit placer sur le Forum de Trajan. Quant à son portrait, il ne paraît pas qu'il soit parvenu jusqu'à nous. On trouve dans la bibliothèque du Vatican, une statue qui est incontestablement de ce regne : c'est celle de Saint-Hypolite, assise & grande comme le naturel. Cette statue est la plus ancienne figure chrétienne en pierre que nous ayons.

Alexandre Severe eut pour successeur Maximin. Ce dernier qui s'était frayé la route au trône, en trempant ses mains dans le sang de l'un des meilleurs Princes qui fût jamais, eût accumulé sur sa tête la haine de toutes les ames honnêtes, s'il n'eût pas dissimulé adroitement la part qu'il avoit eue à ce meurtre. Extrêmement considéré de l'armée, on le crut innocent, parce que personne ne pouvait présumer qu'il se fût rendu coupable du plus affreux des attentats contre la personne de son bienfaiteur. Il reçut la couronne des mains de ses soldats; sa force extraordinaire l'avait déjà fait connaître sous le regne de Septime Severe; mais on fit peu de cas de lui jusqu'au regne d'Alexandre. Ce bon Prince le tira de la poussiere, & l'avança aux premiers grades de l'armée, qu'il remplit avec honneur. Devenu Empereur, il s'acquit une gloire immortelle par son courage; mais bientôt la jalousie qu'inspira sa fortune, la decouverte que l'on fit de la part qu'il avait eue au massacre d'Alexandre, ses défauts personnels, sa cruauté, ses emportements, tout enfin concourut à sa perte. Il y avait dans l'armée, plusieurs personnes plus dignes du trône que lui, & que le Sénat & les soldats sollicitaient à s'emparer du pouvoir suprême. Il se soutint cependant long-tems, & il eut le plaisir de voir périr la plupart de ceux qui lui avaient tendu des piéges : il succomba enfin sous le

fer des conjurés; il fut aſſaſſiné dans ſon camp, près d'Aquilée, après trois ans d'un regne extrêmement agité.

Le bruit des cruautés de ce Prince s'était répandu juſque dans les provinces les plus éloignées, & l'Afrique ſe révolta. Le Proconſul Gordien fut forcé, pour céder aux empreſſements du peuple, d'accepter la dignité d'Empereur. A la premiere nouvelle qu'on en apprit, preſque toute l'Afrique, le Sénat même, le reconnurent en cette qualité : il s'aſſocia d'abord ſon fils ; & nous trouvons dans leurs médailles, qu'ils porterent tous deux le nom d'Auguſte; mais il n'était pas ſi aiſé de s'aſſurer la poſſeſſion du trône, que d'y former des prétentions. Maximin, en Général expérimenté, ne négligea rien pour ſe défaire de ſes ennemis : il les eut bientôt vaincus ; & il aſſouvit ſa vengeance dans leur ſang.

La mort de ces deux Empereurs jeta la conſternation dans Rome. Comme leur élévation avait été confirmée par le Sénat, il était à craindre que Maximin, dont on connaiſſait l'humeur farouche & ſanguinaire, ne punît ſévérement la révolte de cette compagnie contre ſon Prince légitime; cette conſidération la détermina à lui oppoſer un autre parti. Son choix tomba ſur Décimus Cœlius Balbinus, & ſur M. Clodius Pupienus Maximus. Ces deux perſonnages étaient conſidérés comme les plus honnêtes gens de leur tems; ils étaient auſſi les plus dignes du trône. Pupienus, qui était fort conſidéré pour ſa valeur, ſe préparait à ſe mettre en campagne, quand on reçut à Rome la nouvelle que Maximin & ſon fils venaient d'être aſſaſſinés auprès d'Aquilée. Le petit nombre de ſoldats qui étaient reſtés attachés à Maximin, ſe déclarerent, de leur propre mouvement, pour le parti des nouveaux Empereurs, qui prirent tranquillement poſſeſſion du trône. Il s'aſſocierent auſſitôt une troiſieme perſonne, dont le nom cher à la populace, ſemblait devoir aſſurer leur tranquillité. Ce fut Gordien le jeune, enfant de douze ans, né de la fille de Gordien l'ancien. Cette précaution, jointe à une adminiſtration ſage & éclairée, ne mit pas ces bons Princes à l'abri de la fureur des ſoldats Prétoriens : ils furent aſſaſſinés tous deux dans leur palais, après un an de regne. Le jeune Gordien, alors âgé de treize ans, demeura ſeul maître de l'Empire : guidé par le reſpectable Miſithée, ſon beau-pere, ce Prince gouverna ſes états avec beaucoup de prudence & d'équité; mais l'Empereur ayant perdu cet appui par les trames de Philippe, devenu depuis préfet du prétoire, il vit bientôt s'évanouir la conſidération qu'on avait pour lui. Enfin, maſſacré lui-même par cet infame Arabe, après un regne d'environ ſix ans, il laiſſa le trône à ſon aſſaſſin.

Toutes ces révolutions qui agiterent alors l'Empire, porterent un coup mortel aux beaux arts. Les Empereurs étaient trop occupés de leur conſervation, pour fixer leurs regards ſur les Artiſtes, & embellir les villes de l'Empire; auſſi l'hiſtoire ne cite-t-elle aucun monument public qui ait été erigé par ces Princes. On voit ſeulement que Gordien avait commencé à conſtruire un grand portique dans le champ de mars, &

qu'il se proposait d'y joindre une basilique & des bains; mais la mort l'empêcha de mettre ce projet à exécution; peut-être répara-t-il aussi l'amphithéâtre. C'est au moins ce que quelques médailles, citées par M. Tillemont, paraissent indiquer.

Il parait que quelques Artistes exerçaient encore avec quelque succès la sculpture; c'est ce que prouve la statue de l'Empereur Pupien, que l'on voit à la Villa Albani. Ce morceau a dix palmes de hauteur, & il est très-bien conservé, au bras droit près qui lui manque jusqu'au coude. Cette statue a même conservé la croûte fine & argilleuse qui se forme sur les ouvrages antiques, quand ils ont été ensevelis sous la terre pendant des siecles. La figure tient de la main gauche le Parazonium, & l'on voit une grande corne d'abondance dressée contre le tronc d'arbre qui tient à la jambe droite, & qui sert de soutien à toute la figure. La premiere vue de toute cette statue donne une idée qui ne semble pas s'accorder avec le tems de sa construction; car elle étale d'abord une grandeur & un fracas dans les parties, qui, par un examen plus réfléchi, ne décelent rien moins que l'intelligence des Artistes de l'antiquité: les couleurs capitales y sont, mais les demi-teintes y manquent; & ce défaut donne de la sécheresse & de la pésanteur à la figure. La base d'une statue de l'Empereur Gordien, qui était au palais Farnèse, n'existe plus.

Philippe, préfet du prétoire sous Gordien, ayant été proclamé Empereur, après la mort de son maître, son élection fut approuvée par le Sénat. Pour affermir le sceptre dans sa main, ce nouveau Prince s'associa son fils, âgé pour lors de sept ans, sous le titre de César; son regne fut remarquable par deux guerres qu'il soutint avec gloire contre les Perses & les Quades: originaire de l'Arabie Pétrée, il fonda dans cette région, une colonie Romaine, qu'il fixa auprès de Bostra, & qui prit le nom de Philippopolis. Il fit creuser dans le quartier de Rome au-delà du tibre, un canal destiné à y porter de l'eau pour la commodité des habitans; & déjà ses manieres affables, son équité, son courage lui avaient acquis l'estime publique, lorsqu'il fut attaqué par Dèce, son compétiteur, & tué sur le champ de bataille, près de Vérone. Cette mort, qui fut bientôt suivie de celle de son fils, égorgé à Rome par les soldats Prétoriens, laissa l'Empire Romain sans chef. Mais Dèce, alors gouverneur de la Misie & de la Pannonie, s'empara bientôt de l'administration, & se fit élire Empereur par ses soldats: ce Prince ne fit, pour ainsi-dire, que paraître, & laissa le trône à une foule de tyrans qui s'entregorgerent successivement les uns les autres, & qui remplirent l'univers de sang & de carnage. Enfin, Valerien obtint le diadême que, depuis Jules-César, tant d'ames viles avaient profané. Jamais Prince ne monta sur le trône avec une plus belle réputation, ni avec des applaudissements plus sinceres & plus universels de la part de tous les ordres de l'état. Issu d'une illustre origine, éprouvé par tous les emplois militaires, dont il avait soutenu le poids avec dignité, il était

Chlore. Le premier fut son Collegue, & les deux autres seulement Césars, mais avec un département, une armée, une cour, qui rendaient pour ainsi dire, leur autorité indépendante. Dioclétien sembla n'avoir accepté la couronne, que pour rendre ses peuples heureux. Toute son administration n'eut que cet objet pour base; & aussitôt qu'il crut avoir formé des éléves propres à remplir ses vues, ce vertueux Prince abdiqua la pourpre, & alla jouir à Salone, dans les bras de la philosophie, des douceurs du repos.

Le regne de Dioclétien fut d'environ vingt-un ans. Ce long intervalle de prospérité eût dû réveiller les beaux arts de cet assoupissement létargique dans lequel ils étaient plongés depuis si long-tems, & le caractere philosophique du Prince se fût prêté à leurs efforts; mais il semble que, depuis le regne de Gallien, la nature se fût entiérement dégradée. La superstition qui fermentait alors dans tous les cœurs, ajouta ses traits empoisonnés aux dévastations des barbares; & l'espece humaine, toute différente de ce qu'elle avait été trois siécles auparavant, n'eut plus sous les yeux que la crainte des Dieux & les sophismes de leurs Ministres. Les écrits fanatiques dont on substitua la lecture à ceux de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live, de Quintilien & des auteurs de la bonne latinité, abâtardirent les esprits, & les empêcherent de se développer. Les Grecs, qui déjà ne parlaient que du cirque & de la théologie, ne se rappellaient pas même ce qu'ils avaient été autrefois. La langue mâle & énergique d'Homere & de Thucydides n'était plus en usage dans cette infortunée région, & quiconque concevait l'idée de parcourir les écrivains des siécles de Periclès & d'Alexandre, était forcé de s'y préparer long-tems auparavant, en étudiant leur idiôme. Les médaillistes observent qu'après le regne de Gallien, on avait cessé de frapper de la monnoie en Grèce; mais plus les médailles de ce tems sont médiocres de valeur & de coin, plus on y trouve répeté le nom de la déesse Monéta; à peu près, dit M. l'abbé Winkelmann, comme le mot d'honneur, qui se trouve fréquemment dans la bouche des personnes qui en ont le moins.

Il semble que la barbarie se soit alors introduite tout-à-coup à Rome. Cest au moins ce que l'on peut conclure, avec l'auteur *de l'histoire de l'art de l'antiquité*, de la quantité de colonnes, de grands vases d'albâtre & de marbre, de piédestaux & de blocs de marbres étrangers, qu'on trouva dans l'endroit de l'ancien port du Tibre, au-dessous du mont Aventin. La maison Sforza-Cesarini possede une vigne où l'on trouve encore des beaux restes de ces anciens magasins. Il est vraisemblable que ces ouvrages & ces matériaux furent commandés & achetés hors de l'Italie; qu'ils furent transportés ensuite à Rome, pour être placés & employés dans les bâtiments; & que la confusion & les troubles que l'invasion des peuples du nord occasionna, suspendirent tous les travaux. On y a déterré une colonne d'albâtre fleuri, de vingt-quatre palmes de hauteur. Cette colonne que l'on voit à la Villa Albani, est la plus

grande & la plus belle que l'on ait de cette pierre. Dans la même Villa, il y a de cet albâtre deux grands vases qui portent dix palmes de diametre & qui ont été trouvés brisés au même endroit, avec les fragments d'une douzaine d'autres. Au milieu de l'un de ces vases, on remarque une Méduse, à l'autre celle d'un Triton ; & comme ils n'ont point d'ouverture, ils ont été vraisemblablement déstinés alors à servir simplement de décoration aux édifices. Mais ce qui prouve sur-tout que ces ouvrages n'ont été déposés dans cet endroit qu'au tems dont nous parlons, ce sont deux grands blocs d'un marbre brut, nommé Cipolino, portant chacun une inscription composée de lettres qui datent de cette epoque.

Tous les arts se tiennent communément par la main, & rarement l'un d'eux est florissant, tandis que les autres sont dans la poussiere. Il en fut pourtant autrement dans les siecles qui nous occupent : tandis que la sculpture, la peinture & le dessin déclinaient, l'architecture se montrait, en quelque sorte, sous une forme imposante. On construisit alors à Rome des ouvrages d'une magnificence si étonnante, que la Grèce même, dans les plus beaux jours de sa prospérité, n'enfanta rien de semblable, tant pour la grandeur que pour la somptuosité. Lors même qu'il y avait peu d'Artistes qui sussent passablement dessiner une figure, on vit Caracalla bâtir les thermes immenses dont les débris nous paraissent encore des prodiges. Dioclétien voulut encore surpasser Caracalla dans la construction des siens ; & il faut convenir que ce qui s'est conservé de cet édifice suffit pour nous étonner par sa vaste étendue ; mais les entablements des colonnes sont écrasés par les fleurons & les ornements d'architecture. C'est dans le milieu de ces thermes, que l'on a construit l'église de la chartreuse, l'une des plus belles de Rome, & de la forme la plus noble. Le célebre Michel-Ange trouva dans la fabrique antique, en y changeant très-peu de choses, de l'espace pour y former une croix grecque, qui a cent soixante pas de longueur & de largeur. Jusqu'à cette époque, ce bel édifice étoit demeuré exposé au pillage du premier venu. On s'était contenté d'en enlever les colonnes, les marbres & tous les ornements, sans appercevoir la majesté de ses proportions, & l'usage que l'on en pouvait faire. Il n'y est resté que huit colonnes de granit rouge d'Egypte, si hautes & si grosses, que leur énorme pésanteur & leur solidité n'ont pas permis de les déplacer. Elles soutiennent la corniche qui porte la grande voûte du milieu ; &, pour rendre l'ordre plus noble & plus riche, on y a joint huit autres colonnes de brique, revêtues de Stucs, auxquelles on a donné la couleur du granit.

Le palais construit par Dioclétien à Spalatro en Illyrie, était aussi magnifique & aussi somptueux que ses thermes de Rome ; d'après la dimension prise par M. Adams, chaque façade était longue de sept cents piés d'Angleterre. Cet édifice étonnant avait quatre rues principales, larges de trente-cinq piés. La rue, depuis l'entrée jusqu'à la place du

milieu, avait deux cents quarante ſix piés de longueur; & la rue qui traverſe celle-ci, était longue de quatre cents vingt-quatre piés. De chaque côtés de ces rues, il y avait des arcades, de douze piés de large, dont quelques-unes ſubſiſtent encore. (*a*)

A Dioclétien & Maximin ſuccéda Conſtantin. C'était un Dalmate, fils de Conſtance Chlore & d'Hélene, iſſus l'un & l'autre d'une famille obſcure, & qui devait ſon élévation au vertueux Dioclétien. Avec des paſſions vives, une humeur ſanguinaire, l'ame d'un barbare, ce Prince fit par ambition & par vanité ce que la plupart de ſes prédéceſſeurs avaient fait par goût. Quoiqu'il fût aſſez ignorant pour ne pas même ſavoir lire, il ſe déclara le protecteur des ſavans & des artiſtes. Il prodigua les immunités & les priviléges aux médecins, aux profeſſeurs de grammaire, aux aſtrologues, à tous les littérateurs. La plupart de ſes loix portent l'empreinte de ſes intentions en leur faveur. Par différents diplômes, il les exempta, eux & leurs biens, de toutes charges publiques dans les villes où ils habitaient, en leur permettant cependant d'en poſſéder les honneurs. Il les diſpenſa du ſervice militaire, & de la néceſſité de loger les troupes dans les paſſages; il étendit même ces priviléges à leurs femmes & à leurs enfans. Il défendit qu'on les vexât en aucune maniere; & s'il arrivait que quelqu'un les maltraitât, ou leur intentât un procès injuſte, il ordonnait que l'agreſſeur fût condamné à une amende de cent mille ſeſterces.

Le parti qu'il prit de tranſporter le ſiége de l'Empire à Byzance, l'obligea à témoigner les mêmes égards pour les artiſtes. Une foule d'écrivains ont prétendu que ce Prince, tourmenté par les remords occaſionnés par les meurtres nombreux qu'il avait commis, & n'oſant plus ſe montrer dans Rome, fut forcé d'abandonner cette ancienne capitale du monde, pour aller réſider à Byzance. D'autres prétendent, au contraire, que ſa vanité, qui le portait à tout changer, à tout détruire, pour arborer ſon étendard ſur les débris des ouvrages de ſes prédéceſſeurs, fut la ſeule cauſe de ce changement. Quoi qu'il en ſoit, la fondation de Conſtantinople, ſi funeſte à l'Empire romain, qu'elle conduiſit peu à peu à ſa perte, fut très-avantageuſe aux arts. Conſtantin épuiſa toutes ſes reſſources, pour imiter, dans la conſtruction de ſa nouvelle ville, tous les ornements & toutes les commodités de la capitale qu'il abandonnait. Il fit élever un capitole, conſtruire des palais, des acqueducs, des thermes, des portiques, un arſenal, deux grands édifices pour les aſſemblées du Sénat, & deux autres bâtiments qui ſervaient de tréſors, l'un deſtiné pour les deniers publics, l'autre pour renfermer les deniers patrimoniaux du Prince. Deux grandes places faiſaient l'une des principales beautés de la ville; l'une quarrée, entourée de portiques à deux rangs de colonnes, ſervait comme d'avant-

(*a*) Voyez la deſcription de ce palais, dans le ſuperbe ouvrage de M. Adams.

cour

cour commune à la grande églife & au palais de l'Empereur, dont les deux façades s'élevaient à l'oppofite l'une de l'autre. Cette place s'appellait l'Augufteon, parce qu'il y fit pofer fur une colonne la ftatue de fa mere Hélene, qu'il honora du titre d'Augufte. Au milieu était le milliaire d'or; ce n'était pas, comme à Rome, une pierre pofée fur une bafe & fommée d'un globe doré; c'était une arcade élevée & décorée de ftatues : l'ufage en était le même qu'à Rome. Tous les grands chemins de l'Empire y devaient aboutir; & c'était le point d'où l'on partait pour compter les diftances; l'autre place était ronde, pavée de larges pierres. Elle faifait le centre de la ville, & portait le nom de Conftantin. On l'avait environnée d'un portique à deux étages, coupé en deux demi-cercles, par deux grandes arcades de marbre de Proconnefe, oppofées l'une à l'autre. Les entrecolonnes étaient garnies de ftatues; il y en avait encore un grand nombre dans la place même. Au milieu était une fontaine fur laquelle s'élevait la figure du bon pafteur, comme fur toutes les autres fontaines de la ville. Celle-ci était de plus décorée d'un grouppe de bronze, repréfentant Daniel au milieu des lions. Le plus bel ornement de cette place était la fuperbe colonne de Porphyre, venue de Rome, fur laquelle était élevée l'image de Conftantin, couronné de rayons. C'était une figure d'Apollon qu'on avait apportée d'Ilion : on n'y avait fait d'autre changement que de lui donner le nom du Prince. Les Grecs affurent que, quoiqu'il ne fût pas chrétien, il fit dépofer plufieurs reliques fous la bafe de cette ftatue. C'eft ce qui occafionna la vénération diftinguée que, dans les fiecles fuivans, on témoigna pour ce monument. Tous les ans, au premier Septembre, où commençait l'année des Grecs, le patriarche, accompagné du clergé, y venait en proceffion, avec l'Empereur. A cet objet de la piété des chrétiens, Conftantin voulut y ajouter quelque chofe propre à fatisfaire auffi la dévotion des fectateurs de l'ancien culte; &, à côté des offements des martyrs, il plaça le Palladium qu'il avait fait enlever fecrétement de Rome. La ftatue de ce Prince fubfifta ainfi jufqu'à Alexis Comnène, fous le regne duquel elle fut renverfée par un orage. On la remplaça d'une croix, le feul morceau que les artiftes Grecs fuffent alors travailler. On voit encore à Conftantinople la colonne élevée par Conftantin. Les injures des tems & la fureur des guerres l'ont fort endommagée; mais un favant voyageur a conclu des proportions de ce qui en refte, qu'elle devait avoir plus de quatre-vingt-dix piés de hauteur, fans y comprendre le chapiteau ni la bafe.

Aux deux extrêmités de la nouvelle ville, s'élevaient deux palais magnifiques; l'un fitué fur le bord de la mer, à l'endroit où eft aujourd'hui le ferrail, s'appellait le grand palais. Il ne cédait à celui de Rome, ni par la beauté, ni par la grandeur de l'édifice, ni par la variété des ornements intérieurs. Dans la falle principale, enrichie de lambris dorés, au milieu du plafond, était, dit-on, attachée une grande croix d'or rayonnante de pierreries. A l'autre bout de la ville, du côté de l'Occident,

était un autre palais nommé le Magnaure. Conſtantin fit encore bâtir près de l'Hippodrome, un ſallon ſuperbe, deſtiné aux feſtins que les Empereurs donnaient à leur cour, dans les grandes cérémonies, comme à leur couronnement, à celui de leurs épouſes & de leurs enfans, & aux principales fêtes de l'année. L'Empereur & les convives y étaient aſſis à table & ſervis en argenterie ; au feſtin de la fête de Noël, ils étaient couchés à l'antique, & ſervis en vaiſſelles d'or.

Indépendamment de tous ces ouvrages, dont Conſtantin fut l'auteur, ce Prince augmenta tous ceux qu'il trouva ſubſiſtans. Sévère avait déjà bâti l'Hippodrome, le théatre, l'amphithéatre, les bains d'Achille, les thermes de Zeuxippe. Conſtantin rendit ces édifices dignes de la grandeur & de la magnificence de la capitale du monde. Il ajouta à l'Hippodrome des promenoirs, des degrés, & divers autres embelliſſements ; & les bains de Zeuxippe devinrent les plus beaux de l'univers par le grand nombre de colonnes & de ſtatues de marbre & de bronze, dont il les enrichit.

Ces ſtatues dont on peupla alors Conſtantinople, n'étaient pas le fruit du génie du ſiecle. Les anciens ſculpteurs, enſevelis ſous les ruines de la Grèce, n'avaient laiſſé aucun diſciple en état d'imiter la nobleſſe de leur ſtyle, & la fierté de leur caractere. C'étaient les plus beaux morceaux dans tous les genres, que le deſpotiſme avait enlevés à Rome & aux principales villes de l'Empire. Les ſtatues qui décoraient les temples de l'antiquité, furent ſur-tout une proie abondante pour la rapacité de Conſtantin. On vit arriver à Conſtantinople l'Apollon Pythien & celui de Sminthe, avec les trépiés de Delphes, les muſes de l'Hélicon, ce pan ſi célebre que Pauſanias & les villes de la Grèce avaient conſacré après la victoire remportée ſur les Perſes à Platée ; Cybeles, placée par les Argonautes ſur le mont Dindyme, la Minerve de Linde, & l'amphitrite de Rhodes. En un mot, l'Empereur ne négligea ni ſoins ni dépenſes, pour enrichir ſa ville de tout ce que l'univers contenait de plus précieux, & faire oublier Rome qui avait été tant de fois témoin de ſes forfaits. Long-tems après cette époque, on voyait dans le temple de Sainte Sophie, quatre cents cinquante ſtatues, ſorties pour la plupart du ciſeau des plus fameux artiſtes grecs.

On ſait que ce Prince n'était pas chrétien, & que, s'il eſt vrai, comme l'ont aſſuré quelques auteurs, qu'au lit de la mort on lui ait adminiſtré le baptême, il reçut des mains d'un hérétique ce ſigne ſacré de la régénération des chrétiens. Il bâtit cependant pluſieurs égliſes, & fit quelques efforts pour anéantir la religion primitive. Le temple de la paix était ancien : Conſtantin l'augmenta & l'embellit. Cette égliſe fut la principale de la ville, juſqu'à ce que Conſtance, en ayant fait conſtruire auprès une autre beaucoup plus grande, il les renferma toutes deux dans la même enceinte, & n'en fit qu'une ſeule ſous le nom de Sainte Sophie (*a*). D'autres égliſes s'éleverènt ſur les

---

(*a*) Nous donnons la deſcription de Sainte-Sophie, & la planche qui repréſente ce Temple, à l'article des *Temples des anciens*.

ruines des anciens temples, & furent dédiées aux anges, aux archanges, aux apôtres, aux martyrs. Conſtantin deſtina à la ſépulture des empereurs & des evêques de la ville, l'égliſe des apôtres. Ce ſanctuaire était bâti en forme de croix très-élevée, revêtue de marbre depuis le bas juſqu'en haut. La voûte était ornée d'un lambris d'or, le toit couvert de bronze doré, le dôme environné d'une baluſtrade d'or & de bronze. L'édifice était iſolé au milieu d'une grande cour quarrée; à l'entour régnait un portique, qui donnait entrée dans pluſieurs ſalles & appartements, à l'uſage de l'égliſe, & pour loger le clergé. Cette égliſe ne fut achevée que peu de jours avant la mort de Conſtantin. Vingt ans après elle tombait en ruines; elle fut rétablie par Conſtance; rebâtie par Juſtinien, elle fut détruite par Mahomet II, qui ſe ſervit des débris de cet édifice pour conſtruire une moſquée. Conſtantin décora auſſi les environs de la ville de divers autres monuments ſacrés. Le plus célébre fut l'égliſe de Saint-Michel ſur le bord du Boſphore, du côté de l'Europe. Ce fut là que pendant des ſiècles, les Grecs, toujours bouffis de ſuperſtition, vinrent ſucceſſivement dépoſer des richeſſes immenſes aux piés des prêtres pour en obtenir la guériſon de leurs maladies.

Les aqueducs de Rome paſſaient pour être l'un des plus beaux ouvrages de cette ville. Conſtantin voulut encore égaler dans la ſienne cette magnificence de ſes prédéceſſeurs. Il fit creuſer de larges & profonds ſouterreins qui traverſaient toute la ville, & qui allaient ſe dégorger dans la mer. Un gros ruiſſeau, nommé le Lycus, dont on retenait les eaux par le moyen d'une écluſe, ſervait à les nétoyer.

Les gens riches, les courtiſans, les officiers du Prince qui, pour faire la cour à leur maître, vinrent s'établir à Conſtantinople, firent auſſi conſtruire, dans cette ville, des maiſons conformes à leur rang & à leur fortune. L'Empereur en fit élever à ſes dépens, tant pour ſes favoris, que pour pluſieurs familles qu'il fit venir de diverſes contrées de l'Empire. Il y attira ainſi ſucceſſivement par des privileges & par des gratifications un peuple très-nombreux. Il ôta par une loi à tous ceux qui poſſédaient des fonds dans l'Aſie proprement dite, & dans le Pont, la liberté d'en diſpoſer, même par teſtament, à moins qu'ils n'euſſent une maiſon à Conſtantinople; & cette loi, marquée au coin du plus outré deſpotiſme, ne fut abrogée que par Théodoſe le jeune. Ainſi, en peu de tems, la ville fut tellement peuplée, que l'enceinte de Conſtantin, quelque vaſte qu'elle fût, ſe trouvait trop petite. Les maiſons trop multipliées ſur une ſurface trop bornée, rendirent les rues très-étroites. On avança les édifices juſque dans la mer ſur des pilotis; & cette ville qui nourriſſait autrefois Athènes, n'avait pas aſſez de toutes les flottes d'Alexandrie, d'Aſie, de Syrie & de Phénicie, pour fournir à la ſubſiſtance de ſes habitans.

L'Empereur donna à ſa ville le nom de Conſtantinople, & celui de nouvelle Rome. Il lui aſſura ce dernier titre par une loi gravée ſur une colonne de marbre, qui fut érigée dans la place nommée le *Stratège.*

Il la divisa, comme la ville de Rome, en seize quartiers; & pour savoir la durée de cet établissement, le sage Constantin chargea un astrologue, nommé Valens, de tirer son horoscope. L'imposteur trouva, à force de calculs & de combinaisons, que la nouvelle ville devait durer six cents quatre-vingt-seize ans.

J'ai déjà dit que les statues qui décoraient la ville de Constantinople, étaient l'ouvrage des anciens maîtres Grecs, & qu'on ne trouvait plus alors dans la patrie d'Appelles, d'artistes assez exercés, pour exécuter de grands morceaux. Il en était ainsi à Rome; & telle était la dégradation dans laquelle était alors tombée cette ancienne capitale de l'Empire, que, lorsqu'on y commandait des bustes ou des statues, on était forcé de prendre des têtes & des figures d'anciens artistes, pour les ajuster suivant le sujet qu'elles devaient représenter. C'est ainsi qu'on se servait d'anciennes inscriptions romaines, pour des tombeaux chrétiens. On gravait l'inscription chrétienne au revers de la Payenne (*a*). Flaminio Vacca parle des sept statues sans draperies, découvertes de son tems, & remaniées toutes sept par une main barbare. Parmi les débris des antiques conservés à la Villa Albani, il y a une tête qui fut trouvée en 1757, & dont il ne reste que la moitié, où l'on voit à la fois les indices d'une main ancienne & celles d'une main barbare. Le dernier ouvrier voyant, sans doute, qu'il ne réussissait pas bien, laissa son ouvrage imparfait : l'oreille & le cou attestent le style de l'ancien artiste.

Lorsqu'après la victoire remportée par Constantin sur Maxence, le peuple Romain voulut ériger un arc de triomphe au vainqueur, on ne trouva pas d'artistes en état d'exécuter ce monument; &, pour suppléer à ce défaut, on eut recours à un ouvrage déjà subsistant, à l'une des colonnes élevées autrefois à l'honneur de Trajan. On voit encore cet arc à Rome; l'architecture est d'ordre Corinthien, d'une très-riche exécution. Il a à chaque face quatre colonnes cannelées de jaune antique, qui soutiennent un grand Architrave avec des pilastres avancés, contre lesquels sont appuyées des statues. Toute la partie supérieure des bas-reliefs, & les médaillons qui sont entre ces colonnes, représentent les expéditions, les guerres & les victoires de Trajan. Il est vraisemblable que cet arc est l'un des quatre qui étaient autrefois au forum de Trajan, & que l'on n'a fait que le transporter à l'endroit où il est actuellement. On reconnait dans toutes ces sculptures, le même goût de dessin, le même génie que dans la colonne Trajane. L'art était alors à sa perfection; mais toute la partie inférieure faite dans le tems de Constantin, ressemble aux autres ouvrages de son siecle, pendant lequel les arts commencerent à tomber dans cet état de barbarie, d'où l'on a eu tant de peine à les tirer. Ce monument solide a résisté jusqu'à présent aux injures des tems; mais il parait avoir essuyé divers assauts

(*a*) Conf. Fabret. inscript. page 168.

de la part de ceux qui se sont efforcés de le dépouiller de ses plus précieux ornements. Dans le dernier siecle, le cardinal Leopold de Médicis, fit enlever les têtes des statues qui surmontaient les colonnes, pour les transporter dans la galerie de Florence. Les papes Clément XII & Benoît XIV l'ont fait restaurer & rétablir dans son premier état. (*a*).

L'histoire des beaux arts finit, pour ainsi dire, au regne de Constantin; & déjà, sous ce Prince, ils avaient éprouvé, comme on vient de le voir, une altération très-sensible. La superstition, qui prit alors la place de la raison, étouffa le génie, & porta le dernier coup aux arts & aux sciences, Le fanatisme qui se répandit dans tout l'Empire comme un torrent, fit main basse sur toutes les statues que les Grecs avaient autrefois érigées à leurs Dieux, à leurs Législateurs, à leurs Héros. On pilla les temples, on dévasta les provinces, on détruisit la plupart des grands édifices que la reconnaissance ou la piété des anciens peuples avait fait construire. Le gouvernement, entiché de sophismes & d'ergoteries, n'était pas plus sage ni plus éclairé sur ce point, que les particuliers. Cependant on lui fit enfin ouvrir les yeux sur les préjudices que tant de ravages occasionnaient dans l'Empire. Pour opposer des digues à ce zéle destructeur & meurtrier, on établit à Rome, un inspecteur des statues, sous le titre de *centurio nitentium rerum.* Cet officier, préposé à la garde des monuments de la ville, faisait faire la patrouille pendant la nuit, pour empêcher les chrétiens indiscrets de mutiler les statues. Un autre abus, plus dangereux peut-être encore, succéda bientôt à ces dévastations. Les Eunuques qui, à la cour des Constantins, régnaient à la place de leurs maîtres, enleverent les marbres des temples pour en décorer leurs palais; & ces vils ministres, alleguant en leur faveur la profanation prétendue d'une religion qu'ils ne savaient pas pratiquer, s'enrichissaient ainsi des dépouilles de l'univers, pour venger le christianisme. Le faible Honorius parait avoir senti une partie de ce désordre; &, pour y remédier en quelque sorte, il ordonna qu'en s'abstenant des sacrifices qui, jusqu'alors avaient été en usage dans l'Empire, on conservât les temples. Ce Prince voulut aussi imiter quelques usages des anciens : on continua sous son regne à dresser des statues à quelques hommes célebres; & cet honneur fut décerné au fameux Stilicon, & au poëte Claudien; mais tous ces ouvrages, portant par-tout le caractere de la dépravation des arts, n'étaient que de faibles essais, de tristes & informes images des chef-d'œuvres que l'antiquité avait enfantés.

L'Evêque Synésius assure qu'environ soixante ans après que Bysance fut devenue le siége de l'Empire romain, Athènes tomba dans une

---

(*a*) Aux deux faces de l'arc de Constantin, on lit l'inscription suivante:

Imp. Cæs. Fl. Constantino. Maximo. P. F.
Augusto. S. P. Q. R.

Quod. instinctu. Divinitatis. mentis. magnitudine. cum. exercitu. suo. tam. de. tyranno. quàm. de. omni. ejus. factione. uno. tempore. justis. Rempublicam. ultus. est. armis. arcum. triumphis. insignem. dicavit.

décadence totale. Dépouillée de toute ſa magnificence, elle n'offrait plus rien de remarquable que ſon nom & les débris de ſes anciens édifices. Quoique Valérien eût permis aux Athéniens de relever les murs de leur ville, demeurés enſevelis ſous leurs ruines depuis Sylla, ils ne purent cependant réſiſter aux Goths, qui, ſous l'Empire de Gallien, inonderent toute la Grèce; Athènes fut priſe & pillée. Cedrenus rapporte que les Goths ramaſſerent une quantité immenſe de livres, dans l'intention de les brûler; mais qu'ayant fait réflexion, qu'il valait mieux laiſſer les Athéniens s'occuper de ces jouets, que de les leur enlever, ils les rendirent à leurs anciens propriétaires. Le ſort de Rome ne fut pas moins funeſte; cette ville, autrefois ſi orgueilleuſe & ſi floriſſante, fut priſe & pillée pluſieurs fois par les barbares. Les chef-d'œuvres de l'art ſouffrirent conſidérablement de toutes ces révolutions; & quoi qu'en diſe le ſavant M. Abbé Mey (*a*), les Goths, les Vandales & les Wiſigoths détruiſirent plus de monuments que la ſucceſſion des ſiecles & l'avidité des deſpotes n'en avaient juſqu'alors anéanti. Les Romains eux-mêmes, aveuglés par des haines inteſtines, ſéduits par des chefs ignorans & fanatiques, firent main-baſſe ſur des tréſors inappréciables, fruit du génie des plus grands artiſtes de l'antiquité. Dès le tems de Saint-Jérôme, c'eſt-à-dire, au IVe ſiecle de notre ère, le temple ſuperbe de Jupiter Olympien fut détruit; ſous le regne de Juſtinien, l'an 537, Vitigès, Roi des Goths, étant venu aſſiéger Rome, ce Prince fit donner un aſſaut au Château Saint-Ange, nommé alors *Moles Hadriani.* Les Romains s'y défendirent vigoureuſement, & écarterent les barbares, en leur lançant des ſtatues du haut des murailles. Le faune endormi, figure célebre de l'antiquité, & conſervé au palais Barberini, eſt vraiſemblablement l'une de ces ſtatues; car elle fut trouvée ſans cuiſſe, ſans jambes & ſans le bras gauche, lorſqu'on fit l'excavation du foſſé de ce château, ſous le pontificat d'Urbain VIII. Enfin en 663, l'Empereur Conſtant, petit-fils d'Héraclius, le Prince le plus puſillanime qui eût encore déshonoré le trône Impérial, alla à Rome, dans la ſeule intention d'en enlever ce qui avait échappé à la fureur des barbares qui la déſolaient depuis deux ſiecles. Après avoir demeuré douze jours dans cette capitale, il en emporta les ouvrages de bronze qui reſtaient; il n'épargna pas même les plaques d'airain qui couvraient le Pantheon; & le tout fut tranſporté à Syracuſe, où ce lâche monarque alla fixer ſa réſidence. Après la mort de Conſtant, tous ces tréſors tomberent entre les mains des Sarraſins, qui les porterent à Alexandrie.

La ſeule ville de Conſtantinople offrait encore quelques ouvrages de l'art, ſauvés de la deſtruction générale qui avait affligé la Grèce & l'Italie. Tout ce qui avait pu échapper à la cupidité des Romains, & à la fureur des barbares, avait été ſucceſſivement accumulée dans cette ville. Dans le XIe ſiecle, on y voyait encore la Pallas de l'île de Linde,

---

(*a*) Dans ſon excellent ouvrage ſur les *temples anciens & modernes.*

de la main de Scyllis & de Dipæne, ſtatuaires du ſiecle de Cyrus. Parmi les principaux chef-d'œuvres de l'art, cette ville poſſédait le Jupiter Olympien de Phidias, la belle Vénus de Gnide, de Praxitele; la figure de l'Occaſion, & la Junon de Samos, ſorties des mains de Lyſippe. On y voyait juſqu'à la ſtatue de l'ânier, avec ſon âne de bronze, qu'Auguſte fit ériger à Nicopolis, après la victoire qu'il remporta ſur Antoine & Cléopâtre. Tous ces beaux ouvrages ornerent la nouvelle capitale des Céſars, juſqu'au commencement du XIII[e] ſiecle. Les Latins s'emparerent alors de cette ville : ſuperſtitieux, barbares, & ne reſpirant que le fanatiſme & le carnage, ces peuples ne ménagerent aucun monument. Tout ce qui tomba ſous leurs mains, devint la proie de leur avidité. On fondit les plus belles ſtatues de bronze, pour en faire de la monnoie; & un écrivain contemporain nous apprend que la Junon de Samos éprouva ſpécialement ce funeſte ſort. Depuis cette époque, Conſtantinople, continuellement agitée par des guerres inteſtines, harcelée journellement par les chrétiens ou les barbares, toujours en proie aux ſophiſmes de ſes théologiens & des faux dévôts, ne fit que mener une vie triſte & languiſſante. Les arts & les ſciences y étaient à peine connus, &, ſous un gouvernement, également ignorant & oppreſſif, il eût peut-être été dangereux de paraître trop éclairé.

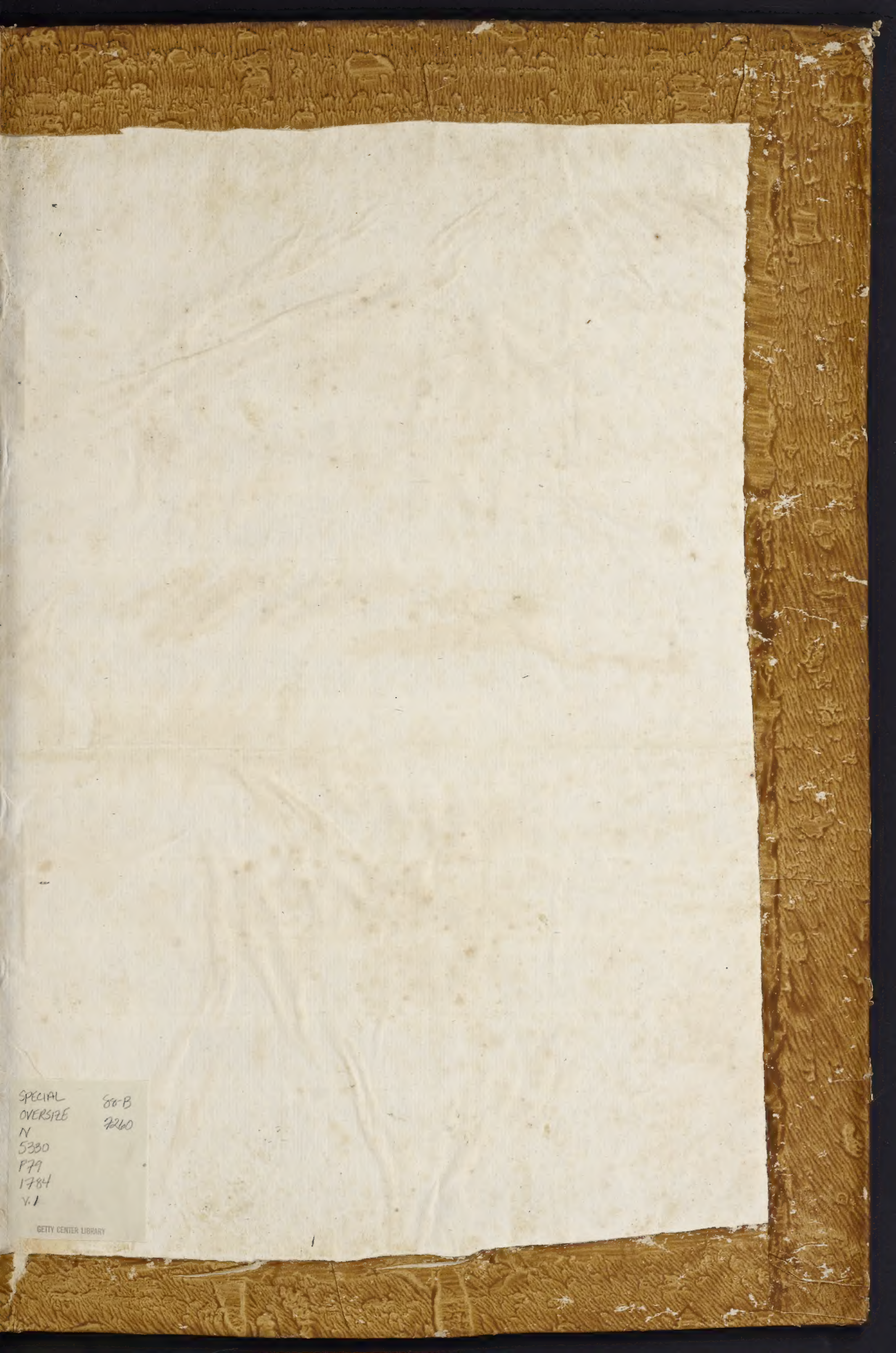
Tandis que les Grecs gémiſſaient ainſi dans la fange de la barbarie, un grand Roi, le ſeule Prince, qui eût alors quelques lumieres, conçut le projet de ranimer les arts, & de rendre ſon regne mémorable par des chef-d'œuvres. Ce monarque était Théodoric, Roi des Oſtrogoths, & qui avait fixé ſa réſidence en Italie. Il exécuta divers ouvrages qui décelent le goût qu'il avait pour les grandes choſes; les Egliſes de St. Vital & de Sainte-Apollinaire, qu'il fit conſtruire à Ravenne, retracent parfaitement la magnificence que les Grecs mettaient dans l'exécution de leurs monuments Son tombeau élevé ſur quatre colonnes de porphyre, & couvert de bronze d'un travail exquis, était entouré des douze Apôtres, que l'on voit aujourd'hui dans l'Egliſe Saint-Marc à Véniſe, ſur la grille qui ſépare le chœur de la nef. Enfin on voit dans le panégyrique d'Eunodius, malgré les exagérations qui défigurent ordinairement ces ſortes d'ouvrages, que ſi Théodoric n'enrichit pas l'Italie d'autant de monuments qu'elle en reçut autrefois d'Auguſte, d'Adrien & de quelques autres Empereurs, ce fut la faute du ſiecle où ce grand Prince vécut, & qu'il fit peut-être autant d'efforts qu'en fit jamais Agrippa, pour porter les ſujets à l'imitation de la belle nature.

Ces tentatives du Roi Oſtrogoth furent les dernieres que l'on fit en faveur des beaux arts; &, depuis cette époque juſqu'à leur rétabliſſement au XV[e] ſiecle, on ne trouve aucune production qui ſoit marquée au coin de la délicateſſe & du bon goût. L'Europe changea alors de face; & l'Empire romain reçut enfin la peine des forfaits qu'il avait commis ſur la terre depuis deux mille ans. Vivement ébranlé par ſes propres diviſions, il ſe vit attaqué par un ennemi, alors le plus formidable & le plus fougueux de l'univers. Les Turcs, chargés de trophées,

couverts des dépouilles d'une foule de peuples ſubjugués, conçurent le deſſein de ſe rendre maîtres de Conſtantinople, & d'écraſer ce coloſſe aux piés d'Argile, qui n'en impoſait plus que par ſon ancienneté. Ils avaient alors à leur tête Mahomet, Prince belliqueux, opiniâtre, plein d'ambition, & ne reſpirant que la guerre & les combats. Ce monarque devait craindre de n'irriter toutes les nations chrétiennes, & de ne provoquer contre lui les forces de toute l'Europe ; cette appréhenſion eût été d'autant mieux fondée, qu'il vivait dans un ſiecle ignorant, ſuperſtitieux, fanatique, & où la religion de Mahomet, tout auſſi peu connue que l'eſt aujourd'hui celle du grand Lama, paſſait pour la plus abſurde & la plus extravagante de toutes les impiétés. Tous ces obſtacles ne rallentirent point le courage de Mahomet; ayant paſſé le Boſphore en 1453, & s'étant approché de Conſtantinople, il ſe rendit maître de cette ville, après un inſtant de réſiſtance; & l'on dit qu'au lieu de défendre ſes remparts, l'Empereur s'occupa long-tems à diſcuter ſérieuſement avec ſes théologiens, un objet de controverſe.

Fin du premier Volume.




SPECIAL
OVERSIZE
N
5330
P79
1784
v.1
86-B
7260
GETTY CENTER LIBRARY

